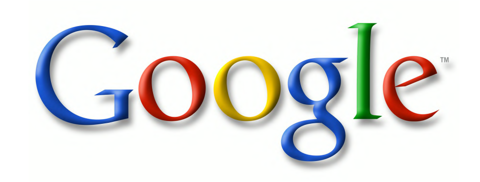








HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Correspondant de l'Institut, de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Géorgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

TOME QUINZIÈME.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

M. D. CCC. XVIII.

HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE CXIV.

Élection et pontificat d'Adrien VI; défaite des Français à la Bicoque; convention de Crémone, d'après laquelle ils évacuent l'Italie; les Vénitiens se détachent de la France; entrée de Bonnivet en Lombardie; mort d'Adrien VI.

1521 — 1523.

La guerre que l'ambition inconsidérée de Léon X avoit rallumée en Europe, devoit décider, par son résultat, si les Italiens demeureroient une nation indépendante, ou s'ils subiroient le joug de ces étrangers qu'ils nommoient barbares. Ce n'étoit plus de la distribution de quelques provinces entre des potentats qu'on CHAP. CXIV.

CHAP. CXIV. pouvoit regarder comme tous compatriotes, qu'il s'agissoit pour la nation, mais de son existence même. Ce n'étoit plus aussi entre les Italiens que devoient se décider les plus grands intérêts de leur patrie : toutes les puissances de l'Europe étoient appelées à régler sa destinée, et c'étoit tous les jours plus loin de l'Italie qu'il falloit aller chercher la cause des événemens qui changeoient le sort de ce pays.

Lorsque des puissances aussi formidables que les monarchies de France, d'Espagne, d'Allemagne et d'Angleterre étoient entrées dans la lice, les petites souverainetés d'Italie avoient senti leur foiblesse comparative, et cette foiblesse avoit encore été infiniment augmentée par les guerres désastreuses qui avoient déjà duré plus de vingt-cinq ans. Ces guerres avoient consumé les richesses et détruit les moyens de réproduction de la contrée, auparavant la plus opulente, alors la plus malheureuse de l'Europe : aussi Venise, Florence, Sienne et Lucques, qui portoient encore le titre de républiques; les ducs de Milan, de Savoie, de Ferrare, et les marquis de Mantoue et de Montferrat, qui se disoient encore souverains, attendoient-ils, en tremblant, que leur sort fût décidé par la politique, les traités, ou les armes des ultramontains.

Le siége pontifical s'étoit seul élevé durant la

décadence des autres états italiens. Les conquêtes d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X avoient soumis aux pontifes des provinces vraiment indépendantes, quoiqu'elles reconnussent nominalement la suzeraineté du saint-siége. Lorsque ensuite Parme, Plaisance, Modène et Reggio s'étoient trouvés joints au domaine de l'Église; lorsqu'en même temps le chef de cette Église avoit dominé en maître absolu sur la république florentine, l'étendue, la population et la richesse de ses états avoient passé de beaucoup celles des plus puissans parmi les princes que l'Italie avoit vus s'élever dès le commencement du moyen âge. Les rois de Naples, les ducs de Milan, ou la république de Venise, n'avoient jamais disposé de tant de forces, surtout lorsqu'on fait entrer en ligne de compte les immenses revenus que la chambre apostolique savoit lever sur la superstition des peuples indépendans d'elle.

Si Léon X n'avoit pas joint toute la prodigalité d'un parvenu, toute l'inconséquence d'un homme de plaisir, à la profonde dissimulation qui le faisoit passer pour un grand politique, il auroit aisément pu tenir la balance entre les deux potentats qui se disputoient l'Europe; il auroit fait respecter la neutralité non-seulement de ses propres états, mais de ceux encore qui se seroient volontairement rangés sous sa pro-

CHAP. CXIV. tection, et tous les peuples de l'Italie se seroient disputé cet avantage. Les événemens divers d'une longue lutte qui devoit durer autant que la vie de Charles-Quint, lui auroient fourni beaucoup de chances pour relever l'indépendance nationale : il n'auroit eu besoin, pour être vraiment grand, que de vouloir sincèrement le bien de ses compatriotes, et de leur inspirer de la confiance par sa bonne foi. Mais Léon X, par une ambition de jeune homme, qui n'étoit liée à aucun plan bien raisonné, qui n'étoit soutenue par aucune idée empreinte d'une vraie grandeur, acheva la ruine de la liberté italienne, tandis que le scandaleux trafic des indulgences, auquel il eut recours pour faire face à des dépenses excessives, ébranla le siége de Rome; et détacha la moitié de la chrétienté de l'obéissance qu'elle avoit rendue à ses prédécesseurs.

Pendant son règne, et dès l'an 1517, la réformation avoit commencé en Allemagne par les prédications de Luther. Mais quoique ce courageux novateur eût déjà passé, d'une attaque contre les indulgences, au doute sur l'autorité du pape, au renversement de toute la discipline de l'Église, et enfin aux controverses sur le dogme lui-même, il n'avoit encore apporté aucun changement dans la forme extérieure du culte, ses sectateurs ne formoient point une

nouvelle Église, et l'on ne pouvoit encore juger
de tout le danger qui menaçoit de ce côté la cour de Rome. L'Allemagne, il est vrai, étoit toute entière en fermentation. La religion, chez les peuples septentrionaux, se lioit aux sentimens du cœur; elle s'unissoit intimement au tout de l'homme; elle étoit examinée par sa raison, échauffée de son amour, admise pour règle de ses actions. La nation italienne étoit tout autrement disposée à l'égard des idées religieuses: après avoir admis l'ensemble des dogmes de l'Église, elle les regardoit comme ne demandant plus ni examen ni étude; elle signaloit son respect pour la foi en évitant d'y penser jamais. Les plus dissolus, comme les plus réguliers dans leurs mœurs, les plus philosophes, comme les plus superstitieux dans leurs croyances, n'élevoient pas un doute sur l'ensemble de la doctrine de l'Église; mais aussi à peine excitoit-elle en eux un sentiment, ou influoit-elle sur une action de leur vie. La religion, rendue étrangère à la raison, à la sensibilité, à la morale, à la conduite, n'étoit plus qu'une habitude de l'esprit, qui imposoit de certaines pratiques et proscrivoit de certaines pensées.

En effet, la réformation excita en Italie quelque étonnement, quelque inquiétude, mais aucune curiosité. On étoit accoutumé à résister au pape, à lui faire la guerre, à mépriser ses

CHAP. CXIV. excommunications; on savoit depuis long-temps que les mœurs de sa cour étoient corrompues, que sa politique étoit perfide, que les passions les plus odieuses pouvoient se cacher sous le manteau de la religion. Le reste du clergé ne jouissoit point de la puissance, des richesses ou des immunités qu'il avoit obtenues en Allemagne : cependant on lui avoit vu plus d'une fois commettre des actions infâmes; et de même qu'elles ne causoient plus de scandale, l'accusation dirigée contre lui n'excitoit plus la surprise de la nouveauté. Ceux qui vouloient réformer la discipline passoient pour des enthousiastes, qui se roidissoient contre le train nécessaire du monde; ceux qui attaquoient la doctrine, passoient pour des insensés, qui bouleversoient les bases mêmes de toutes les opinions; car celles de ces bases que le préjugé a établies, et qu'il soustrait à tout examen, ne paroissent pas moins évidentes aux hommes que celles que la raison a fondées. Tandis que des vérités nouvelles fermentoient dans toute l'Europe, aucun Italien n'admit un doute sur ce qu'on lui avoit enseigné à croire, et il se passa long-temps encore avant qu'aucune opinion luthérienne pénétrât au-delà des Alpes.

1521. Léon X mourut avant même de s'être fait une idée du danger qui menaçoit l'Église romaine, par le soulèvement des esprits en Alle-

magne; mais sa mort le déroba aussi à des difficultés dont il auroit senti beaucoup plus tôt tout le fardeau ; c'étoient celles mêmes qu'il avoit attirées sur lui par ses prodigalités irréfléchies. Non-seulement il avoit dissipé le trésor considérable amassé par Jules II, il avoit encore engagé tous les joyaux et tous les effets précieux de Saint-Pierre ; il avoit contracté une dette considérable, et il avoit vendu un si grand nombre de charges nouvelles, que leurs traitemens seuls avoient augmenté de quarante mille ducats les dépenses annuelles de l'Église (1). CHAP. CXIV. 1521.

L'embarras de Léon X auroit été grand pour continuer sans argent la guerre qu'il avoit commencée en Lombardie; mais les lieutenans qu'il laissoit après lui se trouvoient dans une situation bien plus critique encore. Le cardinal de Sion et celui de Médicis, qui jusque alors avoient soutenu tout le poids des affaires, se hâtèrent de quitter l'armée pour se rendre à Rome, et assister au conclave. Charles-Quint avoit assez à faire à combattre les Français dans les Pays-Bas; la Castille étoit révoltée, les royaumes de Valence et de Majorque désolés par la guerre que les communes faisoient aux nobles, et toutes les forces de l'Espagne étoient

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XIV, p. 219.

CHAP. CXIV. consumées par ces discordes intestines. La petite armée de l'empereur en Lombardie n'étoit point payée; jusque alors la guerre s'étoit faite avec les seuls trésors de l'Église; et ceux-ci venant tout à coup à manquer, Prosper Colonna et le marquis de Pescaire furent obligés de licencier tous les Allemands et les Suisses qu'ils avoient à leur solde, à la réserve de quinze cents hommes. En même temps, les auxiliaires florentins, qui n'avoient aucun intérêt direct à la guerre, et qui ne savoient pas même s'ils demeureroient alliés du futur pontife, retournèrent en Toscane (1).

1521.

Si de son côté M. de Lautrec n'avoit pas été abandonné par la scandaleuse négligence de François Ier, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs et à ses galanteries, et qui ne lui envoyoit aucun argent pour payer ses troupes, il auroit pu aisément recouvrer Milan, et toutes les places qu'il avoit perdues. Il tenoit encore garnison dans les châteaux de Milan, de Novarre, de Trezzo et de Pizzighettone; il commandoit à Crémone, Gênes, Alexandrie, Arona, et tout le lac Majeur; mais sans argent il ne pouvoit rassembler d'infanterie. Sa gendarmerie découragée le secondoit mal; et lorsqu'il voulut surprendre la ville de Parme, où commandoit

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 213. — *Galeatius Capella de bello Mediolan.* L. I, f. 15.

Guicciardini l'historien, il fut repoussé par les seules compagnies de milice (1). CHAP. CXIV. 1521.

Pendant ce temps, des soulèvemens ou des révolutions éclatoient de toutes parts dans les états de l'Église. Les petits princes que Léon X avoit dépouillés de leur souveraineté, invoquoient l'aide de leurs partisans pour recouvrer le rang de leurs pères. Le duc d'Urbin s'étoit associé aux deux frères Baglioni. Ils avoient rassemblé à Ferrare, à frais communs, deux cents hommes d'armes, trois cents chevau-légers, et trois mille fantassins. Avec cette petite armée, ils traversèrent la Romagne sans rencontrer de résistance. Le duc d'Urbin fut reçu avec enthousiasme par ses anciens sujets, et recouvra sans coup férir le duché d'Urbin, tandis que le comté de Montéfeltro, que Léon X avoit cédé aux Florentins, fut défendu par leurs garnisons. Horace et Malatesta, fils de Jean-Paul Baglioni, se présentèrent à leur tour devant Pérouse. Vitello Vitelli y commandoit, et fit une courte résistance. Cependant il désiroit secrètement que les feudataires de l'Église recouvrassent leur indépendance; et ayant reçu au pied une légère blessure, il saisit avec empressement ce prétexte pour se faire porter à Città di Castello, sa patrie. Aussitôt après son

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 215. — *Paolo Paruta. hist. Ven.* Lib. IV, p. 291. — *Galeatius Capella.* Lib. I, f. 15 v.

CHAP. CXIV. départ, Pérouse capitula, et ouvrit ses portes

1522. aux fils de Baglioni, le 5 janvier 1522. En même temps, Sigismond de Varano chassa de Camérino Jean Marie de la même famille, auquel Léon X avoit donné le titre de duc de ce petit état, et il s'établit à sa place (1).

Les émigrés de Todi furent ramenés à main armée dans cette ville par Camillo Orsini. Le duc d'Urbin, après avoir consacré quelques jours au soin d'affermir son autorité dans ses états, voulut aussi rétablir dans Sienne le fils de Pandolfe Pétrucci; mais il fut repoussé par l'activité surtout des Florentins, dévoués au cardinal de Médicis (2). Ceux-ci n'auroient pas peut-être évité une révolution dans leur propre patrie, si au moment de la mort de Léon X, ils n'avoient donné les arrêts dans le palais public à tous les citoyens plus connus pour leur attachement à la liberté (3). Sigismond Malatesti, fils de Pandolfe, fut introduit par les anciens partisans de sa famille à Rimini, et il recouvra pour peu de temps une souverai-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 220. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 342. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 193. — *Orlando Malavolti stor. di Siena.* P. III, L. VII, f. 121. — *Fr. Belcarii. Comment.* L. XVI, p. 510.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 222.

(3) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 190. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 341.

neté dont son père avoit été privé vingt ans auparavant par César Borgia (1). CHAP. CXIV. 1522.

Celui enfin qui avoit le plus souffert de l'inimitié de Léon X, celui qui avoit eu le plus à redouter ses dernières prospérités, Alfonse, duc de Ferrare, s'empressa de recouvrer ce qu'il avoit perdu. Il étoit coupable aux yeux du pape pour avoir, peu de mois auparavant, empêché la conquête de Parme par une diversion hardie. Aussi dès les premiers succès de l'armée de Prosper Colonna, une autre armée pontificale étoit-elle venue attaquer Finale et San-Félice; elle avoit ensuite pris Bondéno, et l'avoit livré au pillage; tandis que du côté de la Romagne, les agens de l'Église s'emparoient de Lugo, de Bagnacavallo, de Cento, et de la Piéve; que les Florentins conquéroient la Garfagnane, et que Guicciardini entroit dans le Frignano avec les troupes de Modène. Alfonse, menacé d'un siége dans sa capitale même, se préparoit à vendre chèrement sa vie, quand il reçut la nouvelle de la mort de Léon X. Dans sa joie, il fit battre des monnoies d'argent, où l'on voyoit un berger arrachant un agneau des griffes d'un lion, avec cette exergue tirée du livre des rois : *de manu leonis.* En peu de jours, il recouvra Bondéno, Finale, San-Félice, le Frignano, la

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 236.

CHAP. CXIV. Garfagnane, Lugo, Bagnacavallo, et il échoua
1522. seulement devant Cento, que les Bolonois défendirent vigoureusement contre lui (1).

Cependant les cardinaux, que les promotions faites par Léon X avoient rendus fort nombreux, étoient entrés au conclave le 26 décembre. On les savoit partagés entre le parti impérial et le parti français. Le dernier vouloit porter au saint-siége le cardinal de Volterra, frère de Piétro Sodérini, qui avoit été gonfalonier perpétuel; c'étoit le candidat que redoutoit le plus Jules de Médicis, qui, demeuré à la tête des créatures de son cousin, pouvoit disposer de seize suffrages. Il en comptoit ainsi plus du tiers, et moins de la moitié; car le conclave contenoit cette fois quarante cardinaux; et Jules, sans être assez fort pour se faire élire, l'étoit assez pour donner l'exclusion à qui il vouloit (2).

Le cardinal de Médicis avoit compté être secondé par tout le parti impérial. Il avoit été le principal et le plus habile ministre de son cousin Léon X; c'étoit lui qui l'avoit déterminé

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XIV, p. 213. — *Muratori Annali d'Italia*. Edit. 4°. T. X, anno 1521, p. 152; et 1522, p. 155. — *P. Giovio vita di Alfonso*, p. 116.

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VII, p. 295. — *Paolo Giovio vita di Adriano VI*, f. 116 v. — *Onofrio Panvino vite de' Pontifici*; f. 265.

à s'allier à l'empereur; les succès de la guerre de Lombardie étoient attribués en grande partie à son habileté, et lui seul pouvoit ajouter à la puissance de l'Église celle de la république florentine, dont il étoit le chef. Mais Jules avoit un rival dans le sacré collége et dans le parti impérial, comme lui militaire avant d'être prélat, jeune comme lui, et d'une ambition non moins ardente; ce rival étoit Pompée Colonna, qui, plutôt que de seconder les prétentions de Médicis, parut prêt à se réunir au parti français. Déjà il représentoit à ses collègues la honte de porter au saint-siége un bâtard; car Julien, frère du Magnifique, n'avoit jamais été marié à Antonia del Cittadino, de qui Jules étoit né le 26 mai 1478. Il rappeloit les cruautés exercées par Léon X depuis la découverte de la conspiration prétendue de Pétrucci, et il insistoit sur le danger de perpétuer la dignité pontificale dans une même famille (1). CHAP. CXIV. 1522.

Tandis que les cardinaux opposoient l'intrigue à l'intrigue, chaque matin, suivant l'usage des conclaves, ils alloient aux suffrages sur quelque sujet nouveau qui leur étoit proposé. L'un d'eux nomma le 9 janvier, le cardinal Adrien Florent,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 221. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VII, p. 295. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 191. — *Panvino; in Clemente VII*, f. 267. — *Paulo Giovio vita d'Adriano VI*, f. 116.

CHAP. CXIV. évêque de Tortose, Flamand, qui avoit été le
1522. précepteur de Charles-Quint, et que l'empereur avoit préposé dernièrement au gouvernement de la Castille. Adrien, né à Utrecht, le 7 mai 1458, d'un père, ou tapissier, ou fabricant de bière, n'étoit jamais venu en Italie, et ne savoit pas l'italien; il ne connoisssoit aucun des cardinaux; il avoit développé peu de talent dans l'administration dont son élève l'avoit chargé, et il sembloit avoir si peu de chance pour être élu, que tout l'escadron de Médicis, (c'est ainsi qu'on nommoit son parti) sans vouloir de lui, n'hésita pas à lui donner son suffrage. Le cardinal de Saint-Sixte en prit occasion pour faire son éloge dans un très-long discours, et comme les cardinaux étoient impatiens de sortir de prison, ils lui donnèrent tous leurs voix, presque sans y avoir réfléchi, et ils l'élurent avec une si grande légèreté, que ne pouvant ensuite expliquer leur imprudence à eux-mêmes ou aux autres, ils l'attribuèrent à une inspiration subite du Saint-Esprit (1).

Ce ne fut qu'à la fin du mois d'août que le

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 222. — *Paolo Giovio vita di Adriano VI*, f. 109, 110, 118, 119. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1522, §. 1 et 2, p. 347. — *Fr. Belcarii* L. XVII, p. 501. — *Lettera di Girolamo Negri a Antonio Michieli.* Roma, 14 avril 1522. *Lettere de' Principi.* T. I, f. 98. — *Jo. Sleidani Comment. de Statu relig. et Reipub.* Lib. III, p. 48.

nouveau pape, qui prit le nom d'Adrien VI, arriva en Italie pour prendre possession de la tiare. Pendant les neuf premiers mois de l'année, l'état de l'Église fut administré au nom du collége des cardinaux, par une seigneurie assez semblable à celles des anciennes républiques toscanes. On tiroit au sort chaque mois trois prieurs, entre les membres du sacré collége, et ceux-ci formoient le gouvernement. Mais ces prélats mal d'accord entre eux, ignorant les affaires, et changeant tous les mois de mesures, étoient hors d'état de défendre le pouvoir pontifical. Ils ne songèrent qu'à gagner du temps, et à maintenir une paix apparente; et dans ce but, ils conclurent un armistice avec le duc d'Urbin, qui arrêta les révolutions de l'Ombrie (1).

Le cardinal de Médicis, humilié de son exclusion du pontificat, et se croyant joué par le parti impérial, revint par mer à Florence, où il craignoit que son autorité ne fût compromise; il y fit son entrée le 21 janvier 1522, portant le deuil de son cousin, et annonçant sur son visage même une grande tristesse et une grande inquiétude (2). En effet, les républicains de Florence croyoient le moment venu de recouvrer

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 223. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1522, §. 16, p. 350.

(2) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 194.

CHAP. CXIV. 1522. la liberté de leur patrie ; M. de Lescuns leur promettoit l'appui du roi de France ; il devoit entrer en Toscane par la rivière de Gênes, en même temps que Renzo de Céri y pénétreroit par l'état de Sienne. Le duc d'Urbin et les Baglioni secondoient avec empressement des projets qui devoient les venger des Médicis. A Florence ces intrigues étoient dirigées par Jean-Baptiste Sodérini, neveu du cardinal de Volterre et du gonfalonier perpétuel. Dans son parti on voyoit engagée la société de poètes et de philosophes qui a rendu célèbres les jardins Ruccellai où elle se rassembloit. On y comptoit Luigi Alamanni, Zanobi Buondelmonti, Cosimino Ruccellai, Alessandro de Pazzi, les deux François et Jacopo Diaciéto, enfin Nicolas Macchiavel, qui leur a dédié ses discours sur Tite-Live et son art de la guerre. Tous nourris dans les mêmes principes désiroient également la liberté de Florence ; mais ils n'avoient aucun ressentiment particulier contre le cardinal de Médicis ; ils convenoient que de toute sa famille c'étoit lui qui avoit apporté le plus de douceur et de mesure dans son administration, et ils préféroient recouvrer leurs droits par un compromis, plutôt que de les lui arracher de force (1).

Le cardinal de Médicis qui sentoit sa foiblesse,

(1) *Comment. di Filippo de' Nerli.* L. VII, p. 138.

et la nécessité de ménager ses adversaires, convint que le pouvoir suprême s'accordoit mal avec ses fonctions ecclésiastiques et la carrière qui lui étoit ouverte à la cour de Rome, et annonça qu'il étoit disposé à s'en démettre. Les jeunes patriciens des jardins Rucellai accueillirent aisément les espérances que leur faisoit donner le cardinal, et au lieu d'agir contre lui, ils se contentèrent de méditer sur la meilleure constitution à donner à la république lors de sa renaissance; ce fut le sujet de trois ouvrages de politique de Macchiavel, de Zanobi Buondelmonti, et d'Alexandre des Pazzi, tous dédiés au cardinal de Médicis (1).

CHAP. CXIV. 1522.

Pendant ce temps M. de Lescuns, trop occupé en Lombardie, et laissé sans argent par le roi de France, avoit abandonné le projet d'entrer en Toscane par l'état de Gênes. Renzo de Céri s'étoit obstiné au siége du petit château de Turrita dans l'état de Sienne, et ne passa jamais au-delà. Le parti français, qui étoit celui de la liberté, déclinoit dans toute l'Italie, et le cardinal de Médicis crut le moment venu de détromper ceux qui avoient pu croire qu'il rendroit la liberté à sa patrie. Un courrier français envoyé à Renzo de Céri fut intercepté; le

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VII, p. 282. — *Comment. di Filippo de' Nerli*, L. VII, p. 136.

CHAP. CXIV. cardinal obtint son secret par un sacrilége, en
1522. lui envoyant dans sa prison, au lieu du confesseur qu'il avoit demandé, un espion de police déguisé en prêtre. Ainsi l'on découvrit la correspondance de Jacob de Diacieto avec Renzo de Céri : le premier arrêté le 22 mai, et menacé de la torture, confessa, ce qu'on ne soupçonnoit point encore, qu'il avoit voulu assassiner le cardinal, pour le punir de sa tromperie, lorsqu'il avoit donné aux républicains de fausses espérances. L'interrogatoire du prévenu ayant été renvoyé de vingt-quatre heures, après sa capture, ses amis, Luigi Alamanni le poète, et Zanobi Buondelmonti, eurent le temps de se mettre en sûreté; un autre Luigi Alamanni fut exécuté le 7 juillet, avec Jacob de Diacieto. Les fils de Paul Antonio Sodérini furent obligés de s'enfuir, et leurs biens furent séquestrés; à cette époque même, le 14 juin, leur oncle, Pierre Sodérini qui avoit été gonfalonier perpétuel, mourut à Rome, emportant l'estime de tous les honnêtes gens (1).

Les révolutions des états de l'Église et de la Toscane étoient l'ouvrage des Italiens, mais leur influence étoit fort limitée; celles de la Lombardie, au contraire, étoient l'ouvrage des ul-

(1) *Jacopo Nardi*. Lib. VII, p. 301, 302. — *Fil. de' Nerli Comment.* L. VII, p. 139. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 343. — *Giov. Cambi*. T. XXII, p. 201-207.

tramontains; mais le sort futur de l'Italie, et même celui de l'Europe entière en dépendoit. CHAP. CXIV. 1522.

François Ier avoit laissé perdre Milan l'année précédente par son insouciante prodigalité. Tandis que son chancelier Duprat avoit, par des impôts inouïs, par des extorsions intolérables, et par la vente des domaines royaux, levé deux fois plus d'argent qu'il n'en auroit fallu pour maintenir la plus brillante armée, François uniquement occupé de ses amours, et des fêtes qu'il donnoit à ses maîtresses, dissipoit, ou laissoit détourner par sa mère, l'argent qu'il avoit arraché à ses peuples, et compromettoit l'honneur français par les déroutes de ses armées, et son manque de foi dans toutes les obligations qu'il avoit contractées envers ses alliés. Il se vantoit d'avoir le premier mis les rois de France *hors de pages*, parce qu'il disposoit seul, et d'après son caprice, de toutes les bourses de ses sujets; tandis qu'avant lui les dépenses domestiques de ses prédécesseurs étoient défrayées par les domaines royaux, qu'ils ne se permettoient point d'engager, et que les trois ordres concouroient librement à subvenir aux dépenses des guerres. Mais l'évêque de Beaucaire n'hésite point à dire, que François changea la liberté française en une misérable servitude; et les désastres qu'il attira ainsi sur son royaume, montrent assez qu'avec la liberté de ses sujets, il

CHAP. CXIV. sacrifia aussi sa propre gloire à ses fantaisies (1).

1522. La gloire nationale avoit encore été sacrifiée d'une autre manière, par lui et ses prédécesseurs, à l'affermissement de son autorité ou de celle des nobles. On avoit sévèrement interdit l'usage des armes au tiers-état, pour le tenir dans une plus absolue dépendance de ses maîtres; on l'avoit ainsi rendu lâche et incapable du service militaire, en sorte qu'on voyoit avec étonnement une des plus braves nations de l'Europe réduite à n'avoir point d'infanterie nationale. Ses rois étoient dans la nécessité de recourir aux Suisses pour toutes leurs guerres, parce qu'à la réserve de la gendarmerie, toute composée de noblesse, la France ne nourrissoit point de soldats. La Suisse, dont la population n'égaloit pas la huitième partie de celle de la France, fournissoit seule ses bataillons; mais, pour les obtenir, il falloit se mettre à la merci de la vénalité, de l'orgueil et de l'inconstance de ces montagnards, rendus arrogans par la cour que leur faisoient tous les souverains. François Ier, qui tout récemment avoit perdu Milan par leur manque de foi, fut réduit à négocier séparément avec chacun des cantons, à répandre des présens parmi leurs magistrats, à promettre des

(1) *Hinc antiqua illa Gallica libertas aboleri, et in miseram servitutem desinere occœpit.* Belcarius *Comment. Rer. Gallic.* L. XVII, p. 507.

pensions aux hommes en crédit, à dévorer, sans se plaindre, leur arrogance. Ce fut le prix auquel René, bâtard de Savoie, grand-maître de France, et Galeaz de San-Sévérino, grand écuyer, déterminèrent, au printemps de 1522, environ dix mille Suisses à passer le Saint-Bernard et le Saint-Gothard pour entrer en Italie (1). CHAP. CXIV. 1522.

Lautrec, de son côté, rassembla la cavalerie française dispersée dans les plaines de Lombardie; il la joignit, sous Crémone, à l'armée vénitienne commandée par André Gritti et Théodore Trivulzio; il alla ensuite se réunir aux Suisses, et le 1er mars il passa l'Adda, pour venir avec toute son armée camper à deux milles de Milan (2).

Prosper Colonna défendoit cette ville avec Alfonse d'Avalos, marquis de Pescaire. Le chancelier du duché, Jérôme Moroni, y représentoit son maître, qui n'avoit pas encore pu faire son entrée dans sa capitale. Il exhortoit les Milanois à maintenir leur indépendance; il leur montroit tout le danger des vengeances des Français; et pour ajouter encore un sentiment religieux à l'amour de la patrie, il avoit engagé un

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 224. — Mémoires de mess. Martin du Bellay. Liv. II, p. 195. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 16.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 226. — Martin du Bellay. L. II, p. 202. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. II, p. 316.

CHAP. CXIV. moine éloquent de l'ordre de S. Augustin, An-
1522. dré Barbato, à réveiller le zèle des Milanois contre les barbares par une suite de sermons (1). Moroni obtint ainsi de ses compatriotes des contributions volontaires assez copieuses pour lever dix mille soldats allemands. Jérôme Adorno et George Frundsberg en conduisirent cinq mille avec tant de rapidité par la Valteline et le Bergamasque, qu'ils entrèrent à Milan avant l'approche des Français; les autres y furent conduits un peu plus tard par François Sforza lui-même (2).

L'armée française avoit, de son côté, reçu un renfort inattendu : Jean de Médicis vint la joindre, à Cassano, avec trois mille hommes de pied et deux cents chevaux. Ces troupes portoient des enseignes noires en signe de deuil, pour la mort du pape Léon X : de là leur vint le nom de bandes noires, qu'elles rendirent célèbre en relevant la réputation de l'infanterie italienne. Elles avoient jusque alors combattu dans l'armée de la ligue; mais Jean de Médicis se trouvant rendu à la liberté par la mort de Léon X,

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 225. — Martin du Bellay. L. II, p. 194. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 503. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 16.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 227. — Martin du Bellay. Lib. II, p. 203. — *Pauli Jovii vita Piscarii.* L. II, p. 316. — *Paolo Paruta. hist. Ven.* Lib. IV, p. 292.

passa au service de France, où on lui offroit de plus grands avantages (1). Vers le même temps, un coup de coulevrine, parti des remparts de Milan, et que quelques-uns prétendirent avoir été dirigé par Prosper Colonna lui-même, tua Marc-Antoine Colonna, neveu de ce même Prosper qui servoit dans l'armée française, et Camille, fils du maréchal Jean-Jacques Trivulzio. Le corps du premier fut renvoyé à Milan, à son oncle, désolé d'avoir vu périr, dans les rangs ennemis, un neveu qu'il chérissoit (2).

Prosper Colonna et Pescaire avoient mis à profit la lenteur des Français pour relever toutes les fortifications de Milan, et pour entourer le château d'une circonvallation qui rendît impossible à Lautrec de donner aucun secours à la garnison assiégée. Déjoué dans ses projets, celui-ci n'en avoit été que foiblement dédommagé par la prise de Novarre; il avoit ensuite attaqué Pavie que défendoit le marquis de Mantoue; mais l'approche de Prosper Colonna avec l'armée impériale l'avoit forcé à lever ce siége. Enfin, il s'étoit dirigé par Landriano sur Monza, pour se rapprocher d'Arona, où certain argent qui lui arrivoit

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 205. — *Franc. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 226.

(2) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali Piscarii.* L. II, p. 317. — *Galeatius Capelli.* Lib. II, f. 17 v. — Martin du Bellay. L. II, p. 205.

CHAP. CXIV. de France pour la solde de ses troupes étoit ar-
1522. rêté (1).

Les Suisses savoient que l'argent destiné pour leur solde avoit été conduit en sûreté jusqu'à Arona, sur le lac Majeur, et qu'Anchise Visconti, qui occupoit Busti avec un corps de troupes milanoises, empêchoit le convoi de passer plus avant. Ils sollicitoient Lautrec de forcer le passage jusqu'au lac Majeur, pour leur faire toucher leur argent, tandis qu'André Gritti, général de l'armée vénitienne, protestoit de son côté qu'il ne s'éloigneroit point tant des frontières de sa république, et que si les Suisses prenoient le chemin du lac Majeur, il reprendroit lui-même celui du Véronois (2). Lautrec désiroit calmer l'impatience des Suisses; l'armée impériale souffroit bien plus encore que la sienne du manque d'argent et de vivres; déjà il lui étoit arrivé des compagnies entières de transfuges qui abandonnoient les drapeaux de Prosper Colonna : en tenant la campagne quelque temps encore, il se croyoit assuré de dissiper cette armée (3).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 228. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. II, p. 319. — Martin du Bellay. L. II, p. 205. — *Fr. Beloarii.* L. XVII, p. 504. — *Arnoldi Ferroni Burdigalensis de reb. gest. Gallor.* L. V, p. 107. — *Paolo Paruta.* Lib. IV, p. 293. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 19.

(2) *Paolo Paruta Hist. Venez.* L. IV, p. 296.

(3) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 229. — *Paolo Paruta.*

Mais les Suisses, en entrant en campagne, CHAP. CXIV.
s'étoient promis des succès plus rapides, et le 1522.
pillage des riches villes de la Lombardie. Ils n'avoient encore réussi dans aucune de leurs attaques, excepté celle de Novarre, qui avoit été abandonnée à leur cupidité. Ils avoient souffert devant Pavie, et des pluies obstinées avoient, pendant quelques jours, suspendu l'arrivage des vivres. Ils étoient ennuyés et impatientés d'une guerre de positions et de manœuvres, et, accoutumés comme ils étoient à tout faire céder à leurs caprices, ils se rassemblèrent devant la tente de Lautrec, pour demander à grands cris ou la bataille ou leur congé (1).

Lautrec, et tous les généraux français, essayèrent inutilement tout leur crédit auprès des Suisses, pour les engager à se fier à leurs chefs, à profiter des souffrances de l'ennemi, à attendre quelques jours du moins, pendant lesquels, par une nouvelle manœuvre, Lautrec forceroit Prosper Colonna à changer de position : tout fut inutile, et les Suisses ne répondirent aux discours de tous les officiers de l'armée, que par

Lib. IV, p. 297. — *Arnoldi Ferroni de rebus Gestis Gallor.* p. 108.

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Piscarii.* L. II, p. 320. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 20. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 215. — *Paolo Paruta.* L. IV, p. 297.

CHAP. CXIV. un même cri : *A demain, ou le congé ou la bataille* (1).
1522.

Lautrec, avant de céder, chargea Créqui, seigneur de Pontdormy, d'aller reconnoître l'ennemi, avec quatre cents hommes d'armes et six mille Suisses. Prosper Colonna avoit pris position à la Bicoque, maison de campagne d'un seigneur milanois à trois ou quatre milles de Milan. Un chemin creux passoit devant son front, et lui servoit comme de fossé ; il en avoit garni les bords d'artillerie et d'arquebusiers ; à droite et à gauche, son camp étoit fermé par deux canaux d'eau vive destinés à l'arrosement : à quelque distance derrière lui, l'un d'eux étoit traversé par un pont de pierre. Créqui, après avoir observé cette position, rapporta aux généraux français qu'elle seroit très-difficile à forcer ; et le conseil de guerre essaya de nouveau de persuader aux Suisses de renoncer à une bataille qui pourroit être désastreuse. Ceux-ci répondirent qu'ils attaqueroient de front la ligne de l'ennemi, et qu'ils enleveroient, avec leurs piques et leurs hallebardes, ces batteries qu'on leur peignoit comme si formidables. En même temps ils persistèrent à déclarer qu'ils se mettroient en marche dès le

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 229. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 216. — *Arnoldus Ferronius Burdigalensis de rebus Gestis Gallor.* p. 109.

lendemain, pour retourner dans leur pays, si on ne les menoit pas au combat. Le seul Piétro Navarro proposa d'envoyer au supplice les plus mutins, et de réduire ainsi le reste à l'obéissance; les autres généraux, et Lautrec lui-même, qui connoissoient les Suisses et qui se sentoient absolument entre leurs mains, préférèrent la chance douteuse d'une bataille, à la certitude d'une déroute, conséquence nécessaire du départ de toute leur infanterie; et tout en sentant l'imprudence qu'ils alloient commettre, ils ordonnèrent à leurs troupes de se préparer au combat pour le lendemain (1). CHAP. CXIV. 1522.

Lautrec sortit en effet de Monza le matin du 29 avril, jour de Quasimodo, et se dirigea sur la Bicoque. Il avoit chargé, selon leur demande, huit mille Suisses de la principale attaque sur le front de l'ennemi; Montmorency avec le comte de Montfort, les seigneurs de Miolans, de Graville, d'Auchy, de Launay, et plusieurs autres, marchoient à pied à leur tête. Jean de Médicis avoit ordre de couvrir leur approche, en occupant l'ennemi par les évolutions de sa cavalerie et de son infanterie légère. Lescuns, maréchal de Foix, avec trois cents

(1) Mémoires de Martin du Bellay. Lib. II, p. 217. — *Pauli Jovii vita Ferdin. Davali*. Lib. II, p. 329. — *Arnoldi Ferronii*. L. V, p. 109. — *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 229. — *Georgens von Frundsberg*, B. II, f. 32.

CHAP. CXIV. lances et une partie de l'infanterie, devoit
1522. tourner l'armée impériale par sa gauche, passer le pont de pierre qui avoit été reconnu, et venir tomber sur les derrières de Prosper Colonna, que gardoit François Sforza, avec les milices milanoises, sorties de la ville pour avoir part au combat; Lautrec, avec le reste de la cavalerie et de l'infanterie françaises, devoit tourner par la droite; et, pour pénétrer dans le camp ennemi, il avoit fait prendre à ses soldats la croix rouge que portoient les Impériaux, au lieu de la croix blanche de France; car les uniformes n'étoient point encore en usage. L'armée vénitienne formoit l'arrière-garde, et n'étoit point appelée à prendre immédiatement part au combat (1).

Les différens corps de l'armée française, n'ayant point un égal espace à parcourir, ne pouvoient point arriver en même temps en position : aussi Montmorency, parvenu à peu de distance des Impériaux, mais à couvert de leur artillerie, ordonna aux Suisses de faire halte, pour laisser au maréchal de Foix le temps de faire le détour qui lui avoit été pres-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 250. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 21. — *Pauli Jovii vita Ferdin. Davali.* L. II, p. 322. — *Arnoldi Ferroni.* L. V, p. 109. — *Paolo Paruta stor. Ven.* L. IV, p. 298. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 518. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 507.

avoit. Mais les Suisses, pleins de mépris pour CHAP. CXV.
leurs ennemis, et voulant remporter seuls 1522.
l'honneur de la victoire, ne consentirent jamais à s'arrêter; ils marchèrent droit au front de l'ennemi, où se trouvoit Georges Frundsberg avec l'infanterie allemande, et le marquis de Pescaire avec l'infanterie espagnole. Celui-ci avoit enseigné à ses fusiliers à faire un feu roulant en leur faisant recharger leurs pièces à genoux, tandis que les rangs derrière eux tiroient. Ils reçurent l'attaque des Suisses avec un feu si violent, soit des fusiliers, soit des batteries, que plus de mille étoient déjà tombés avant de parvenir au chemin creux : ce chemin se trouva beaucoup plus profond qu'ils n'avoient voulu le croire; à peine, lorsqu'ils y furent descendus, pouvoient-ils atteindre de la pointe de leurs piques, les landsknechts, qui en garnissoient le bord. Vingt-deux de leurs capitaines et plus de trois mille soldats furent tués dans cette attaque malheureuse, sans pouvoir faire presque aucun mal à l'ennemi. Enfin ils se retirèrent en bon ordre, ramenant les quatorze pièces d'artillerie qu'on leur avoit données à conduire; mais, méprisant à la fin du combat comme à son commencement les ordres de leurs chefs, ils ne voulurent point rester en vue du champ de bataille, dans une attitude menaçante, pour seconder les attaques des maréchaux de Foix

CHAP. CXIV. et de Lautrec, qui n'étoient arrivés à portée
1522. de l'ennemi qu'après qu'eux-mêmes s'étoient déjà retirés (1).

Le maréchal de Foix, que les Impériaux avoient vu filer sur leur gauche, et qu'ils avoient soupçonné de prendre la route de Milan, étoit enfin arrivé jusqu'au pont de pierre qui traversoit le canal; il étoit entré dans la position de Prosper Colonna; il avoit mis en déroute les Milanois de François Sforza, et il auroit gagné la bataille, si son infanterie l'eût suivi, ou si les Suisses, en renouvelant leur attaque, avoient empêché Prosper Colonna de tourner tous ses landsknechts et ses fantassins espagnols contre lui. Lautrec, après avoir mis en fuite sur la droite les chevaux de Jérôme Adorno, comptoit que ses cavaliers entreroient pêle-mêle avec eux dans le camp ennemi, où la croix rouge qu'ils avoient arborée les feroit recevoir; mais Prosper Colonna, averti de ce déguisement, avoit fait prendre à ses soldats une branche de feuillage sur la tête, en sorte que, reconnoissant les ennemis, il lui fut facile de les tenir hors de ses retranchemens (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 256. — *Arnoldi Ferroni.* L. V, p. [illegible]. — *Paolo Giovio vita Ferd. Davali.* L. III, p. 544. — Mém. de Martin du Bellay, p. 218. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 22. — *Paolo Paruta.* L. IV, p. 298. — *Georg. von Frundsberg Kriegsthat.* B. II, f. 35.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II, p. 220. — *Ar-*

Les trois corps de l'armée française ayant été également repoussés, elle fit sa retraite en bon ordre, couverte par les bandes noires de Jean de Médicis, et protégée par l'armée vénitienne, qui n'avoit pris aucune part au combat. Pescaire vouloit la poursuivre; mais Prosper Colonna s'y refusa péremptoirement, et un mouvement séditieux parmi ses landsknechts, qui demandoient double paye pour la victoire, auroit pu rendre dangereuse pour lui une nouvelle action. Les Suisses ne lui en laissèrent pas long-temps la crainte; ils s'étoient retirés à Monza avec toute leur artillerie et tous leurs bagages. Le lendemain Lautrec marcha sur Trezzo, et passa l'Adda : là il lui fut impossible de retenir davantage les Suisses, déterminés à retourner dans leur pays. Après les avoir vainement sollicités, il confia à son frère Lescuns, maréchal de Foix, le commandement de la gendarmerie française, et la défense de ce qui lui restoit en Lombardie; il prit congé d'André Gritti, qui, avec l'armée vénitienne, entreprit de couvrir les frontières de la république; et, déterminé à aller se justifier auprès du roi, il accompagna les Suisses, qui rentroient dans leur pays par le Bergamasque, et il se rendit à la cour de France (1).

CHAP. CXIV.

1522.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 231. — Mém. de Martin

CHAP. CXIV. Lautrec étoit frère de madame de Châteaubriand, maîtresse du roi; c'étoit la cause de sa
1522. grandeur et de celle de Lescuns et Lesparre, ses frères, dont l'un perdit le Milanez, et l'autre la Navarre. François Ier cependant reprocha au maréchal de Lautrec les revers qu'il avoit éprouvés. Celui-ci répondit qu'il avoit prévenu le roi qu'il ne pourroit défendre le Milanez sans argent; que la gendarmerie avoit servi dix-huit mois sans recevoir de solde; que les Suisses ne lui avoient fait la loi, et ne l'avoient enfin forcé à combattre à la Bicoque, que parce qu'ils n'étoient pas payés. François Ier étonné demanda ce qu'étoient donc devenus les quatre cent mille écus qu'il lui avoit envoyés. Semblançay, surintendant des finances de France, confessa avoir reçu ordre de les remettre, mais en avoir été empêché ensuite par Louise de Savoie, mère du roi, qui portoit le titre de régente de France. Celle-ci, jalouse de Lautrec, et voulant faire échouer son expédition, s'étoit fait livrer l'argent qu'elle prétendit lui être dû. L'honneur de la mère du roi alloit être compromis par le procès public de Semblançay. Pour la sauver, et pour perdre le surintendant, son ennemi, le chancelier de

du Bellay. L. II, p. 223. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 22. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 325. — *Arnoldi Ferroni de Gestis Gall.* Lib. V, p. 111. — *Paolo Paruta.* Lib. IV, p. 361.

France Duprat le fit juger par des commis- CHAP. CXIV.
saires, et le fit traîner au gibet, à l'âge de 1522.
soixante-deux ans, sans autre crime que d'avoir obéi aux ordres de la mère du roi, qui ne fut point mise en cause (1).

Le maréchal de Foix Lescuns ne défendit pas long-temps ce qui restoit encore aux Français en Lombardie. Six compagnies de gendarmes, qu'il avoit mises dans Lodi, sous les ordres de Frédéric de Bozzolo et de Bonneval, s'y laissèrent surprendre, et y furent faites prisonnières, tandis que la ville fut pillée par les Impériaux (2). Pizzighettone, qui pouvoit faire une longue résistance, et qui passoit pour une des meilleures forteresses d'Italie, capitula aux premières menaces que lui fit le marquis de Pescaire. A Crémone enfin, où le maréchal de Foix s'étoit retiré, les troupes de Jean de Médicis se soulevèrent pour demander leur paye, tournèrent leur artillerie contre les Français, et menacèrent de livrer une porte de la ville aux Impériaux. Lescuns s'efforça de les satisfaire, en empruntant la vaisselle de tous ses

(1) Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II, p. 227, 228. — *Fr. Belcarii. Commentar. Gall.* Lib. XVII, p. 507-509. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. V, p. 112.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 223. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. II, p. 326. — *Georg. von Frundeberg Kriegsthat.* B. II, f. 36.

CHAP. CXIV. amis, qu'il distribua aux soldats; mais il sentit
1522. l'impossibilité de se maintenir plus long-temps en Italie, et il proposa à Prosper Colonna une capitulation qui fut bientôt acceptée. Il convint d'évacuer non-seulement Crémone, mais toute la Lombardie, à la réserve des trois châteaux de Milan, Novarre et Crémone, si avant quarante jours une nouvelle armée française ne forçoit pas le passage du Pô, ou ne s'emparoit pas d'une des grandes villes de Lombardie. Jusqu'à l'expiration du terme fixé par la capitulation, qui fut signée le 26 mai, les hostilités devoient être suspendues autour de Crémone, et les vivres fournis à l'armée française. Comme les quarante jours s'écoulèrent sans que le roi pût envoyer du secours au maréchal de Foix, il évacua la Lombardie, à la réserve des trois châteaux qu'il avoit exceptés de la capitulation, et il ramena son armée en France (1).

Un des motifs de Prosper Colonna, pour accorder aux Français la capitulation de Crémone, étoit le désir de se trouver lui-même en liberté pour attaquer Gênes. Tant que les Français commanderoient dans cette ville, il ne

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 252. — Martin du Bellay. L. II, p. 231. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 328. — *Arn. Ferroni rer. Gallic.* Lib. VII, p. 133. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. IV, p. 303. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 23. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 609.

regardoit point la conquête de la Lombardie CHAP. CXIV.
comme assurée. La douceur, il est vrai, d'Oc- 1522.
tavien Frégose, qui y étoit lieutenant du roi, avoit réconcilié les citoyens à un joug étranger; en sorte qu'Antoniotto et Jérôme Adorni, qui suivoient le camp impérial, et qui se flattoient de soulever leur faction par la promesse de rendre à la république son ancienne liberté, ne purent causer par leur approche aucun mouvement dans leur patrie. Cependant les généraux impériaux avoient profité sans perdre un instant de la capitulation de Crémone; Prosper Colonna étoit entré avec les Landsknechts dans la vallée de Bisagno, et le marquis de Pescaire dans celle de Polsèvéra. On ne comptoit à Gênes que deux mille soldats, auxquels Piétro Navarro étoit venu se joindre de Marseille; et comme les Génois, sans se soulever contre Octavien Frégose, ne vouloient pas non plus s'armer pour défendre son autorité, la résistance paroissoit presque impossible. Douze officiers de balie furent chargés de négocier une capitulation. Mais pendant qu'ils traitoient, et que la promesse d'une suspension d'hostilités rendoit les gardes plus négligentes, quelques soldats espagnols s'aperçurent qu'une brèche de la muraille n'étoit pas défendue; ils s'en emparèrent, et y appelèrent leurs compagnons d'armes. Le hasard livra ainsi Gênes à l'armée ennemie, le

CHAP. CXIV. 1522. 30 mai, sans que les généraux eussent ordonné aucun assaut. La ville fut prise, et les habitans, qui n'avoient pas voulu se défendre, furent pillés, sans distinction de parti, avec la dernière barbarie. Piétro Navarro et Octavien Frégose demeurèrent prisonniers; plusieurs autres chefs s'échappèrent par mer. La ville, autrefois la plus commerçante et la plus opulente de l'Italie, fut ruinée, et réduite dans une dépendance absolue des étrangers; en même temps, elle reconnut pour doge Antoniotto Adorno (1).

François Ier, pour secourir ou Crémone ou Gênes, avoit bien fait passer les Alpes au duc Claude de Longueville avec quatre cents hommes d'armes, et six mille fantassins; mais celui-ci, arrivé à Villeneuve d'Asti, y apprit la prise de Gênes. Il n'étoit point assez fort pour livrer bataille à l'armée impériale, ou pour résoudre la convention de Crémone; il reçut donc du roi l'ordre de se retirer, et les Français abandonnèrent pour cette année tout projet sur l'Italie, d'autant plus qu'ils avoient à se défendre contre l'attaque inattendue de Henri VIII, qui, le

(1) *Agostino Giustiniani Annali di Genova.* L. VI, f. 275. — *Uberti Folietæ Genuens. hist.* L. XII, p. 723. — *Petri Bizarri hist. Gen.* L. XIX, p. 453. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 23. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 134. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 330. — Martin du Bellay. L. II, p. 232. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 233. — *Giov. Cambi*, p. 201, 208. — *Georg. von. Frundsberg Kriegsthat.* B. II, f. 36.

29 mai, avoit déclaré la guerre à la France, et qui avoit fait débarquer à Calais le comte de Surrey avec seize mille hommes, pour seconder l'armée de Charles-Quint en Flandre (1). CHAP. CXIV. 1522.

L'expulsion des Français n'apporta aucun soulagement aux peuples d'Italie accablés par la guerre. L'armée de Prosper Colonna ne recevoit aucun subside ni de Charles-Quint, ni du royaume de Naples; les soldats allemands et espagnols vivoient à discrétion chez les Milanois. Chaque jour les généraux pressuroient les villes par des contributions inouïes, ou par des emprunts forcés; le plus petit officier, placé dans un village avec un détachement, se croyoit autorisé à inventer une taxe nouvelle; tout étoit décidé par la violence militaire, et l'obéissance étoit assurée par des supplices cruels, dont la direction étoit abandonnée au caprice des soldats espagnols (2). Déjà le Milanez étoit si ruiné, qu'il ne pouvoit plus nourrir les troupes nécessaires à sa défense. Le marquis de Pescaire les mit en quartier dans les états de l'Église, et leur permit d'y vivre à discrétion, malgré l'alliance étroite du pape avec l'empereur. Charles de Lannoy, nouveau vice-roi de Naples, de con-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 234. — Mém. de Martin du Bellay. Liv. II, p. 236.

(2) *Arnoldi Ferroni de reb. Gall.* L. VII, p. 133. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 238.

CHAP. CXIV. cert avec don Juan Manuel, ambassadeur de l'empereur à Rome, taxa en même temps les
1522. états indépendans de l'Italie, pour leur faire maintenir l'armée impériale. Ils obligèrent le duché de Milan à leur payer vingt mille ducats chaque mois, Florence quinze mille, Gênes huit mille, Sienne cinq mille, Lucques quatre mille. Les marquis de Montferrat et de Saluces furent aussi mis à contribution; et malgré les réclamations de tous ces états souverains, ils furent contraints de se soumettre aux ordres que leur donnoient des ministres subalternes (1).

Les Italiens se flattoient que l'arrivée d'Adrien VI à Rome apporteroit quelque soulagement à leurs misères; mais le nouveau pape avoit déjà passé six mois en Espagne depuis qu'il avoit eu la nouvelle de son élection, et il ne se disposoit point encore à partir. Ce qui le détermina à se mettre en route fut justement la circonstance à laquelle on avoit jusques alors attribué tous ses délais. On savoit que Charles-Quint, qui étoit encore en Flandre, annonçoit un prochain voyage en Espagne, et l'on croyoit qu'Adrien, qui avoit été son précepteur, puis son ministre, voudroit avoir une conférence avec lui avant de venir prendre les rênes de sa propre souveraineté. Mais Adrien s'étoit péné-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 237. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 25.

tré du sentiment qu'il devoit agir comme père commun des fidèles, que son devoir l'appeloit avant tout à rétablir la paix dans la chrétienté, et qu'il devoit faire oublier son ancienne partialité pour Charles-Quint, s'il vouloit que François Ier l'acceptât comme médiateur. Il avoit écrit à ce dernier, à Louise de Savoie, sa mère, à la duchesse d'Alençon, sa sœur (1), pour les encourager à revêtir des sentimens de paix, et leur promettre sa bienveillance. Il crut que ce seroit ôter tout crédit à ses paroles que d'attendre Charles-Quint à Barcelonne, comme celui-ci l'y invitoit; et lorsqu'il apprit que Charles, après avoir fait une visite à Henri VIII pour le confirmer dans son alliance, avoit débarqué à Villaviciosa, en Asturies, il se hâta de partir, le 4 août, des côtes d'Espagne; et après avoir relâché à Gênes, puis à Livourne, il fit son entrée à Rome le 29 août (2).

CHAP. CXIV. 1522.

Adrien VI avoit les vertus et le savoir d'un moine : il avoit dû sa réputation et ensuite sa grandeur aux progrès surprenans qu'il avoit faits dans l'étude de la théologie et de la philosophie scolastique. Il étoit de bonne foi dans

(1) *Voyez* les réponses de la régente et de madame d'Alençon, de Lyon, 25 juin. *Lettere de' Principi.* fol. 102.

(2) *Paolo Giovio vita di Adriano VI*, f. 123, 124. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1522, §. 17, p. 351. — *Panvino vite de' Pontef.* p. 265 v.

CHAP. CXIV. son zèle religieux, dans sa tempérance, dans
1522. son humilité, dans son aversion pour le faste, la simonie et la corruption de la cour de Rome. Mais aux yeux des Romains, il ne parut bientôt qu'un barbare, étranger à leurs arts, à leurs mœurs, à leur politique comme à leur langage. Léon X avoit rassemblé à sa cour les premiers poètes du siècle; Adrien, loin de leur accorder aucune faveur, les regardoit comme des imitateurs profanes des gentils, qui souilloient le christianisme. Lorsqu'on lui montra le Laocoon du Belvedère comme le plus beau monument des arts antiques, il en détourna les yeux avec horreur, en s'écriant : « *Ce sont des idoles des payens !* » L'on commençoit à craindre que, comme on le racontoit de saint Grégoire, il ne fît faire un jour de la chaux pour le temple de Saint-Pierre avec toutes ces statues, dernier monument de la gloire et de la grandeur romaines (1).

Les hérésies de Luther offensoient Adrien VI bien plus que son prédécesseur, parce qu'elles attaquoient cette philosophie scolastique qu'il regardoit comme la première des sciences; mais d'un autre côté il partageoit les opinions du réformateur sur la corruption de la discipline; il vouloit se mettre sérieusement à l'œuvre pour

(1) *Lettera di Girolamo Negro a Marc' Antonio Micheli, Roma* 17 *marzo* 1523. *Lettere de' Principi.* T. I, f. 113.

réformer les scandales qui avoient soulevé l'Allemagne, et ses pieux desseins plus encore que sa barbarie faisoient trembler les Romains, qui vivoient des abus de la cour de Rome. Pour achever toutefois de le rendre impopulaire, deux calamités signalèrent l'époque de son arrivée en Italie : d'une part, la peste se manifesta à Rome, d'où elle passa ensuite à Florence; et Adrien, considérant toutes les précautions du régime sanitaire et des lazareths comme des superstitions italiennes, suspendit les ordonnances rigoureuses qui prévenoient la communication avec les pestiférés, et contribua ainsi à étendre la contagion (1) : d'autre part, à cette époque même, l'île de Rhodes fut prise par Soliman sur le grand-maître Villiers de Lille Adam, après un siége mémorable où les chevaliers de Saint-Jean déployèrent en vain toute leur bravoure, tandis que l'empereur, le roi de France et le pape ne songeoient point à leur envoyer des secours. Soliman fit son entrée à Rhodes le jour même de Noel de l'an 1522, et c'est ainsi que se termina cette année calamiteuse pour la chrétienté (2).

CHAP. CXIV. 1522.

(1) *Paolo Giovio vita di Adriano VI*, f. 126 v. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 216. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 524. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1522, §. 15, p. 350.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 240. — *Paolo Giovio vita di Adriano VI*, f. 125. — *Raynaldi Annal. eccles.* §. 20 et seq. p. 352.

CHAP. CXIV. 1523. Cependant Adrien VI s'occupoit de rétablir la paix dans les états de l'Église : il n'eut point de peine à contraindre Sigismond Malatesti à évacuer Rimini : les peuples l'avoient d'abord accueilli avec enthousiasme ; mais bientôt ils s'étoient aperçus que ce petit seigneur ne leur rendoit aucun des avantages des temps passés qu'ils avoient cru recouvrer avec lui. Les sujets des ducs de Ferrare et d'Urbin avoient un sentiment tout contraire ; ils conservoient un attachement réel pour les familles d'Este et de La Rovère, et cet attachement décida de la conduite d'Adrien VI. Il accorda au duc d'Urbin l'absolution de toutes les censures qu'il avoit encourues sous les deux pontificats précédens, et il lui donna une nouvelle investiture de ses états ; mais il conserva le comté de Montéfeltro à la république florentine, à qui ce fief avoit été cédé en payement des dettes de la chambre apostolique (1). Il accorda de même au duc Alfonse d'Este une nouvelle investiture du duché de Ferrare, auquel il ajouta les châteaux de San-Félice et de Finale en Romagne : il lui auroit aussi rendu Modène et Reggio, dont Charles-Quint avoit en effet promis de procurer au duc la restitution, par un traité signé à Fer-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 240. — *Onofrio Panvino vite de' Pontef.* p. 265 v. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1523, §. 108, p. 393.

rare le 29 novembre 1522 ; mais les ministres et les courtisans d'Adrien VI, qui regardoient cet acte de justice comme une preuve de foiblesse ou d'imbécillité, réussirent à l'empêcher de renoncer ainsi aux conquêtes de son prédécesseur (1). CHAP. CXIV. 1523.

Adrien VI, à son arrivée à Rome, avoit choisi pour son principal ministre et son confident, le cardinal de Volterra Sodérini : disposé comme il étoit lui-même à réconcilier l'empereur avec le roi de France, il avoit trouvé dans Sodérini, partisan secret de la France, un langage de modération et d'impartialité qui avoit paru lui convenir. Il n'avoit voulu donner aucun secours à la ligue formée par son prédécesseur, et ses offres de médiation avoient été considérées comme indiquant de la partialité pour la France, au point de donner beaucoup d'irritation à don Juan Manuel, ambassadeur de l'empire (2). Mais François Ier qui avoit accueilli avec une grande déférence toutes les propositions du pape, et qui avoit toujours protesté qu'il ne désiroit que la paix, croyoit son honneur engagé à ne point renoncer au duché de Milan. Il en demandoit la restitution comme première condition du

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 241. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 302.

(2) *Lettera di Girolamo Negro a M. Ant. Micheli*, du 10 décembre 1522 : *in Lettere de' Principi.* T. I, f. 109.



CHAP. CXIV. traité, et cette condition étoit loin de pouvoir
1523. plaire à Charles-Quint, qui depuis sa conquête avoit mis fin aux troubles de Castille, avoit resserré son alliance avec l'Angleterre, et se sentoit bien mieux en mesure de défendre ce duché qu'il n'avoit été de le gagner. L'obstination de François Ier à demander une restitution qu'il ne pouvoit obtenir, convainquit le pape qu'il ne vouloit point sincèrement la paix. Dès le mois de février (1), Adrien commença à menacer d'excommunications et de censures ecclésiastiques, les princes qui ne voudroient pas accepter des conditions de paix équitables. Sur ces entrefaites, le duc de Sessa intercepta des lettres du cardinal Sodérini à l'évêque de Saintes, son neveu, par lesquelles il pressoit François Ier d'attaquer la Sicile, où un parti étoit prêt à se déclarer pour lui. Trois des grands officiers de cette île furent écartelés, pour leur intelligence avec les Français. Le pape, irrité de ce que son propre ministre, en l'exhortant à la paix, souffloit secrètement le feu de la guerre, fit arrêter et mettre en jugement Sodérini; et avant même sa condamnation, il confisqua ses biens qui étoient immenses. En même temps il embrassa ouvertement le parti de l'empereur (2).

(1) *Lettera dell' istesso all' istesso*, 28 *febr.* 1523. T. I, fol. 111.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 250. — *Jacopo Nardi.* L. VII,

Les armes de Charles-Quint étoient toutes puissantes en Italie. La capitulation de Crémone et la prise de Gênes avoient mis entre ses mains toutes les grandes villes : les châteaux où les Français avoient laissé des garnisons succomboient aussi à leur tour. Celui de Milan s'étoit rendu le 14 avril, et le duc François Sforza en avoit été mis en possession par les généraux impériaux, le 24 du même mois (1). François Ier annonçoit de nouveau des armemens immenses pour reconquérir le Milanez : mais aucun effet ne suivoit ses paroles; et comme on le voyoit toujours également occupé de ses plaisirs, également prodigue des trésors de l'état pour ses fêtes et pour ses amours, on pouvoit croire qu'il ne se trouveroit jamais en mesure de recouvrer ce qu'il avoit perdu. Il ne lui restoit plus d'autre allié que la république de Venise, qui s'étoit engagée à défendre la possession du Milanez, mais qui ne se croyoit point obligée à le reconquérir pour lui, après qu'il l'avoit perdu. Venise étoit encore vis-à-vis de l'empereur, sous la protection de la trève qui avoit terminé la guerre de la ligue de Cambrai. Aussi long-

CHAP. CXIV.

1523.

p. 302. — *Onofrio Panvino*, fol. 266. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 347. — *Fr. Belcarii*. Lib. XVII, p. 526. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1523, §. 109, p. 394.

(1). *Fr. Guicciardini*. L. XV, p. 241. — *Fr. Belcarii*. L. XVII, p. 525.

CHAP. CXIV. temps que Charles-Quint avoit eu à lutter avec
1523. les révoltes de ses sujets, et de formidables ennemis au dehors, il avoit évité d'augmenter le nombre de ceux-ci, et il avoit consenti à ne point regarder les Vénitiens comme en guerre avec lui, malgré les secours qu'ils s'étoient obligés à donner à la France. Mais depuis qu'il se sentoit plus puissant, il parloit d'un ton plus orgueilleux, et il déclaroit ne pas vouloir souffrir plus longtemps qu'un état presque enclavé dans les siens, jouît de tous les avantages de la paix, tout en étant pour lui constamment hostile (1).

Le pape, de concert avec l'empereur, pressoit toutes les puissances d'Italie de se réunir par une ligue pour leur défense commune; il vouloit qu'elles se garantissent réciproquement leurs possessions actuelles. Mais il donnoit aussi pour motif à cette ligue, le désir de mettre l'Italie en état de défense contre Soliman, empereur des Turcs, dont l'ambition, excitée par de nouvelles conquêtes, devenoit toujours plus menaçante; les Vénitiens qui connoissoient le sort ordinaire des ligues formées par l'Église, et qui s'applaudissoient d'être en paix avec le sultan, ne vouloient point que le pape les entraînât dans une guerre avec ce redoutable voisin, où ils risquoient ensuite d'être abandonnés par

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 242. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 305.

tous leurs alliés. Cette crainte, et le regret de renoncer à l'alliance de la France à laquelle ils avoient fait d'énormes sacrifices, les firent balancer long-temps. La négociation dura neuf mois, pendant lesquels ils firent de vains efforts pour savoir si François Ier étoit enfin disposé à les seconder puissamment, ou s'ils devoient abandonner un prince qui s'abandonnoit lui-même. L'évêque de Bayeux et Frédéric de Bozzolo furent envoyés à Venise par le roi de France, pour traverser une négociation dont il redoutoit les résultats; mais leurs magnifiques promesses, si souvent démenties par l'expérience, n'inspiroient plus de confiance : d'autre part, Jérôme Adorno, ambassadeur de Charles-Quint, mourut avant d'avoir terminé la négociation dont il étoit chargé, et il fut remplacé par Marin Caraccioli, protonotaire apostolique. Enfin après de longs débats, pendant la durée desquels le doge Antonio Grimani étoit mort, et avoit été remplacé par André Gritti, le traité d'alliance entre l'empereur, son frère l'archiduc Ferdinand, François Sforza, duc de Milan, et la république de Venise, fut signé à la fin de juillet (1).

CHAP. CXIV. 1522.

Les puissances contractantes se garantissoient

(1) *Paolo Paruta hist. Venez.* Lib. V, p. 305-316. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 242-247. — *Galeatius Capella.* L. II, fol. 26.

CHAP. CXIV. réciproquement leurs états d'Italie, mais seulement contre les princes chrétiens ; car la république de Venise, déterminée à ne point se laisser engager dans une guerre contre les Turcs, refusa péremptoirement de promettre la garantie du royaume de Naples contre eux. Le secours réciproque, promis par l'empereur au nom du duc de Milan, et par les Vénitiens, étoit de six cents hommes d'armes, six cents chevau-légers et six mille fantassins. Le sénat s'engageoit de plus à fournir, au besoin, vingt-cinq galères pour la défense du royaume de Naples. Toutes les prétentions de l'archiduc d'Autriche et de l'Empire sur l'État vénitien, étoient abandonnées par Ferdinand, frère de l'empereur, moyennant la somme de deux cent mille ducats, que la république s'engageoit à lui payer en huit ans (1).

1523.

Ce traité, qui, en détachant les Vénitiens de la France, les obligeoit à la défense de ses ennemis, paroissoit devoir dégoûter François I[er] de toute tentative sur la Lombardie, où il ne devoit plus trouver d'alliés. Cependant, à peine étoit-il signé, qu'on apprit que le roi de France rassembloit en effet en Suisse, au pied des Py-

(1) *Paolo Paruta.* L. V, p. 317. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 248. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* Lib. III, p. 341. — *Arnoldi Ferroni de reb. Gall.* L. VII, p. 139. — *Galeatius Capella.* L. II, f. 26.

rénées, et sur les confins de l'Italie, une infanterie nombreuse; qu'il mettoit toute sa gendarmerie en mouvement, et qu'il paroissoit résolu à effectuer les menaces qu'il répétoit depuis si long-temps. A cette nouvelle, Adrien VI crut devoir renoncer au caractère de pacificateur qu'il avoit revêtu jusques alors. L'Italie étoit en paix, quoique toujours dévorée par l'armée impériale; elle suivoit désormais un seul étendard : l'invasion de François I[er] alloit y reporter la guerre. Le pape jugea que ce n'étoit point s'écarter du rôle de père commun des fidèles, que de garantir l'état actuel, et de repousser, de concert avec tous les autres Italiens, une invasion étrangère; et le 3 août, il signa à Rome, avec le vice-roi de Naples, une confédération qu'on négocioit depuis long-temps, par laquelle le pape, l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc d'Autriche, le duc de Milan, le cardinal de Médicis au nom des Florentins, les Génois, Siennois et Lucquois, s'engageoient à pourvoir en commun à la défense de l'Italie. Parmi ces confédérés, les uns devoient fournir de l'artillerie et des munitions, les autres de l'argent, les autres enfin des soldats. La nomination du généralissime étoit abandonnée au pape et à l'empereur. Ce fut Prosper Colonna auquel le commandement de toutes les forces de l'Italie fut dans cette occasion confié par Charles-Quint. CHAP. CXIV. 1523.

CHAP. CXIV. 1523. Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, qui, dans la précédente campagne, avoit partagé avec lui le commandement, jaloux des faveurs que l'empereur accordoit à son vieux collègue, avec lequel il s'étoit brouillé, avoit renoncé à conduire l'infanterie espagnole, et avoit passé à Valladolid, à la cour de Charles-Quint, pour lui porter ses plaintes (1).

Les hostilités alloient recommencer; mais elles furent précédées par l'explosion de deux conspirations qui éclatèrent presqu'en même temps, dans les deux partis opposés. Parmi les courtisans de François Sforza, duc de Milan, se trouvoit Boniface Visconti, son chambellan, qui nourrissoit, contre lui et contre Moroni, une haine secrète, à cause de l'assassinat d'Hector Visconti, son parent, qu'il croyoit exécuté par leur ordre, et parce qu'il avoit été dépouillé, par eux, de la préfecture de Val de Sésia. Le 25 août, comme il revenoit de Monza à Milan avec le duc, celui-ci ordonna aux deux cents chevaux de sa garde, de se tenir à quelque distance de lui, pour ne pas l'incommoder par la

(1) *Galeatius Capella.* Lib. III, f. 27. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 250. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 260. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 318. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* Lib. III, p. 337. — *Raynaldi Annal. eccles.* §. 110, p. 394. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXIX, p. 348. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 340.

poudre qu'ils faisoient lever. Le duc montoit une mule, et se trouvoit éloigné de tout son monde, lorsque Boniface Visconti accourut à lui, sur un puissant cheval turc, comme pour prendre un ordre; mais, en s'approchant, il lui porta un coup de poignard à la tête. L'impatience du cheval turc, et la peur de la mule du duc, firent glisser le coup, qui ne blessa Sforza que légèrement à l'épaule. Visconti, piquant son cheval, s'enfuit avec tant de rapidité, qu'aucun de ceux qui entouroient le duc ne put l'atteindre, et qu'il réussit à se mettre en sûreté, en Piémont d'abord, puis en France. Aussitôt, Galéaz de Birago, Milanois du parti français, instruit de la conspiration, et ne doutant pas que le duc ne fût tué, s'empara de Valence sur le Pô, et de sa citadelle, pour ouvrir aux Français cette porte de la Lombardie; mais les secours de France qui lui avoient été promis n'arrivèrent point. Antonio de Leyva, qui commandoit à Pavie, vint immédiatement, avec ses Espagnols, mettre le siége devant Valence, et la ville fut reprise au bout de deux jours, sans que cette conspiration eût eu d'autre suite que de faire traîner à la torture, puis au supplice, un grand nombre de gentilshommes milanois, soupçonnés d'y avoir trempé (1).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 251. — Martin du Bellay.

CHAP. CXIV. Le retard des secours français qu'attendoit
1523. Birago, tenoit en partie à la conspiration du connétable de Bourbon. François Ier, après avoir repoussé l'attaque des Anglois et des Flamands en Picardie, avoit mis tous ses soins à former une puissante armée pour reconquérir le duché de Milan. Il avoit établi, dans toutes les villes et dans toutes les provinces, des impôts inouïs et presque intolérables; il avoit demandé au clergé des décimes, il avoit engagé ses revenus aux marchands de Lyon, pour se procurer de l'argent comptant: et en effet, il avoit rassemblé un trésor suffisant pour subvenir à la campagne la plus dispendieuse. Mécontent de tous ceux qui jusques alors avoient commandé ses armées, il voulut conduire lui-même ses troupes en Italie, et ses préparatifs étoient tels, qu'ils sembloient lui assurer le succès. Il avoit rassemblé dix-huit cents lances, six mille Suisses, deux mille Valaisans, deux mille Grisons, six mille landsknechts, trois mille Italiens, et douze mille aventuriers français, qu'il s'étoit enfin déterminé à appeler au métier des armes, après avoir éprouvé combien sa confiance dans les étrangers lui avoit été souvent fatale (1).

L. II, p. 281. — *Guleatius Capella.* L. III, f. 28. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 532. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 242.

(1) *Galeatius Capella.* L. III, f. 26 v. — *Arnoldi Ferroni* Lib. VII, p. 138. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II,

Cette armée étoit déjà réunie entre Lyon et les montagnes du Dauphiné, lorsque François Ier reçut les premiers indices des trahisons que le connétable de Bourbon méditoit contre lui. Charles III, comte de Montpensier et duc de Bourbon, étoit le plus riche et le plus considéré des princes du sang; il étoit chef de la branche de Bourbon-Montpensier, qui, dans son droit à la couronne, auroit précédé les Bourbons-Vendôme, aïeux d'Henri IV. Il joignoit à une grande valeur et beaucoup de qualités brillantes, un orgueil irascible, une ambition démesurée, et des habitudes de prodigalité qui l'avoient engagé dans des dettes énormes. Il avoit ressenti avec indignation, deux ans auparavant, l'injustice qu'il prétendoit que François Ier lui avoit faite dans les guerres de Flandre, en donnant au duc d'Alençon, beau-frère du roi, plutôt qu'à lui, connétable de France, le commandement de son avant-garde (1). Mais ce qui avoit poussé à bout son ressentiment, étoit le procès que venoit de lui intenter, devant le parlement de Paris, Louise de Savoie, mère du roi, pour réclamer de lui une partie de l'hé-

CHAP. CXIV.
1523.

p. 259-283. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 253. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 533. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 348. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 319.

(1) Martin du Bellay. L. I, p. 143. — *Pauli Jovii de vita Ferd. Davali.* L. III, p. 339.

CHAP. CXIV. 1523. ritage de sa femme, morte peu auparavant. Il croyoit ne pouvoir attendre aucune justice des tribunaux, en plaidant contre la régente, et il regardoit ce procès comme une preuve de la jalousie de François I[er], qui vouloit ruiner sa fortune pour l'écraser plus facilement (1).

On avoit vu souvent en France et dans d'autres monarchies féodales, des grands seigneurs et des princes du sang conspirer contre le chef de l'état, et chercher non-seulement à limiter son autorité, mais à le précipiter du trône, ou à lui ôter la vie. Cependant il étoit réservé à Bourbon de conspirer non-seulement contre son roi, mais aussi contre sa patrie; de vouloir détruire l'indépendance nationale, et l'existence même du nom français; de travailler à ce que la nation à laquelle il avoit l'honneur d'appartenir, fût partagée entre les étrangers, ses ennemis héréditaires. Bourbon s'étoit vendu à Adrien de Buren, député de l'empereur, et à Russel, député de Henri VIII. Avec l'argent qu'il avoit reçu d'eux, il s'étoit engagé à lever douze mille hommes : à leur tête il devoit attaquer la Bourgogne, aussitôt que François I[er] auroit passé les Alpes avec son armée. En récompense de cette trahison, la Provence devoit être érigée pour lui en royaume; il devoit épou-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 252. — Martin du Bellay. L. II, p. 261. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 136.

ser Éléonore, sœur de Charles-Quint, et veuve d'Emmanuel, roi de Portugal : tout le reste de la France devoit être partagé entre l'empereur et le roi d'Angleterre, et le nom de Français devoit être effacé d'entre les noms des nations (1). CHAP. CXIV. 1523.

Quelques indices ayant excité les soupçons du gouvernement, Boisy, frère de La Palisse, Saint-Valory, le directeur-général des postes et l'évêque d'Autun, tous complices de la conspiration de Bourbon, furent arrêtés. François Ier, instruit par eux, rendit visite au duc de Bourbon à Moulins, où il feignoit d'être malade. Il lui communiqua les présomptions déjà élevées contre lui ; mais il ajouta qu'aucune preuve ne pourroit lui paroître suffisante pour convaincre son cousin d'un si grand crime ; et il déclara qu'il ne douteroit plus de son innocence si Bourbon lui en donnoit sa parole d'honneur, et s'engageoit en même temps à le suivre en Italie. Bourbon prit la main du roi dans un transport apparent de reconnoissance ; il protesta qu'il étoit accusé sans raison ; il demanda pardon de la légèreté de ses propos, qui l'avoient sans doute exposé à ces calomnies,

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 252. — Martin du Bellay. L. II, p. 264. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 350. — Mémoires de Louis de la Tremoille, T. XIV, chap. XIX, p. 218. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVII, p. 538. — *Arn. Ferroni de rebus Gall.* Lib. VII, p. 136. — *Gal. Capella.* Lib. III, f. 29. — *Rymer, Acta et Convent.* T. XIII, p. 794.

CHAP. CXIV. 1523. et il jura que, tout malade qu'il étoit, il vouloit se faire porter en litière à la suite de l'armée royale. Cette litière, en effet, suivit le roi pendant deux jours, mais elle n'étoit destinée qu'à le tromper : Bourbon étoit parti la nuit même de Moulins, et fuyant en diligence, il étoit parvenu à Besançon, forteresse qui appartenoit alors à l'empereur, où il avoit donné rendez-vous aux gentilshommes associés à ses infâmes projets (1).

Le nombre de ceux qui avoient conjuré contre leur patrie étoit grand, et il comprenoit plusieurs noms illustres dans la noblesse. On y voyoit Philibert de Châlons, prince d'Orange, destiné aussi-bien que Bourbon à jouer un grand rôle dans les calamités de l'Italie; Pomperan, Le Pelloux, Lurcy, Montbardon, Lallière, Aymar de Prie, Hennuyer de La Mothe, qui s'étoient distingués dans les précédentes guerres; et François Ier étendoit ses soupçons, non sans cause, sur le duc de Vendôme et toute la maison de Bourbon : il crut donc ne pouvoir sans danger s'éloigner dans ce moment de son royaume (2). D'autre part il ne vouloit

(1) Martin du Bellay. Liv. II, p. 265. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 136. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* Lib. III, p. 341. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 530. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 253.

(2) Mém. de du Bellay. Liv. II, p. 265. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 341.

pas laisser inutile la brillante armée qu'il avoit CHAP. CXIV.
rassemblée. Pour son malheur, il en confia le 1523.
commandement à Guillaume de Gouffier, plus connu sous le nom d'amiral Bonnivet, le plus aimable des courtisans, celui qui savoit le mieux l'art de flatter son maître et de lui plaire; mais celui aussi qui étoit le moins capable de conduire une armée, et qui avoit le moins appris ce qu'il est essentiel à un général de savoir (1).

Prosper Colonna qui, comme généralissime de la ligue, étoit demeuré chargé de la défense de l'Italie, se trouvoit à cette époque abattu par une longue maladie, qui n'avoit pas seulement affoibli son corps, mais même son esprit. Il avoit cru n'avoir rien à craindre d'une invasion française, il avoit licencié une partie de ses troupes; il n'avoit point relevé les fortifications de Milan; il se trouvoit sans argent par la négligence habituelle de l'empereur; et lorsqu'il sut qu'au commencement de septembre les Français passoient les Alpes, il sentit tout le danger de sa position. Toutefois il comptoit encore pouvoir défendre le passage du Tésin contre l'armée française; tandis qu'Antonio de

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 253. — Martin du Bellay. L. II, p. 279. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 139. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 533. — *Galeat. Capella.* Lib. III, f. 29. — *Pauli Jovii vita Davali.* L. III, p. 341.

CHAP. CXIV. Leyva, abandonnant tout le pays situé au-delà
1523. de ce fleuve, s'étoit retiré à Pavie avec l'infanterie espagnole, et que la défense de Crémone étoit assurée par une garnison de mille fantassins (1).

Les Vénitiens, pour remplir les engagemens contractés avec l'empereur, avoient ôté le commandement de leurs troupes à Théodore Trivulzio, partisan zélé de la France, pour le confier à François-Marie de La Rovère, duc d'Urbin. Le sénat ne pouvoit choisir un homme dont la manière de faire la guerre s'accordât mieux avec sa politique précautionneuse : il sembloit ne se proposer d'autre but, en commandant les armées, que d'éviter toute bataille et tout danger; et lorsque Prosper Colonna le pressa d'occuper Lodi, de s'avancer sur les bords de l'Adda, ou de passer ce fleuve pour protéger Milan, il le refusa constamment, de peur d'y rencontrer les ennemis (2).

Le marquis de Mantoue avoit été nommé par Adrien VI, gonfalonier de l'Église, et il avoit assemblé une armée sur le Pô; mais il étoit également résolu à ne point passer Parme, pour ne pas se compromettre, et il ne donnoit à Prosper Colonna aucun secours effectif. Jean

(1) *Galeatius Capella.* L. III, f. 29. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali Piscarii.* L. III, p. 342.

(2) *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 320.

de Médicis, commandant des bandes noires, que son cousin le cardinal Jules avoit déterminé à quitter le service de France, pour rentrer de nouveau à celui de l'empereur, n'avoit point adopté cette manière timide de faire la guerre; ses forces, il est vrai, étoient peu considérables. Enfin la barrière du Tésin, sur laquelle Prosper Colonna avoit compté, se trouva bien moins formidable que de coutume, une sécheresse extraordinaire ayant fait baisser les eaux du fleuve. Ce vieux général, tout malade qu'il étoit, s'étoit fait porter en litière vis-à-vis de Vigevano, où l'armée de Bonnivet étoit campée. Bientôt s'y trouvant sous le canon de l'ennemi, et voyant que non-seulement la cavalerie française, mais même les fantassins, pourroient passer le Tésin à gué, il en abandonna les bords, et se replia sur Milan, sans avoir perdu un homme (1). CHAP. CXIV. 1523.

Le 14 septembre 1523, jour même où l'armée de l'amiral Bonnivet passa le Tésin pour commencer une campagne décisive, un événement imprévu changea encore une fois la balance des partis, et jeta du désordre dans la ligue qui avoit entrepris de défendre l'Italie

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 254. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 287. — *Arnoldi Ferroni Burdigalens.* L. VII, p. 139. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 342. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 319.

CHAP. CXIV. contre les Français. Le pape Adrien VI avoit
1523. dit la messe, le 4 août, au mont Esquilin, où l'on célébroit une fête de la Vierge. Le même jour il avoit publié en grande cérémonie la ligue qu'il avoit conclue avec l'empereur. Fatigué de ces fonctions, qu'une chaleur excessive avoit rendues plus pénibles, il s'étoit retiré, pour dîner à la Villa-Mellini; il y fut atteint d'une petite fièvre, qu'il ne crut nullement périlleuse; et ses médecins ne lui donnèrent jamais à connoître qu'il courût aucun danger. Cependant son mal alloit en empirant, tandis que personne autour de lui ne paroissoit le remarquer; et il mourut le 14 septembre, sans avoir presque eu le temps de s'y préparer (1).

La guerre où Adrien VI avoit engagé l'Église, venoit justement de commencer; les Italiens avoient déjà appris tout ce qu'ils pourroient avoir à souffrir de l'invasion d'une armée barbare, et ils avoient lieu de craindre que la mort du pontife, et le conclave orageux qu'annonçoit l'animosité des partis, ne les livrât presque sans défense aux Français, qu'ils avoient

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 342. — Idem, *vita d'Adriano VI*, p. 133. — Idem, *vita di Pompeo Colonna*, p. 169. — *Raynaldi Annal. eccles.* §. 112, p. 394. — *Onofrio Panvino*, f. 266 v. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 243. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 349. — *Fr. Belcarii.* L. XVII, p. 536.

provoqués. Toutefois aucune calamité ne paroissoit, aux yeux des Romains, pouvoir égaler celle d'avoir, à la tête de leur gouvernement, un pape barbare, qui ne savoit pas leur langue, qui avoit en horreur la poésie et les arts, auxquels ils devoient désormais tout leur lustre; qui, par son avarice, avoit ruiné toutes les familles enrichies sous les pontificats précédens; qui avoit confisqué tous les offices vendus par ses prédécesseurs; qui n'accordoit jamais une grâce, et qui sembloit s'être fait la règle de renvoyer d'auprès de lui chacun mécontent. La nouvelle de sa mort fit éclater à Rome une joie universelle; et le lendemain, on trouva la porte de son médecin, Giovanni Antracino, ornée de guirlandes de fleurs, avec cette inscription : *Le sénat et le peuple romain au libérateur de la patrie* (1).

CHAP. CXIV.

1523.

(1) *Paolo Giovio vita d'Adriano VI*, p. 134. — *Onofrio Panvino vite de' Pontifici*, p. 266. — *Lettera di Girolamo Negro*, du 7 avril 1523, f. 114; et du 2 décembre, *di Roma*, f. 119. *In Lettere de' Principi*. T. I, editio 4°. Venezia, 1581.

CHAPITRE CXV.

Élection de Clément VII. Campagne désastreuse des Français en Italie, sous l'amiral Bonnivet; campagne plus désastreuse encore de François Ier; il est fait prisonnier à la bataille de Pavie.

1523 — 1525.

CHAP. CXV. 1523. LA joie que manifestèrent les Romains à la mort d'Adrien VI, ne doit pas décider sans retour du caractère et de la politique d'un pontife contre lequel ils avoient les plus fortes préventions nationales. Adrien n'avoit guère vécu plus d'une année au milieu d'eux, et sur un règne si court, il seroit difficile de juger ses sentimens et ses projets. Depuis long-temps on n'avoit vu sur la chaire de Saint-Pierre un pape de meilleure foi; cette loyauté, il est vrai, n'étoit pas en toute chose avantageuse ou à l'Église ou à l'état qu'il gouvernoit; elle le rendit plus intolérant que ses prédécesseurs dans ce qui regardoit la foi; elle le livra plus entièrement aux intrigues de ses conseillers dans les affaires d'état, qu'il reconnoissoit ne point entendre. Cependant les torts qu'on lui reprochoit le plus sévèrement

tenoient aux circonstances, et à l'état d'épuisement où Léon X avoit laissé à sa mort les finances pontificales. CHAP. CXV. 1523.

Mieux instruit que son prédécesseur de l'importance des opinions nouvelles qui se répandoient en Allemagne, il avoit adressé le 25 de novembre 1522, à la diète de l'empire assemblée à Nuremberg, un bref par lequel il condamnoit avec la plus grande sévérité les opinions de Luther, et reclamoit contre cet hérésiarque et ses sectateurs l'application des peines les plus rigoureuses. Mais en même temps il reconnoissoit avec candeur la corruption de la cour romaine; il promettoit de travailler à la réforme de ses nombreux abus, et il demandoit sur cette réforme nécessaire, des conseils à la diète. Ce fut cette demande qui engagea les princes séculiers de l'Allemagne à publier la liste fameuse dans l'histoire de la réformation, des cent plaintes à former contre la cour de Rome; liste qui confirmoit les principales accusations des luthériens, et qui montroit combien tous les esprits dans le nord étoient disposés à recevoir les opinions nouvelles (1).

Le zèle religieux d'Adrien lui avoit fait adop-

(1) *Sleidanus in Commentar.* L. III, p. 87; et L. IV, p. 99. — *Acta convent. Norimb. in fasciculo rerum expetend. et fugiend.* — *Pallavicin. hist. concit. Trident.* Lib. II, cap. 7 et 8. Fleury, Hist. eccles. L. CXXVIII, ch. 29-34.

CHAP. CXV. 1523. ter tous les préjugés et toutes les haines des Espagnols, contre les Juifs et les Maures convertis, classe nombreuse d'hommes qu'on nommoit *Marrani*, et qu'on soupçonnoit toujours d'un attachement secret au culte auquel on les avoit fait renoncer par force; ils étoient arrivés en très-grand nombre à Rome, avec toutes leurs richesses, pour fuir l'inquisition d'Espagne. Adrien VI préparoit contre eux, lorsqu'il mourut, les édits les plus rigoureux. Il vouloit aussi soumettre à des peines nouvelles et plus sévères, les blasphémateurs et les simoniaques. Cette partie de la législation lui paroissoit tenir à ses études favorites de théologie; à d'autres égards, il n'avoit point de volonté propre sur les affaires publiques, et il reconnoissoit qu'il les entendoit mal (1).

Cependant Adrien n'avoit point de confiance dans le collége des cardinaux; ses membres lui paraissoient, par leur conduite scandaleuse, devoir être le premier objet de la réforme qu'il méditoit; mais comme il se sentoit obligé de se livrer à ceux qu'il reconnoissoit en savoir plus que lui, il choisissoit un petit nombre de confidens et de ministres, auxquels il abandonnoit un pouvoir excessif. Bientôt il se défioit d'eux

(1) *Paolo Giovio vita di Adriano VI*, p. 133 v. — *Onofrio Panvino vite de' Pontifici*, f. 266 v.

et le leur retiroit; il offensoit ainsi les cardinaux et les grands seigneurs de Rome; il rendoit son autorité vacillante; et sa faveur trop précaire ne lui gagnoit pas même le cœur de ceux à qui il l'accordoit momentanément. CHAP. CXV. 1523.

Trente-six cardinaux entrèrent le 1er octobre 1523, dans le conclave qui devoit choisir le successeur d'Adrien VI. Bientôt on les vit se ranger presque tous sous la direction de deux chefs qui, jaloux l'un de l'autre, se donnoient mutuellement l'exclusion, et qui tinrent le sacré collége divisé pendant cinquante jours. D'une part, Pompée Colonna, puissant auprès de Charles-Quint en raison de l'attachement inébranlable de sa famille à la cause impériale, étoit reconnu pour chef par les vieux cardinaux, créés au temps de Jules II, ou avant lui; d'autre part, Jules de Médicis disposoit de seize suffrages parmi les cardinaux qu'avoit créés son cousin Léon X. Quant à Wolsey, cardinal de Yorck, qui avoit presque toujours eu pour but, en dirigeant la politique d'Angleterre, de s'assurer des suffrages pour une prochaine élection, et qui avoit tour à tour obtenu la promesse de toute la faveur de François Ier, puis de Charles-Quint, il étoit également oublié par ces deux monarques, et écarté par tous les partis. D'ailleurs, après le mécontentement qu'avoit causé l'élection d'A-

CHAP. CXV. drien VI, on n'auroit pu songer à donner la
1523. tiare à un autre ultramontain (1).

L'opposition décidée de Colonna et de son parti ayant empêché l'élection du cardinal de Médicis qui, cependant, dès le commencement avoit eu vingt-un suffrages; plusieurs autres cardinaux se mirent successivement sur les rangs, tels que Fieschi, Farnèse, Monti, Grassi, Sodérini et Carvajal; ils cherchoient réciproquement à acheter des suffrages, sans s'exposer au reproche de simonie; l'expédient qui paroissoit mettre le mieux leurs consciences en repos étoit celui des gageures. Ainsi les partisans de Médicis offroient à tout cardinal du parti contraire, de parier douze mille ducats contre cent, que Médicis ne seroit point pape; les partisans de Sodérini en offroient de même dix mille; et ces derniers avoient pour eux tout le parti français (2).

La lutte entre les deux factions se prolongeoit avec si peu d'apparence de conciliation, qu'on commençoit à craindre que les deux partis ne saisissent un prétexte pour sortir du conclave, former deux assemblées, et élire deux papes à la fois. Les deux chefs devenoient également odieux au peuple. On accusoit le nouveau Jules et le nouveau Pompée, de vouloir par leurs

(1) *Paolo Giovio vita del card. Pompeo Colonna*, p. 159.

(2) *Istorie di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 243.

discordes ruiner Rome une seconde fois. Une effroyable puanteur qui s'étoit répandue dans le conclave, en rendoit le séjour intolérable : les cardinaux tomboient malades, et les plus vieux surtout ne pouvoient résister longtemps encore à une si pénible réclusion. Le cardinal de Clermont proposa Franciotto Orsini, et Médicis feignit de vouloir lui donner les suffrages de tout son parti, qui, joint à celui de France, auroit décidé l'élection. Pompée Colonna craignit de voir le souverain pontificat passer dans une maison ennemie héréditaire de la sienne; il sentit qu'il falloit céder, et se rendant auprès du cardinal de Médicis, il lui offrit de le faire pape, pourvu que Jules donnât des garanties de sa reconnoissance (1).

Les conditions que proposoit Pompée Colonna furent toutes acceptées; il demanda que Médicis se réconciliât avec le cardinal Sodérini, et lui rendît tous ses biens; qu'il pardonnât de même à tous ceux qui avoient travaillé contre lui; qu'il cédât à Colonna l'office de vice-chancelier de l'Église, avec le magnifique palais qu'il occupoit, et qu'avoit bâti Raphaël Riario. Jules, à ces conditions, fut la même nuit adoré par presque tous les cardinaux; et le lendemain, 18 novem-

(1) *Paolo Giovio vita di Pompeo Colonna*, f. 160. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XV, p. 263. — *Onofrio Panvino*, f. 267. — *Lettera di Girol. Negro*, du 18 novembre 1523. T. I, f. 119.

CHAP. CXV. 1523. bre, anniversaire du jour où deux ans auparavant il étoit entré victorieux à Milan, il fut proclamé sous le nom de Clément VII. Ce nom étoit destiné à confirmer l'engagement qu'il avoit pris de pardonner à Pompée Colonna, à Sodérini, et à tous ses ennemis. Quelle que fût cependant l'unanimité apparente de cette élection, elle déplut tellement aux vieillards, que le chagrin s'unissant aux souffrances qu'ils avoient éprouvées pendant leur réclusion, Sodérini, Grassi, Carvajal et Fieschi, moururent au bout de peu de jours (1).

Peu de pontifes étoient arrivés au trône avec une plus haute réputation que Clément VII : il avoit gagné l'affection des Florentins, qu'il gouvernoit depuis plusieurs années avec une puissance presque absolue, et il ajoutoit ainsi aux forces de l'Église celles de cette république, encore riche et redoutée, malgré son déclin. On savoit qu'il avoit été le principal ministre de Léon X pendant son pontificat, et on lui attribuoit tout ce que son cousin avoit fait de glorieux, sans craindre de trouver en lui les mêmes défauts. On ne l'accusoit ni d'amour

(1) *Paolo Giovio vita del card. Colonna*, p. 160. — *Fr. Guicciardini*. L. XV, p. 264. — *Giov. Cambi*, p. 246. — *P. Bizarri*. L. XIX, p. 459. — *Ben. Varchi stor. Fior.* L. II, T. I, p. 7. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1523, §. 125, p. 397. — *Fr. Belcarii*. L. XVII, p. 538.

désordonné pour les plaisirs, ni de prodigalité, ni de vaine pompe, et l'on connoissoit son application et son aptitude au travail; aussi son élection fut-elle célébrée avec des transports de joie, et par les hommes de lettres qui attendoient de lui les mêmes bienfaits dont les avoit comblés Léon X, et par le peuple (1). CHAP. CXV. 1523.

Le rétablissement de la paix dans les états de l'Église fut le premier objet des soins de Clément VII. Alfonse, duc de Ferrare, avoit profité de la mort d'Adrien, pour se remettre en possession de Reggio et de Rubbiéra, où l'amour des peuples l'avoit appelé : il étoit entré dans la première de ces villes le 29 septembre. Deux jours auparavant il s'étoit aussi présenté devant Modène; mais la fermeté de Guicciardini, qui en étoit gouverneur, et l'attachement du peuple à la domination de l'Église, l'avoient empêché de s'emparer de cette ville. Toutefois Guicciardini n'avoit que peu de soldats, et Alfonse se préparoit à une nouvelle tentative, lorsqu'il apprit l'élection de Clément VII, qui le fit renoncer à ses projets. Des troubles excités en Romagne par Jean de Sassatello, au nom du parti guelfe, mais avec l'appui secret des Fran-

(1) *Lett. di Girol. Negri*, du 2 décemb. f. 119. *Lettere de' Principi.*

CHAP. CXV. çais, furent aussi apaisés par le nom seul de
1523. Médicis (1).

Le gouvernement de Florence réclama ensuite les soins du nouveau pontife : cette ville étoit tenue par ses partisans dans un état d'obéissance abjecte, et ils en avoient donné une preuve au moment de l'élection de Clément VII. Un citoyen considéré, âgé de soixante-trois ans, et qui devoit, à la prochaine extraction, être gonfalonier de justice, Pierre Orlandini, avoit gagé que Médicis ne seroit point pape. Lorsqu'on étoit venu lui demander le payement de sa gageure, il s'étoit récrié que le cardinal n'avoit pu être élu canoniquement. Sur cette seule parole, qui parut annoncer un manque de respect envers la maison de Médicis, les huit de balie le firent saisir le 24 novembre, et deux heures après lui firent trancher la tête (2).

Clément VII témoigna du regret de cette exé-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 255. — Alfonse, dans ce temps-là même, venoit de perdre Lucrèce Borgia, sa femme, qui lui laissa trois fils. Elle avoit alors fait oublier, par sa dévotion, les scandales de sa vie passée. *Paolo Giovio vita di Alfonso di Este*, p. 118.

(2) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 250. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. VII, p. 303. — *Filippo de' Nerli Commentar.* Lib. VII, p. 141. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 351. — *Bened. Varchi stor. Fior.* L. II, p. 12. — *Lettere de' Princ pi.* T. I, f. 120.

cution qui devoit rendre son pouvoir odieux. CHAP. CXV.
La famille de Médicis n'existoit plus en quelque 1523.
sorte : il avoit été lui-même légitimé, et il se considéroit encore comme représentant Cosme, père de la patrie, son aïeul ; mais après lui il ne restoit plus que deux bâtards, Hippolyte, qui étoit alors âgé de seize ans, fils naturel de Julien, duc de Nemours, le troisième des fils de Laurent-le-Magnifique ; et Alexandre, fils naturel de Laurent, duc d'Urbin, fils de Pierre, l'aîné des fils du Magnifique. Alexandre étoit né d'une esclave en 1512, et la paternité de Laurent étoit au moins incertaine : Clément VII néanmoins lui fit obtenir un duché dans le royaume de Naples, et le fit déclarer habile à exercer tous les emplois de la république. Il envoya ces deux jeunes gens à Florence, Hippolyte, le 30 juillet 1524, et Alexandre, le 19 juin 1525. Le premier fut dès lors considéré comme chef de l'état, et porta le titre de Magnifique. Ses concitoyens conservoient pour lui l'affection qu'ils avoient eue pour le duc de Nemours, son père, tandis qu'Alexandre avoit hérité de la haine que son père, Laurent, avoit excitée par son arrogance. Cependant, ni l'un ni l'autre n'étoit encore en âge de gouverner l'état ; aussi Clément VII envoya-t-il à Florence, avec le titre de légat, Silvio Passerino, cardinal de Cortone, qui y fit son entrée le 11 mai 1524.

CHAP. CXV. qui vint s'établir au palais des Médicis, et qui
1523. dès lors administra la république avec toute l'autorité qu'y avoient usurpé les Médicis depuis leur retour (1).

Mais Clément VII commençoit à gouverner l'Église dans un moment critique, où le sort de l'Italie entière paroissoit dépendre des combats qui se livroient alors même dans les plaines de la Lombardie. L'amiral Bonnivet, avec quatre mille chevaux et trente mille fantassins, avoit passé le Tésin et commencé les hostilités le 14 septembre, propre jour où Adrien VI étoit mort. Dans les deux mois qui s'étoient écoulés jusqu'à l'élection de son successeur, Bonnivet auroit pu aisément recouvrer tout le Milanez, et chasser les Impériaux hors des limites de la Lombardie : il donna, au contraire, dans ce même espace de temps, la mesure de son incapacité, et il calma la terreur qu'il avoit d'abord excitée.

Prosper Colonna avoit été surpris ; ses forces n'étoient point proportionnées à l'étendue du pays qu'il devoit défendre, ou aux moyens de son ennemi ; et lorsqu'il se vit contraint d'abandonner les bords du Tésin et de se replier sur Milan, il crut qu'il lui seroit impossible de tenir dans cette ville. En effet, tout ce que les ingé-

(1) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 239, 264, 273. — *Comment. del Nerli.* L. VII, p. 142. — *Benedetto Varchi.* L. II, p. 14.

nieurs pouvoient promettre, c'étoit de faire en trois jours que la ville fût à l'abri d'un coup de main, par le travail constant de tous les sapeurs qu'on pourroit mettre à leur disposition; tandis qu'il ne falloit qu'une demi-journée à Bonnivet pour se présenter devant ses murs, et qu'on ne pouvoit croire qu'il négligeât de mettre le temps à profit (1). CHAP. CXV. 1523.

Cependant Prosper fit travailler à l'heure même aux fortifications, comme s'il avoit été assuré d'avoir le temps d'achever son entreprise; et Bonnivet au contraire, résolu à ne pas mériter les reproches d'inconsidération et de précipitation qu'on avoit faits aux autres généraux français, s'arrêta trois jours sans motif sur les bords du Tésin. Il espéroit que Prosper Colonna évacueroit de lui-même la capitale; alors il pourroit à son tour en tirer d'immenses ressources pour la guerre, tandis qu'il l'exposoit au pillage, s'il cherchoit à y forcer l'ennemi (2).

Lorsque Bonnivet apprit que Prosper Colonna, au lieu de se retirer, se fortifioit dans

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 254. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 29. — *Arnoldi Ferroni de reb. Gallic.* L. VII, f. 139. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 342. — *Paolo Paruta hist. Venez.* L. V, p. 319.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 289. — Mémoires de Louis de la Tremoille. T. XIV, p. 224.

CHAP. CXV. Milan, il vint tracer son camp à Saint-Christophe, au pied des murs de cette ville, entre
1523. les portes Ticinoise et Romaine, dans un lieu fortifié par des canaux; de là il envoya des partis courir le pays pour enlever des vivres, se flattant qu'il forceroit ainsi Prosper Colonna à évacuer une ville où il éprouveroit bientôt de grands besoins (1). Bayard et Frédéric de Bozzolo s'emparèrent de Lodi le 20 septembre, et ravitaillèrent le château de Crémone; mais ils avoient compté, au moyen de ce château, qu'ils pourroient s'emparer de la ville; et quoiqu'ils conduisissent à cette expédition trois cents lances et huit mille fantassins, ils ne purent y réussir (2). Ils s'avancèrent ensuite vers Caravaggio et Monza, pour empêcher les Milanois de tirer des vivres des monts de Brianza. Prosper Colonna, atteint d'une maladie qui devoit bientôt le conduire au tombeau, se faisoit remplacer par le duc de Termes et par Alarcon, commandant de l'infanterie espagnole. Il avoit, par son activité, rassemblé dans Milan huit cents hommes d'armes, huit cents chevau-légers, quatre mille fantassins espagnols, six mille cinq

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 257. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 30. — *Arnoldi Perroni.* L. VII, p. 139. — Mém. de Martin du Bellay. Liv. II, p. 290.

(2) *Galeatius Capella.* L. III, f. 30. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 320. — *Pauli Jovii vita Davali.* L. III, p. 342.

cents Allemands, et trois mille Italiens. Il faisoit CHAP. CXV.
avancer le marquis de Mantoue au midi du Pô, 1523.
du côté de Pavie; il attendoit chaque jour de nouveaux renforts, qui venoient le joindre d'Allemagne et du royaume de Naples; et déjà il coupoit aux Français les vivres que ceux-ci avoient compté tirer de la Lomelline (1).

Bonnivet s'étoit vanté de ne point imiter l'impétuosité et l'imprudence des autres capitaines français, mais de faire la guerre aux Italiens avec des précautions italiennes. Il perdoit pourtant ainsi les avantages propres à sa nation sans pouvoir acquérir ceux d'une autre. Chaque petit combat lui coûtoit des soldats, et chacune de ses pertes jetoit du découragement parmi ses troupes, en augmentant l'ardeur de ses ennemis. Les fréquens revers que ses détachemens avoient éprouvés le contraignirent enfin à ne plus faire venir ses convois que sous de grosses escortes, à n'envoyer au fourrage que de forts détachemens, et à retirer le corps d'armée qui coupoit le chemin des monts de Brianza, en faisant camper toutes ses troupes entre Marignan et Biagrasso (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 258. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 30.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 259. — Mémoires du chev. Bayard. T. XV, chap. LXIX, p. 404. — Mém. de Martin du Bellay. Liv. II, p. 307. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 31. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 139.

CHAP. CXV. 1523. La lenteur de Bonnivet avoit donné aux alliés le temps de rassembler toutes leurs armées. Outre les troupes espagnoles et allemandes que Prosper Colonna commandoit dans Milan, et celles qu'Antonio de Leyva avoit sous ses ordres à Pavie, le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, s'approchoit avec le marquis de Pescaire, qui venoit prendre le commandement de l'infanterie espagnole. Le marquis de Mantoue, d'après la demande de Prosper Colonna, s'étoit avancé jusqu'à Pavie avec l'armée de l'Église; Vitelli, conduisant trois mille fantassins à la solde des Florentins, couvroit le chemin de Gênes; et le duc d'Urbin, à la tête de l'armée vénitienne, étoit arrivé sur l'Adda. Bonnivet s'étoit obstiné, malgré leur approche, à rester devant Milan, pour suivre un complot avec quelques soldats de la troupe de Jean de Médicis, qui avoient promis de lui livrer une porte de la ville; mais ceux-ci ayant été découverts et punis du dernier supplice, il fit proposer à Prosper Colonna un armistice jusqu'au mois de mai, sous condition qu'il abandonneroit tout ce qu'il avoit conquis au-delà du Tésin. Les généraux impériaux ne l'acceptèrent pas; ils ne consentoient à une trève qu'autant que les Français évacueroient toute la Lombardie; et Bonnivet, sans avoir obtenu une suspension d'armes, fut cependant forcé, par d'épaisses neiges, à se retirer. Il porta, le

27 novembre, toute son armée entre le Ticinello et le Tésin, à Biagrasso et à Rosate. Prosper Colonna ne troubla point sa retraite, malgré les instances de ses soldats, d'après son système invariable de ne pas confier au hasard ce qu'il pouvoit obtenir du cours naturel des choses (1). CHAP. CXV. 1523.

C'étoit, il est vrai, la dernière épreuve qu'il devoit faire de la tactique qui lui étoit propre. Ce grand général, qui sembloit avoir pris pour modèle Fabius Cunctator, fit en quelque sorte une révolution dans l'art de la guerre. Il enseigna pour la première fois par quel art, en choisissant des positions, ou en faisant des marches savantes, un général plus foible, ou qui se défie de ses troupes, peut lasser l'activité de ses ennemis, déjouer leur impétuosité, et dissiper leur puissance, sans leur donner la consolation de livrer une seule bataille. Dans le temps où il vécut, son talent étoit celui de tous dont son parti avoit le plus besoin pour rallentir l'impétuosité des Français, ou rendre inutile la valeur aveugle des Suisses. Le premier il défendit sans combats un pays qui,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 260. — *Galeatius Capella.* Lib. III, f. 32. — *Paolo Paruta hist. Venez.* Lib. V, p. 323. — *Arnoldi Ferroni Burdigal.* L. VII, p. 140. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 343. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 350. — Martin du Bellay. L. II, p. 308.

CHAP. CXV. depuis trente ans, avoit toujours été ou gagné
1523. ou perdu par une seule bataille. Cependant à cette époque même, il étoit depuis huit mois consumé par la maladie. La jalousie que jusques alors il avoit ressentie contre Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, dut céder à l'accablement de la souffrance. Il appela lui-même à Milan ce ministre de l'empereur; mais Lannoy ne voulut point que les yeux mourans de son rival vissent le successeur qu'il avoit tant redouté. Il rallentit sa marche, et n'entra dans Milan avec le marquis de Pescaire que lorsque Prosper Colonna, à l'agonie, avoit déjà perdu connoissance. Il mourut le 30 décembre 1523 (1).

1524. Bonnivet ayant pris ses quartiers d'hiver, renvoya les fantassins français levés en Languedoc et en Dauphiné; il les trouvoit de peu de service, et coûtant beaucoup. Il comptoit les remplacer au printemps par des Suisses, qu'il avoit déjà donné commission de solder. En même temps, pour s'ouvrir avec les cantons une communication plus facile, il chargea Renzo de Céri d'attaquer Arona sur le lac Majeur, et il lui donna sept mille fantassins italiens pour réduire cette forteresse. Mais Anchise Visconti, qui la défendoit avec une garnison

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 263, 265. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 33. — *Pauli Jovii vita Ferd. Piscarii.* L. III, p. 343. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II, p. 309

milanoise, lui opposa une résistance si obstinée, CHAP. CXV.
que Renzo de Céri fut obligé de lever le siége, 1524.
après que le feu de ses batteries eut duré trente jours, et qu'il eut lancé contre Arona six mille boulets (1).

Le connétable de Bourbon étoit aussi arrivé à Milan avec un renfort de six mille landsknechts. L'empereur, qui vouloit différer le mariage de Bourbon avec Éléonore de Portugal, et qui cherchoit des prétextes pour le rompre, au lieu de permettre au connétable de venir en Espagne, lui avoit donné en Italie le commandement suprême de l'armée, tandis qu'il avoit chargé Pescaire de celui de l'infanterie espagnole, et Lannoy de l'administration civile. Le duc d'Urbin avoit de son côté reçu du sénat de Venise l'ordre de passer l'Adda, et de venir se joindre à Milan à l'armée impériale. Celle-ci l'emportoit dès lors de beaucoup en forces sur celle de Bonnivet; mais elle éprouvoit la détresse constamment attachée aux armées de l'Autriche: Charles-Quint ne lui envoyoit point d'argent. Les soldes étoient arriérées depuis long-temps; les soldats pilloient les habitans chez lesquels ils vivoient; et les différens états d'Italie étoient pressurés par les généraux, qui exigeoient d'eux d'énormes

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 265. — *Galeatius Capella.* Lib. III, f. 33. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 344. — Mém. de Martin du Bellay. Lib. II, p. 308.

CHAP. CXV. contributions pour fournir aux dépenses de la
1524. guerre (1).

L'armée impériale étoit remplie de confiance, en raison des succès qu'elle avoit déjà obtenus; celle des Français, au contraire, étoit découragée; et les chefs eux-mêmes, qui jusques alors avoient été les favoris de la fortune, commençoient à éprouver des revers. Le chevalier Bayard avoit été chargé de défendre Robecco, avec les seigneurs de Mézières et de Saint-Mesmes, deux cents hommes d'armes, quatre cents chevau-légers, et l'infanterie du seigneur de Lorges; mais il s'y laissa surprendre une nuit du mois de février, par Pescaire et Jean de Médicis : la bourgade fut enveloppée, les Français attaqués, dans leur sommeil, par trois mille Espagnols, qui, pour se reconnoître, avoient mis une chemise blanche par-dessus leurs armes; presque tous les chevaux pris, presque tous les soldats massacrés ou faits prisonniers, et Bayard lui-même ne se sauva qu'avec peine en combattant (2).

Bonnivet attendoit, au printemps, de puis-

(1) *Galeatius Capella.* Lib. III, f. 34. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 267.

(2) *Pauli Jovii vità Davali.* L. III, p. 344. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 140. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 268. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 311. — Mém. du chevalier Bayard. Ch. LXIV, p. 405-409.

sans renforts qui devoient lui arriver de Suisse. CHAP. CXV.
Il avoit brûlé la bourgade de Rosate, pour réunir toutes ses troupes à Biagrasso; et comme il 1524.
avoit le Tésin derrière lui, il pouvoit tirer, du pays couvert par ce fleuve, d'abondantes provisions, qui devoient le mettre en état d'attendre la saison nouvelle dans son camp fortifié. On ne pouvoit guère espérer de succès en l'y attaquant; mais le marquis de Pescaire proposa la manœuvre hardie de faire passer le Tésin à l'armée impériale, pour placer Bonnivet entre cette armée et Milan. Il compta que les Français, découragés, n'oseroient point attaquer la capitale de la Lombardie; il y renvoya toutefois le duc François Sforza et Jean de Médicis, avec six mille hommes; puis, le 2 mars, l'armée impériale passa le Tésin sur trois ponts, et vint s'établir à Gambalo (1).

Bonnivet, craignant de se voir tourné, et de perdre toutes ses communications avec le Piémont, d'où il tiroit ses vivres, passa le Tésin à son tour, après avoir laissé une forte garnison à Biagrasso, et vint se loger à Vigevano, sur la rive droite de cette rivière. Pendant ce temps, le duc d'Urbin avoit attaqué et pris d'assaut

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 269. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 35. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 344. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 141. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 325. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 312.

CHAP. CXV. 1524. Garlasco, château fort qu'occupoient les Français entre l'armée impériale et Pavie. Chaque combat avoit été désavantageux aux Français; dans chacun ils avoient perdu un grand nombre de soldats et de chevaux; et Bonnivet, plutôt que de voir son armée se fondre ainsi en détail, présenta, pendant deux jours de suite, la bataille aux Impériaux, quoiqu'il fût bien plus foible qu'eux. Mais Lannoy et le connétable de Bourbon étoient résolus à ne pas exposer aux chances d'une affaire générale des avantages dont ils se sentoient déjà assurés; ils préférèrent surprendre en détail les positions de leur ennemi. Ils attaquèrent et soumirent successivement San-Giorgio et Sartirano; ils déterminèrent la ville de Verceil à se déclarer pour eux; et prenant une forte position à l'arc de Marius, entre Verceil et Novarre, ils se flattoient déjà de forcer à capituler Bonnivet, qui s'étoit enfermé à Novarre (1).

Le général français savoit cependant que, de tous les côtés, des renforts s'avançoient à son secours. Le duc de Rothelin Claude de Longueville lui amenoit, par le mont Genièvre, quatre cents hommes d'armes, qui étoient déjà arrivés

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 270. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 36. — Martin du Bellay. L. II, p. 316. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 346. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 141.

jusqu'à Suse. Dix mille Suisses, passant le Saint-Bernard, étoient parvenus jusqu'à Gattinara, au-delà de la Sésia; cinq mille Grisons, enfin, conduits par Renzo de Céri, qui avoit été les solder dans leur pays, étoient entrés dans le Bergamasque, et comptoient se réunir à Frédéric de Bozzolo, qui les attendoit à Lodi, avec un gros corps d'infanterie italienne. Mais Jean de Médicis accourut dans le Bergamasque avec deux cents chevaux et quatre mille fantassins; il y rencontra quelques troupes des Vénitiens, avec lesquelles il barra le chemin aux Grisons; les attaquant ensuite tous les jours avec sa cavalerie ou son infanterie légère, leur enlevant leurs convois et surprenant leurs détachemens, il les harassa tellement, qu'au bout de trois jours il les détermina à s'en retourner dans leur pays (1).

Après avoir forcé les Grisons à la retraite, Jean de Médicis se rapprocha du Tésin; il prit Caravaggio, et il abattit à coups de canon le pont de Buffaloro, qui servoit de communication entre le quartier-général de Bonnivet à Novarre et Biagrasso, où il avoit laissé beaucoup de magasins. Le Napolitain Caraccioli commandoit à Biagrasso mille fantassins; le duc François Sforza

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 270. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 36. — Martin du Bellay. L. II, p. 317. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 325. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 141. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali Piscarii.* L. III, p. 347.

CHAP. CXV. 1524. résolut de l'y forcer : il vint joindre Jean de Médicis devant les murs de cette place, avec toute la milice milanoise, et, après une vive canonnade, il la prit d'assaut. Les Milanois payèrent, il est vrai, chèrement cet avantage : le long séjour de l'armée française à Biagrasso, les souffrances, la misère et la saleté y avoient engendré la peste. Les soldats, en pillant Biagrasso, s'infectèrent eux-mêmes de la contagion ; ils la rapportèrent à Milan avec leur butin, et ce fléau enleva, pendant l'été, cinquante mille habitans à la capitale de la Lombardie (1).

Bonnivet, toujours plus resserré dans son camp, perdant tous les jours quelqu'un de ses avant-postes, ne pouvant plus tirer de vivres du Piémont, n'en trouvant plus dans le pays ruiné qui l'entouroit, voyoit encore diminuer son armée par la maladie et la désertion. Non-seulement les mercenaires qui formoient son infanterie, mais sa gendarmerie même, toute composée de noblesse française, l'abandonnoit chaque jour, après avoir perdu ses chevaux par la misère, et avoir lutté pendant huit mois avec la maladie et la faim. Dix mille Suisses, qui avoient passé le Saint-Bernard, étoient enfin arrivés à

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 271. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 36. — Martin du Bellay. L. II, p. 318. — *Pauli Jovii vita Davali.* Lib. III, p. 346. — *Arnoldi Ferroni rer. Gallic.* L. VII, p. 142.

Gattinara, dans le Val-de-Sésia; mais ils songeoient bien plus à délivrer leurs compatriotes du camp de Bonnivet, qu'à recommencer une campagne qui leur promettoit peu de succès. Malgré ses instances, ils ne voulurent point passer la Sésia, qui avoit été grossie par des pluies continuelles; et comme ils refusoient de s'approcher, ils ne lui laissèrent d'autre parti à prendre que celui d'aller lui-même se joindre à eux (1).

Bonnivet se résolut donc, au commencement de mai, à partir de nuit de Novarre, pour dérober sa retraite aux ennemis, et à marcher sur Romagnano, à peu près vis-à-vis de Gattinara. Quoique Pescaire eût été averti de son départ, et qu'il formât le projet de le devancer, en passant par un chemin plus court, dont il étoit maître, l'armée française arriva à Romagnano quelques heures avant les ennemis, et put s'occuper aussitôt de jeter un pont sur la Sésia. Les Espagnols, qui l'avoient suivie avec trop de précipitation, et qui, repoussés dans quelques escarmouches, avoient pris des positions dangereuses, auroient été facilement vaincus, si Bonnivet avoit pu persuader aux Suisses arrivés à Gattinara de passer eux-mêmes la Sésia, et de tomber avec lui sur les ennemis qui

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 271. — *Pauli Jovii vita Davali.* L. III, p. 347. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 142.

CHAP. CXV. 1524. l'avoient poursuivi jusque là : mais ce fut vainement qu'il les sollicita ; et lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit leur persuader de recommencer la guerre, il passa cette nuit même la Sésia avec toute son armée, pour aller se réunir à eux (1).

Jusqu'ici la retraite de Bonnivet s'étoit exécutée avec assez de bonheur, encore qu'il eût laissé sept canons sur l'autre bord de la Sésia. Il avoit trouvé les troupes fraîches des Suisses, qui avoient reçu au milieu de leurs bataillons ses bagages et ses troupes fatiguées, et au point du jour il reprenoit avec eux le chemin d'Ivrée, pour rentrer en France par le Bas-Valais. Il avoit placé, sur les bords de la rivière, une batterie pour empêcher les Impériaux de la passer, et il en avoit confié la garde à deux bataillons de Corses et de Provençaux. Mais le marquis de Pescaire et le duc de Bourbon, ayant trouvé un gué dans la Sésia, commencèrent à leur tour à passer la rivière : les Corses, effrayés, abandonnèrent leurs canons. Bonnivet, pour les recouvrer, conduisit lui-même une charge de gendarmerie, avec M. de Vandenesse, frère de La Palisse ; il y fut blessé d'une balle au bras gauche, qui le mit hors de combat. Vandenesse

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. III, p. 348. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 142. — *Galeatius Capella.* L. III, f. 37. — Martin du Bellay. L. II, p. 319. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 326. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 541.

fut blessé à l'épaule plus grièvement encore, et il en mourut au bout de trois jours (1). CHAP. CXV. 1524.

Bonnivet se sentant incapable de commander plus long-temps, confia la conduite de l'armée au chevalier Bayard; celui-ci se plaça avec ses gendarmes au dernier rang, pour couvrir la retraite des fantassins. A peine avoit-il pris ce poste, que pressé par les arquebusiers espagnols, il fit une charge sur eux pour les repousser. « Mais comme Dieu le voulut permettre fut tiré » un coup de hacquebouze, dont la pierre le » vint frapper au travers des reins, et lui rom- » pit tout le gros os de l'eschine. Quand il sentit » le coup, se print à crier, *Jésus!* Et puis dit: » *Hélas! mon Dieu, je suis mort!* Si print son » épée par la poignée, et baisa la croisée en si- » gne de la croix, et en disant tout haut, *miserere* » *mei Domine!* (2) »

Cependant Bayard se fit descendre de cheval « par un sien maistre-d'hôtel qui jamais ne » l'abandonna, et se fit coucher au pied d'un » arbre, le visage devers l'ennemi, où le duc » de Bourbon qui estoit à la poursuite de notre

(1) *Pauli Jovii vita Davali.* L. III, p. 351. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 272. — *Galeatius Capella.* Lib. III, f. 37. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 142. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 326. — Martin du Bellay. L. II, p. 341.

(2) Mémoires de Bayard. Chap. LXIV, p. 411; chap. LXV, p. 416, 418.

CHAP. CXV. » camp, le vint trouver, et dit audit Bayard
1524. » qu'il avoit grand pitié de lui, le voyant en
» cet estat, pour avoir été si vertueux chevalier.
» Le capitaine Bayard lui fit réponse, monsieur,
» il n'y a point de pitié en moi, car je meurs
» en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous,
» de vous voir servir contre votre prince, et
» votre patrie, et votre serment. Et peu après
» ledit Bayard rendit l'esprit, et fut baillé sauf-
» conduit à son maistre-d'hôtel, pour porter son
» corps en Dauphiné dont il estoit natif (1) ».

Les Impériaux continuoient à poursuivre l'armée qui se retiroit; mais le dernier bataillon suisse, impatienté de leur attaque, se jeta sur eux avec tant de fureur, à pleine course, qu'il les dissipa et les mit en fuite. Ce bataillon de quatre cents hommes qui s'étoit trop éloigné du corps de l'armée, fut ensuite, il est vrai, enveloppé et entièrement détruit; néanmoins sa résistance obstinée, et le retard de l'artillerie impériale, donnèrent à Bonnivet le temps d'accomplir sa retraite sur Ivrée, où cessa la poursuite. Il laissa encore dans le val d'Aoste, au fort de Bar, vingt canons qu'il n'espéroit pas faire passer au travers du Saint-Bernard, et il ramena

(1) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. II, p. 341. — *Arnoldi Ferroni*. Lib. VII, p. 143. — *Pauli Jovii vita Davali*. L. III, p. 352. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 542.

par le Valais le reste de son armée en France (1). CHAP. CXV.

Le duc de Longueville apprenant à Suse la 1524.
retraite de Bonnivet, s'en retourna par le mont Genièvre, sans avoir vu les ennemis. Novarre se rendit à Jean de Médicis; Boisy et Jules de San-Sévérino, qui commandoient à Alexandrie, remirent cette ville au marquis de Pescaire, et Frédéric de Bozzolo livra Lodi au duc d'Urbin. En peu de semaines il ne resta plus un seul Français en Italie; tandis qu'au contraire, Bozzolo et San-Sévérino avoient conduit en Provence et en Dauphiné environ cinq mille Italiens à la solde de France (2).

L'Italie étoit délivrée de l'invasion française; le but des deux ligues contractées par l'empereur, soit avec les Vénitiens, soit avec le pape, et les petits états de l'Italie, étoit atteint. Tous les Italiens, accablés par les dépenses et les efforts d'une guerre ruineuse, ne désiroient plus que la paix; le pape se flattoit de faire garantir l'état où se trouvoit l'Italie, par le roi d'Angleterre qui avoit contribué à la victoire, et par les

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 272. — *Pauli Jovii vita Davali.* Lib. III, p. 352. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 143. — *Galeatii Capellæ.* Lib. III, f. 37. — Mém. de messire du Bellay. L. II, p. 343.

(2) *Pauli Jovii vita Davali.* Lib. III, p. 354. — Mém. de M. du Bellay. L. II, p. 344. — Mém. de Louis de la Tremoille. Ch. XX, p. 225. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 541. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 352.

CHAP. CXV. 1524. Suisses qui couvroient la frontière, et qui avoient autrefois pris un intérêt si vif à l'indépendance de la Lombardie. Clément VII chargeoit son nonce en Angleterre de demander les bons offices d'Henri VIII, pour mettre un terme à l'arrogance et aux vexations des ministres de l'empereur en Italie; pour faire respecter le saint-siége, cesser les contributions extraordinaires exigées chaque mois des Florentins, rétablir le duc de Milan dans une absolue indépendance, et faire jouir les Vénitiens des avantages qu'ils s'étoient réservés par leur traité. Il s'agissoit de faire voir enfin si l'Italie avoit combattu pour secouer un joug étranger, ou seulement pour changer de maître; et au ton de la lettre du dataire apostolique, on voyoit que Clément VII s'apercevoit déjà que les fruits de la victoire n'étoient guère moins amers que ceux de la guerre (1).

Mais les généraux qui avoient remporté la victoire en Italie, désiroient que la guerre produisît de nouvelles guerres. Ils se soucioient peu du repos ou du bonheur des états qu'ils prétendoient défendre; ce qu'ils vouloient, c'étoit poursuivre leur carrière, se distinguer par de nouveaux exploits, et trouver de nouvelles

(1) *Lettera di Gio. Matteo Giberto Datario a Mess. Marchionne Lango Nuntio in Inghilterra. Lettere de' Principi.* T. I, f. 123-126.

occasions pour exercer un pouvoir absolu sur la fortune ou la vie des hommes. Le connétable de Bourbon mettoit plus d'ardeur que tous les autres à continuer la guerre. Il écrivoit à l'empereur et au roi d'Angleterre que le moment étoit venu de franchir les frontières de la France, de se venger de leurs ennemis, et de précipiter François Ier de son trône. Il assuroit qu'au nom de Bourbon ses anciens vassaux se soulèveroient, et viendroient d'eux-mêmes se ranger sous les drapeaux de l'étranger. Il ignoroit que le crime seul d'avoir appelé les étrangers dans sa patrie, changeoit en haine et en mépris toute l'affection que les Français avoient pu avoir pour lui (1). Charles-Quint et Henri VIII accordèrent une foi imprudente à ces paroles d'un prince émigré; le premier donna ordre à son armée de pénétrer en Provence; le second lui fit passer des subsides, en même temps qu'il promit d'attaquer de son côté les provinces septentrionales.

Ce fut au mois de juillet que le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire passèrent le Var, pour entrer en Provence avec sept mille landsknechts, six mille fantassins espagnols,

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. IV, p. 355. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 141. — *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 59. — Rapin Thoyras, Histoire d'Angleterre. T. VI, L. XV, p. 198. — *Rymer, Acta publica.* T. XIII, p. 794.

CHAP. CXV. deux mille Italiens, et six cents chevau-légers:
1524. le vice-roi Lannoy avoit promis de les suivre de près avec mille hommes d'armes. Hugues de Moncade avec seize galères longeoit le rivage pour protéger l'armée et transporter son artillerie. Mais André Doria, qui commandoit une flotte française supérieure en force, s'empara d'une de ces galères, et y fit prisonnier le prince d'Orange; il en força trois autres à s'échouer, que Pescaire fit brûler pour qu'elles ne tombassent pas aux mains des ennemis, et il contraignit Moncade, après qu'il eut débarqué son artillerie à Aix, de s'enfermer dans le port de Monaco (1).

Bourbon vouloit profiter de la surprise du roi de France, et de l'épuisement où son armée avoit été réduite par la dernière campagne, pour marcher sans retard sur Avignon ou sur Lyon. Il comptoit qu'en même temps une armée espagnole pénétreroit en Guienne, une angloise en Picardie, et peut-être une allemande en Bourgogne. Mais Charles-Quint et Henri VIII ne songeoient point à accomplir à cet égard les promesses qu'ils lui avoient faites; et le marquis de Pescaire ne voulant pas compromettre le sort de son armée, en la conduisant au cœur du

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali*. L. IV, p. 357. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 345. — *Arnoldi Ferroni*. Lib. VII, p. 144. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XV, p. 275.

royaume, insista péremptoirement pour borner ses opérations au siége de Marseille (1). CHAP. CXV. 1524.

Philippe de Brion, comte de Chabot, avoit été chargé par le roi de la défense de Marseille; bientôt Renzo de Céri vint l'y joindre, par le Rhône, avec cinq mille Italiens qui avoient suivi Bonnivet dans sa retraite. Parmi eux se trouvoient plusieurs gentilshommes, que les révolutions de l'Italie avoient forcés à s'exiler pour toujours de leur patrie. On y voyoit quelques émigrés pisans, entre autres, qui étoient résolus à ne jamais se soumettre au joug des Florentins, et qui, par leur valeureuse défense de Marseille, acquirent en France le droit de cité, et y établirent leurs familles. Le siége fut en effet soutenu avec la bravoure la plus brillante. L'artillerie impériale avoit ouvert dans les murs de larges brèches; mais Pescaire, après avoir fait reconnoître la contenance et les dispositions des assiégés, refusa de livrer un assaut. Il savoit que pendant ce temps François Ier, accompagné de La Palisse, s'étoit avancé jusqu'à Avignon; qu'il y avoit rassemblé une formidable artillerie, huit mille chevaux, quatorze mille Suisses, six mille landsknechts, et dix mille tant Français qu'Italiens.

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* Lib. IV, p. 358. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 276. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 145.

CHAP. CXV. Si l'armée de Pescaire avoit été repoussée
1524. après avoir donné un assaut, si même elle avoit pris la ville après avoir perdu beaucoup de monde en l'attaquant, elle risquoit d'être accablée par des forces aussi supérieures. Il déclara donc dans un conseil de guerre que le seul parti à prendre étoit celui d'une prompte retraite. La nécessité de l'effectuer parut plus urgente encore, lorsqu'on sut au camp impérial que François Ier, après avoir passé le Rhône, avoit poussé son avant-garde jusqu'à Salon de Crau, à moitié chemin entre Avignon et Marseille. Bourbon se soumit à l'expérience supérieure de son collègue : la grosse artillerie fut embarquée ; mais comme la mer n'étoit point libre, la plupart des pièces furent brisées, et le bronze chargé sur des mulets, pour pouvoir les fondre de nouveau en arrivant en Italie ; et, à la fin de septembre, le siége de Marseille, après avoir duré quarante jours, fut levé par l'armée impériale, qui prit à marches forcées le chemin de Nice (1).

Cependant les maréchaux de Chabannes et de Montmorency avoient atteint la queue de l'armée qui se retiroit avec tant de rapidité, et

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. IV, p. 363. — Mém. de Martin du Bellay. Lib. II, p. 347. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 277. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 146. — *Georgens von Frundsberg.* B. II, f. 38.

qui, chargée d'un immense bagage, s'engageoit dans un pays pauvre, aride et montueux, où elle eut infiniment à souffrir. Pescaire put s'applaudir de cette retraite comme de sa plus belle action militaire, puisqu'il sauva, d'un danger imminent, son armée et plus de douze mille bêtes de somme; mais les chefs qui le poursuivoient purent aussi se vanter d'avoir plus d'une fois changé cette retraite en une vraie fuite, et d'avoir enrichi leurs soldats par un immense butin. Pescaire continua sa marche par Nice, Albenga et Final, et fit enfin en un seul jour la route d'Alba à Voghéra, où l'on compte quarante milles. Le vice-roi Lannoy l'attendoit à Pavie, où les généraux impériaux étoient impatiens de conférer ensemble sur les moyens de défendre la Lombardie (1).

CHAP. CXV. 1524.

En effet, le jour même où Pescaire, sortant des montagnes de Ligurie, étoit arrivé à Albe, François Ier avoit fait son entrée à Verceil. Au lieu de suivre l'armée impériale sur la route par laquelle elle fuyoit, il avoit espéré obtenir des succès plus éclatans en la devançant en Italie. Il avoit, pour défendre la France, rassemblé une armée si puissante, qu'elle lui pa-

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. IV, p. 366. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 146. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 278. — Mém. de la Tremoille. Chap. XX, p. 225. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVIII, p. 544.

CHAP. CXV. roissoit propre à accomplir les plus brillantes
1524. conquêtes. Il voyoit que ni Charles ni Henri n'avoient été en état de l'attaquer en Picardie ou en Guienne ; il jugeoit que l'armée qui avoit fait dans les montagnes de la Ligurie une retraite aussi fatigante, seroit peu capable de défendre la Lombardie contre lui. On assure que ce projet avoit été conçu par François Ier tout seul ; que La Trimouille, Lescuns, d'Aubigny et Chabannes, firent ce qu'ils purent pour l'y faire renoncer ; tandis que Bonnivet, La Barre, Chabot et Saint-Marsault l'encourageoient à l'exécuter : mais que François Ier, déterminé à n'écouter aucun conseil, ne voulut pas même attendre sa mère, pour laquelle il avoit toujours montré la plus grande déférence, et qui lui demandoit en grâce une entrevue avant son départ. Quel que fût l'auteur de ce projet, il ne doit point être jugé sur l'événement ; si la campagne avoit été conduite avec une habileté proportionnée à l'ardeur avec laquelle elle fut entreprise, elle auroit probablement été couronnée par le succès (1).

Mais François Ier, ainsi que son favori Bonnivet, n'avoit que la bravoure d'un soldat,

(1) Histoire de France, par Belleforest. T. I, p. 1438. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 147. — *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 40. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 348. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali Piscarii.* L. IV, p. 365.

non les talens d'un général : au lieu de diriger sa conduite d'après les seules circonstances présentes, il sembloit surtout prendre à tâche de corriger les erreurs dans lesquelles il étoit tombé précédemment ; et comme les circonstances avoient varié, ce qu'il évitoit comme une faute étoit souvent ce qui auroit fait son salut. Bonnivet n'avoit songé qu'à se tenir en garde contre la précipitation et la témérité françaises ; et par des lenteurs hors de saison, il avoit perdu l'occasion de conquérir le Milanez. François Ier voulut à son tour réparer les fautes de Bonnivet, en suivant une conduite toute contraire. Il s'occupa avant tout de s'emparer de Milan, puis de Pavie ; il auroit dû plutôt avoir en vue de détruire l'armée fugitive, qui, découragée par sa longue retraite, n'auroit pu tenir devant lui, s'il ne lui avoit point donné de relâche.

CHAP. CXV. 1524.

Les premières opérations du roi avoient été bien entendues : M. de Lannoy, en évacuant Asti à son approche, avoit laissé deux mille hommes à Alexandrie, espérant que l'armée française s'arrêteroit à en faire le siége ; mais François Ier vouloit avant tout s'emparer de Milan, bien sûr que les lieux forts qu'il laisseroit derrière lui succomberoient ensuite. La peste qui avoit dévasté Milan pendant tout l'été, et qui y avoit fait périr cinquante mille personnes, avoit contraint François Sforza et son

CHAP. CXV. chancelier Moroni à en sortir. Malgré les in-
1524. vitations de Pescaire, ils refusèrent d'y rentrer, et de s'y renfermer pour soutenir un siége; ils autorisèrent au contraire les citoyens à se soumettre à la France; et Pescaire, qui ne trouvoit plus dans les Milanois, accablés par cette calamité, ni zèle pour leur indépendance, ni secours pécuniaires, ni bras pour le travail, ne jugea pas convenable de loger son armée dans une ville pestiférée qui pouvoit devenir son tombeau; il donna ordre de l'évacuer, et le 26 octobre 1524, les dernières troupes impériales, commandées par Alarcon, sortirent par la porte Romaine, tandis que les troupes françaises entrèrent par les portes Ticinoise et Vercelline. La Trémouille y fut envoyé le 30 octobre, pour les commander comme lieutenant-général du roi; il avoit avec lui le comte de Saint-Paul, le seigneur de Vaudemont, le maréchal de Foix et Théodore Trivulzio. Une garnison de sept cents fantassins espagnols s'étoit enfermée au château, qui étoit bien approvisionné (1).

Le désordre où se trouvoit l'armée impériale, le découragement de ses soldats, qui, depuis

(1) Mémoires de la Tremoille. Ch. XX, p. 228. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 42. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p 352. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 279. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 148. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. V, p. 367. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 546.

plus d'un mois, reculoient à marche forcée CHAP. CXV.
devant l'ennemi; la mésintelligence qu'on soup- 1524.
çonnoit entre ses généraux, l'impossibilité où ils s'étoient sentis de défendre Milan, tout indiquoit qu'il falloit les poursuivre l'épée dans les reins, et ne pas leur donner un instant de repos. Le marquis de Pescaire, en sortant de Milan, s'étoit retiré à Lodi; mais on savoit que la plupart de ses soldats, accablés de fatigue, et ne se sentant plus la force de se défendre, avoient jeté leurs armes; que la cavalerie étoit presqu'en entier démontée, ayant perdu ses chevaux dans les longues marches faites au travers des montagnes; que Lodi étoit moins encore que Milan en état de faire résistance; et que les Français pouvant passer l'Adda avant les Impériaux, l'armée entière devoit être coupée et détruite, ou faite prisonnière. Malheureusement on avoit persuadé à François Ier qu'une guerre royale, une guerre où il commandoit en personne les armées, ne devoit pas être conduite d'après les règles ordinaires de la tactique, qu'il falloit avant tout songer à ce qu'exigeoit l'honneur de sa couronne. Cet honneur, lui disoit-on, vouloit qu'il n'entrât point à Milan, pendant que la citadelle étoit entre les mains de ses ennemis; qu'il ne laissât point derrière lui des forteresses qu'il n'avoit pas soumises; qu'il ne pardonnât point, enfin, à ceux qui, dans une mauvaise

CHAP. CXV. 1524. fortification, avoient l'insolence de lui résister (1).

L'amiral Bonnivet étoit celui qui entretenoit le plus constamment François I[er] de cette fausse gloire; ce fut lui qui le décida à rappeler les troupes déjà en marche sur le chemin de Lodi, pour prendre la route de Pavie, parce qu'il ne convenoit pas à la dignité d'un roi de France, d'aller chercher des ennemis au loin, lorsqu'il en avoit de plus près (2). Les généraux impériaux, dans leur déroute, s'étoient partagés. Antonio de Leyva s'étoit chargé de la défense de Pavie, avec cinq mille Allemands, cinq cents Espagnols, et deux escadrons de cavalerie, commandés par Garcias Manrique. Le marquis de Pescaire étoit à Lodi avec le reste de l'infanterie espagnole. Son dessein étoit de continuer sa retraite; mais dès qu'il vit que les Français lui donnoient quelque relâche, il s'occupa de s'y fortifier. Lannoy passa l'Adda, et s'établit à Soncino avec sa cavalerie; Bourbon partit en diligence pour l'Allemagne, afin d'obtenir de l'archiduc Ferdinand des secours sans lesquels l'Italie étoit perdue pour la maison d'Autriche. François

(1) *Pauli Jovii vita Davali.* Lib. V, p. 368. — Mémoires de du Bellay. L. II, p. 353. — *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 42. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* Lib. VII, p. 306. — Garnier, Hist. de France. T. XII, p. 318.

(2) *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 148.

Sforza et son chancelier Moroni s'enfermèrent à Pizzighettone, et ensuite à Crémone (1). CHAP. CXV. 1524.

François Ier avoit alors sous ses ordres deux mille lances, huit mille fantassins allemands, six mille Suisses, six mille aventuriers, la plupart Français, et quatre mille Italiens. Avec cette armée redoutable, il vint le 28 octobre s'établir à l'abbaye de San-Lanfranco, devant Pavie, faisant occuper le faubourg de Saint-Antoine, de l'autre côté du Tésin, par le seigneur de Montmorency. Il fallut pour cela se rendre maître d'un pont sur la rivière, que défendoit une tour; il fit pendre ceux qui en avoient la garde, pour avoir osé résister à un roi de France (2).

Le roi fit placer d'abord ses canons à découvert devant les murs, et il essaya pendant deux jours de suite d'y faire brèche. Mais derrière la brèche qu'il ouvrit en effet au mur extérieur, il trouva de larges et profondes tranchées bien flanquées, et les maisons percées de meurtrières, et garnies d'arquebusiers. Après avoir perdu plusieurs bons officiers à l'assaut qu'il y fit donner, il reconnut que, contre une garnison aussi

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 280. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 42. — *Pauli Jovii vita Davali.* L. V, p. 369. — *Arn. Ferroni.* Lib. VII, p. 148. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. V, p. 330.

(2) Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 355.

CHAP. CXV. 1524. nombreuse, et un capitaine aussi habile qu'Antonio de Leyva, il falloit procéder à un siége régulier. Il commença donc à ouvrir des tranchées, pour placer ses canons en batterie, et à couvrir ses flancs par des cavaliers. En même temps il creusa des mines, dans lesquelles il falloit disputer pied à pied le terrain. Il essaya aussi, d'après le conseil de ses ingénieurs, de détourner l'un des deux bras du Tésin, pour laisser à sec les murailles qu'il baigne. Cette rivière, en effet, à deux milles au-dessus de Pavie, se divise en deux branches, dont l'une coule au pied des murs de la ville; l'autre, nommée Gravalone, s'en éloigne d'un mille, et s'y réunit de nouveau, immédiatement avant son embouchure dans le Pô. Il s'agissoit de faire passer dans le Gravalone toute la masse des eaux. Mais l'impétuosité des fleuves a déjoué presque en toute occasion de pareils travaux des ingénieurs militaires. Des pluies abondantes détruisirent en peu d'heures l'ouvrage de plusieurs semaines, et le siége avoit déjà consumé un temps précieux, et coûté beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes, sans que l'armée française eût encore fait aucun progrès (1).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 280. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. V, p. 369. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 148. — *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 43. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II, p. 357. — Mémoires de Louis de la Tremoille. Ch. XX, p. 229.

Tandis que le siége de Pavie procédoit avec une extrême lenteur, les négociations faisoient plus de mal à l'empereur que les armes des Français. Le cardinal Wolsey s'efforçoit secrètement d'aliéner Henri VIII, son maître, de l'alliance à laquelle il l'avoit d'abord déterminé le premier. Le pape Clément VII protestoit que, comme père commun des fidèles, il ne vouloit donner de secours à aucun des deux monarques contre l'autre. Il s'étoit refusé à renouveler la confédération signée par son prédécesseur, et depuis la retraite de l'amiral Bonnivet, l'année précédente, il s'étoit considéré comme étranger à une guerre que l'ambition seule de Charles-Quint avoit continuée. Les Vénitiens regrettoient leur ancienne alliance avec la France, et attendoient les événemens; tous avoient vu avec beaucoup de défiance, que l'empereur, non content de disposer de l'état de Milan, comme s'il en étoit souverain, s'étoit refusé sous les plus vains prétextes à en accorder l'investiture à François Sforza. Mais lorsque le pape se fut assuré que l'armée impériale, hors d'état de tenir tête aux Français, ne faisoit aucune tentative pour troubler le siége de Pavie, la crainte d'irriter François I[er] se joignit encore au mécontentement que lui avoit donné Charles V. Il ne voulut pas être plus long-temps réputé l'ennemi d'un prince contre lequel aucune armée n'osoit

CHAP. CXV. 1524.

CHAP. CXV. tenir la campagne, et il envoya Jean-Matthieu
1524. Ghiberti, évêque de Vérone, et dataire apostolique, pour traiter avec les Français (1).

Ghiberti se présentoit comme médiateur, et il avoit commencé par rendre visite au vice-roi et aux autres capitaines impériaux à Soncino, pour leur porter des paroles de paix : mais ceux-ci, encouragés par la résistance de Pavie, lui avoient répondu, qu'ils ne traiteroient point avec François Ier, tant que ce prince conserveroit un palme de terre dans le duché de Milan. Lorsque Ghiberti arriva ensuite auprès du roi de France, celui-ci, qui jugeoit d'après la lenteur du feu des assiégés, qu'ils commençoient à manquer de munitions, lui répondit qu'une armée aussi florissante que la sienne n'étoit pas destinée à la seule conquête de Milan et de Gênes, et qu'il se flattoit bien de recouvrer aussi le royaume de Naples (2).

Après ces tentatives de négociations générales, l'évêque de Vérone traita de la réconciliation de son maître avec la France. Le roi ne lui deman-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 281. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 149. — *Lettera di Giov. Batt. Sanga*, Rome, 21 nov. *in Lett. de' Princ.* T. I, f. 140. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. V, p. 371. — Mém. de du Bellay. Lib. II, p. 358. — *Ben. Varchi stor. Fior.* Lib. II, p. 22. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 331.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 281. — *Lett. de' Principi.* T. I, f. 140.

doit qu'une simple neutralité; et Clément VII, en effet, s'engagea en son nom, et au nom des Florentins, à ne donner aucune assistance, ni ouverte, ni secrète, aux ennemis du roi. François promit de son côté sa protection au pape et aux Florentins, et il s'engagea à maintenir l'autorité des Médicis à Florence. Clément VII traita en même temps et aux mêmes conditions pour les Vénitiens, et la négociation qu'il avoit entamée fut confirmée par le sénat de Venise au commencement de janvier 1525. Tous deux avoient les mêmes craintes, si les Français ou les Impériaux étoient victorieux; tous deux désiroient ardemment une pacification pendant que les forces étoient balancées, tous deux vouloient empêcher les puissances belligérantes d'en venir à une bataille décisive. Mais la foiblesse de caractère de Clément VII, son avarice, et son irrésolution, l'empêchèrent d'embrasser le conseil que lui donnoient ses plus sages ministres, celui de faire avancer une armée redoutable sur le Pô, de la réunir à celle des Vénitiens, et de rendre respectable la neutralité des deux plus puissans états d'Italie, au lieu de la laisser à la merci du vainqueur (1).

CHAP. CXV. 1524.

(1) *Pauli Jovii vita Davali.* Lib. V, p. 375. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 332. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 282. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 22. — *Lett. di Gio. Batt. Sanga*, de Rome 29 nov. *Lett. de' Principi.* T. I, f. 144.

CHAP. CXV. 1524. Un des moyens que Clément VII crut convenable pour hâter les négociations de paix générale, fut de donner des inquiétudes aux généraux impériaux sur le royaume de Naples. Il paroît donc qu'il conseilla d'abord à François Ier l'expédition du duc d'Albany dans le midi de l'Italie, dont cependant il chercha ensuite à le dissuader. François Ier, qui voyoit l'impossibilité de pousser vivement le siége de Pavie pendant la mauvaise saison, et qui regrettoit de tenir oisive une armée aussi nombreuse, avoit confié à Jean Stuard, duc d'Albany, deux cents lances, six cents chevau-légers et huit mille fantassins, et il lui avoit donné commission de marcher sur Naples (1).

Le parti français dans le royaume de Naples ne fut pas plus tôt averti de la marche du duc d'Albany, qu'il commença à se soulever; les barons angevins, la ville d'Aquila et toutes les Abruzzes paroissoient sur le point d'accomplir une révolution. Le conseil de Naples écrivit à M. de Lannoy, que s'il ne vouloit pas perdre le royaume dont le gouvernement lui étoit confié, il devoit y ramener en toute hâte l'ar-

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. V, p. 376. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 283. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 45. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 345. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 149. — Mém. de du Bellay. Liv. II, p. 359. — *Jacopo Nardi.* Lib. VII, p. 308. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 25.

mée impériale, pour repousser l'invasion étrangère, et contenir les mouvemens des mécontens. Le vice-roi alarmé vouloit en effet aller défendre ses foyers; mais le marquis de Pescaire insista pour qu'on n'affoiblît point l'armée de Lombardie; il représenta que c'étoit à Pavie qu'il falloit défendre Naples; que quelques succès que pût obtenir le duc d'Albany, un seul revers de son maître suffiroit pour lui faire évacuer le royaume, tandis qu'une victoire remportée sur ce duc ne termineroit point la guerre de Lombardie. D'après ses représentations, le duc de Trajetto fut envoyé à Naples, avec ordre de lever des contributions dans le pays, et de pourvoir comme il pourroit à la défense du royaume avec les seules milices nationales, tandis que toutes les forces impériales demeurèrent en Lombardie (1).

CHAP. CXV. 1524.

Le siége de Pavie étoit poussé avec peu de vigueur, parce que les munitions de guerre commençoient à manquer aux Français : le duc d'Albany, d'autre part, ne traversoit l'Italie qu'avec une lenteur extrême, confirmant ainsi la croyance universelle, qu'il cherchoit à donner de l'inquiétude aux Impériaux plutôt qu'à faire

(1) *Pauli Jovii vita Davali.* L. V, p. 377. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 285. — Mém. de M. du Bellay. L. II, p. 361. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 548. — *Scip. Ammirato.* L. XXX, p. 354.

CHAP. CXV. réellement la conquête du royaume. Cependant
1524. sa marche servoit aux Français pour former de nouvelles alliances, et faire déclarer en leur faveur les états foibles, que la crainte seule avoit fait entrer dans la ligue de l'empereur. Le duc de Ferrare, Alfonse d'Este, demanda à rentrer sous la protection française, et il l'acheta par un subside de soixante et dix mille florins, dont vingt mille furent payés en munitions d'artillerie. Jean de Médicis, le célèbre commandant des bandes noires, fut chargé de conduire ces munitions à Pavie; il venoit de changer de parti encore une fois : se plaignant d'avoir été négligé par les Impériaux dans la précédente campagne, il arriva au camp français le 4 décembre avec sa redoutable troupe. Le duc d'Albany étoit entré en Toscane par la Garfagnane. Renzo de Céri vint l'y joindre au
1525. commencement de janvier avec trois mille fantassins italiens qu'une flotte française avoit débarqués. Lucques lui paya douze mille ducats, et lui remit quelques pièces d'artillerie. Florence le reçut comme le général d'une puissance amie ; Sienne non-seulement acheta la protection de la France par une contribution, mais dut se soumettre à rappeler le fils de Pandolfe Pétrucci, entre les mains de qui Clément VII désiroit voir le gouvernement de cette ville. Enfin le pape, à l'approche du duc

d'Albany, publia le traité de neutralité qu'il avoit conclu avec la France, et qu'il avoit tenu secret jusqu'alors (1). CHAP. CXV. 1525.

Mais quoique le duc d'Albany fût entré dans l'état de Rome, et qu'il soldât de nouvelle infanterie italienne dans les terres des Orsini; tandis que les Colonna, de leur côté, en soldoient à Marino pour la défense du royaume de Naples; ce n'étoit point sur ces événemens qu'étoit tournée l'attention de l'Europe; elle se concentroit toute entière sur ce qui se passoit en Lombardie. Bourbon y étoit revenu au milieu de janvier, ramenant d'Allemagne cinq cents chevaux bourguignons et six mille fantassins qui lui avoient été fournis par l'archiduc Ferdinand, avec un corps presque aussi nombreux de volontaires, levés par les villes impériales et la noblesse immédiate. Marc Sittich d'Embs et Nicolas, comte de Salm, étoient à la tête des premiers, George Frundsberg commandoit les seconds. Les Vénitiens, qui s'étoient engagés seulement à une exacte neutralité, leur accordèrent un libre passage (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 287. — *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 44 et 49. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 150. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1525, §. 75, p. 450. — *Orlando Malavolti storia di Siena.* P. III, L. VII, f. 123. — *Jacopo Nardi hist. Fior* L. VII, p. 309.

(2) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* Lib. V, p. 374. — *Ga-*

CHAP. CXV. 1525. Après avoir reçu ce renfort l'armée impériale se trouvoit déjà supérieure à celle de France, mais elle étoit absolument sans argent; Charles-Quint, selon son usage, n'en envoyoit point d'Espagne ou de Flandre: le royaume de Naples, appelé à se défendre lui-même, n'en fournissoit plus; le duché de Milan qui jusque alors avoit nourri l'armée, n'étoit pas seulement ruiné, il étoit encore presqu'en entier occupé par les Français; les états indépendans de l'Italie ne payoient plus des contributions que précédemment on ne leur avoit arraché que par force. Antonio de Leyva manquoit à Pavie de poudre, de vin et de presque toutes les munitions, excepté de pain. Les soldats, dès long-temps avant le siége, n'avoient reçu aucune solde; ils commençoient à l'exiger avec des cris menaçans, et Leyva craignoit qu'ils ne livrassent bientôt la ville aux ennemis. Il enleva toute l'argenterie des églises pour en faire battre une monnoie nouvelle qu'il leur distribua; Pescaire trouva moyen de lui faire passer trois mille ducats par des transfuges, et cette petite somme servit à persuader aux assiégés que l'argent pour leur solde étoit tout prêt dans le camp impérial, mais qu'il étoit presque impossible de le leur faire parvenir

leatius Capella. L. IV, f. 45. — *Fr. Guicciardini*. L. XV, p. 289. — *Arnoldi Ferroni*. Lib. VII, p. 150. — *Marco Guazzo Istor. de' suoi tempi*, f. 6. — *G. Frundsberg*. B. II, f. 39.

au travers des lignes des assiégeans. Enfin, le commandant des Allemands, le comte Eytel Frédéric de Zollern, dont le nom est caché par Giovio, sous celui d'Azornius, ayant excité la défiance d'Antonio de Leyva, fut empoisonné par lui dans un repas (1). CHAP. CXV. 1525.

Le marquis de Pescaire, Lannoy et Bourbon sentoient plus vivement encore le besoin d'argent, dans l'armée avec laquelle ils avoient compté faire lever le siége de Pavie. Non-seulement la solde étoit due à toutes leurs troupes depuis plusieurs mois, ils n'avoient pas même assez d'argent pour exécuter les transports nécessaires d'artillerie, ou pour faire quelques approvisionnemens de vivres, au moment où tirant leurs troupes des quartiers d'hiver, elles ne seroient plus nourries par les bourgeois. Cependant les généraux impériaux sentoient la nécessité d'attaquer le camp français avant que le roi eût reçu les renforts de troupes nouvelles qu'il faisoit solder en Suisse, en Italie et en France, avant que la détresse des assiégés les eût réduits à capituler, ou que leurs propres troupes se fussent débandées faute de paye (2).

(1) *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 42, 44, 46. — *Pauli Jovii vita Davali.* L. V, p. 372. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 289. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 379. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 149. — *Georg. von Frundsberg Kriegzsthaten.* B. II, f. 40.

(2) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali.* L. V, p. 378. — *Fr. Guic-*

CHAP. CXV. Le marquis de Pescaire entreprit de calmer
1525. l'irritation des soldats, qui avoient déclaré qu'ils ne sortiroient point de leurs quartiers d'hiver jusqu'à ce qu'ils eussent touché leurs soldes arriérées. Il commença par réveiller l'orgueil des Espagnols, leur haine des Français, et leur cupidité, en leur promettant les riches dépouilles de l'armée royale. Après avoir obtenu leur promesse de servir encore un mois entier sans solde, fort de leur exemple, il s'adressa aux Allemands; et il les exhorta à montrer une même générosité dans une cause où ils étoient plus particulièrement intéressés, puisqu'il s'agissoit de délivrer leurs compatriotes assiégés dans Pavie. George Frundsberg, dont le fils Gaspard étoit enfermé avec Antonio de Leyva, fit valoir ce motif avec tout son zèle et tout son crédit auprès de ses compatriotes. Il fit si bien qu'il obtint d'eux la même promesse que Pescaire avoit obtenue des Espagnols. Il restoit encore à persuader la gendarmerie, qui étoit à Soncino avec Charles de Lannoy; mais celle-ci montra plus d'obstination. Son orgueil étoit humilié, parce qu'elle n'avoit eu aucune occasion de se distinguer dans les précédentes campagnes. Pescaire avoit placé toute sa confiance dans l'infanterie, et surtout dans les fusiliers et les ar-

ciardini. Lib. XV, p. 289. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. V, p. 345. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 550.

quebusiers espagnols qu'il avoit formés. Les gendarmes, demeurés inutiles, étoient encore souvent l'objet de la dérision des fantassins. Pour les engager à marcher, il fallut que Pescaire et les autres chefs partageassent entre eux tout l'argent qu'ils avoient en propre. De cette manière, il les détermina enfin à se joindre au reste de l'armée; et, le 25 janvier, il se mit en marche de Lodi pour Marignan (1). CHAP. CXV. 1525.

Le roi, averti de la marche de l'armée impériale, crut d'abord qu'elle avoit intention de s'emparer de Milan; mais lorsqu'il apprit qu'elle étoit repartie de Marignan, en tournant sur la gauche, et en suivant le Lambro pour s'approcher de Pavie, il rappela de Milan à son armée la Trémouille et Lescuns, et il assembla un conseil de guerre pour décider du parti qu'il avoit à prendre. Tous les plus vieux généraux, La Palisse, Galéaz de San-Sévérino, la Trémouille, Théodore Trivulzio, le duc de Suffolck de la Blanche-Rose, le bâtard René de Savoie, s'efforçoient de persuader au roi que la pire situation pour lui étoit d'attendre une attaque dans son camp, entre une ville assiégée où il y avoit une puissante garnison et une armée supérieure en nombre à la sienne; qu'il ne falloit pas hésiter à le-

(1) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali*. L. V, p. 379. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 47. — *Fr. Guicciardini*. L. XV, p. 290. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 379.

CHAP. CXV. 1525.

ver le siége de Pavie, et à porter son armée entre cette ville et Milan, à Binasco, ou à la Certosa; que le pays, tout coupé de canaux, présentoit un grand nombre de campemens avantageux, et qu'il étoit facile d'en choisir un où son armée, toute rassemblée, ne pourroit être attaquée sans un excès de témérité; que les Impériaux, sans argent et sans vivres, ne pourroient pas tenir long-temps la campagne, et que leur embarras seroit augmenté par la réception dans leur camp de la garnison de Pavie, à laquelle on avoit fait croire que sa solde étoit toute préparée, et qui, ne recevant point d'argent après tant de souffrances, exciteroit probablement un soulèvement parmi des troupes toutes également mécontentes; qu'il suffisoit de gagner du temps pour obtenir tous les fruits de la plus complète victoire; et que si le désespoir faisoit rechercher le combat à Pescaire, la prudence la plus commune enseignoit au roi à éviter ce que désiroit son ennemi (1).

Mais Bonnivet seul étoit écouté par François Ier, parce que seul il lui parloit sans cesse de sa gloire. Il seroit indigne, lui disoit-il, de la majesté d'un roi de France de se laisser détourner de ses desseins par ses ennemis, de

(1) *Pauli Jovii vita Davali*. L. VI, p. 390. — *Arnoldi Ferroni*. L. VII, p. 151. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XV, p. 291. — Martin du Bellay. L. II, p. 385.

reculer lorsqu'ils avançoient, d'abandonner une entreprise qu'il avoit pris l'engagement d'accomplir à la face de l'Europe. Les généraux ordinaires pouvoient se conduire par ces considérations communes de prudence ou de tactique militaire; mais dès que la majesté royale étoit compromise, l'honneur de la couronne devoit être la première base de l'art de la guerre. D'après une appréciation aussi fausse de l'honneur et du devoir d'un roi, François I[er] se détermina, contre l'avis de tous ses plus sages généraux, et contre les instances du pape, à continuer le siége de Pavie en présence de l'ennemi (1). CHAP. CXV. 1525.

Cependant François I[er] resserra ses logemens, et en garnit les retranchemens d'une formidable artillerie, croyant ainsi s'être mis à l'abri d'une attaque. Au commencement du siége, il avoit partagé son armée en trois camps. Le premier à Saint-Lanfranc, où il commandoit en personne, étoit à gauche du Tésin, du côté par où il arrive au pied des murs de la ville; le second, où commandoit La Palisse, étoit aussi à gauche du Tésin, mais près de sa sortie; le troisième, où commandoit Montmorency, étoit à droite du

(1) *Pauli Jovii vita Davali*. L. VI, p. 391. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XV, p. 292. — Mém. de la Tremoille. Chap. XXI, p. 231. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 51. — *Arnoldi Ferroni*. L. VII, p. 151. — *Georg. von Frundsberg*. B. III, f. 45.

CHAP. CXV. Tésin, dans l'île qu'il forme avec le Gravalone.
1525. François Ier, à l'approche des Impériaux, quitta son camp de Saint-Lanfranc, et vint se réunir à celui de La Palisse; il y rappela aussi M. de Montmorency, ne laissant dans l'île qu'un petit corps de troupes sous les ordres de M. de Clermont. Toutes ses forces se trouvoient ainsi réunies en un seul camp, à l'orient de la ville, sur les bords du Tésin, et sur la route que suivoient les ennemis. Ce camp étoit fortifié, en face, du côté de Lodi, par un rempart et un fossé, qui s'étendoit jusqu'à la rivière, à droite par le Tésin, à gauche par le mur d'un vaste parc, qui entouroit la maison de chasse des ducs de Milan à Mirebel. Le roi fit abattre en trois endroits ce mur, pour former autant de portes par lesquelles il pouvoit entrer dans le parc; le reste du mur servoit d'enceinte et de défense à son camp, et barroit aux ennemis le chemin de la ville (1).

Pescaire, auquel Bourbon et Lannoy avoient abandonné la direction de l'attaque, par un sentiment irrésistible de la supériorité de ses talens, s'approchoit cependant de l'armée royale,

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. V, p. 383. — *Fr. Guicciardini.* — Lib. XV, p. 292. — Mém. de du Bellay. Liv. II, p. 383. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 152. — Garnier, Histoire de France. T. XII, p. 525. — Rapin Thoyras, Hist. d'Angleterre. L. XV, p. 203.

mais lentement et avec précaution. Il avoit trouvé, au passage du Lambro, le château de Sant-Angelo défendu par Pyrrhus de Bozzolo, frère de Frédéric, avec deux cents chevaux et huit cents fantassins. Quoique ce poste fût très-fort, et que le roi, qui venoit de le faire reconnoître, se crût assuré qu'il feroit une longue résistance, Pescaire le prit en un jour, étant entré lui deuxième par la brèche dans la place, avec la témérité d'un grenadier, plutôt que la prudence d'un général (1). CHAP. CXV. 1525.

D'autres échecs, vers le même temps, affoiblissoient coup sur coup l'armée du roi. Il avoit donné ordre au marquis de Saluces, de lui conduire sans retard, de Savonne où il étoit, un corps de quatre mille Italiens, auparavant destinés contre Gênes. Ceux-ci, traversant sans précaution l'Alexandrin, y furent surpris au passage de la Bormida, par Gaspard Mayno, commandant des troupes de Sforza, et entièrement défaits, ou faits prisonniers (2). Jean-Louis Palavicino, avec un corps plus considérable encore, se laissa surprendre le 18 février à Casal

(1) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. V, p. 382. — *Galeatius Capella*. Lib. IV, f. 48. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XV, p. 293. — Du Bellay. L. II, p. 381. — *G. von Frundsberg*. B. III, f. 42.

(2) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. VI, p. 389. — *Galeat. Capella*. Lib. IV, f. 49. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XV, p. 293. — M. du Bellay. L. II, p. 383.

CHAP. CXV. 1525. maggiore, d'où il vouloit attaquer Crémone, et il fut aussi fait prisonnier (1). Enfin Jean-Jacques Médicis, Milanois, qui n'étoit point parent de la famille florentine de même nom, réussit par un stratagème à priver le roi de l'assistance de six mille Grisons qui servoient dans son camp. Il surprit la ville et le château de Chiavenna, à l'extrémité du lac Majeur, et, par cette attaque inattendue, il causa un si grand effroi à la ligue grise, qu'elle donna l'ordre à tous les Grisons qui se trouvoient dans l'armée du roi de venir défendre leur patrie, et que plusieurs bataillons suisses les accompagnèrent, déclarant que leur plus pressante obligation étoit de voler au secours de leurs confédérés (2).

L'armée impériale se rapprochoit toujours plus de Pavie. Le 1er février elle étoit venue loger à Vistarino, le 3 du même mois elle s'établit dans les prés de Sainte-Justine, à deux milles et demi des murs de la ville, et à un mille de l'avant-garde française. Les deux armées se trouvoient alors si rapprochées, qu'elles pouvoient se canonner sans sortir de leurs camps.

(1) *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 50. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 293. — Mém. de du Bellay. L. II, p. 386.

(2) *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 49. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 294. — Du Bellay. L. II, f. 383. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 388. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 553. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 154. — *Jacopo Nardi.* Lib. VII, p. 308. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 23.

Une petite rivière, nommée la Vernacula, les séparoit, et comme elle étoit profonde et fort encaissée, elle servoit de défense également aux uns et aux autres. Cependant c'étoit pour livrer bataille que Pescaire s'étoit autant approché; il ne cessoit d'étudier les positions des Français; il s'avançoit à toute heure sous leur feu pour les mieux reconnoître, et pour savoir à quel corps particulier chaque partie du camp étoit confiée. Il s'étoit ainsi assuré qu'il seroit presque impossible de forcer les Français dans leurs retranchemens; mais il les fatiguoit par de constantes escarmouches, de jour et de nuit, et il se flattoit que quelqu'un de ces combats partiels pourroit se changer en affaire générale. Plus d'une fois, en effet, les deux armées s'ébranlèrent tout entières pour une attaque accidentelle. Un troupeau de moutons, disputé entre elles, fut sur le point d'engager une grande bataille: néanmoins, après que Lannoy et Bourbon, que Bonnivet et François I[er] lui-même furent entrés dans la mêlée, les deux armées se retirèrent chacune dans leur camp, avec une perte à peu près égale (1).

La plupart des attaques de Pescaire avoient

(1) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. V, p. 385. — *Marco Guazzo Istor. di suoi tempi*, f. 7. — *Fr. Guicciardini*. L. XV, p. 294. — *Galeatius Capella*. L. IV, f. 51. — Mémoires de la Tremoille. Ch. XXI, p. 232. — *Arnoldi Ferroni*. L. VII, p. 154.

CHAP. CXV. un plus heureux succès : il surprit tour à tour
1525. les landsknechts de la bande noire que commandoit le duc de Suffolck, puis les Italiens de la bande noire de Jean de Médicis. Celui-ci, pour en tirer vengeance, attira dans une embuscade une sortie de la garnison de Pavie; mais comme, après lui avoir tué beaucoup de monde, il montroit à Bonnivet le champ de bataille, et lui expliquoit ses dispositions, il fut blessé d'une balle à la cuisse le 20 février, d'une manière si douloureuse, qu'il se vit contraint d'abandonner l'armée, et de se faire transporter à Plaisance pour y être pansé (1).

Au milieu du parc dont les fortes murailles couvroient un des côtés du camp français, étoit bâti le palais de Mirebel, ancienne maison de chasse des ducs de Milan. Le roi y avoit envoyé, comme en un lieu plus éloigné des dangers, ceux de ses ministres et de ses officiers qui suivoient les camps sans être militaires, comme aussi le légat du pape Aléandre. Beaucoup de marchands et de magasiniers avoient établi une sorte de foire dans le même lieu, et ils y étoient sous la protection de la gendarmerie de l'arrière-garde. Pescaire, désespérant de forcer les re-

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. V, p. 387. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XV, p. 296. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 51. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II, p. 387. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 153.

tranchemens du camp français, forma le projet de pénétrer dans le parc, et de marcher sur Mirebel. S'il pouvoit y réussir, il comptoit ensuite tourner l'armée française par sa gauche, et se mettre en communication avec la garnison de Pavie. Si le roi lui disputoit le passage, il falloit qu'il renonçât à l'avantage de ses retranchemens pour lui livrer bataille dans le parc. Pour que l'affaire fût générale, cependant, il falloit que Pescaire fît entrer son armée dans le parc, avant que les Français soupçonnassent son projet, autrement ils auraient défendu ses murailles avec autant d'avantage que leurs propres retranchemens. Il chargea donc l'Espagnol Salséde de faire, pendant la nuit qui précédoit le 25 février, une brèche aux murs du parc, non point avec de l'artillerie, pour ne pas donner d'alarme, mais avec le bélier et des sapeurs ; en même temps il fit faire plusieurs autres attaques en des lieux écartés, pour détourner l'attention et étouffer le bruit, et il fit avertir Antonio de Leyva de tenter une sortie à un signal donné (1).

Ce ne fut que deux heures avant le jour que

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VI, p. 393. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 297. — *Galeatius Capella.* Lib. IV, f. 52. — Mém. de Martin du Bellay. Liv. II, p. 389. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. VII, p. 154. — *Georgens von Frundsberg Kriegsthaten.* B. III, f. 46.

CHAP. CXV. la brèche fut ouverte dans le mur du parc. Pescaire, qui avoit fait revêtir à tous ses soldats
1525. une chemise blanche par-dessus leurs armes, pour se reconnoître dans l'obscurité, fit entrer d'abord dans le parc Alfonse d'Avalos, marquis du Guasto, son cousin, avec six mille fantassins allemands, espagnols et italiens, et trois escadrons de cavalerie, en lui donnant ordre de marcher aussitôt sur Mirebel. Pescaire suivit lui-même avec le second corps d'armée, composé d'infanterie espagnole. Lannoy et le connétable de Bourbon conduisoient le troisième et le quatrième corps, tout composé d'Allemands. Les Impériaux avoient pénétré dans le parc, avant que les Français se fussent aperçus de leur dessein. Mais ceux-ci avoient enfin pris l'alarme; ils étoient rangés en bataille, et les Impériaux, pour se diriger sur Mirebel, devoient passer sous le feu de l'artillerie française, que dirigeoit Jacques Galliot, sénéchal d'Armagnac. Comme ils couroient à la file pour se mettre plus tôt à couvert de ses continuelles décharges, le roi prit ce mouvement pour une fuite, et sortit de ses lignes pour les charger. Il comptoit sur la supériorité de sa cavalerie, dans une plaine propre aux grandes évolutions; mais il couvrit ainsi son artillerie, il la força à suspendre son feu, et il trouva la cavalerie ennemie entremêlée d'arquebusiers espagnols, dont les dé-

charges abattirent bientôt un grand nombre de ses plus vaillans chevaliers (1). CHAP. CXV. 1525.

La bataille étant engagée, Pescaire fit rappeler le marquis de Guasto; mais celui-ci, entendant le canon, avoit prévenu ses ordres, et se trouvoit déjà en ligne. L'armée impériale pouvoit alors compter seize mille fantassins espagnols ou allemands, mille italiens et quatorze cents chevaux. François Ier croyoit avoir dans la sienne treize cents lances et vingt-cinq mille fantassins; mais il étoit trompé par ses capitaines et ses inspecteurs aux revues; ceux-ci lui faisoient payer la solde d'un grand nombre de soldats qui n'existoient plus ou qui n'avoient jamais existé (2).

François Ier confia à Bussy d'Amboise la garde de son camp, et sa défense contre les sorties d'Antonio de Leyva; il opposa ses Suisses aux Allemands, et ses landsknechts des bandes noires aux Espagnols. Au commencement de la bataille, Philippe de Chabot et Frédéric de Bozzolo enlevèrent cinq canons aux Espagnols, et la bande noire des landsknechts repoussa jusque dans la

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 390. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 554. — *Pauli Jovii Vita Davali*. L. VI, p. 394.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XV, p. 290. — Mémoires de la Tremoille. Ch. XXI, p. 230. — *Anonimo Padovano, presso Muratori Annal*. T. X, p. 185.

CHAP. CXV. 1525. Vernacula une charge de cavalerie légère : mais ces succès mêmes furent nuisibles aux Français ; la gendarmerie, croyant la bataille gagnée, s'élança partout à la charge, elle dégarnit les flancs des Suisses et des landsknechts, qu'elle devoit protéger, et elle fit entièrement cesser le feu de l'artillerie française, dans lequel consistoit la vraie supériorité de François Ier (1).

La charge de la gendarmerie fut terrible : on n'avoit jamais combattu, dans les guerres d'Italie, avec plus d'acharnement, et jamais, en effet, de plus grandes destinées n'avoient dépendu de l'issue du combat. Ce fut dans ce choc que Ferdinand Castriot, marquis de Saint-Ange, le dernier descendant de Scanderbeg, fut tué, par les mains même, à ce qu'on prétend, de François Ier. Les gendarmes bourguignons, récemment arrivés d'Allemagne avec le connétable de Bourbon, furent mis en déroute ; les escadrons de Lannoy et de Bourbon sembloient déjà ébranlés, lorsque huit cents fusiliers espagnols, dirigés par Pescaire, se répandirent sur les flancs de la gendarmerie française, et abattirent un si grand nombre de cavaliers, qu'ils forcèrent les autres à s'éparpiller. Lorsque

(1) *Pauli Jovii Vita Davali*. L. VI, p. 397. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II, p. 391. — *Arnoldi Ferroni*. L. VII, p. 155. — *Fr. Belcarii*. Lib. XVIII, p. 554. — *Georgens von Frundsberg*. B. III, f. 47.

les gendarmes se réunissoient pour charger les fusiliers, ceux-ci se dispersoient à leur tour; leur agilité les déroboit toujours à un ennemi qu'ils ne cessoient de molester. Cependant le marquis de Vasto, profitant du désordre de la cavalerie française, avoit attaqué l'aile droite, composée des Suisses, auxquels commandoit Anne de Montmorency. Ils ne soutinrent point leur ancienne réputation de bravoure, malgré les efforts de Montmorency et du maréchal de Fleuranges, qui tous deux furent faits prisonniers : ils s'enfuirent lâchement. Jean de Diesbach, le premier de leurs capitaines, plutôt que de participer à leur déshonneur, n'ayant pu les arrêter, se jèta tête baissée parmi les ennemis, et s'y fit tuer. Les landsknechts de la bande noire résistèrent seuls de ce côté à l'attaque des Impériaux; mais enfermés, par une manœuvre habile de Frundsberg, entre trois bataillons, ils furent presque tous massacrés. C'est là que périrent, avec Longman d'Augsbourg, leur commandant, Richard de Suffolck de la Rose-Blanche, prétendant au trône d'Angleterre; François de Lorraine, frère du duc régnant; Wirtemberg de Lauffen, et Théodoric de Schomberg, frère du principal secrétaire de Clément VII. La Palisse, renversé de cheval, et déjà fait prisonnier, fut tué par un soldat espagnol; La Trémouille fut tué près du roi d'un coup d'arque-

CHAP. CXV. 1525. buse ; Galeaz de San-Sévérino, grand-écuyer, qui tâchoit d'arrêter les fuyards, fut aussi tué en sa présence. L'amiral Bonnivet, ayant vainement cherché à rallier les Suisses, et ne voulant pas survivre à une défaite dont il se sentoit lui-même coupable, courut au plus épais des ennemis la visière haute, et y fut tué à coups d'épée dans le visage. Le roi, ayant déjà perdu la plupart de ses compagnons d'armes, se défendoit vaillamment avec son épée ; mais comme il poussoit son cheval vers le pont de la Vernacula, ce cheval, déjà couvert de blessures, s'abattit près de Diégo Abila et de Giovanni d'Urbiéta, qui, sans connoître François, voulurent le faire prisonnier. La Mothe Hennuyer, qui le reconnut quoique blessé au visage, lui proposa de se rendre au duc de Bourbon ; mais François demanda le vice-roi, M. de Lannoy, et ce ne fut qu'à lui qu'il remit son épée (1).

Au moment où les Français apprirent la captivité du roi, ils ne firent plus de résistance, et ne cherchèrent plus qu'à sauver leurs vies ; mais les vainqueurs se montrèrent sans pitié, surtout

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VI, p. 398-401. — *Lettere de' Principi.* Pavie, 24 févr. 1525. T. I, f. 151. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 297. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 52. — Mémoires de la Tremoille. Ch. XXI, p. 236. — Mém. de Martin du Bellay. L. II, p. 392. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 155. *Jacopo Nardi.* Lib. VII, p. 310. — *Georgens von Frundsberg.* B. III, f. 47.

ceux de la garnison de Pavie, qui ne prirent part au combat qu'après que la lutte fut terminée, et qui massacrèrent ceux que leurs camarades avoient vaincus. Un grand nombre de Suisses pour se soustraire à la rage des Impériaux, se jeta dans le Tésin, et la plupart sans savoir nager, aussi périrent-ils dans ses flots. Bussy d'Amboise ramena sur le champ de bataille la troupe qui lui avoit été confiée pour la garde du camp; mais elle fut dissipée par les Allemands de Frundsberg, et lui-même il y fut tué. On compta encore parmi les morts Jacques de Chabanes, Lescuns, maréchal de Foix, Aubigny, le comte de Tonnerre, une vingtaine des plus grands seigneurs de France, et environ huit mille soldats. Parmi les prisonniers se trouvoient le roi de Navarre, le bâtard de Savoie, Anne de Montmorency, François de Bourbon, comte de Saint-Paul, Philippe de Chabot, Laval, Chandieu, Ambricourt, Fleuranges, Frédéric de Bozzolo, deux Visconti, et un grand nombre d'autres seigneurs. Les Impériaux n'avoient perdu que sept cents hommes (1).

Le duc d'Alençon, beau-frère du roi, qui

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VI, p. 402. — *Lettere de' Principi.* T. I, f. 152. — *Galeatius Capella.* L. IV, f. 52. — Mémoires de la Tremoille. Ch. XXI, p. 236. — Mém. de du Bellay. L. II, p. 395. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 156. — *Georg. von Frundsberg.* B. III, f. 49.

CHAP. CXV. 1525. commandoit son arrière-garde, abandonna ses équipages, et se retira en Piémont avec une célérité qui le perdit de réputation; il en mourut bientôt après de douleur et de honte. Le comte de Clermont qui commandoit dans l'île du Tésin, passa le Gravalone, coupa les ponts après lui, et se retira en bon ordre. Théodore Trivulzio évacua Milan dès la première nouvelle de la bataille, et se retira par le lac Majeur sans être inquiété. Avant que la journée où la bataille s'étoit livrée, fut finie, les Français marchoient de toutes parts pour sortir du duché de Milan. Les Impériaux ne songeoient point à les poursuivre. Ils rassembloient l'immense butin qui fut pour eux le fruit de la victoire, et ils s'occupoient de mettre en sûreté leur prisonnier, qu'ils déposèrent sous une garde sévère dans le château de Pizzighettone, en lui prodiguant en même temps les témoignages de leur respect et de leur compassion (1).

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* Lib. VI, p. 403-406. — *Fr. Guicciardini.* L. XV, p. 298. — *Arnoldi Ferroni.* L. VII, p. 157. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 311. — *P. Bizarro.* L. XIX, p. 460. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 354. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 24. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1525, §. 80, p. 451. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 345. — *Georg. von Frundsberg. Kriegzsthaten.* B. III, f. 50.

CHAPITRE CXVI.

Inquiétude et dangers des puissances de l'Italie : projet de ligue entre elles pour défendre leur indépendance ; Pescaire s'y associe, les trahit ensuite, et dépouille le duc de Milan de ses états. François Ier recouvre sa liberté par le traité de Madrid.

1525, 1526.

La bataille de Pavie et la captivité de François Ier glacèrent d'effroi les puissances italiennes. Jusque alors elles avoient crû être quelque chose par elles-mêmes, et pouvoir se faire respecter ou craindre, sans avoir besoin de rien hasarder dans le terrible jeu de la guerre. Comptant sur leur habileté politique, et sur leur ancienne réputation, elles s'étoient persuadées que les deux princes rivaux s'affoibliroient mutuellement par de longs combats, et que le moment viendroit où elles s'avanceroient au milieu d'eux, avec leurs forces encore entières, et les contraindroient tous deux à évacuer l'Italie. Tout à coup elles s'aperçurent, à la défaite de François Ier, qu'elles se trouvoient à la merci du vainqueur, et que l'épuisement même de ce vainqueur, les

CHAP. CXVI. 1525.

CHAP. CXVI. dettes immenses dont il étoit chargé, le désordre
1525. de ses finances et l'indiscipline de ses troupes qui demandoient en vain leurs soldes arriérées, ne faisoient qu'augmenter leur propre danger. Elles se trouvèrent désarmées, ayant sur leurs frontières une armée nombreuse, victorieuse, affamée, et qui n'avoit que trop pris l'habitude de mépriser tout droit des gens, et de traiter avec aussi peu de ménagemens les amis que les ennemis.

Les plus rapprochés du danger étoient les Vénitiens; mais ils n'étoient pas cependant les plus exposés, parce que seuls en Italie ils avoient maintenu sur pied une armée bien payée, bien disciplinée, et en état de faire bonne contenance. On y comptoit mille hommes d'armes, six cents chevau-légers, et dix mille fantassins (1). Il est vrai que la politique craintive du sénat, autant que le caractère de son général le duc d'Urbin, éloignoit toujours cette armée des combats. A quelque parti qu'il fût allié, il manœuvroit, il prenoit des positions, mais il n'arrivoit jamais pour la bataille.

Depuis la conclusion des guerres excitées par la ligue de Cambrai, les Vénitiens épuisés par les effroyables dépenses qu'ils avoient soutenues pour se défendre, par la ruine de leurs pro-

(1) *Paolo Paruta hist. Veneta.* L. V, p. 346.

vinces les plus industrieuses et les plus fertiles, CHAP. CXVI.
par la direction nouvelle que les découvertes 1525.
des Portugais avoient fait prendre au commerce, et par la diminution de leurs revenus publics, conséquence de ces causes diverses, s'efforçoient en silence de réparer leurs pertes; ils évitoient de se compromettre, de donner la mesure de leurs forces, et ils cherchoient leur garantie dans leur ancienne réputation. Cependant un désordre secret avoit vicié les parties les plus nobles de l'état. Durant cette guerre désastreuse, le sénat avoit été obligé de vendre, pour faire de l'argent, les magistratures, les gouvernemens des villes, les emplois de judicature, et la noblesse, qui donnoit le droit d'entrée au conseil souverain. Le pouvoir s'étoit ainsi trouvé souvent confié à des mains indignes de l'exercer. Beaucoup de priviléges commerciaux, de monopoles, d'exemptions de taxes avoient eu la même origine; le commerce et les finances de l'état en ressentoient les funestes effets. Les Vénitiens évitoient de paroître, d'être nommés, d'être actifs en aucune affaire, parce qu'en effet leur état n'avoit plus que l'ombre de son ancienne puissance, et qu'ils craignoient une lutte corps à corps, où leur adversaire auroit senti qu'il n'embrassoit que le vide.

L'état de l'Église étoit le second en puissance après celui des Vénitiens: il pouvoit également

CHAP. CXVI. être considéré comme une république, et 1525. même on trouvoit plusieurs rapports extérieurs de forme entre l'un et l'autre gouvernemens. A Venise, un doge électif présidoit un collége de nobles, comme à Rome un pontife électif présidoit un collége de prêtres. Dans tous deux la puissance suprême étoit représentée par un monarque à vie; dans tous deux elle étoit limitée par une aristocratie, sans que le peuple eut aucune part à l'un ou à l'autre gouvernement.

Mais l'aristocratie de Venise étoit composée d'hommes qui, consacrés dès leur enfance aux affaires publiques, avoient fait du gouvernement l'étude de leur vie, et qui ne pouvoient espérer de gagner l'estime de leurs compatriotes ou d'obtenir leurs suffrages dans les élections, qu'autant que leurs talens leur ouvriroient la carrière des emplois. L'état de l'Église, au contraire, étoit gouverné par des hommes essentiellement et constamment étrangers aux affaires qu'ils devoient décider. Ce n'étoit point par abus ou par accident, que le pape ou les cardinaux étoient absolument ignorans dans l'art de la guerre, dans celui de l'administration ou de la politique; au contraire, c'étoit par abus seulement qu'ils pouvoient se trouver quelquefois en état de remplir leurs fonctions. Plus ils avoient parcouru saintement la carrière qui leur étoit

propre, plus ils devoient leur élévation aux vertus seules de leur état, et plus par devoir, par conscience, ils devoient rester étrangers aux intérêts mondains. La monarchie élective et constitutionnelle de l'Église, est probablement le seul état au monde où la condition essentielle de l'éligibilité pour le premier magistrat, soit d'être resté étranger toute sa vie aux fonctions qu'il est appelé à remplir.

Aussi le gouvernement de Venise s'est-il pendant quatorze siècles distingué par sa prudence, et le gouvernement de l'Église, pendant une période non moins longue, par son imprévoyance et sa malhabileté. Plusieurs papes, plusieurs cardinaux ont montré un très-grand talent pour la politique étrangère, pour l'art des négociations et celui des intrigues, auxquels ils avoient eu plus d'une occasion de se former dans les chapitres des couvens. A cette habileté, l'Église a dû ses conquêtes et son agrandissement progressif. Mais il ne s'est pas trouvé un pape qui fût bon administrateur, pas un seul qui fît prospérer l'agriculture, l'industrie, le commerce, la population, dans les états confiés à ses soins; pas un seul qui y établît de sages lois, ou qui y maintînt une bonne justice. Aussi, à mesure qu'un état nouveau étoit soumis à la domination de l'Église, il perdoit toutes les prérogatives qui l'avoient distingué jusque alors; il

CHAP. CXVI. 1525. cessoit d'exister en quelque sorte pour l'Italie, car il ne comptoit plus parmi les états indépendans, et il n'ajoutoit rien néanmoins à la puissance des papes.

Clément VII qui régnoit alors, avoit plus qu'aucun de ses prédécesseurs le sentiment de sa foiblesse et de son impuissance. Il le devoit en partie à ce qui avoit été fait avant lui, en partie à ses propres défauts. Les prodigalités insensées de Léon X avoient dissipé par avance toutes les ressources de l'Église. Il avoit usé de ses capitaux aussi-bien que de ses revenus, comme un homme qui n'avoit ni famille, ni successeur. Il n'avoit songé qu'au présent, il s'étoit complu à nourrir des projets gigantesques, sans se laisser aucun moyen de les exécuter, et il étoit mort à propos, au moment où il avoit achevé de consumer ses dernières ressources.

Adrien VI, dans sa courte administration, n'avoit rien réparé, et Clément VII se trouvoit chargé d'une guerre dispendieuse avec des provinces ruinées et un trésor obéré. Il essaya de remédier au désordre par une économie souvent sordide, plutôt que par une bonne administration. Il ne corrigea aucun abus, il ne mit un terme à aucune volerie, il ne supprima aucun monopole, mais il retrancha tout l'argent destiné aux travaux publics, il abolit les pensions, il réduisit les appointemens des fonction-

naires de l'état, le nombre des soldats, et leur paye. Il rendit cette dernière si mesquine, que les gendarmes ne pouvoient nourrir leurs chevaux, que jamais cavalerie ne s'étoit vue dans un plus misérable état, et que tout ce qui servoit le pape étoit prêt à l'abandonner, dès qu'il se présenteroit un nouveau maître. Souvent l'avarice dont les souverains sont accusés par leurs courtisans fait la félicité de leurs peuples; mais celle de Clément VII étoit la répugnance d'un usurier à se dessaisir d'un écu, non le calcul prudent d'un père de famille. Les prêtres avoient été chargés de décimes inusitées; les salaires des professeurs dans les arts libéraux, et les bourses des colléges pour les pauvres écoliers avoient été supprimés. Le blé et le pain avoient par trois fois été renchéris, non point à cause de mauvaises récoltes, mais pour augmenter les profits de la chambre apostolique, qui en affermoit le monopole. Un grand nombre de maisons avoient été abattues, sous prétexte de redresser les rues de Rome; mais loin de dédommager les propriétaires, le pape les avoit laissés exposés à l'insolence, aux caprices, et au pillage des inspecteurs de ses travaux (1).

Clément VII étoit seul accusé des souffrances du peuple, et cependant on en devoit la plus

(1) *Paolo Giovio Vita del cardin. Pompeo Colonna*, f. 165. — *Benedetto Varchi stor. Fior.* L. II, p. 45.

CHAP. CXVI. grande partie aux prodigalités de Léon X; mais
1525. on n'avoit point la justice de remonter aux causes du désordre : on bénissoit la mémoire du pape qui avoit joui et fait jouir en dissipant les finances publiques; on détestoit son successeur, qui vouloit réparer d'une façon maladroite, un mal qu'il n'avoit point fait. Peu de papes avoient jamais été plus en haine au peuple que Clément VII : on le jugea d'autant plus sévèrement, qu'on avoit conçu de lui de plus grandes espérances. Sa prudence, pour laquelle il avoit été tant vanté, ne paroissoit à l'épreuve que de la ruse et de la finesse; sa connoissance du monde et des affaires lui devenoit inutile, parce qu'on ne trouvoit dans son caractère ni décision pour prendre une résolution, ni fermeté pour la maintenir.

La république de Florence, qui n'étoit plus qu'une province soumise à la maison de Médicis, avoit d'abord paru s'attacher au gouvernement de Clément VII, par comparaison à celui de Laurent, duc d'Urbin, qui l'avoit précédé; mais bientôt ses défauts étoient devenus plus à charge, et ses bonnes qualités avoient disparu; le souvenir de l'ancienne liberté, celui de l'administration de Savonarole, celui de Pierre Sodérini, se réveilloient dans tous les cœurs florentins; et les citoyens, sans pouvoir prévoir les événemens, sans se rendre compte de ce qu'ils

souhaitoient, se réjouissoient de tous les embarras, de toutes les calamités qui pesoient sur le chef de l'état, dans l'espérance que son pouvoir en seroit enfin ébranlé (1). CHAP. CXVI. 1525.

Les Vénitiens et le pape déploroient également leur malheur, d'avoir fait dépendre leurs espérances, et toutes les chances d'indépendance pour l'Italie, non point d'une nation, mais d'un homme; en sorte que la mauvaise fortune de cet individu décidoit de leur existence, et presque de celle de l'Europe. En effet, ce n'étoit pas la nation française qui avoit été battue à Pavie, mais le roi; si François I[er] n'y avoit pas été fait prisonnier, ou si, tombé entre les mains des ennemis, il n'avoit pas été considéré comme comprenant à lui seul tout l'état, la déroute de Pavie n'auroit rien eu qui la distinguât de ces nombreuses batailles tour à tour gagnées ou perdues dans le cours des trente années précédentes, sans qu'elles eussent jamais décidé du sort des empires. Une armée d'environ vingt mille hommes avoit été défaite, et sa perte, d'après les calculs les plus élevés, montoit à huit mille hommes; mais ceux-ci, à la réserve de mille à douze cents gendarmes, n'étoient point Français; la plupart étoient Suisses, les autres Italiens, ou de la Basse-Allemagne. De beaux équipages et de beaux trains

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 300.

CHAP. CXVI. d'artillerie avoient été perdus ; cependant les
1525. ressources de la France n'étoient pas épuisées, ses frontières n'étoient entamées nulle part, et elles étoient encore couvertes par leurs fortifications naturelles comme par celles que l'art y avoit élevées.

Il ne peut y avoir aucune sûreté pour une monarchie militaire, si l'on n'y reconnoît pas comme principe fondamental, qu'un roi cesse d'être roi du moment qu'il est prisonnier ; que son pouvoir passe légitimement aux mains de son successeur, et que l'ennemi ne tient point en captivité un souverain, mais seulement un homme d'un rang distingué, dont la rançon ne doit jamais être payée par le sacrifice des intérêts nationaux. Si François Ier s'étoit hâté d'invoquer ce principe, s'il avoit reconnu que l'autorité souveraine résidoit toujours en France, et non pas dans sa personne; si, se soumettant à sa captivité, il n'avoit montré aucun empressement d'en sortir ou de faire la paix, Charles-Quint, d'après ce désintéressement même, auroit été d'autant plus empressé de traiter avec lui, il lui auroit accordé des conditions bien plus avantageuses ; et François, recouvrant peut-être plus tôt sa liberté, seroit remonté sur son trône sans avoir à rougir ensuite d'avoir violé ses sermens.

Il n'étoit donc point vrai que *tout fût perdu, fors l'honneur*, comme François Ier l'écrivit à

sa mère, Louise de Savoie; il n'y avoit de perdu que le monarque, et la monarchie n'étoit pas même en danger, si ce n'est par lui. Les soldats qui venoient de remporter la victoire de Pavie, quoique enrichis par un immense butin, ne vouloient point renoncer à leurs soldes arriérées; bien au contraire, ils les demandoient plus impérieusement que jamais : ils protestoient qu'ils ne rentreroient point en campagne jusqu'à ce qu'ils eussent reçu tous leurs arrérages. Dans l'intervalle, un grand nombre d'entre eux désertoient chaque jour pour aller mettre leur butin à couvert dans leurs familles; les autres, empressés à dépenser dans des orgies continuelles ce qu'ils avoient gagné, rejetoient le frein de toute discipline. Jamais l'armée impériale n'avoit été moins dans la main de ses généraux; jamais il n'avoit été plus difficile de lui faire poursuivre les avantages qu'elle avoit déjà remportés. La garnison de Pavie avoit été même jusqu'à s'emparer des canons de cette place, s'y fortifier, et déclarer qu'elle n'obéiroit plus à ses officiers jusqu'à ce qu'elle fût payée; le reste de l'armée paroissoit sur le point de suivre cet exemple, et déjà il y éclatoit chaque jour des soulèvemens partiels (1).

La pénurie de l'empereur, souverain de l'Es-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 302. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 53. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VII, p. 409.

CHAP. CXVI. pagne, des Pays-Bas, de l'Amérique et d'une
1525. grande partie de l'Italie, disposant de plus en partie des forces et des revenus de son frère l'archiduc d'Autriche et des états d'Empire, est un phénomène qui ne peut s'expliquer que par les désordres de son administration. Sans doute, parmi les provinces qui lui étoient soumises, plusieurs jouissoient de grands priviléges, et lui refusoient souvent les trésors qu'il dissipoit d'une main si prodigue. Pendant l'expédition de France, les Cortès de Castille lui avoient refusé une subvention extraordinaire de quatre cent mille ducats, qu'il leur avoit demandée; mais les revenus ordinaires des pays les plus riches et les plus industrieux de l'Europe, auroient dû lui suffire pour soutenir une guerre continuée avec des armées aussi petites qu'étoient les siennes. Les rois de Castille, les rois d'Aragon, ceux de Navarre, ceux de Grenade, ceux de Sicile et ceux de Naples, les souverains des Pays-Bas, ceux de l'Autriche, avoient chacun de leur côté, pour leur propre querelle, tenu sur pied des armées aussi nombreuses, et supporté des frais aussi considérables que ceux dont étoit chargé l'empereur, souverain de tous ces différens états. D'ailleurs, parmi ces états, plusieurs n'avoient point de constitution, point d'assemblée représentative; et le royaume de Naples ou le duché de Milan devoient se sou-

mettre à tous les fardeaux que le vice-roi ou le duc Sforza leur imposoient pour le compte de l'empereur ; tout comme la plupart des moindres états, quoique indépendans de nom, ne pouvoient se refuser à payer de continuelles contributions de guerre. Mais dans toutes les provinces sur lesquelles s'étendoit la domination de Charles-Quint, on voyoit s'établir un système destructeur de toute économie politique. Les monopoles se multiplioient, la justice étoit soumise à une autorité arbitraire et capricieuse; le commerce étoit entravé, les propriétés enchaînées par des fidéi-commis, l'oisiveté étoit considérée comme un honneur, et l'industrie comme une tache; et les états jadis les plus florissans, se trouvoient bientôt réduits à la dernière misère.

Les généraux impériaux sentoient l'impossibilité de conduire en France une armée qui ne leur obéissoit plus; ils donnèrent donc tout le temps à la régente et à ses conseillers de pourvoir à la défense du royaume, de rechercher l'alliance de l'Angleterre, de s'assurer des Suisses, de s'entendre avec les états d'Italie; mais François Ier ne songeoit pas seulement qu'il pût y avoir de résistance là où il n'étoit plus lui-même: une fois prisonnier, il considéroit la cause de la France comme absolument perdue; il renonçoit déjà intérieurement à tous ses projets sur

CHAP. CXVI. l'Italie, et il ne comptoit plus, pour terminer la
1525. guerre, que sur la loyauté et la générosité de son vainqueur. Aussi s'empressa-t-il d'accorder au commandeur Pennalosa, qui portoit à l'empereur, en Espagne, la relation de la bataille de Pavie, un passe-port pour traverser la France, afin qu'il arrivât plus sûrement et plus tôt; et le même motif lui fit ensuite prêter l'oreille aux propositions de M. de Lannoy, qui vouloit le conduire en Espagne, et qui lui promettoit que dès sa première conférence avec Charles-Quint, ses soucis seroient terminés (1).

L'armée que le duc d'Albany avoit conduite vers le midi de l'Italie étoit encore intacte; elle n'avoit pas passé les frontières du royaume de Naples, lorsque le duc reçut près de Vellétri la nouvelle de la bataille de Pavie et de la captivité du roi. Il résolut aussitôt de se retirer vers Bracciano, pour y mettre son armée en sûreté dans les fiefs et au milieu des forteresses des Orsini, dévoués à la France. Mais les Colonna, qui prenoient non moins ouvertement le parti de l'empereur, attaquèrent un corps de troupes italiennes qui alloit se joindre au duc d'Albany, dans le voisinage de Trois-Fontaines, à peu de milles de Rome, le poursuivirent jusque dans Rome, et massacrèrent les soldats des Orsini

(1) *Lettera di Venezia, del* 5 *marzo. Lett. de' Principi.* T. I, f. 152. — Garnier, Hist. de France. T. XII, p. 352.

dans le campo di Fiore; faisant ainsi sentir au pape combien son autorité étoit peu respectée, et combien sa personne même pouvoit facilement tomber au pouvoir de l'une ou de l'autre faction. Cependant le duc d'Albany continua sa retraite vers Bracciano, sans éprouver d'autres revers, et son armée étoit toujours en état de se faire craindre (1). CHAP. CXVI. 1525.

Au milieu du trouble que causoit à Clément VII le désastre de François Ier, la saisie de sa propre correspondance trouvée dans le camp des Français, correspondance qui mettoit hors de doute sa partialité pour le roi (2), les menaces des généraux impériaux, et leurs demandes exorbitantes de subsides pour leur armée, l'audace enfin des Colonna, il reprit un peu de courage lorsque les Vénitiens, qui sentoient également leurs dangers, lui proposèrent de s'unir par une ligue pour leur sûreté commune, d'y faire entrer le duc de Ferrare, dont les états complétoient la communication entre ceux de l'Église et ceux de Venise, de prendre en commun à leur solde dix mille Suisses, et d'inviter la régente de France à joindre à leur armée le duc d'Albany,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 502. — Mém. de du Bellay. T. XVIII, L. III, p. 5. — *Paolo Giovio Vita del cardin. Colonna*, f. 161 v. — *Lettera del card. de' Monti al card. Egidio. Lett. de' Principi.* T. I, f. 155.

(2) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VII, p. 408.

CHAP. CXVI. et les quatre cents lances que le duc d'Alençon
1525. avoit ramenées de Pavie. Les Vénitiens lui représentoient que les généraux impériaux, aussi pauvres qu'avant la bataille, et dépourvus d'artillerie, de munitions et de charrois, ne pouvoient être fort redoutables, si les puissances d'Italie se mettoient immédiatement en mesure de leur résister; tandis que si on leur donnoit du temps, les plus foibles feroient leur paix avec eux, en leur payant des contributions, et leur fourniroient ainsi avec l'argent italien le moyen de subjuguer l'Italie (1).

Mais tandis que le pape prêtoit l'oreille à ces propositions, et qu'il s'occupoit déjà de faire entrer dans la même ligue le roi d'Angleterre, qu'il savoit jaloux de Charles-Quint (2), Nicolas de Schomberg, son secrétaire et son conseiller, qu'il avoit envoyé en Espagne, revint auprès de lui avec des propositions du vice-roi de Naples. Les généraux impériaux qui vouloient tirer de l'argent de Clément VII et des Florentins, avoient mis leurs troupes en quartier dans les états de Parme et de Plaisance, et avoient abandonné ces vassaux de l'Église à toutes les

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 302. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VII, p. 418. — *Paolo Paruta. hist. Ven.* Lib. V, p. 346. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 555.

(2) Lettre de Ghiberti, dataire apostolique, aux nonces en Angleterre. Rome, 1 mars 1525. *Lett. de' Principi.* T. I, f. 154 v.

vexations d'une soldatesque effrénée. En même temps que les députés de Plaisance imploroient la protection du pape; le vice-roi offroit son alliance et la garantie de l'empereur pour la maison de Médicis, moyennant une somme d'argent. Clément VII, toujours irrésolu, toujours manquant de vigueur, accepta ces propositions qui le tiroient d'une difficulté présente et qui ajournoient le danger. Il signa à Rome, le 1er avril, sans les Vénitiens, une alliance entre l'empereur et le duc de Milan d'une part, l'Église et les Florentins de l'autre, pour laquelle les Florentins devoient payer cent mille ducats aux généraux de l'empereur, et le pape une égale somme mais ce dernier seulement après avoir été remis en possession de Reggio et Rubbiéra, où le duc de Ferrare étoit rentré pendant l'interrègne (1). CHAP. CXVI. 1525.

Aussitôt que le pape se fut racheté à prix d'argent, la prédiction des Vénitiens se trouva justifiée. Les généraux impériaux ne craignant plus les Italiens réunis, exigèrent de chacun des états d'effroyables contributions pour payer leur armée. Ils demandèrent cinquante mille ducats au duc de Ferrare, quinze mille au marquis de Montferrat, dix mille aux Lucquois, quinze

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 304. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VII, p. 409. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 348. *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 556. — *Scip. Ammirato.* L. XXX, p. 355. — *Giov. Cambi istor. Fior.* T. XXII, p. 268.

CHAP. CXVI. mille aux Siennois; mais en retour, ils autori-
1525. sèrent ces derniers à secouer la tyrannie du Mont des Neuf et de la famille Pétrucci. Pendant même que l'on comptoit l'argent, Jérôme Sévérini, l'un des chefs du parti de la liberté, qui avoit été envoyé en ambassade auprès du vice-roi, tua Alexandre Bichi, chef de l'ordre des Neuf, que le pape avoit désigné pour présider au gouvernement (1). Vers le même temps, deux cent mille ducats, promis depuis long-temps, arrivèrent d'Espagne aux généraux impériaux par les mains des banquiers génois; et l'armée fut payée, parce que tout ce qui manquoit pour solder ses arrérages fut fourni par le duc de Milan (2).

Aussitôt que les troupes furent payées, les généraux impériaux cherchèrent à revenir en arrière sur les stipulations par lesquelles ils avoient obtenu de l'argent. Ils réclamèrent des Florentins vingt-cinq mille florins de plus que ceux-ci n'en avoient promis. Au lieu de retirer leurs garnisons de l'état de l'Église, ils envoyèrent de nouveaux soldats dans le Plaisantin, pour vivre à discrétion chez les habitans : ils

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 309. — *Orlando Malavolti storia di Siena.* P. III, L. VII, f. 124 v.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 309. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 54. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 9. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VII, p. 409.

avoient pris des engagemens contradictoires avec le pape, et les ducs de Ferrare et de Milan. Au premier ils avoient promis la restitution de Reggio et de Rubbiéra, dont ils avoient garanti la possession au second; et après avoir, par ce leurre, déterminé Clément VII à s'aliéner un prince dont l'alliance étoit désirable pour lui à cause de la situation de ses états, de sa richesse et de sa puissante artillerie, ils refusèrent de le lui sacrifier. De même ils avoient promis au pape que le duché de Milan se fourniroit désormais de sel aux salines de Cervia; mais ils refusèrent ensuite d'accorder cette espèce de gabelle, dans le duché de Milan, aux entrepreneurs des salines de l'église. Cependant après avoir déclaré que l'empereur refusoit sa ratification à ces deux articles, ils ne voulurent point rendre au pape l'argent qu'il avoit payé en contemplation de ces avantages (1).

Charles-Quint ne se montroit pas de meilleure foi, et ne conservoit pas plus de modération après sa victoire que ses généraux. Ce n'est pas qu'au premier moment où il reçut le 10 mars à Madrid la nouvelle de la bataille de Pavie, et une lettre écrite de la main même de François Ier, il ne défendit, avec une humilité hypocrite, qu'on célébrât un succès si inouï, par des ré-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 305. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VII, p. 409. — *Bened. Varchi. stor Fior.* L. II, p. 26.

CHAP. CXVI. jouissances et des feux de joie, déclarant que
1525. de tels signes d'allégresse devoient être réservés pour les victoires sur les infidèles. En même temps, il avoit professé son désir ardent de rétablir la paix dans la chrétienté, et il avoit protesté que ce qui le flattoit le plus dans le succès que Dieu lui avoit accordé, c'étoit la certitude de faire bientôt cesser l'effusion du sang chrétien (1).

Mais d'autre part, les propositions que Charles-Quint fit faire par Buren, seigneur de Rœux, à François Ier, tandis que celui-ci étoit encore détenu à Pizzighettone, montroient l'absence la plus complète de générosité, de compassion pour son rival, ou de modération. Il demandoit non-seulement l'abandon de toutes les prétentions du roi sur l'Italie et la Flandre, mais la cession de la Bourgogne à la maison d'Autriche, et celle de la Provence et du Dauphiné au duc de Bourbon, pour en faire, avec les fiefs qu'il avoit déjà, un royaume indépendant. Quelque empressement qu'eût François Ier de sortir de captivité, il répondit qu'il préféroit y demeurer toute sa vie, plutôt que de consentir à démembrer ainsi la France (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 309. — Belleforest, Hist. de France. T. II, p. 1443. — *Galeatius Capella.* Lib. V, f. 53. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 557. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 159. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 355.

(2) Mémoires de Martin du Bellay. Liv. III, p. 9. — *Franc.*

En même temps, Charles-Quint cessa de témoigner au cardinal Wolsey les égards qu'il lui avoit prodigués jusque alors. Il aliéna ainsi ce prêtre orgueilleux, qui n'eut pas de peine à développer dans l'esprit de Henri VIII une jalousie contre Charles-Quint, que sa grandeur croissante excitoit déjà. D'autre part, les généraux impériaux insistoient auprès des Vénitiens pour tirer d'eux cent mille ducats, en compensation des subsides auxquels ils s'étoient engagés pour la défense du duché de Milan, et qu'ils n'avoient pas payés pendant la précédente guerre. Les Vénitiens étoient arrivés à en offrir jusqu'à quatre-vingt mille; mais comme cette offre ne fut pas acceptée, et qu'ils eurent des indices plus certains du mécontentement du roi d'Angleterre, la négociation se rompit, et les deux parties demeurèrent en liberté (1).

CHAP. CXVI. 1525.

Lorsque le traité de Clément VII avec l'empereur avoit été connu du duc d'Albany, ce dernier avoit jugé inutile de séjourner plus long-temps dans l'état de l'Église; il s'étoit fait prêter les galères du pape avec le consentement du vice-roi, et il s'y étoit embarqué pour la France à Civitta Vecchia, avec Renzo de Céri, l'artillerie

Guicciardini. Lib. XVI, p. 316. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVIII, p. 559.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 322. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 350. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 560.

CHAP. CXVI. qu'il s'étoit fait livrer par les Siennois et les
1525. Lucquois, quatre cents chevaux, mille landsknechts, et un petit nombre d'Italiens. Le reste de son armée s'étoit débandé (1). Mais celle du marquis de Pescaire s'étoit dans le même temps considérablement affoiblie. A mesure qu'il avoit payé les landsknechts, il les avoit presque tous licenciés; et comme il n'avoit point d'ennemis à combattre en Italie, et qu'il ne se sentoit point en état de tenter une invasion en France, il avoit voulu soulager le trésor impérial d'une dépense exorbitante aussi-bien qu'inutile (2).

Cependant l'Italie entière étoit en fermentation, l'armée impériale se débandoit, et le moment approchoit peut-être où un effort vigoureux des partisans de la France remettroit François Ier en liberté. Mais le vice-roi de Naples, M. de Lannoy, avoit trouvé moyen d'obtenir la confiance de François Ier, et vouloit en profiter pour conduire ce monarque en Espagne, comptant ainsi s'attribuer en quelque sorte à lui seul l'honneur de la victoire de Pavie. Il persuada au roi que les conditions exorbitantes qui lui avoient été présentées par Adrien de Buren avoient été concertées pour satisfaire le connétable de Bourbon, tandis que si François Ier pouvoit traiter directement avec Charles-Quint

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 304.
(2) *Idem*, L. XVI, p. 322.

loin de son propre sujet rebelle, il trouveroit CHAP. CXVI.
en lui la générosité qu'il lui auroit montrée, si 1525.
leurs conditions eussent été inverses. Il augmenta donc son désir d'avoir une entrevue avec l'empereur, et il lui persuada d'en envelopper le projet d'un profond secret. Lannoy fit consentir ses deux collègues à ce que François Ier fût conduit à Naples; celui-ci fournit lui-même six galères françaises pour le transporter. Le 7 juin, Lannoy s'embarqua avec lui à Porto-Fino, près de Gênes; et huit jours après, il le débarqua à Roses, sur les côtes de Catalogne, sans que le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire eussent soupçonné seulement qu'on soustrayoit à leur pouvoir leur prisonnier, qui aux yeux mêmes de l'armée étoit le gage des récompenses qu'elle attendoit (1).

Lorsque les états d'Italie apprirent que François Ier étoit conduit en Espagne, et qu'il avoit lui-même désiré s'y rendre, ils sentirent que de nouveaux dangers menaçoient leur indépendance. Le roi de France, par cet empressement à se rendre auprès de son rival, montroit son désir extrême de traiter avec lui. Bientôt on

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 323. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* Lib. VII, p. 410. — *Galeatius Capella.* Lib. V, f. 54. — Martin du Bellay. Liv. III, p. 11. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVIII, p. 562. — *Lettere de' Principi. Roma*, 18 *junii*, f. 164.

CHAP. CXVI. apprit quelles conditions il avoit fait proposer
1525. à Charles-Quint par M. de Buren. Il offroit d'épouser la reine de Portugal, sœur de l'empereur, et de se contenter pour dot des droits que Charles-Quint prétendoit avoir sur la Bourgogne. En retour, il vouloit donner sa propre sœur, la duchesse d'Alençon, à Charles, et avec elle tous ses droits sur le royaume de Naples et le duché de Milan. Il se disoit prêt à payer au roi d'Angleterre des sommes énormes pour le faire désister de ses prétentions, et à Charles, pour sa rançon, la même somme qu'avoit payée le roi Jean, prisonnier des Anglais; enfin, il offroit de faire accompagner l'empereur par une flotte et une puissante armée française, lorsqu'il iroit à Rome prendre la couronne de l'Empire; ce qui étoit en d'autres termes lui promettre qu'il l'aideroit à s'assurer la souveraineté de l'Italie (1).

Il n'y avoit pas un des princes d'Italie qui, après avoir éprouvé l'insolence et les vexations des ministres impériaux, pût voir sans effroi le joug sous lequel la patrie commune alloit tomber. Le moment étoit venu de faire un dernier effort pour l'indépendance italienne. On ne pourroit la sauver, si les deux monarques réunissoient leurs forces contre elle. Mais

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 317. — Lettre de l'évêque de Bayeux, de Rome. *Lett. de' Principi.* T. I, f. 163.

avant que le roi de France eût traité, il sem- CHAP. CXVI.
bloit facile de faire comprendre à lui, à la 1525.
régente, aux princes qui gouvernoient avec elle, qu'il valoit bien mieux employer tous les trésors du royaume à délivrer le roi par la force des armes, de concert avec tous les états d'Italie, les Suisses et le roi d'Angleterre, que de livrer ces trésors à titre de rançon au plus constant ennemi de la France, pour qu'il en forgeât des chaînes pour eux. Le pape et la république de Venise, au nom de tous les états italiens, invitèrent donc la régente à montrer de la fermeté aux négociateurs de Charles-Quint, et à rejeter des conditions honteuses, l'assurant que bientôt l'accord de toute l'Europe suffiroit, peut-être sans combat, pour forcer l'empereur à remettre son fils en liberté, pourvu que de son côté, elle voulût aussi reconnoître et garantir la liberté de l'Italie (1).

En effet, ce n'étoit pas la liberté des seuls états qui se disoient encore indépendans, mais celle de toute l'Italie, que les ministres de Clément VII, de concert avec le sénat de Venise, se flattoient de faire reconnoître. Toute l'Italie avoit une même horreur du joug de ceux qu'elle nommoit barbares; toute l'Italie sentoit qu'elle

(1) Lettres de l'évêque de Bayeux, de Rome. T. I, *Lett. de' Princ.* f. 163. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. V, p. 351. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* Lib. VII, p. 413.

CHAP. CXVI. avoit désormais un même intérêt, et paroissoit
1525. disposée à faire les mêmes efforts pour son indépendance. François II Sforza, au nom duquel le duché de Milan avoit été conquis, n'avoit recueilli du pouvoir souverain que le triste privilége d'entendre le premier les plaintes de ses peuples, auxquelles il lui étoit impossible de porter remède. Les malheureux Lombards, abandonnés à toute la licence des gens de guerre, devoient tour à tour payer des contributions énormes, ou recevoir à discrétion dans leurs maisons des soldats espagnols, dont le caractère avare, dissimulé et orgueilleux leur étoit particulièrement antipathique. Ils recouroient à leur duc, dont ils avoient si ardemment désiré le retour; mais celui-ci, loin d'exercer l'autorité d'un souverain, se trouvoit le premier esclave des ministres et des généraux de l'empereur (1).

François Sforza savoit que l'empereur, peu content de l'avoir réduit au rang d'un simple gouverneur de province, avoit mis en délibération, plusieurs fois, s'il ne lui ôteroit pas le duché de Milan, pour en gratifier son frère l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui auroit voulu joindre cet état à ses possessions d'Allemagne. Ce projet étoit sans doute la cause des délais affectés qu'apportoit la cour de Madrid à l'expédition de

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 326. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 64. — *Pauli Jovii Vita Davali.* L. VII, p. 414.

l'investiture de son duché; et comme il étoit CHAP. CXVI.
déjà valétudinaire, et qu'il n'avoit point d'en- 1525.
fans, il paroissoit que si l'empereur lui permettoit de régner, c'étoit seulement dans l'espérance de recueillir bientôt son héritage par sa mort. Aussi, dès que le duc de Milan, et son confident et principal ministre le chancelier Moroni, se furent assurés que la régente renonceroit, au nom de son fils, à ses prétentions sur la Lombardie, reconnoîtroit la maison Sforza, et s'engageroit à la maintenir dans sa souveraineté, le duc entra dans la ligue italienne, et son chancelier en devint un des plus ardens promoteurs (1).

Ce fut Jérôme Moroni qui se chargea d'une négociation difficile et délicate, qui devoit gagner à la ligue italienne un puissant défenseur. Il avoit été témoin de l'indignation avec laquelle le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire avoient reçu la nouvelle de la tromperie de Lannoy; il connoissoit leur jalousie de ce favori de Charles-Quint, et il les avoit entendus accuser avec emportement leur maître d'ingratitude et d'injustice. Bourbon s'étoit hâté de passer en Espagne, pour disputer au vice-roi le mérite de la victoire, qu'il paroissoit vouloir

(1) *Pauli Jovii Vita Davali Piscarii.* Lib. VII, p. 414. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 55. — *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 324.

CHAP. CXVI. 1525. s'attribuer (1). Pescaire étoit resté seul, en Italie, chargé du commandement suprême. Quoiqu'il eût adopté les mœurs et les préjugés espagnols, qu'il parlât presque constamment castillan, et qu'il regrettât souvent de n'être pas né en Castille, Pescaire étoit Italien. Sa famille, celle des D'Avalos, étoit établie dans le royaume de Naples depuis près d'un siècle : aussi Moroni supposa qu'il avoit conservé les sentimens d'un Italien, le désir de voir sa patrie indépendante; et que ce désir se réveilleroit en lui, si, au ressentiment qu'il éprouvoit déjà, venoit se joindre une offre assez brillante pour dépasser ses plus ambitieuses espérances (2).

Moroni, après avoir encouragé Pescaire à exhaler toute son irritation contre l'empereur, lui fit entrevoir qu'il ne dépendoit que de lui d'accomplir le vœu si long-temps formé par toute l'Italie, en chassant tous les barbares également de toute la péninsule; et qu'en récompense de sa coopération, le pape et les Vénitiens étoient prêts à s'unir pour placer sur sa tête la couronne de Naples. Pescaire étoit violemment

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 325. — *Bened. Varchi stor. Fior.* Lib. II, p. 27. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 562. — *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali.* L. VII, p. 412. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 160.

(2) *Galeatius Capella.* Lib. V, f. 55. — *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 325. — *Fr. Belcarii.* T. XVIII, p. 563.

irrité, son ambition étoit démesurée, son caractère artificieux et peu susceptible de scrupules : il accueillit avec ardeur les propositions qui lui étoient faites, soit qu'il se livrât à l'espérance qu'on lui présentoit, ou qu'il pensât déjà à se faire un mérite auprès de l'empereur en trahissant ses associés. Il demanda des éclaircissemens sur le complot où l'on vouloit le faire entrer ; et Moroni, avec une confiance contre laquelle Jean-Matthieu Ghiberti, le dataire apostolique, l'avoit vainement tenu en garde, communiqua à Pescaire tous les projets des conjurés (1).

L'armée impériale qui occupoit la Lombardie étoit infiniment réduite : tous les Allemands avoient été renvoyés dans leur patrie ; parmi les Espagnols, beaucoup s'étoient dispersés pour mettre à couvert le butin fait dans la dernière campagne ; d'autres avoient suivi le vice-roi en Espagne, d'autres encore y avoient accompagné le connétable de Bourbon. Il ne restoit plus que le corps de troupes sous les ordres d'Antonio de Leyva, tout composé d'infanterie espagnole, et quelques Italiens. Le marquis de Pescaire, commandant en chef de l'armée impériale, pouvoit aisément distribuer ses quartiers de manière

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali Piscarii.* L. VII, p. 414. — Lettres de Gio. Matteo Ghiberti, dataire apostolique, de Rome, 1er juillet et suiv. f. 165 et suiv. T. I, *Lett. de' Princ.*

CHAP. CXVI. qu'il lui fût facile de surprendre séparément
1525. tous les soldats en qui il ne croiroit pas pouvoir se fier, et de les désarmer ou de se défaire d'eux. Une fois qu'il auroit ainsi exclu les étrangers de la péninsule, les forces de l'Italie devoient être suffisantes pour leur en fermer à jamais l'entrée : cependant elles n'y seroient point employées seules ; la France et l'Angleterre se déclaroient garantes de son indépendance, et la Suisse avoit promis ses soldats pour la défendre (1).

Pescaire, à ces projets, opposa des scrupules qu'il sembloit désirer lui-même de voir lever. Comme feudataire du royaume de Naples, il reconnoissoit, dit-il, que le pape étoit son seigneur suzerain, et que l'empereur n'étoit que son seigneur direct : toutefois, il désiroit s'assurer, par l'autorité des canonistes et des jurisconsultes, si les ordres du seigneur suzerain pouvoient le dispenser d'obéir au seigneur direct, et si le pape pouvoit le délier d'un serment militaire comme d'un serment ordinaire d'allégeance ; si enfin son honneur seroit en sûreté aussi-bien que sa conscience en repos, lorsqu'il seroit entré dans les complots qu'on lui propo-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 327. — *Pauli Jovii Vita Davali Piscarii.* L. VII, p. 417. — *Ejusd. Vita di Pompeo Colonna*, f. 162. — *Bened. Varchi stor. Fior.* L. II, p. 29. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 356.

soit contre son maître. Pour obtenir ces éclair- CHAP. CXVI.
cissemens, il envoya à Rome le Génois Domi- 1525.
nique Sauli, un des plus ardens partisans de l'indépendance italienne, qu'il chargea de conférer avec le pape et avec son dataire. La cour de Rome savoit avec quelle facilité elle pourroit dissiper les scrupules de Pescaire; mais elle doutoit encore de sa bonne foi, en sorte qu'elle lui envoya le Romain Menteboni, un des confidens du dataire, pour le sonder encore, pendant que le cardinal Accolti et le jurisconsulte Angelo-Cési écrivoient des traités au nom du pape, pour mettre en repos la conscience du général (1).

En même temps les agens de la cour de Rome travailloient de toutes parts pour mettre à exécution un projet si habilement concerté. Henri VIII d'Angleterre avoit fait à Charles-Quint les demandes les plus exorbitantes après la bataille de Pavie : il en réclamoit seul presque tous les fruits, et il vouloit qu'on lui livrât la plupart des provinces de cette France dont ses prédécesseurs, depuis Henri V, se disoient rois. Ces prétentions exagérées n'avoient été avancées par Henri VIII que pour que le refus de l'empereur lui fournît une occasion de se brouiller

(1) *Pauli Jovii Vita Davali.* Lib. VII, p. 418. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 55. — *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 328.

CHAP. CXVI. 1525. avec lui (1). En effet, il avoit dès lors accueilli les propositions de la cour de Rome, qui vouloit le rapprocher de la France, et l'intéresser à l'indépendance italienne; il étoit entré dans les projets qui lui avoient été communiqués par Jérôme Ghinucci, auditeur apostolique, nonce auprès de lui : il avoit envoyé en retour, à Rome, l'évêque de Bath et le chevalier de Casal, pour traiter avec le pape; et les confédérés comptoient pleinement sur son appui (2).

L'évêque de Véruli, Ennius Philonardus, nonce du pape en Suisse, fut chargé dès le 11 de juin, mais d'une manière plus explicite le 1er juillet, de pressentir la diète helvétique, et chaque canton en particulier, sur le désir universel des Italiens de s'armer pour leur indépendance; de représenter aux Suisses dans quel danger ils seroient eux-mêmes, si la maison d'Autriche, s'affermissant en Lombardie, venoit à embrasser leurs frontières presque de tous côtés; de les exhorter à saisir l'occasion de rétablir leur honneur militaire, cruellement compromis par la mauvaise conduite de leurs troupes dans les quatre dernières campagnes; enfin, de prendre des mesures pour pouvoir, au mo-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 319.

(2) *Lettera di Gio. Matteo Ghiberti a Hieronimo Ghinucci, Roma*, 10 *luglio* 1525. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 169. — *Rymer, Acta et Conv.* T. XIV, p. 38.

ment qu'il en recevroit l'ordre, faire entrer huit CHAP. CXVI.
ou dix mille Suisses en Lombardie, sous l'obli- 1525.
gation de marcher même dans le royaume de Naples, si l'on y avoit besoin d'eux (1).

Enfin Louise de Savoie, régente de France, fit déclarer à Venise, le 24 juin, par Lorenzo Toscano, son envoyé secret, qu'elle reconnoissoit François Sforza comme duc de Milan; qu'elle aideroit vigoureusement l'Italie, si celle-ci prenoit la détermination de secouer le joug, et qu'elle payeroit aux alliés comme subside, tant que la guerre dureroit, quarante mille écus par mois. Pour suivre ces négociations, elle envoya en ambassade à Venise le comte Louis de Canossa, évêque de Bayeux, l'un des plus habiles diplomates parmi les Italiens attachés à la France; et Alberto Pio, comte de Carpi, son frère, fut accrédité auprès du saint-siége. Ni l'un ni l'autre de ces négociateurs n'avoit de pleins pouvoirs pour conclure; et pendant plusieurs semaines, des difficultés minutieuses empêchèrent la signature des articles convenus. Sigismond Santio, secrétaire du comte de Carpi, fut envoyé en poste avec tous les traités à Paris, pour les faire approuver par la cour. Mais comme il passoit par le territoire

(1) *Lettera di Gio. Matteo Giberto datario a M. Ennio Philonardo Vescovo di Veruli, nuntio in Helvetii. Roma, 1 luglio.* T. I, f. 164 v.

CHAP. CXVI. 1525. de Brescia, pour se rendre en France par la Suisse, des voleurs l'y assassinèrent. La cour de Rome n'en recevant point de nouvelles, crut quelque temps que les Espagnols l'avoient fait arrêter, et s'étoient saisis de toute sa correspondance. Son alarme fut très-vive; mais ce n'étoit pas là sa seule crainte. Giberti craignoit davantage encore d'être trahi par la régente; il regrettoit qu'on lui eût confié le secret de la coopération de Pescaire, et il pensoit que cette mère, impatiente de faire recouvrer à son fils sa liberté, pourroit bien menacer les Espagnols d'une insurrection générale de l'Italie, leur faire connoître combien le moment de l'explosion étoit rapproché, et obtenir d'eux, en raison de ce danger même, que son fils qui étoit prêt à leur faire de grands sacrifices, fût remis en liberté sous des conditions modérées (1).

Il y a tout lieu de croire que cette crainte de Giberti fut réalisée. La duchesse d'Alençon, sœur de François Ier, avoit passé en Espagne pour négocier un traité de paix, dont l'une des bases devoit être son propre mariage avec Charles-Quint, et celui de François Ier avec Éléonore de Portugal. Il est très-probable que, pour

(1) Plusieurs lettres de G. M. Giberti, du mois de juillet, mais surtout celle du 15 juillet, à Sigismondo Santio. *Lett. de Princ.* f. 170. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 329.

mieux réussir, elle ne craignit pas de compro- CHAP. CXVI.
mettre le secret des puissances italiennes; du 1525.
moins, dès le milieu de septembre on apprit à Rome que les offres faites au marquis de Pescaire étoient connues de Charles-Quint, et que tous les détails de la négociation avec la France l'étoient aussi. La cour de Rome portoit successivement ses soupçons sur tous ses associés, et tous pouvoient mériter d'être suspects. On lui rapportoit que Moroni et que Pescaire n'avoient tous deux paru entrer dans la conspiration que pour mettre à l'épreuve les princes italiens. Cependant elle comprenoit que Pescaire, pour ne pas perdre la confiance de l'empereur, et pour accomplir ses projets, avoit dû lui-même donner à sa cour des avis qui lui étoient en même temps donnés par d'autres; et tant que ces avis étoient confus, tandis qu'ils n'étoient suivis d'aucune mesure de précaution, ils pouvoient se concilier avec la politique d'un conspirateur. La conduite de la France étoit beaucoup plus suspecte, et le dataire, dans plusieurs de ses lettres à l'évêque de Bayeux, en témoignoit le plus vif ressentiment (1).

Il est impossible de savoir si Pescaire s'étoit d'abord engagé de bonne foi dans la conspiration italienne, ou si, comme il le prétendit

(1) Lettre de G. M. Giberti à Domenico Sauli, du 19 septemb. T. I, f. 174. — Et à l'évêque de Bayeux, du 4 septemb. f. 172.

CHAP. CXVI. ensuite, il n'y avoit donné les mains que pour
1525. la révéler à l'empereur. Plusieurs événemens, dans le cours de la négociation, purent du moins changer sa résolution; il partagea l'alarme qu'avoit causée la disparition de Sigismond Santio, et put croire quelque temps ses papiers entre les mains d'Antonio de Leyva; il sut l'envoi de la duchesse d'Alençon à Madrid, et les projets de la France : peut-être fut-il même informé de ses premières révélations, et profita-t-il, pour passer du rôle de conspirateur à celui d'espion, de ce que, pour sa sûreté, il avoit déjà donné de vagues informations à l'empereur. Enfin, vers le même temps, François Sforza tomba grièvement malade; et tandis que les états italiens faisoient demander à la France de remettre en liberté son frère Maximilien, et de lui assurer la souveraineté qu'ils vouloient garantir à la maison Sforza, Pescaire se flatta d'obtenir lui-même de l'empereur, par un éminent service, cette souveraineté que la mort alloit enlever à son possesseur. Du moins est-il certain qu'il descendit à la bassesse d'exciter à la révolte, afin de les trahir ensuite, ceux qui offroient de s'exposer pour le servir. Après avoir communiqué le secret de la conjuration à l'empereur, par son secrétaire, Jean-Baptiste Castaldi, il continua ses conférences avec Moroni, les ministres du pape et ceux des

Vénitiens, afin d'engager chacun des associés à se compromettre séparément (1). CHAP. CXVI. 1525.

Au milieu de ces négociations, François II Sforza reçut, au mois d'août, l'investiture du duché de Milan, expédiée par Charles V; mais sous les conditions les plus onéreuses. Il devoit, dans la première année, payer cent mille ducats à la chambre impériale, et prendre l'engagement d'en payer encore cinq cent mille à des termes éloignés; de plus, il devoit désormais obliger le Milanez à se fournir de sel aux salines de l'archiduc Ferdinand d'Autriche : c'étoit abandonner à ce prince étranger la gabelle la plus importante de ses états (2). François Sforza accepta cette investiture; et après les sommes énormes qu'il avoit déjà livrées aux généraux impériaux, il paya encore cinquante mille ducats à compte de celle qui lui étoit demandée; mais sa maladie, qui prit bientôt un caractère fort inquiétant, retarda toutes les mesures des alliés. A sa mort, qu'on croyoit prochaine, son fief devoit faire échute à l'empereur. Pescaire représenta aux conjurés, qu'en vue d'un tel événement, il ne pouvoit se dispenser de rassembler les garnisons espagnoles éparses en Lombardie, et

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 329. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 162. — *Pauli Jovii Vita Davali Piscarii.* L. VII, p. 423. — *G. Frundsberg.* B. III, f. 58.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 324.

CHAP. CXVI. même d'y faire venir de nouveau deux mille
1525. landsknechts ; en sorte qu'il ne pouvoit plus être question d'accabler d'un seul coup l'armée impériale. Moroni, à qui l'on avoit voulu rendre Pescaire suspect, avoit répondu jusques alors, que si ce général songeoit à abandonner la cause italienne, il seroit toujours maître de l'arrêter dans le château de Milan, avec tous les capitaines impériaux (1).

Un autre événement tenoit encore en suspens les conjurés : on apprit bientôt que François Ier, n'ayant pu, pendant deux mois, obtenir une entrevue de Charles-Quint, étoit grièvement malade de chagrin dans le château de Madrid, et qu'on désespéroit déjà de sa vie. Sa mort auroit privé tout à coup Charles-Quint de tous les avantages qu'il avoit cru tirer de la bataille de Pavie. Aussi l'empereur, alarmé pour son prisonnier, s'étoit empressé de lui faire visite, de lui donner les espérances les plus flatteuses, et de se montrer tout prêt à se réconcilier avec lui. Un traité de paix entre ces deux monarques pouvoit être signé d'un moment à l'autre, et il auroit rompu en un instant toutes les mesures de la ligue, en mettant, selon toute apparence,

(1) *Franc. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 328. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 564. — *Josephi Ripamontii hist. Mediol.* L. IX, p. 709.

l'Italie dans une dépendance absolue de l'empereur (1). CHAP. CXV. 1525.

Mais les deux malades, de la vie desquels on avoit désespéré, se rétablirent; tandis que Pescaire fut atteint lui-même du mal auquel il devoit succomber avant deux mois. Néanmoins il ne voulut pas différer plus long-temps à sortir de sa duplicité; ses lenteurs et son apparente irrésolution avoient déjà donné de l'inquiétude aux alliés italiens (2). De leur côté, les officiers espagnols s'étoient aperçus des intrigues formées autour d'eux; et Antonio de Leyva avoit publiquement menacé de faire massacrer Moroni, pour lequel ses compatriotes montroient une extrême aversion (3).

Le 14 octobre le marquis de Pescaire, qui se sentoit déjà atteint d'une grave maladie, invita le chancelier Moroni à se rendre auprès de lui, dans le château de Novarre, où il résidoit. Moroni n'estimoit point le marquis; il l'avoit plusieurs fois représenté comme le plus cruel et le plus perfide des hommes. Il étoit lui-même renommé comme le plus rusé, le plus défiant, le

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 330. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 15. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVIII, p. 565. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 162.

(2) Lettre du 19 septembre de G. M. Giberti à Domenico Sauli. T. I, f. 174. *Lett. de' Princ.*

(3) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 332.

CHAP. CXVI. plus cauteleux des Italiens. Il avoit annoncé 1525. que s'il devoit arrêter Pescaire, il profiteroit des visites que ce général faisoit au duc malade, dans le château de Milan; il se laissa prendre cependant lui-même dans un piége tout semblable. Il se rendit auprès du marquis malade, dans le château de Novarre; il entra de nouveau dans tous les détails de son projet, pour disperser les soldats espagnols, les surprendre, les dévaliser, ou les massacrer. Pescaire, qui le questionnoit, avoit fait cacher Antonio de Leyva derrière une tapisserie, pour entendre cette conversation. Lorsque Moroni sortit de cette chambre, il fut arrêté et transporté dans le château de Pavie, où Pescaire se rendit bientôt après pour l'interroger comme juge, sur la conspiration où il avoit été jusques alors son complice (1).

En faisant arrêter Moroni, et en commençant avec éclat son procès, Pescaire avoit surtout intention de compromettre le duc de Milan, et de donner occasion à l'empereur de le déclarer déchu de son fief. Il avoit déjà garnison dans Lodi et dans Pavie; mais il somma le duc de

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 333. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 57. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 565. — *Bened. Varchi.* Lib. II, p. 31. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 314. — Lettre de G. M. Giberti à Dominique Sauli, après l'arrestation de Moroni. T. II, *Lett. de' Princ.* f. 19.

lui livrer encore Crémone, Trezzo, Lecco et Pizzighettone, pour la sûreté de l'armée qu'il commandoit. Le duc céda sans résistance; il étoit dangereusement malade; il avoit perdu, avec son grand chancelier Moroni, le plus ferme appui de son caractère, et toute la prudence de son conseil. Mais Pescaire, après s'être fait livrer ces diverses places, demanda encore que la citadelle de Crémone fût aussi remise entre ses mains; et que, quant à celle de Milan, qu'il vouloit bien laisser au duc pour son habitation, celui-ci ne s'opposât pas à ce qu'il l'entourât de tranchées, et qu'il commençât tous les travaux de siége, pour pouvoir ensuite exécuter sans retard les ordres qu'il recevroit de l'empereur. François Sforza refusa ces nouvelles demandes; il ne voulut point non plus livrer à Pescaire ou son propre secrétaire, Gian-Angélo Ricci, ou Politiano, secrétaire de Moroni. Il n'avoit eu le temps de rassembler que fort peu de vivres dans le château de Milan; toutefois il s'y enferma courageusement avec huit cents fantassins choisis; et lorsque les Espagnols commencèrent à ouvrir des tranchées pour l'assiéger, il fit faire feu sur leurs travailleurs (1).

CHAP. CXVI. 1525.

L'occupation de l'état de Milan porta le

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 434. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 57. — *Benedetto Varchi.* L. II, p. 33. — *Jac. Nardi.* L. VII, p. 314.

CHAP. CXVI. trouble dans les conseils de toutes les puissances
1525. d'Italie ; leurs intrigues avec Moroni étoient découvertes, et les exposoient à toute la vengeance de l'empereur; et cependant leurs mesures n'étoient point encore suffisamment prises pour lui faire la guerre. A cette époque, le protonotaire Caraccioli, ambassadeur de Charles-Quint à Venise, offroit d'accepter les quatre-vingt mille ducats que le sénat avoit paru disposé à payer, en compensation des subsides que la république auroit dû fournir pour la dernière guerre, sous condition qu'elle rentrât dans l'alliance impériale. Mais, quel que fût le danger où se trouvoit la république de Venise, elle ne put se résoudre à forger ainsi ses propres chaînes, et le sénat refusa de signer, tant que le duché de Milan seroit occupé par les Impériaux; puisque, ajouta-t-il, c'étoit pour empêcher sa réunion aux états d'un autre souverain, déjà maître du royaume de Naples, que depuis trente ans il s'étoit engagé dans tant de guerres différentes. La maladie de Pescaire, qui devenoit tous les jours plus grave, empêcha que ce refus ne fût suivi d'hostilités (1).

Dans le même temps deux hommes qui avoient souillé par des trahisons les plus rares talens, et un caractère qui n'étoit pas sans élévation,

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 434. — *Paolo Paruta hist. Veneta.* Lib. V, p. 352.

éprouvèrent que la faveur des princes ne peut CHAP CXVI.
compenser la perte de l'estime publique sacri- 1525.
fiée pour leur plaire. Le connétable de Bourbon étoit arrivé à Tolède, le 14 novembre, auprès de l'empereur. Il avoit été reçu par lui, avec les honneurs les plus distingués, et traité comme un homme destiné à épouser la sœur du monarque, et à monter lui-même sur un trône. Mais autant Charles-Quint lui prodiguoit de caresses, autant les nobles castillans lui témoignoient de mépris. Cet homme, qui avoit vendu aux étrangers son roi et sa patrie, ne leur paroissoit pouvoir racheter par aucun talent, par aucun service, une si grande infamie; et Charles-Quint ayant demandé au marquis de Villèna de prêter son palais au connétable, ce seigneur répondit qu'il ne pouvoit rien refuser à son souverain, mais qu'aussitôt que Bourbon auroit évacué son palais, il le brûleroit de sa main, comme ayant été souillé par la présence d'un traître (1).

D'autre part, Pescaire qui, pour gagner plus sûrement la faveur de l'empereur, étoit descendu à ce qu'il peut y avoir de plus bas dans le rôle d'un espion, à corrompre lui-même ceux qu'il vouloit dénoncer, étoit devenu l'objet de l'horreur et du mépris de tous les Italiens qu'il

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 335.

CHAP. CXVI. avoit trahis. Né de la maison Catalane d'Avalos, 1525. qui s'étoit établie dans le royaume de Naples avec Alfonse Ier, il avoit commencé à porter les armes à la bataille de Ravenne, où il avoit été fait prisonnier. Dès lors il s'étoit trouvé dans toutes les guerres d'Italie, et quoiqu'il ne fût encore âgé que de trente-six ans, il avoit acquis une longue expérience; il s'étoit distingué par son esprit inventif, son activité, son courage, ses stratagèmes; il s'étoit rendu cher à l'infanterie espagnole qu'il avoit long-temps commandée, et il disoit souvent qu'il regrettoit de n'avoir pas reçu le jour en Espagne plutôt qu'en Italie. A cette époque même, il étoit accablé par une maladie qu'il n'avoit point ménagée, et il mourut à Milan le 30 novembre; tandis que sa femme Vittoria Colonna, qui s'est rendue célèbre dans les lettres, accouroit de Naples pour le soigner, et n'avoit pas encore passé Viterbe (1).

La mort de Pescaire augmenta le courage des Vénitiens, et de tous ceux qui, en Italie, vouloient assurer leur indépendance par les armes. Ils regardoient l'armée impériale comme d'au-

(1) *Pauli Jovii Vita Ferd. Davali Piscarii.* L. VII, p. 423-425. — *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 336. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 60. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 275. — *Scipione Ammirato.* T. XXX, p. 356. — *Jos. Ripamontii.* L. IX, p. 711.

tant plus affoiblie par une si grande perte, que le connétable de Bourbon et le vice-roi Lannoy étoient tous deux absens; et ils pressoient le pape de signer, tandis que François Sforza étoit toujours maître du château de Milan, une ligue nécessaire pour dérober l'Italie à une servitude absolue. La régente de France promettoit de leur fournir cinq cents lances françaises, et quarante mille ducats chaque mois, qui suffisoient pour solder dix mille Suisses. En même temps elle devoit commencer la guerre sur les frontières d'Espagne, pour empêcher Charles-Quint de faire passer des secours en Italie. Henri VIII qui, à la fin du mois d'août, avoit signé une alliance défensive avec la régente, et qui y avoit mis pour condition qu'elle n'abandonneroit aucune province du royaume pour la rançon de son fils, se faisoit garant de l'exécution des engagemens pris par le gouvernement français. Le pape et les Vénitiens, dont le premier traitoit aussi pour les Florentins, et les seconds pour le duc de Ferrare, devoient mettre sur pied entre eux dix-huit cents hommes d'armes, deux mille chevau-légers et vingt mille fantassins; et la flotte vénitienne unie à la française, devoit attaquer en même temps ou Gênes, ou le royaume de Naples (1).

CHAP. CXVI. 1525.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 337. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 353. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 58. — *Let-*

CHAP. CXVI. 1525. Mais un projet d'une exécution si difficile et si périlleuse, étoit fait pour faire trembler un homme d'un caractère bien plus ferme, bien plus décidé que Clément VII. Ce dernier, depuis qu'il étoit sur le trône, avoit trompé l'attente de tous ceux qui croyoient le connoître. Il avoit fait voir que si son administration avoit été glorieuse pendant le règne de Léon X, son cousin, c'étoit bien plus à cause de la résolution qu'il trouvoit dans celui-ci, qu'à cause de l'habileté qu'il apportoit à le servir. Toujours indécis, toujours prêt à se dédire, toujours frappé des obstacles au moment où il embrassoit une résolution, et oubliant alors tous ceux qui lui avoient fait abandonner la résolution contraire, il flottoit entre des partis extrêmes, il laissoit échapper le moment d'agir, et lorsqu'il étoit enfin forcé à se décider, tantôt il s'abandonnoit avec une sorte de désespoir à ce qu'il regardoit comme une fatalité; tantôt il cédoit aux sollicitations de ses ministres, sans être pour cela persuadé par eux. Cette irrésolution étoit encore accrue par la scission qui avoit éclaté dans son conseil le plus intime. Frère Nicolas de Schomberg, dominicain allemand, qu'il avoit fait archevêque de Capoue, et Jean-Matthieu Giberti de Gênes, évêque de Vérone, qu'il avoit fait son

tere de' Principi. T. I, f. 175, 176 et cæt. — *Rymer, Convent. Litt.* T. XIV, p. 48.

dataire, étoient les confidens de Clément VII, CHAP. CXV.
et ceux dont il suivoit le plus constamment les 1525.
conseils. Mais Schomberg avoit embrassé avec zéle le parti de l'empereur; Giberti, tout en se défiant de la France, et en se plaignant amèrement du manque de discrétion et du manque de foi de cette cour, vouloit s'unir à elle pour défendre l'indépendance italienne. Ils ne craignoient point de donner de la publicité à leurs débats, et leurs victoires alternatives ruinoient la considération du pape. Celui-ci s'étoit enfin résolu à signer la ligue proposée; tous les articles étoient dressés, et l'on étoit arrivé au jour même de la conclusion, lorsque Clément VII apprit que le commandeur Herréra étoit arrivé à Gênes, et qu'il lui apportoit de nouvelles propositions de l'empereur : il suspendit tout pour les entendre (1).

Ces articles avoient été dressés de manière à flatter le pape, pour le détourner d'une alliance que Charles-Quint redoutoit. On lui promettoit la restitution de Reggio et de Rubbiéra, la conservation de François Sforza dans le duché de Milan; et s'il venoit à mourir sans héritier, la cession de ce duché au connétable de Bourbon,

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 340. — Lettre de Clément VII à Charles-Quint sur l'arrivée d'Herréra; Rome, 16 décembre 1525. *Lettere de' Princ.* T. I, f. 177. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 25.

CHAP. CXVI. que Clément VII avoit eu l'imprudence de pro-
1525. poser lui-même; quoiqu'ensuite il eût bien senti, qu'entre les mains de Bourbon, ce duché seroit aussi dependant de l'empereur, qu'il le seroit dans celles d'un vice-roi. Mais il fut bientôt facile de reconnoître que cette proposition artificieuse étoit un piége tendu au pape. Quoique Charles-Quint fût déjà instruit depuis deux jours de l'arrestation de Moroni, et de la spoliation du duc de Milan, il n'en faisoit aucune mention dans ces articles, pour pouvoir déclarer ensuite que ces événemens étoient venus depuis à sa connoissance, qu'ils changeoient la face des affaires, et que la forfaiture du duc de Milan, devant, d'après les lois impériales, être punie tout au moins de mort civile, sa succession étoit ouverte, et l'empereur pouvoit en investir immédiatement le duc de Bourbon (1).

Les ambassadeurs impériaux promettoient de faire corriger cette omission, et de faire stipuler la garantie du duché de Milan, dans les termes mêmes que rédigeroit le pape; mais ils demandoient deux mois pour avoir les réponses d'Espagne, et ils vouloient que jusqu'à cette époque Clément VII ne prît aucun engagement avec

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVI, p. 341. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 568 et 570. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 356.

leurs ennemis. Cette demande étoit évidemment CHAP. CXVI.
une ruse pour gagner du temps. Clément le 1525.
comprit, mais il fit sentir à ses conseillers qu'il pouvoit sans rien perdre accorder le terme demandé. Il jugeoit avec beaucoup de finesse qu'un traité qu'il signeroit avant que le roi de France fût remis en liberté, ne seroit qu'un épouvantail dont la régente profiteroit pour obtenir de l'empereur la libération de son fils, et qu'elle mettroit toujours en premiere ligne parmi ses offres, l'abandon de ses nouveaux alliés d'Italie. Mais s'il laissoit au contraire la régente traiter comme elle pourroit avec l'empereur, il n'avoit plus guère lieu de douter que les conditions imposées par celui-ci ne fussent intolérables, et par conséquent ne fussent presque immédiatement violées. L'abus de la victoire devoit donner lieu à une nouvelle guerre; et il valoit mieux pour les Italiens traiter avec François impatient de se venger, qu'avec François marchandant encore pour sa liberté (1).

Tel étoit l'état des négociations lorsque l'an- 1526.
née 1526 commença. Charles-Quint avoit le choix, ou de traiter avec modération François Ier, de le lier par ses bienfaits, et en lui laissant la France intacte, de se faire abandonner par lui l'Italie; ou de contenter au contraire les états

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 342.

CHAP. CXVI. italiens, de les tranquilliser sur ses projets de
1526. monarchie universelle, et de dissoudre ainsi leur ligue; mais après s'être assuré de leur amitié, de pousser ses avantages contre la couronne de France, et de la dépouiller de quelqu'une de ses provinces. Chacun de ces projets étoit recommandé par quelqu'un des conseillers de Charles; mais lui-même, qui avoit plus d'un rapport avec son aïeul Maximilien, qui, comme lui, mesuroit rarement ses projets avec ses forces, et qui oublioit que l'argent lui manquoit presque toujours dès le premier mois de chaque campagne, s'attacha seul à un troisième parti, plus gigantesque que les deux premiers; celui d'étendre à la fois son sceptre sur l'Italie et sur la France, de s'assurer du duché de Milan, de réduire à l'obéissance le pape et les Vénitiens, tous deux enclavés désormais dans ses états, et en même temps d'arracher à François I[er] quelqu'une des meilleures provinces de son royaume (1).

Ce fut dans cet esprit que malgré l'opposition constante de son grand-chancelier Mercurio Gattinara, l'empereur dicta à son prisonnier le traité de Madrid, qui fut signé le 14 janvier 1526. Le roi, impatient de sa captivité, et se regardant déjà comme délié, par la violence qu'il éprouvoit, des engagemens qu'il alloit prendre, consentit

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVI, p. 343-350.

à peu près à tout ce qui lui fut demandé. Il abandonna à l'empereur le duché de Bourgogne, le comté de Charolois, les seigneuries de Noyers et de Château-Chinon, la vicomté d'Auxonne, et le ressort de Saint-Laurent : et il renonça à la suzeraineté de la France, sur les comtés de Flandre et d'Artois. En même temps il s'engagea à rendre au duc de Bourbon et à tous les rebelles qui l'avoient suivi, leurs terres, leurs fiefs et leurs seigneuries. Tandis qu'il sacrifioit ainsi des droits si importans de la couronne de France, il abandonnoit aussi ses alliés à la cupidité de l'empereur. Il promettoit d'engager Henri d'Albret, fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie, mais qui s'étoit échappé de sa captivité par la hardiesse de son page, à renoncer au nom et aux armes de roi de Navarre; il cédoit à l'empereur toutes ses prétentions sur le royaume de Naples, le duché de Milan, Gênes et Asti, et il promettoit de lui fournir des troupes de terre et de mer pour l'accompagner en Italie, lorsqu'il iroit prendre la couronne impériale; ce qui exprimoit assez clairement qu'il l'aideroit à subjuguer le pape, les Vénitiens, les Florentins, les ducs de Milan et de Ferrare, nouveaux alliés du roi, qui seuls par leur résistance pouvoient nécessiter la présence d'une armée impériale en Italie au moment du couronnement. Pour garantie de ce traité, François Ier devoit

CHAP. CXVI.
1526.

CHAP. CXVI. épouser Éléonore, reine de Portugal, sœur de
1526. l'empereur, et le dauphin, épouser Marie sa fille. Mais malgré cette union entre les deux familles, le roi devoit donner deux de ses fils en ôtage à l'empereur, pour l'observation du traité, et le ratifier lui-même, dès qu'il se retrouveroit en liberté, dans la première ville de son royaume (1).

A ces conditions, François Ier fut échangé le 18 mars 1526, contre ses deux fils, dans une barque amarrée au milieu de la rivière Andaye, qui forme la frontière entre Fontarabie et Baïonne; et l'Italie instruite des clauses de ce traité, et de son exécution, attendit avec tremblement les premières démarches du roi de France, qui devoient lui indiquer s'il avoit dessein d'observer ses promesses, et s'il la condamneroit ainsi à une perpétuelle servitude (2).

(1) Le Traité dans Léonard, Corps diplomatique. Tome II. — Et dans Rymer, *Acta*. T. XIV, p. 308. — Histoire de la Diplomatie française. Tome I, p. 332-336. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XVI, p. 351. — Mém. de du Bellay. Liv. III, p. 18. — *Arnoldi Ferroni Burdigalensis*. L. VIII, p. 162. — *Fr. Belcarii*. L. XVIII, p. 569. — *Georgens von Frundsberg*. B. III, f. 59.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XVI, p. 353. — *Paolo Paruta hist. Venez*. Lib. V, p. 354. — *Galeatius Capella*. Lib. V, f. 58. — *Arnoldi Ferroni*. L. VIII, p. 163. — Mém. de Mart. du Bellay. L. III, p. 19. — *Fr. Belcarii*. Lib. XVIII, p. 571. — *Bened. Varchi*. L. II, p. 36. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 296. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 357.

CHAPITRE CXVII.

Ligue des Italiens pour défendre leur indépendance. Ils sont abandonnés par la France, et mal servis par le duc d'Urbin; cruautés des Impériaux en Lombardie. Clément VII, surpris au Vatican par les Colonna, est forcé de consentir à une trève qu'il n'observe pas.

1526.

JAMAIS l'Italie n'avoit été plus disposée à s'armer pour son indépendance qu'au moment où elle eut connoissance du traité de Madrid. L'expulsion des barbares étoit le vœu de tous les états, de toutes les provinces, de toutes les conditions; et ce nom de barbares, que les Italiens donnoient alors d'une voix unanime à tous les ultramontains, n'avoit jamais été mieux mérité qu'il le fut par tous les peuples qui ravagèrent leur belle patrie pendant les trente années qui précédèrent cette époque. La civilisation avoit fait des progrès dans les cours, dans les capitales des princes ultramontains; mais la barbarie régnoit toujours dans la masse des peuples, et surtout dans les armées. Jamais

CHAP. CXVII. 1526.

CHAP. CXVII. tant de cupidité, tant de cruauté, tant de perfidie, n'avoient été développées à l'envi par des nations différentes. Jamais les villes n'avoient été plus souvent et plus inhumainement pillées; jamais les paysans n'avoient été réduits à un tel degré de désespoir. D'une extrémité à l'autre de l'Italie, chaque province avoit à son tour éprouvé toute la dureté des commandans étrangers, toute l'insolence et la rapacité des soldats. La Sicile, dont l'antique constitution n'étoit plus respectée depuis que son monarque régnoit sur la moitié de l'Europe, étoit si lasse du joug espagnol, que la crainte des supplices ne pouvoit arrêter les conspirations, et que l'emploi constant de la force la maintenoit seule dans l'obéissance. Le royaume de Naples, après avoir gémi sous le joug français, en étoit venu à le regretter, depuis que les soldats espagnols, cantonnés sans paie dans les campagnes, se revaloient sur les malheureux paysans des voleries des trésoriers royaux; depuis que les vice-rois accabloient le commerce par des monopoles, qu'ils multiplioient les asiles accordés aux brigands, et qu'ils abandonnoient tout soin de la justice. L'état de l'Église, ruiné par le caractère turbulent de trois pontifes qui s'étoient succédés avec une ambition égale, pleuroit encore les perfidies d'Alexandre VI, lorque Jules II et Léon X y appelèrent de nouveaux essaims

1526.

d'étrangers. La longue guerre de Pise avoit laissé dans la désolation une moitié de la Toscane; et dans le sac de Prato, cette contrée industrieuse avoit appris à connoître l'avarice et la cruauté des Espagnols. Dans toute l'étendue des États vénitiens, il n'y avoit pas un petit district qui n'eût éprouvé la brutale férocité des Allemands, et qui, dans les guerres excitées par la ligue de Cambray, n'eût été ravagé à plusieurs reprises. Gênes venoit tout récemment d'être livrée au pillage par le marquis de Pescaire et les Espagnols. Les états de Ferrare, qui avoient tenté si long-temps l'ambition de Jules II et de Léon X, avoient été arrosés de sang; ceux de Mantoue avoient été exposés aux mêmes ravages. La Lombardie, plus malheureuse que toutes les autres provinces, n'avoit cessé d'être le théâtre de la guerre depuis la première expédition de Charles VIII. Prise et reprise tant de fois par les Français, les Espagnols, les Allemands et les Suisses, elle ne savoit lequel de ces peuples barbares elle devoit regarder avec le plus d'effroi. Le Piémont et le Montferrat, sans être engagés pour leur propre compte dans la guerre, en devenoient chaque année le théâtre, et leurs malheureux habitans étoient punis par un parti d'avoir éprouvé les violences de l'autre.

CHAP. CXVII.
1526.

Dans cet état de souffrance universelle, dont

CHAP. CXVII. rien ne faisoit prévoir la fin, les vœux des
1526. Italiens, au défaut de paix, appeloient du moins une guerre nationale, une guerre dans laquelle ils combattroient, ils souffriroient pour leur liberté, pour leur indépendance, pour un gouvernement de leur choix, et non pour passer des mains d'un maître qu'ils détestoient à celles d'un autre qu'ils détestoient également.

Les circonstances ne sembloient pas moins favorables pour l'affranchissement de l'Italie, que cette disposition générale des esprits. La spoliation de François Sforza avoit dévoilé l'ambition insatiable de Charles-Quint; elle avoit révolté tous les sujets de ce malheureux prince, alors assiégé dans le château de Milan; il n'y en avoit pas un qui ne se crût appelé à prendre les armes pour défendre un souverain que l'Europe entière avoit reconnu, et en faveur duquel tant de traités avoient été conclus. En effet, la fermentation étoit universelle; les insurrections à Milan même étoient journalières; et l'armée de l'empereur, affoiblie par les désertions, manquant de munitions, mal payée, et ajoutant chaque jour par ses vexations à la haine universelle, loin de pouvoir faire tête à une attaque étrangère, ne sembloit pas même en état de se maintenir contre les habitans du pays.

A cette époque, Charles-Quint venoit d'épou-

ser Isabelle de Portugal, qui lui avoit apporté CHAP. CXVII.
en dot la somme prodigieuse de neuf cent mille 1526.
ducats. C'étoit ce qu'auroit coûté, pendant une année, le maintien d'une armée de vingt mille hommes de troupes suisses, les plus dispendieuses de toutes; mais tel étoit le désordre des finances de l'empereur, qu'alors même il avoit trouvé moyen d'être sans argent. La révolte des paysans, qui avoit commencé en Souabe, et qui menaçoit tout l'Empire, avoit mis l'Allemagne en feu. L'Espagne étoit mal remise de sa dernière guerre civile, et n'accordoit point encore à son monarque une très-prompte ou très-complète obéissance. La Hongrie, qui dans les deux siècles précédens avoit pris une si grande part aux affaires d'Italie, ne pouvoit plus s'y intéresser. Elle soutenoit seule, pour la défense de la chrétienté, le poids terrible de la guerre des Turcs; et le jeune Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, livra cette même année, le 29 août, la fatale bataille de Mohacz, où il périt avec la plus grande partie de sa noblesse; il donna ainsi à Ferdinand, frère de Charles-Quint, occasion de recueillir ces deux couronnes, mais aussi il détourna toute son attention vers les frontières des Turcs (1).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 406. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. II, f. 113. — *Ejusd. Vita di Ferdinando imperatore.* L. I, p. 17.

CHAP. CXVII. Les autres potentats, alarmés de l'ambition de
1526. Charles-Quint, qu'ils voyoient menacer en même temps, par le traité de Madrid, l'Italie et la France, faisoient des vœux pour que les Italiens se rendissent maîtres chez eux, et étoient disposés à leur accorder des secours. Le roi de France renonçoit à ses prétentions sur le Milanez et le royaume de Naples; le roi d'Angleterre exhortoit le pape à se mettre à la tête d'une ligue qui garantît, avec la liberté de son pays, celle de l'Europe.

Mais pour qu'un pays puisse s'affranchir du joug des étrangers, il faut des habitudes militaires dans le peuple, et de la résolution dans les chefs. L'une et l'autre qualité manquoit aux Italiens. L'infanterie commune, levée dans le pays, étoit universellement reconnue pour inférieure à celle des Allemands, des Espagnols et des Suisses. Ce n'est pas qu'on n'eût vu des corps particuliers, formés par de bons capitaines, prendre rang au nombre des meilleures troupes de l'Europe. Frédéric de Bozzolo, Renzo de Céri et Jean de Médicis avoient donné à leurs bandes italiennes une réputation à laquelle il n'y avoit aucune nation qui ne rendît hommage; mais la plupart des fantassins, engagés au mois, et licenciés à la fin de chaque campagne, ne pouvoient se comparer à ces troupes d'élite. D'ailleurs le caractère des sol-

dats n'indiquoit point celui de la masse de la population. Les gens de mauvaise vie, les vagabonds, les assassins étoient presque les seuls qu'on pût déterminer à entrer dans les armées; les paysans n'avoient aucune habitude du service, et les bourgeois étoient plus timides encore. Presque partout les sujets de l'état étoient désarmés; et si quelques gouvernemens avoient eu la sagesse d'enrégimenter et d'exercer leurs milices, l'esprit militaire n'existant point dans les chefs, n'avoit pu se communiquer à la masse du peuple. Aussi l'ordonnance des Florentins, qui étoit peut-être la milice d'Italie la mieux organisée, étoit-elle devenue un objet constant de ridicule par sa lâcheté.

Le courage d'esprit manquoit plus encore aux gouvernemens que le courage militaire ne manquoit aux troupes. Celui qui animoit autrefois les conseils de la république de Florence ne se trouvoit plus dans aucune partie de l'Italie. Les Vénitiens étoient célébrés pour leur prudence; mais leur système se bornoit à sauver le présent aux dépens de l'avenir, à échapper par adresse aux difficultés, et à compter sur l'œuvre du temps. Après avoir long-temps réussi, il devoit nécessairement amener enfin des revers. Clément VII, dont l'habile politique avoit été si long-temps admirée lorsqu'il n'étoit que conseiller de Léon X, et qu'on étoit persuadé qu'il

CHAP. CXVII. 1526. avoit tout calculé et tout prévu, manquoit essentiellement de résolution. Il ne savoit ni prendre son parti à temps, ni le soutenir avec constance; il sacrifioit follement, par avarice, ses moyens de défense; et lorsqu'il s'étoit ainsi livré aux mains de ses ennemis, il prenoit par pusillanimité des engagemens contraires à tous ses intérêts.

Cependant le pape et les Vénitiens étoient les deux seules puissances qui conservassent encore en Italie le sentiment de leur indépendance. C'étoit à eux à se mettre à la tête du dernier effort à tenter pour la liberté. Ils le sentoient: ils n'abandonnèrent point les projets formés pendant la captivité de François I[er]; et dès qu'ils surent son retour dans ses états, ils se hâtèrent d'envoyer à Paris leurs ambassadeurs, sous prétexte de le féliciter, mais dans le fait pour reconnoître ses dispositions, le détourner de l'observation du traité de Madrid, et l'engager plutôt à entrer avec eux dans une ligue qui mettroit des bornes à l'ambition et aux usurpations de l'empereur (1).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 357. — *Bened. Varchi stor. Fior.* Lib. II, p. 38. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. V., p. 354. — *Galeatius Capella.* Lib. V, f. 58. — *Franc. Belcarii.* L. XVIII, p. 572. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 315. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 280. — *Georgens von Frundsberg.* B. III, f. 61.

Les ambassadeurs du pape et de Venise n'eurent pas de peine à reconnoître les dispositions du roi. Il se plaignoit hautement de la contrainte qu'on lui avoit imposée en lui faisant signer le traité de Madrid, et de l'extrême dureté dont on avoit usé à son égard. Il répétoit que le serment qu'on avoit exigé de lui étoit bien moins valide et bien moins solennel que celui de son sacre, par lequel il s'étoit engagé envers ses sujets à ne pas démembrer la France. Sa mère, et sa sœur, madame d'Alençon, dont la négociation en Espagne avoit été infructueuse, professoient les mêmes sentimens. Les grands, comme le peuple, sembloient impatiens de laver l'affront reçu par leur roi; et en même temps les ministres français se hâtoient de déclarer aux ambassadeurs italiens, que, renonçant désormais à une ambition qui avoit été fatale à la France, ils n'élevoient plus de prétentions sur Milan ou sur le royaume de Naples, et qu'ils désiroient seulement que ces provinces ne grossissent pas le partage d'un monarque rival, mais que l'Italie entière fût libre et repoussât tout joug étranger (1). CHAP. CXVII. 1526.

Ces assurances sembloient propres à hâter la conclusion de la ligue italienne, qui, d'après le désir de François Ier, se négocioit en France

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 359. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 355. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 572.

CHAP. CXVII. 1526. pour que les ambassadeurs anglois y pussent intervenir plus facilement : mais ceux qui étudioient mieux le roi auroient pu reconnoître que son courage, sa confiance en sa fortune, et son ambition, avoient été domptés par le malheur; que désormais il ne désiroit plus que la paix; qu'il s'empresseroit de racheter au plus haut prix ses fils, qu'il avoit laissés en ôtage; et que pourvu que Charles-Quint ne lui demandât point de démembrer la France, pourvu qu'il renonçât à lui arracher la Bourgogne, François, de son côté, n'hésiteroit point à sacrifier la liberté de l'Italie; en sorte que lorsqu'il pressoit les Italiens de s'associer à lui, et de se compromettre pour lui, c'étoit seulement pour pouvoir ensuite traiter lui-même avec plus d'avantage, et vendre à un plus haut prix l'abandon de ses alliés (1).

François Ier avoit assemblé, à Cognac, les princes et les notables de son royaume; il les avoit consultés sur le traité qu'il venoit de signer, et il avoit reçu leur déclaration, qu'il n'avoit pas le droit d'aliéner la Bourgogne. Les états de cette province avoient protesté contre sa séparation d'avec le royaume, et François, depuis qu'il étoit en liberté, avoit refusé à M. de Lannoy, vice-roi de Naples, qui l'avoit suivi,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 360. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 357. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVIII, p. 573.

de ratifier le traité de Madrid. Peu après ce refus, il signa, le 22 mai 1526, un traité d'alliance avec Clément VII, les Vénitiens et François Sforza, qui, parce que le pape étoit à la tête de la confédération, fut nommé la *ligue sainte* (1). Henri VIII, sans vouloir en faire partie, lui promit cependant des secours. CHAP. CXVII. 1526.

Le but de cette ligue étoit de faire remettre en liberté les fils de François I[er] moyennant une rançon; de faire restituer le duché de Milan au duc François Sforza, et le comté d'Asti, avec la suzeraineté sur Gènes, au roi de France. Si Charles-Quint refusoit ces conditions, les confédérés, pour le forcer à les accepter, s'engageoient à réunir en Italie, à frais communs, une armée de deux mille cinq cents gendarmes, trois mille chevau-légers et trente mille fantassins, tandis que deux armées françaises pénétreroient, l'une en Lombardie, et l'autre en Espagne. Les confédérés devoient, en même temps, attaquer le royaume de Naples avec une flotte de vingt-huit galères vénitiennes et pontificales. Après qu'ils en auroient chassé les Espagnols, le pape devoit

(1) Histoire de la Diplomatie française. T. I, L. III, p. 340. — *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 368. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 22. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 163. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVIII, p. 574. — *Jacopo Nardi.* L. VII, p. 315. — Le traité est rapporté textuellement dans la Vie de George Frundsberg. L. IV, f. 62.

CHAP. CXVII. 1526. disposer de ce royaume en faveur d'un prince italien, qui paieroit au roi de France, en compensation de ses droits, une redevance annuelle de soixante et quinze mille florins (1).

Les confédérés sentoient la nécessité de ne pas perdre un jour pour faire avancer leurs troupes au secours du malheureux duc de Milan, qui, assiégé dans le château de sa capitale, avoit déclaré n'avoir pas des vivres pour tout le mois de juin (2). Les violences exercées à Milan par les troupes espagnoles y avoient bien causé un soulèvement; mais quoique le duc en eût profité pour tenter une sortie, il n'avoit trouvé ni secours, ni munitions préparées pour lui, et il avoit été obligé de rentrer dans le château, sans en avoir recueilli aucun avantage. La populace, de son côté, s'étoit arrêtée à piller la vieille cour où siégeoit le tribunal criminel, et elle avoit donné le temps aux Espagnols de se mettre en défense. Cependant Antonio de Leyva, qui les commandoit de concert avec Alfonse d'Avalos, marquis de Guasto, et cousin de Pescaire, sentant le danger de sa situation, avoit

(1) Histoire de la Diplom. franç. T. I, L. III, p. 340. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 368. — *Galeatius Capella.* L. V, f. 58. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 358. — *Arnoldi Ferroni Burdig.* L. VIII, p. 163. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 358.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 360. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 24.

promis aux Milanois, pour les calmer, qu'il re- tireroit de leur ville toutes les troupes qui n'é- toient pas absolument nécessaires au siége du château (1). D'autres Espagnols, dans le même temps, rançonnoient les états de Parme et de Plaisance, et l'autorité ecclésiastique du pon- tife, elle-même, étoit méprisée ou attaquée par les agens de l'empereur (2).

Le pape et les Vénitiens se pressèrent en effet, même avant que la ligue fût signée, de se mettre en état d'agir. Le duc d'Urbin, général des Vé- nitiens, s'avança sur l'Adda, avec toute sa gen- darmerie et six mille fantassins italiens; Guido Rangoni, général du pape, s'avança de son côté jusqu'à Plaisance, aussi avec six mille fantas- sins. Pour rendre redoutable l'une et l'autre armée, l'on sentoit le besoin d'y faire arriver des Suisses. Le moment étoit venu d'amener à leur conclusion les négociations avec les can- tons, commencées déjà depuis une année par l'évêque de Véruli : mais l'on avoit tellement exigé de lui qu'il évitât de prendre aucun en- gagement, de laisser pénétrer son secret, de

(1) *Galeat. Capella.* L. V, f. 60. — *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 362. — *Fr. Belcarii.* Lib. XVIII, p. 572. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. VIII, p. 317. — *Josephi Ripamontii hist. Mediol.* L. IX, p. 711.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 363. — Lettres de Clément VII à Charles-Quint, pour justifier le commencement des hostilités. *Apud Galeatium Capellam.* L. V, f. 59.

CHAP. CXVII. compromettre le pape, qu'il ne se trouva point
1526. en mesure de faire marcher les Suisses aussitôt qu'il l'auroit voulu. Jean-Jacques de Médicis, Milanois, qu'on désignoit par le titre de Châtelain de Musso, du nom d'un château dont il s'étoit emparé dans le voisinage des Grisons, et qui commençoit à s'élever par les armes et par l'intrigue, promit au pape de lever six mille Suisses, moyennant un demi-ducat d'engagement; Octavien Sforza, évêque de Lodi, qui prétendoit aussi avoir beaucoup de crédit auprès des cantons, promit d'en lever un nombre égal pour la république de Venise; et les confédérés se reposèrent sur les promesses de ces intrigans, auxquels ils confièrent leur argent au commencement de juin, en leur demandant la plus extrême diligence (1).

Mais, pendant ce temps, le roi de France avoit recommencé à négocier avec Charles-Quint; il lui offroit deux millions d'écus d'or pour la rançon de ses enfans, pourvu qu'à ce prix il pût garder la Bourgogne; en même temps il le menaçoit de la ligue prête à se former contre lui. Pour gagner du temps avec les confédérés, il refusoit de ratifier le traité de Cognac,

(1) Lettre de Giberto Datario à l'évêque de Veruli. Rome, 2 juin, 1526. *In Lettere de' Principi.* T. I, f. 184. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 365. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 359.

jusqu'à ce qu'il eût reçu la ratification de Clé- CHAP. CXVII.
ment VII et des Vénitiens ; et sous ce prétexte, 1526.
il ne payoit point les quarante mille écus promis chaque mois pour lever des Suisses, et il ne faisoit point avancer ses troupes (1).

Les alliés italiens avoient donné des ordres pour commencer les hostilités ; ils envoyoient chaque jour de nouveaux renforts à leur armée ; Vitello Vitelli étoit arrivé à celle du pape avec les troupes florentines ; Jean de Médicis s'y étoit rendu aussi, et il avoit été déclaré capitaine-général de l'infanterie italienne, tandis que Guicciardini l'historien avoit été nommé lieutenant du pape dans tous les états de l'Église, et qu'il étoit parti de Rome le 7 juin, pour se rendre auprès de l'armée, avec des pouvoirs presque illimités (2).

Mais, au milieu de ces préparatifs de guerre, les négociations continuoient toujours : Hugues de Moncade, qui se glorifioit d'avoir été formé à l'école de César Borgia, avoit été envoyé par Charles V, d'abord au roi de France, puis à Milan et à Rome, pour chercher à dissoudre la ligue, et

(1) Lettre à messer Capino, nonce du pape auprès du roi de France. De Rome, 5 juin. *Lettere de' Principi.* T. I, fol. 185. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 370.

(2) Lettre de G. M. Giberti à messer Capino. Rome, 9 juin 1526. *Lettere de' Principi.* T. I, f. 189. — *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 370. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 280.

CHAP. CXVII. à traiter séparément ou avec les Italiens ou
1526. avec les Français. Moncade n'avoit point voulu accepter les deux millions offerts par le roi en échange de la Bourgogne. Il avoit donné de bonnes espérances au duc de Milan; mais, comme il avoit jugé que celui-ci ne pouvoit pas se défendre long-temps encore, il n'avoit point voulu faire suspendre le siége du château. Arrivé auprès de Clément VII, il lui avoit offert à peu près tout ce que celui-ci pouvoit désirer pour l'Italie, sous condition que ni lui ni les Vénitiens ne se mêleroient plus du traité avec le roi de France. Clément, par honneur et par politique, avoit répondu que désormais il étoit engagé, et qu'il ne pouvoit plus accepter des conditions qu'il avoit vainement demandées auparavant à l'empereur. Tout se préparoit donc pour la guerre; et les capitaines impériaux, qui se trouvoient à Milan avec fort peu de troupes, entre un peuple poussé au désespoir par leurs mauvais traitemens, et des ennemis supérieurs en forces, regardoient déjà leur situation comme très-dangereuse (1).

Mais malheureusement pour l'Italie et pour le repos de l'Europe, les Vénitiens avoient confié

(1) Hugues de Moncade étoit au milieu de juin à Milan, d'où il se rendit à Rome. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 196, 201 et seq. — *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 371. — *Fr. Belcarii.* L. XVIII, p. 575.

le commandement de leur armée à François- CHAP. CXVII.
Marie de La Rovère, duc d'Urbin; et comme 1526.
le rang de ce général étoit fort supérieur à celui du comte Guido Rangoni, commandant des troupes du pape, le premier dirigeoit seul toutes les opérations des alliés. Le duc d'Urbin ne manquoit point de talens militaires, ni probablement de bravoure personnelle; mais prenant pour modèle Prosper Colonna, il avoit exagéré sa méthode. Il avoit réduit toute la tactique à l'art de prendre des positions inattaquables; quelque supériorité de nombre qui lui fût assurée, il évitoit toujours le combat : aucune circonstance ne lui paroissoit assez impérieuse pour le déterminer à une action hardie, et par son obstination à ne rien hasarder, il arrivoit à la certitude de tout perdre. Il déclara qu'il ne s'avanceroit point à portée de l'ennemi, jusqu'à ce que les Suisses qu'on lui avoit promis eussent joint son armée.

Les Suisses qu'on avoit annoncés au duc d'Urbin n'arrivoient point; les deux négociateurs chargés de les enrôler, avoient beaucoup moins de crédit auprès de cette nation qu'ils n'avoient voulu le faire croire; d'ailleurs une économie hors de saison avoit empêché le pape de prendre ses mesures à temps; Jean-Jacques de Médicis ne songeoit guère qu'à détourner à son profit une partie de l'argent qu'on lui avoit

CHAP. CXVII. confié pour cette négociation ; et Vespasien
1526. Sforza, évêque de Lodi, homme présomptueux, qui s'étoit fort vanté de son crédit, étoit à peine connu des Ligues suisses (1).

Antonio de Leyva et le marquis de Guasto, s'attendant à être attaqués aussitôt que les Suisses arriveroient, voulurent, avant cet événement, se mettre en sûreté vis-à-vis des Milanois, les dompter par la terreur, et rompre le traité qu'ils avoient conclu avec eux. Ils avoient secrètement fait entrer de nouveaux Espagnols dans la ville; ils leur avoient fait occuper les lieux forts : ils avoient donné l'ordre à toute leur armée d'avancer ; et désirant alors exciter un soulèvement, pour avoir occasion de punir le peuple, ils firent tuer devant eux, le 17 juin, un bourgeois qui avoit négligé de les saluer, et immédiatement après, trois de ses amis, qu'ils avoient vus déplorer son sort. Comme ils s'y étoient attendus, le peuple prit aussitôt les armes; mais les postes qu'ils avoient distribués par avance dans les maisons crénelées et dans les lieux forts qui dominoient les principaux passages, firent à l'instant pleuvoir des balles sur la multitude. Un grand nombre de Milanois furent tués, sans pouvoir faire presque

(1) Lettres de G. M. Giberti à l'évêque de Veruli, à monsig. de Pola, au châtelain de Musso; de Rome, 10 juin. T. I, f. 192 et seq. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 372.

aucun mal à leurs ennemis. Le combat duroit encore lorsqu'on annonça que le reste de l'armée étoit déjà devant les portes : l'effroi gagna les Milanois; Leyva, de son côté, ne vouloit point faire piller la capitale de la Lombardie, qu'il réservoit à une spoliation plus lente, plus régulière et plus cruelle. Un nouvel accord fut conclu avec le peuple, qui consentit à son désarmement, à l'exil de tous ses capitaines de milice et de tous ses magistrats (1). CHAP. CXVII. 1526.

Les violences des Impériaux n'étoient pas bornées à Milan, elles se répétoient dans toutes les villes, dans toutes les bourgades de la Lombardie, et elles excitoient partout le même ressentiment. Fabrice Maramaldo, officier calabrois, avoit été placé à Lodi par Antonio de Leyva, avec sept cents fantassins italiens à la solde de l'empereur, auxquels il permettoit de s'abandonner à la dernière licence. Louis Vistarini, gentilhomme de Lodi, qui servoit aussi dans l'armée impériale, ne put souffrir plus long-temps cette oppression de sa patrie; il surprit, dans la nuit du 24 juin, une petite tour sur un bastion de cette ville, où il y avoit seu-

(1) *Galeatius Capella.* Lib. V, f. 62. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 373. — Lettre de Guicciardini au comte Ruberto Boschetto. Plaisance, 18 juin 1526. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 206. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 577. — *Josephi Ripamontii.* L. IX, p. 714.

CHAP. CXVII. lement six hommes de garde, qu'il tua. Maître 1526. d'une poterne, sans que personne se fût encore aperçu de son entreprise, il sortit lui-même de la ville pour aller au-devant du duc d'Urbin, qu'il avoit fait avertir. Malatesta Baglioni fut le premier introduit dans Lodi, par cette poterne, avec trois ou quatre mille fantassins de Venise; et le duc d'Urbin le suivit peu d'heures après. Maramaldo surpris, fit cependant sa retraite en bon ordre dans la citadelle, où le marquis de Guasto vint bientôt le joindre de Milan avec trois mille Espagnols; mais, après un combat assez meurtrier, les Impériaux n'ayant pu reprendre la ville, se résolurent à évacuer aussi la citadelle, et ramenèrent toutes leurs troupes à Milan (1).

La prise de Lodi pouvoit être de la plus haute importance pour la ligue; le passage de l'Adda étoit assuré; la réunion de l'armée pontificale à celle de Venise ne présentoit plus de difficultés; la communication de Milan avec Crémone étoit coupée; aucun obstacle n'arrêtoit plus l'armée jusqu'aux murs de la première

(1) *Galeatius Capella*. Lib. VI, f. 64. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XVII, p. 374. — Lettres des 26 et 27 juin, de Gio. Batt. Sanga à monsig. di Pola. T. I, f. 225. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 26. — *Paolo Giovio Vita del card. Pompeo Colonna*, p. 163. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 360. — *Benedetto Varchi*. L. II, p. 39. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 578.

de ces deux villes, où le peuple invoquoit un CHAP. CXVII.
libérateur, et où le malheureux Sforza, assiégé 1526.
dans le château, ayant épuisé ses munitions, s'efforçoit néanmoins encore d'attendre l'arrivée des alliés. Il n'y avoit plus que vingt milles de marche de Lodi à Milan; il n'y en avoit pas davantage de Lodi à Pavie : en sorte que cette seconde ville paroissoit aussi menacée, et que les Impériaux, pour la défendre, devoient diviser leurs forces. L'armée alliée comptoit plus de vingt mille fantassins, une bonne artillerie, une gendarmerie et une cavalerie légère redoutables; tandis que les Impériaux n'avoient que trois mille Allemands, cinq ou six mille Espagnols, très-peu de chevaux, très-peu de vivres, et point d'argent (1).

Mais le duc d'Urbin joignoit à sa prudence exagérée, à sa défiance excessive des troupes italiennes, un désir secret de voir humilier Clément VII, avec toute cette famille de Médicis, dont il avoit si cruellement éprouvé l'inimitié. Il ne voulut jamais consentir, comme François Guicciardini et les capitaines de l'Église qui s'étoient réunis à lui le 26 juin, le demandoient avec instance, à marcher rapidement sur Milan. Le comble de l'imprudence, leur disoit-il,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 576. — *Galeatius Capella.* Lib. VI, f. 65. — *Josephi Ripamontii histor. Mediol.* L. IX, p. 715.

CHAP. CXVII. seroit de livrer bataille aux Impériaux avant
1526. d'avoir reçu le secours des Suisses. Tout ce qu'il consentit à faire pour les contenter, ce fut d'approcher lentement de Milan, en faisant trois ou quatre milles, de deux jours l'un, et passant l'autre journée dans son camp pour donner ainsi aux Suisses le temps d'approcher. En effet le 6 juillet, une première avant-garde de cinq cents Suisses vint le joindre à Saint-Martin, à trois milles de Milan, où il étoit parvenu; mais ses lenteurs avoient donné le temps au duc de Bourbon d'arriver de Gênes avec environ huit cents fantassins espagnols, et cent mille écus qu'il apportoit d'Espagne pour les troupes (1).

Malgré l'arrivée de ce renfort, la situation de l'armée impériale à Milan étoit extrêmement critique. Avec un nombre de troupes fort inférieur, elle devoit continuer le siége du château, contenir le peuple, partout prêt à se révolter, et défendre ou l'enceinte beaucoup trop vaste des faubourgs, ou, en les abandonnant, celle de la ville, qui étoit à peine tenable. Aussi les capitaines de la ligue se croyoient-ils assurés qu'à leur approche l'armée impériale se retireroit. Le duc d'Urbin lui-même partagea un jour cette confiance, et le 7 juillet il fit avancer son armée jusqu'à la portée de l'arquebuse; il tira même

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 378. — *Paolo Paruta hist. Venez.* Lib. V, p. 360. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 579.

quelques coups de canon contre les portes; mais découragé dès qu'il rencontra quelque résistance, il fit appeler dès le commencement de la nuit les capitaines de l'Église, et leur déclarant qu'il avoit donné ordre aux troupes vénitiennes de faire leur retraite, il leur conseilla d'en faire autant s'ils vouloient éviter une défaite. Les commandans des troupes de l'Église, et surtout Guicciardini pressèrent le duc d'Urbin, avec les plus vives instances, de révoquer cet ordre; ils ne savoient voir aucun danger dans leur position; mais le duc traitoit Guicciardini avec un dédain affecté, comme un homme de robe qui ne pouvoit comprendre les opérations militaires. Il fut inflexible; la retraite précipitée de l'armée au milieu de la nuit eut presque l'apparence d'une fuite; et si l'on en peut croire les avis que reçut la cour de Rome, lorsque le duc d'Urbin prit cette résolution pusillanime, les généraux impériaux avoient déjà donné des ordres pour évacuer Milan (1).

Le jour même de cette retraite ignominieuse, le 8 juillet, avoit été choisi par les alliés pour publier solennellement leur confédération à

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 379. — Lettre de Matteo Giberti à monsig. de Pola. Rome, 21 juillet 1526. T. I, p. 230. — *Galeatius Capella.* Lib. VI, f. 66. — *Fr. Belcarii.* Lib. XIX, p. 579. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 40. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 361. — *Paolo Giovio Vita di Pompeo Colonna*, f. 163.

CHAP. CXVII. Rome, à Venise et dans toute la France. Cet
1526. échec, dont la nouvelle suivit de si près celle de l'alliance, fut regardé par le peuple comme de mauvais augure pour la suite de la guerre (1). En effet, il sembloit confirmer l'expression proverbiale des Italiens, que les armes des Vénitiens et celles de l'Église n'avoient point de tranchant. La défiance qui cause la ruine de presque toutes les ligues, sembloit déjà se manifester dans celle-ci. Le roi de France n'avoit point agi encore, il aimoit mieux se reposer sur les efforts de ses confédérés que sur les siens; et il s'attachoit à des disputes de mots sur les articles du traité, pour retarder sa coopération. Le duc d'Urbin paroissoit n'avoir eu en vue que de compromettre le pape, sans exposer l'armée vénitienne qu'il commandoit, et Clément VII que toute difficulté rebutoit, que tout danger effrayoit, que toute dépense désespéroit, regrettoit déjà amèrement de s'être laissé engager dans la guerre. Une petite garnison espagnole établie à Carpi, arrêtoit les courriers dans l'état de Parme et de Plaisance, et rendoit peu sûr tout ce pays. Les Colonna dans leurs châteaux, le duc de Sessa et Hugues de Moncade sur les frontières du royaume de Naples, menaçoient Rome et l'état de l'Église, et déjà l'argent que le pape

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 382. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 282.

auroit dû préparer pour une longue guerre, CHAP. CXVII.
manquoit dès le commencement des hostilités (1). 1526.

Mais la douleur que causa la retraite de l'armée à tous les confédérés, n'étoit rien encore à côté de celle qu'éprouvèrent les malheureux habitans de Milan. Antonio de Leyva et le marquis de Guasto les jugeoient assez domptés pour n'avoir plus rien à craindre d'eux; et s'ils avoient encore observé quelque ménagement, quelque ombre de discipline ou de justice, ils y renoncèrent dorénavant. Ils ne recevoient aucun argent pour la solde de leurs troupes, et ils connoissoient assez Charles-Quint pour savoir qu'ils n'en devoient point attendre de lui; mais Milan pouvoit maintenir long-temps encore leur armée, dès qu'ils s'attribuoient la disposition de tout ce que la ville contenoit de richesses. Après avoir soigneusement désarmé les habitans, déjà fort diminués en nombre par la dernière peste, et par une continuelle émigration, ils mirent en quartier leurs soldats dans chaque maison; ils chargèrent les bourgeois de leur fournir non-seulement les vivres les plus délicats, mais tout ce qui tentoit leurs fantaisies, ou tout l'argent qu'ils demandoient pour les satisfaire. Toutes les boutiques étoient fermées, tous les métiers

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 383. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. V, p. 362.

CHAP. CXVII. 1526. étoient suspendus, tous les magasins étoient vides. Les propriétaires s'étoient efforcés de mettre à couvert leurs marchandises dans des cachettes; mais les soldats furetant partout, sous prétexte de chercher des armes, prenoient à discrétion tout ce qu'ils trouvoient. Les femmes et les enfans étoient sans cesse exposés à leur débauche; et lorsqu'un Espagnol avoit tout consumé, et ne trouvoit plus rien dans la maison de son bourgeois, il le forçoit, par des tourmens prolongés, à pourvoir à de nouveaux besoins. Plusieurs d'entr'eux tenoient leur hôte garotté dans la maison, pour être sûrs de le trouver sous leur main lorsqu'ils auroient quelque nouvelle demande à lui faire. Une garde sévère veilloit aux portes de la ville pour empêcher les habitans de s'enfuir en abandonnant toutes leurs propriétés; mais quoique le suicide ait toujours été infiniment rare chez les Italiens, chaque jour on apprenoit que plusieurs malheureux s'étoient précipités dans des puits, ou s'étoient étranglés pour se soustraire à une si atroce tyrannie. (1).

Lorsque le duc de Bourbon arriva à Milan, les habitans se flattèrent qu'il auroit plus d'égards que les autres capitaines impériaux, pour

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 386. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 63, 65 et cæt. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VIII, p. 317. — *Josephi Ripamontii.* L. IX, p. 715.

des états dont on savoit que Charles-Quint lui avoit promis l'investiture. Les gentilshommes milanois vinrent en députation auprès de lui, pour lui rappeler toutes les preuves d'attachement qu'ils avoient données aux intérêts de l'Empire. Bourbon lui-même en avoit été témoin; il savoit que c'étoit de la main de l'empereur qu'ils tenoient ce prince auquel on leur reprochoit d'être fidèles, tandis que les supplices qu'on leur infligeoit pour les en punir, passoient en cruauté ceux qu'on réserve aux criminels les plus odieux (1). Bourbon parut touché de compassion; il excusa ses compagnons d'armes sur la nécessité des temps, sur les besoins de l'armée; et en même temps il promit que si les Milanois pouvoient lui donner trente mille ducats, afin de satisfaire en partie l'avidité de ses soldats, il les retireroit tous de la ville. Il invoqua sur sa tête toutes les vengeances du ciel, s'il manquoit à cette promesse; et ses sermens obtinrent leur confiance; mais dans l'état d'épuisement où cette capitale autrefois si opulente étoit tombée, trente mille ducats étoient une somme énorme. Cependant chacun s'empressa de contribuer avec les derniers écus qui lui étoient restés; Bourbon reçut l'argent; mais manquant effrontément de parole, il ne retira point les soldats de la ville,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 387.

CHAP. CXVII. et ne donna point de sauvegarde aux habi-
1526. tans (1).

Le malheureux Sforza, enfermé dans le château de Milan, voyoit enfin approcher le moment où le manque de vivres le forceroit à capituler. Pour épargner le peu de munitions qui lui restoient, il se résolut à faire sortir trois cents de ceux qui étoient enfermés avec lui dans le château, sans être en état de le défendre. Comme les assiégeans n'y mirent point d'obstacles, ces malheureux traversèrent, dans la nuit du 17 juillet, les tranchées qui les entouroient: elles étoient si peu profondes, que quoique cette troupe ne fût composée que de vieillards, de femmes et d'enfans, elle les passa sans difficulté. Ces fugitifs, arrivés au camp de Marignan, représentèrent aux généraux de la ligue, d'une part, l'extrémité à laquelle le duc de Milan étoit réduit; de l'autre, la facilité de le secourir par le chemin qu'ils avoient suivi eux-mêmes (2).

Déjà cinq mille Suisses étoient arrivés au camp du duc d'Urbin, avec Jean-Jacques de

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 390. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 24. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 65. — *Josephi Ripamontii.* L. IX, p. 717.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 391. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 66. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 366. — Lettre de G. M. Giberti; de Rome, 21 juillet. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 230.

Médicis, chatelain de Musso; et quoique le duc CHAP. CXVIII.
voulût toujours attendre les troupes de la même 1526.
nation que le roi de France devoit fournir, mais qui n'arrivoient point, il se laissa entraîner par l'importunité de tous ses lieutenans, et il s'approcha jusqu'à deux milles de Milan; seulement il mit quatre jours pour franchir cette distance qu'un homme à pied parcourt aisément en trois heures, et il vint camper le 22 juillet entre l'abbaye de Casaretto et le Navilio. L'assiette de son camp étoit extrêmement forte; mais pour délivrer une garnison assiégée, il s'agissoit d'attaquer et non de se défendre. Tous les officiers du duc d'Urbin le pressoient de les mener aux tranchées; le châtelain de Musso et les Suisses le demandoient au nom de leur honneur; le duc différoit sans cesse, et il délibéroit encore le 24 juillet, lorsqu'il apprit que François Sforza, n'ayant plus de vivres pour la journée, avoit capitulé. En recevant cette nouvelle, le duc d'Urbin s'écria en plein conseil de guerre, qu'elle le soulageoit d'un pesant fardeau, puisque le désir de secourir un allié, alloit l'entraîner à commettre une imprudence (1).

Sforza avoit résisté jusqu'à la dernière extré-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 392. — *Galeatius Capellà.* L. VI, f. 67. — Mém. de mess. Martin du Bellay. L. III, p. 27. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 366. — *Jac. Nardi.* L. VIII, p. 318. — *Fr. Belcarii* Lib. XIX, p. 581.

CHAP. CXVII. mité; et quand il ne pouvoit plus tenir que
1526. quelques heures, il avoit encore obtenu de Bourbon une capitulation honorable, tant ce dernier concevoit d'inquiétude sur le siége du château de Milan, en présence d'une armée fort supérieure en nombre à la sienne. Sforza et tous ceux qui avoient été assiégés avec lui, purent se retirer en liberté où ils voulurent; les droits du premier furent réservés en leur entier, et Bourbon lui promit de le mettre en possession de la ville de Como, qui lui fut assignée pour sa résidence. Mais lorsqu'il s'y rendit, après avoir fait visite aux alliés dans leur camp, la garnison espagnole de Como refusa d'évacuer la ville: François Sforza de son côté ne voulut pas se mettre entre les mains des Impériaux. Il revint alors au camp des alliés, il ratifia la ligue que le pape et les Vénitiens avoient conclue en son nom avec le roi de France, et il fut mis en possession de la ville de Lodi, pour qu'une partie tout au moins du duché de Milan reconnût son autorité (1).

Les affaires de la ligue ne prospéroient pas davantage en Toscane; le pape avoit cru nécessaire de changer le gouvernement de Sienne, parce que ce petit état s'étoit seul déclaré pour

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 394. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 367. — Mémoires de M. Martin du Bellay. Lib. III, p. 28. — *Galeatius Capella.* Lib. VI, f. 68.

le parti impérial, et que placé entre Florence et Rome, il pouvoit servir aux ennemis de la maison de Médicis, pour l'attaquer dans l'une ou dans l'autre ville. Clément s'étoit d'abord engagé dans des intrigues avec des émigrés siennois, pour tenter de surprendre leur patrie; mais ces menées ayant été découvertes et punies, il avoit voulu ramener ces mêmes émigrés dans leurs foyers à force ouverte. Virginio Orsini, comte de l'Anguillara, Louis, comte de Pitigliano, Gentile Baglione et d'autres capitaines furent chargés de rassembler une petite armée sur les rives de l'Arbia. Ils se présentèrent le 17 juin devant les murs de Sienne, avec neuf pièces d'artillerie, douze cents chevaux, et plus de huit mille fantassins; mais une partie de ceux-ci étoient des paysans rassemblés dans l'état florentin, qui n'avoient ni habitude de la guerre, ni discipline, ni courage. L'armée s'étoit logée imprudemment dans un long faubourg qui n'avoit point d'issue latérale; et les commissaires avoient permis que les vivandiers embarrassassent par leur échoppes la seule rue qui leur servoit de dégagement, de manière qu'il ne lui restoit pas quinze pieds de largeur. Un si grand désordre régnoit dans cette armée, les soldats qui diminuoient tous les jours par la désertion, montroient tant d'indiscipline et de lâcheté, que Clément ne pouvant attendre

CHAP. CXVII.
1526.

CHAP. CXVII. 1526. une heureuse issue de cette expédition, envoya ordre de retirer l'artillerie et de s'éloigner. Cet ordre devoit s'exécuter le 26 juillet; mais le 25 à deux heures après midi, quatre cents soldats sortis de Sienne vinrent attaquer la garde qui couvroit l'artillerie; celle-ci, composée de Corses venus avec le comte de l'Anguillara, commença aussitôt à fuir. Dès que les vivandiers les virent venir sur eux, dans leur empressement de mettre en sûreté leurs effets, ils encombrèrent tellement la rue qu'il falloit traverser, de bêtes de somme chargées de ballots et de barils, qu'il n'y avoit plus de place pour se retirer ni pour combattre. La confusion augmenta la terreur panique. Aucun soldat n'écouta plus la voix de ses chefs; les fantassins, cavaliers, capitaines et vivandiers, ne formèrent plus qu'une seule cohue, dont la terreur sembloit augmenter à mesure qu'elle s'éloignoit davantage du danger. Huit mille hommes furent mis en déroute par quatre cents soldats; ils s'enfuirent pendant dix milles, et jusqu'à la Castellina, quoique les Siennois les eussent poursuivis à peine un mille hors de leur ville; ils abandonnèrent dix canons des Florentins, et sept des Pérousins qui furent conduits en triomphe à Sienne, avec tout leur équipage; et à la Castellina où ils étoient déjà fort loin des ennemis, ils firent fermer les portes, comme

s'ils couroient encore le plus grand danger (1). CHAP. CXVII.

La honteuse défaite des Florentins justifioit 1526.
peut-être en partie la résolution du duc d'Urbin, de ne reposer aucune confiance dans l'infanterie italienne, et d'éviter toute bataille. La ligue lui paroissoit avoir de grandes ressources pécuniaires, tandis que le désordre des finances de l'empereur exposoit sans cesse son armée à se dissiper faute d'argent. Cependant il auroit dû penser aussi que pour encourager les peuples, les rattacher à son parti, et resserrer les liens de la ligue, il avoit besoin de succès éclatans; qu'un état qui se défend seul contre plusieurs, peut se sauver en temporisant, parce qu'aucune lenteur n'excite en lui la défiance; mais que les ligues, sans cesse exposées à se dissoudre, ont d'autant plus de chances contre elles, que leurs opérations demandent plus de temps. Chaque revers peut leur enlever un de leurs confédérés, et lorsqu'elles annoncent de la défiance de leurs forces, elles éveillent bien davantage encore la défiance de leurs sujets.

Les confédérés, en effet, avoient déjà les plus

(1) Lettre de Francesco Vettori à Macchiavel; Florence, 7 août 1526. *In Lettere familiari a Macchiavelli.*, Opere, T. VIII, p. 211. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 394. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 284. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 360. — *Orlando Malavolti.* P. III, L. VII, f. 130. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 582.

CHAP. CXVII. fortes raisons de se défier les uns des autres ; et le
1526. pape surtout pouvoit à bon droit se plaindre d'être abandonné par ceux pour lesquels il s'étoit engagé dans le danger. Les rois de France et d'Angleterre s'étoient associés à la ligue d'Italie, mais ils avoient laissé perdre plus de la moitié du temps propre à entrer en campagne, sans donner aux Italiens aucun secours. La cour de Rome et le sénat de Venise ne purent croire qu'une si étrange négligence ne cachât pas quelque projet secret. L'évêque de Bayeux, ambassadeur de France à Venise, écrivit lui-même le 22 juillet au roi François Ier et à sa mère, pour demander à être rappelé, laissant voir assez clairement qu'il croyoit les Italiens trahis par la cour de France, et qu'il ne vouloit pas coopérer à la ruine de sa patrie (1). Jean-Baptiste Sanga, confident du dataire, et l'un des hommes d'état les plus habiles de Rome, fut envoyé en France et en Angleterre pour montrer à ces deux cours que leurs délais assuroient la victoire de l'empereur, pour démêler les vues secrètes de celle de France, et pour offrir à François Ier le duché de Milan, s'il étoit impossible de le faire concourir à la guerre d'une manière désintéressée ; car si la cour de Rome ne

(1) Lettres de l'évêque de Bayeux, de Venise, 22 et 23 juillet, au roi et à madame la régente. *Lettere de' Principi*. T. II, f. 1 et 2.

pouvoit obtenir son but principal de chasser CHAP. CXVII.
les barbares d'Italie, au moins croiroit-elle avoir 1526
eu quelque succès, si elle faisoit en sorte que leurs forces y fussent balancées (1).

La mission de Sanga en France convainquit les confédérés que le roi étoit de bonne foi, qu'il avoit pour le moment renoncé à toute ambition par rapport à l'Italie, et que sa mère et ses conseillers s'opposeroient vivement à ce qu'il prétendît de nouveau y dominer. Mais la lenteur inouïe des trésoriers pour payer l'argent promis, des généraux pour se mettre en marche, des marins pour appareiller, tenoit au goût désordonné de François Ier pour ses plaisirs, à sa nonchalance, et à l'extrême négligence avec laquelle le servoient ses ministres. Après avoir parlé avec vivacité sur les affaires, il en renvoyoit toujours la décision à son conseil; celui-ci, sur chaque article, faisoit de nouveau consulter le roi; mais le roi étoit à la chasse, ou bien il donnoit des fêtes, et deux ou trois jours se perdoient pour chacun des points qui n'auroient pas dû souffrir un retard d'une demi-heure (2). Sanga obtint enfin que le marquis de Saluces se mît en

(1) Lettre de G. M. Giberti à l'évêque de Bayeux; Rome, premier août 1526. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 3.

(2) Lettre de G. B. Sanga à G. M. Giberti; d'Amboise, 3 août 1526 : pleine de détails curieux sur la cour de France. *Lettere de' Principi*. T. II, f. 4 v.

CHAP. CXVII. mouvement pour entrer en Piémont, avec cinq
1526. cents lances françaises, et qu'une flotte de seize galères et quatre gallions sous les ordres de Piétro Navarro, appareillât des ports de Provence pour se joindre à celle des alliés italiens (1).

Le même nonce eut moins de succès en Angleterre, où Henri VIII et son favori, le cardinal Wolsey, refusèrent de prendre pour cette année aucune part aux affaires d'Italie, et ne lui donnèrent que de vaines promesses de secourir le pape l'année suivante, si l'ambition de l'empereur le mettoit en effet dans un danger réel (2). Ce danger existoit déjà. Charles-Quint faisoit armer dans les ports de Catalogne une flotte de vingt-cinq vaisseaux, destinée à ramener en Italie M. de Lannoy, vice-roi de Naples, avec sept ou huit mille hommes de vieilles troupes. On ne pouvoit savoir encore avec précision ni quand le vice-roi appareilleroit, ni où il comptoit descendre. Toutefois, la ligue, et surtout la cour du pape, voyoient avec inquiétude que les Impériaux avoient à leur disposition les ports de Gênes, et ceux de l'état de Sienne; qu'en débarquant dans les

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 398. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 362.

(2) Lettres de G. M. Giberti au protonétaire Gambara, nonce ordinaire en Angleterre; des 11 et 13 septembre 1526. *Lettere de' Principi*, T. II, f. 11.

premiers, ils mettoient en danger l'armée ita- CHAP. CXVII.
lienne de Lombardie; et dans les seconds, ils 1526.
menaçoient Florence ou Rome. Aussi le nonce du pape et l'ambassadeur vénitien sollicitoient-ils Piétro Navarro de mettre en mer avec la flotte française, et de se joindre à la leur, non-seulement pour disputer le passage au vice-roi, mais encore pour assiéger Gênes, et en changer le gouvernement (1).

L'attaque sur Gênes, à laquelle se préparoit déjà André Doria avec onze galères pontificales et treize vénitiennes, ne pouvoit réussir, si l'armée de terre ne la secondoit en même temps. Le duc d'Urbin, qui n'avoit pas voulu attaquer les Espagnols à Milan, avoit encore ce parti à prendre pour rétablir la réputation de son armée, et Guicciardini envoya Macchiavel auprès de lui pour l'en solliciter (2). Le duc avoit été joint par cinq mille Suisses; et un mois plus tard, ceux qu'avoit promis le roi de France arrivèrent aussi après des lenteurs infinies; de sorte qu'il en comptoit treize mille dans son armée. Il n'auroit plus eu de prétextes pour rester dans l'inaction; mais au lieu d'une entreprise vraiment utile, il s'attacha, le 6 août,

(1) Lettres du dataire à André Doria, et de Guicciardini à Pésaro. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 9 et 13. — *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 397.

(2) *Macchiavelli Legazioni.* T. VII, p. 456. *Istruzione.*

CHAP. CXVII. 1526. au siége de Crémone. Il le conduisit avec sa lenteur et sa timidité ordinaires; il y persista malgré les instances du pape et du commissaire général Guicciardini; et il rendit ainsi son armée inutile à la ligue jusqu'au 23 septembre, que Crémone capitula (1).

Pendant ce temps, les trois flottes de la ligue s'étoient enfin réunies à Livourne; et le 29 août, Piétro Navarro commença le siége de Gênes par mer. Les galères françaises avoient leur refuge à Savonne, celles du pape et celles des Vénitiens à Porto-Fino; et comme elles avoient réduit à leur obéissance la plus grande partie des deux rivières, qu'elles arrêtoient le commerce des Génois, et qu'elles leur faisoient déjà éprouver de grandes difficultés pour les vivres, il paroissoit probable que la ville ne tarderoit pas à capituler, lorsqu'elle seroit aussi attaquée par l'armée de terre (2).

Mais alors même, on put éprouver combien il est dangereux pour une ligue de perdre du

(1) *Lettera di Guicciardini al datario. Casanetto*, 24 septembre 1526. *In Lett. de' Princ.* T. II, f. 14. — *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 403. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 367. — *Galeatius Capella.* Lib. VI, f. 69. — Mém. de du Bellay, Liv. III, p. 28. — *Fr. Belcarii.* Lib. XIX, p. 583.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 402. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. V, p. 364. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 583. — Lettre de Giberti, datario, au proton. Gambara; Rome, 11 septembre 1526. T. II, f. 11.

temps, puisqu'elle reste exposée aux accidens CHAP. CXVII.
qui peuvent frapper séparément chacun de ses 1526.
membres. Le pape, découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus en Toscane et en Lombardie, et inquiet des rassemblemens de soldats que don Hugues de Moncade et le duc de Sessa faisoient dans les fiefs des Colonna, prêta l'oreille aux propositions d'accommodement que Vespasien, fils de Prosper Colonna, en qui il avoit une grande confiance, vint lui faire au nom de toute sa famille. Un traité fut signé entre eux, le 22 août, par lequel les Colonna s'engagèrent à évacuer Anagni, et à retirer tous leurs gens de guerre dans le royaume de Naples, qu'ils se réservoient de pouvoir défendre contre qui que ce soit; tandis que le pape leur promettoit le pardon de toutes leurs offenses, et supprimoit le monitoire qu'il avoit émis contre le cardinal Pompée Colonna. Après la signature de ces articles, Clément VII, toujours empressé de réduire ses dépenses, se hâta de licencier tous les gendarmes, et presque tous les fantassins qu'il avoit levés pour sa défense (1).

Mais Pompée Colonna, animé contre Clément VII d'une haine implacable, n'avoit fait

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 406. — *Galeat. Capella.* Lib. VI, f. 69. — *Paolo Giovio Vita di Pompeo Colonna*, p. 163. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 318. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 560.

CHAP. CXVII. entamer cette négociation avec lui que pour
1526. le surprendre plus sûrement. Don Hugues de Moncade, digne élève de César Borgia, lui avoit conseillé cette trahison, l'assurant que le désir de Charles-Quint étoit de faire périr Clément VII, ou tout au moins de le faire déposer par un concile, et que ce seroit à lui Colonna que la tiare seroit assurée par tout le parti impérial. Le duc de Sessa, ambassadeur ordinaire de l'empereur, venoit de mourir à Marino; Moncade le remplaçoit; il étoit l'âme de toutes les intrigues des Colonna, et il favorisoit les rassemblemens de troupes que faisoient ceux-ci dans leurs fiefs, autour du lac Albano (1).

Ces mouvemens militaires n'avoient pas pu échapper entièrement aux ministres du pape. Cependant ils ne s'attendoient encore à aucune hostilité, lorsque le matin du 20 septembre, ils apprirent que dès la nuit précédente les Colonna s'étoient emparés de la porte de Rome, auprès de Saint-Jean de Latran; qu'ils s'étoient avancés dans ces quartiers déserts sans y trouver aucune résistance, et qu'ils étoient enfin arrivés dans la place des Saints-Apôtres, où est leur palais. Le cardinal Pompée, Vespasien, auquel le pape avoit accordé tant de confiance,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 406.

et Ascagne Colonna, étoient à la tête de sept à huit mille personnes armées, presque toutes levées dans leurs fiefs (1). CHAP. CXVII. 1526.

Deux cardinaux furent envoyés aux Colonna pour savoir le motif de leur entrée hostile dans Rome, et réclamer l'observation de la paix conclue un mois auparavant; mais les Colonna refusèrent de les entendre. Deux autres cardinaux furent envoyés au Capitole pour appeler le peuple romain aux armes et à la défense du saint-siége; mais le peuple, qui attribuoit au pape tous les désordres de l'administration, et qui se réjouissoit de ses calamités, au lieu de s'armer, garnit sans défiance les fenêtres et les portes des boutiques, pour voir défiler les troupes des Colonna (2).

Celles-ci traversèrent le quartier le plus peuplé de la ville pour arriver au Ponte-Sisto; puis du quartier de Transtévère, elles suivirent le Borgo-Vecchio, jusqu'au Vatican. Clément VII vouloit les attendre dans son palais et sur son

(1) Lettre de Girolamo Negro à Anton. Micheli; de Rome, 24 octobre 1526. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 234. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 467. — *Paolo Giovio Vita di Pompeo Colonna*, p. 164. — *Paolo Paruta*, p. 368. — *Ben. Varchi.* L. II, p. 43. — Mémoires de du Bellay. L. III, p. 29. — *Jacopo Nardi*, Lib. VIII, p. 319. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 287.

(2) *Lettere de' Princ.* T. I, f. 234. — *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 407. — *Paolo Giovio Vita di Pompeo Colonna*, f. 164.

trône; il vouloit tenter si sa présence leur imprimeroit quelque respect, ou braver la mort dont le menaçoient leurs cris sacriléges. Les instances de ses cardinaux le déterminèrent enfin vers midi à se retirer au château Saint-Ange, lorsque les soldats remplissoient déjà son palais et le temple de Saint-Pierre, et qu'ils s'arrêtoient à piller ses meubles et tous ses ornemens sacrés. Pendant trois heures, l'église métropolitaine de la chrétienté et le palais du souverain pontife furent abandonnés à leur rapacité. Les soldats se répandirent ensuite dans les maisons des cardinaux et des courtisans; ils pillèrent aussi le tiers à peu près du Borgo-Nuovo; mais l'artillerie du château Saint-Ange les empêcha de s'en approcher davantage (1).

Lorsque la nuit fut venue, les Colonna retirèrent leurs troupes chargées de butin vers le quartier où ils ont leurs palais. Cependant Clément VII fit inviter don Hugues de Moncade, lieutenant-général de l'empereur, et qui paroissoit le chef de l'expédition, à une conférence au château Saint-Ange. Moncade se fit donner auparavant en ôtage deux cardinaux, neveux du pape. Il étoit loin de supposer que l'avarice ou la malversation des officiers ponti-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 408. — *Paolo Giovio Vita di Pompeo Colonna*, p. 165. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 361.

ficaux avoient été telles, qu'il n'y avoit pas, dans cette forteresse, des vivres pour vingt-quatre heures; en sorte qu'il auroit pu y prendre le pape à discrétion. Il se contenta de lui demander une trève séparée de quatre mois; elle fut bientôt conclue. Clément VII devoit immédiatement retirer toutes ses troupes sur la rive méridionale du Pô, faire abandonner à André Doria et à ses galères le siége de Gênes, pardonner aux Colonna, et à tous ceux qui l'avoient offensé, et donner des ôtages pour l'observation de ces conditions (1).

CHAP. CXVIII. 1526.

Pompée Colonna, et ses amis, furent désespérés d'un traité qui non-seulement renversoit leurs espérances, mais qui même les laissoit pour l'avenir à la merci du pape, malgré toutes les garanties qu'on demandoit de lui : mais Hugues de Moncade avoit obtenu son but, et la ligue étoit désorganisée. Guicciardini reçut au camp, devant Crémone, le 24 septembre, la nouvelle de la trève; le marquis de Saluces, avec les cinq cents lances françaises, si long-temps attendues, et si cruellement retardées, devoit arriver le lendemain. Guicciardini offrit de feindre, deux ou trois jours encore, qu'il n'a-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVII, p. 408. — *Vita di Pompeo Colonna*, p. 166. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 369. — *Galeatius Capella.* Lib. VI, f. 70. — *Bened. Varchi.* Lib. II, p. 44. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 288.

CHAP. CXVII. voit point eu de nouvelles de Rome, si, pendant ce temps, on pouvoit tenter quelque attaque importante sur Milan; mais il trouva la même irrésolution et la même timidité que de coutume dans les chefs auxquels il étoit associé, en sorte que le 7 octobre il ramena ses troupes à Plaisance, de l'autre côté du Pô (1). Jean de Médicis, il est vrai, ne le suivit pas; il déclara qu'il étoit à la solde du roi de France, et il demeura au camp de la ligue avec quatre mille fantassins (2).

1526.

Malgré le départ du contingent pontifical, l'armée de la ligue étoit toujours fort supérieure en forces à celle des Impériaux. Le marquis de Saluces y avoit amené cinq cents lances et quatre mille fantassins; on y comptoit encore quatre mille Italiens de Jean de Médicis, quatre mille Suisses, deux mille Grisons, et l'infanterie vénitienne, qui passoit pour forte de dix mille hommes, quoique elle fût toujours fort au-dessous du complet: mais le duc d'Urbin, qui la commandoit, sembloit chercher des prétextes pour éviter d'agir. S'il s'étoit montré seulement devant Gênes toujours bloquée, et souffrant cruellement, faute de vivres, il l'auroit déter-

(1) Lettre de Guicciardini au dataire, du 24 septembre. T. II, f. 14, *Lettere de' Princ.*

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 411. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 70.

minée à se rendre; au lieu de le faire, il demeura au camp devant Crémone jusqu'au dernier jour d'octobre. Il passa ensuite à Pioltello, où il engagea une assez forte escarmouche avec le duc de Bourbon, et il comptoit encore fortifier Monza, puis Marignano, et peut-être Biagrasso avant de s'approcher de Gênes (1). CHAP. CXVII. 1526.

Mais les Impériaux ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter ses tardifs projets. Charles-Quint, à qui les confédérés avoient dénoncé leur ligue seulement le 4 septembre, en lui dictant les conditions sous lesquelles ils consentoient à l'y admettre, les avoit refusées comme honteuses. Il continuoit à faire armer à Carthagène la flotte qui devoit ramener le vice-roi en Italie, avec six mille fantassins; en même temps il sollicitoit son frère Ferdinand de lui faire passer des secours d'Allemagne; mais comme il ne lui envoyoit point d'argent, que Ferdinand étoit fort pauvre, et que la défaite des Hongrois à Mohacz ouvroit l'Allemagne aux Turcs, ces renforts auroient pu tarder long-temps encore. L'armée qui défendoit le Milanez, après avoir achevé de consumer le pays, auroit à son tour été détruite par la misère, si le même George Frundsberg qui avoit conduit les Allemands au secours de Pavie, n'avoit suppléé, par sa fortune

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 411.

CHAP. CXVII. 1526. privée et par son crédit, à ce que Charles-Quint ne pouvoit faire. Son fils Gaspard étoit alors enfermé à Milan, comme il l'étoit l'année précédente à Pavie : George Frundsberg, pour le délivrer, appela à lui ses anciens compagnons d'armes ; il leur promit un nouveau et riche butin à rassembler dans ces campagnes d'Italie que les généraux ne protégeoient plus contre aucune déprédation. Il rappela vivement à leur souvenir cette vie de licence qu'ils avoient menée eux-mêmes, et que goûtoient encore leurs compagnons d'armes ; et il les détermina à le suivre avec un seul écu d'engagement, en se fiant à leur épée pour trouver une plus riche paie, et des provisions partout où ils passeroient. Il rassembla, entre Bolzano et Marrano, treize à quatorze mille landsknechts, avec cinq cents chevaux que lui avoit donnés l'archiduc Ferdinand, sous les ordres du capitaine Zucker, et vers le commencement de novembre il se mit en chemin pour l'Italie (1).

Les Vénitiens ne surent point fermer à Frundsberg le chemin des montagnes : il déboucha par Val-de-Sabbia, Rocca d'Anfo et Salò, et il arriva jusqu'à Castiglion delle Stivière, dans l'état

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 412. — *Anonimo Padovano, presso Muratori Annali d' Italia.* T. X, p. 197. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 371. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 362. — *Georg. von Frundsberg.* L. IV, f. 73, 75, 79.

de Mantoue. Le duc d'Urbin, pour lui barrer CHAP. CXVII.
le chemin, avoit établi son quartier à Vavrio 1526.
sur l'Adda, entre Trezzo et Cassano; il en repartit le 19 novembre, non point pour livrer bataille aux landsknechts, mais pour les inquiéter dans leur marche avec toute sa cavalerie légère, leur couper les vivres et enlever leurs traîneurs. Frundsberg sembloit incertain dans ses projets, et l'on ne pouvoit encore décider s'il vouloit passer l'Adda et marcher sur Milan, ou passer le Pô, et marcher sur Modène et Bologne. On trembloit déjà, à Florence et à Rome, que cette armée barbare, attirée par les richesses de ces deux capitales, ne vînt les saccager, et l'on n'avoit aucune force à lui opposer. Le 24 novembre, Frundsberg s'approcha de Borgoforte sur le Pô; il étoit entré dans cette riche campagne, entourée de rivières, qu'on nomme *le Serraglio* de Mantoue. Le duc d'Urbin le suivit, et Jean de Médicis le serroit de près avec son ardeur accoutumée. Comme il savoit que les Allemands étoient entrés en Italie sans artillerie, il se croyoit hors de portée de leur feu; mais le duc de Ferrare venoit de leur prêter quatre fauconneaux, et à la seconde décharge de ces pièces de campagne, Jean de Médicis eut la cuisse emportée. On le transféra à Mantoue, où il mourut le 30 novembre. Quoique âgé seulement de trente-neuf ans, il s'étoit

CHAP. CXVII. déjà acquis la réputation la plus brillante : de
1526. toute l'armée du duc d'Urbin, les ennemis ne redoutoient que lui. Sa valeur et son impétuosité s'étoient communiquées à tous ses soldats, qui continuèrent à faire un corps désigné, pour la seconde fois, par le nom de bandes noires; parce qu'ils changèrent de nouveau leurs étendards blancs contre des noirs, en signe de deuil, ainsi qu'ils l'avoient déjà fait une fois à la mort de Léon X (1).

Comme on voyoit chaque jour se développer, dans Jean de Médicis, la science militaire, la prévoyance et la justesse des aperçus; comme chaque jour il acquéroit de l'expérience et de la maturité, les Italiens se flattoient de le voir parvenir au premier rang parmi les généraux du siècle, et n'espéroient qu'en lui pour rétablir l'honneur de leurs armes et l'indépendance de leur patrie. Macchiavelli montroit cette confiance, dans une lettre qu'il écrivit à Guicciardini le 15 mars 1525, pour être communiquée au pape. Il vouloit que Clément VII, au lieu de s'engager lui-même dans une guerre qui l'ex-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 416. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 71. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 584. — *Vita di Pompeo Colonna*, f. 167 v. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 320. — *Giov. Cambi*, p. 293, 298. — *Scipione Ammirato*, Lib. XXX, p. 363. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 51. — *Fil. Nerli.* — L. VII, p. 144. — Du Bellay. Liv. III, p. 31. — Georg. v. Frundsberg. Liv. V, f. 86.

posoit si fort, et qui lui réussit si mal, aidât secrètement Jean de Médicis à former une compagnie d'aventure, comme celles du quatorzième siècle, et qu'en suivant cette carrière indépendante, celui-ci ne comptât que sur la guerre pour nourrir la guerre, et travaillât à l'expulsion des barbares d'Italie, afin de s'en faire pour lui-même une monarchie puissante. Mais le pape jugea ce projet trop hardi, et ne voulut pas l'adopter (1). CHAP. CXVII. 1526.

Après la mort de Jean de Médicis, le duc d'Urbin cessa de suivre et d'inquiéter les Allemands. Ceux-ci passèrent le Pô le 28 novembre, et répandirent une grande terreur à Modène, à Bologne, et jusqu'en Toscane. Cependant Frundsberg, après quelques jours d'incertitude, commença à remonter à petites journées le long de la rive droite du Pô, ravageant le territoire de Modène, de Reggio, de Parme et de Plaisance. Guicciardini, qui commandoit dans ces provinces au nom de l'Église, sollicitoit en vain le duc d'Urbin de venir à son secours : celui-ci, après lui en avoir donné quelque temps l'espérance, se fit défendre par le sénat de Venise de passer le Pô (2).

(1) *Macchiavelli Lett. familiari.* L. VIII, p. 191.

(2) *Fr. Guicciardini*, Lib. XVII, p. 416. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 363. — *Georgens von Frundsberg Kri.* B. IV, f. 81.

CHAP. CXVII. Frundsberg n'attaquoit aucune des villes fortifiées, mais il invitoit le connétable de Bourbon à venir s'unir à lui entre Plaisance et Alexandrie; et en effet, le dernier jour de l'année, il assit son camp entre la Nura et la Trebbia; tandis que Bourbon faisoit de vains efforts pour tirer son armée de Milan. Ses soldats, auxquels l'empereur devoit d'immenses arrérages, ne vouloient point quitter, sans être payés, une ville abandonnée à toutes leurs exactions et à tous leurs caprices. Bourbon, pour tirer quelque argent des Milanois, employa de nouvelles menaces et de nouveaux supplices; il fit condamner Girolamo Moroni à perdre la tête; et le jour même destiné à l'exécution, il lui vendit, pour vingt mille ducats, la liberté et la [illegible]. Mais Moroni, qui resta dès lors auprès de Bourbon, acquit bientôt, par la dextérité de son esprit et l'étendue de ses connoissances, un si grand crédit sur lui, que, de son prisonnier, il devint son conseiller le plus intime et l'arbitre de tous ses mouvemens (1).

1526.

Le pape avoit remarqué que dans le traité que Moncade lui avoit imposé le 21 septembre, au château Saint-Ange, les intérêts des Colonna avoient été sacrifiés à ceux de l'empereur; il augura qu'ils seroient de même abandonnés

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 419. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 71. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 585.

dans la suite. Quoiqu'il eût retiré son armée de Lombardie et sa flotte des mers de Gênes, en exécution de cette convention, il ne différa que peu de jours à faire éclater son courroux contre les Colonna. Il avoit rappelé à Rome Vitello Vitelli, avec quelques centaines de chevaux, deux mille Suisses et trois mille fantassins italiens (1). Dès qu'il eut rassemblé cette petite armée, il l'envoya dans les fiefs des Colonna, en lui donnant l'ordre de brûler et de détruire tous leurs villages. Les riantes collines qui entourent le lac d'Albano, et tout le pays qui s'étend de là jusqu'aux frontières de l'Abruzze, furent alors exposés à une dévastation dont on pourroit encore distinguer aujourd'hui les traces. Marino et Montefortino furent brûlés, Gallicano et Zagarolo furent rasés, quatorze autres villages furent saccagés et détruits, et l'état romain fut inondé d'une multitude de vieillards, d'enfans et de femmes, réduits à mendier leur pain. En même temps, un monitoire priva le cardinal Colonna de sa dignité, et condamna toute sa famille comme coupable de rébellion et de trahison. Subiaco, qui étoit

CHAP. CXVII. 1526.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XVII, p. 410. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 32. — *Ben. Varchi*. L. II, p. 48. — *Vita del card. Colonna*, f. 167. — Lettres du dataire au card. Trivulzio, légat à cette armée, du mois de décembre 1526. *Lett. de' Principi*. T. II, f. 24 et seq.

CHAP. CXVII. le château favori de Pompée Colonna, fut traité

1526. avec la plus excessive cruauté : on usa de moins de rigueur envers Ghinazzano, où Prosper Colonna avoit bâti un palais magnifique. La citadelle de Montefortino et le château de Rocca di Papa, résistèrent seuls à toutes les attaques des troupes de l'Église (1).

Pendant le même temps, la flotte de Carthagène, dont on avoit craint si long-temps l'arrivée, avoit mis en mer; elle portoit, avec le vice-roi Lannoy, trois cents chevaux, deux mille cinq cents Allemands et trois ou quatre mille Espagnols. Clément VII n'hésita point à ordonner à André Doria de retourner à la flotte alliée, et de disputer le passage aux Espagnols. Mais Louis Armèro, amiral des Vénitiens, étoit entré à Porto-Vénère avec une moitié de ses galères; Piétro Navarro étoit en station devant le promontoire de San-Fruttuoso, qui sépare le bassin de Gênes de celui de Porto-Fino, et il n'avoit que dix-sept galères avec lui, lorsque, avant l'époque où il l'attendoit, il vit paroître, au mois de novembre, la flotte du vice-roi, forte de trente-six galères. Il n'hésita pas à l'attaquer, et à appeler à soi Louis Armèro :

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 414. — *Paolo Giovio Vita del cardin. Colonna*, f. 168. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, f. 319. — *Lettere al cardin. Trivulzio. Lettere de' Princ.* T. II, f. 35 et seq.

le gros temps empêcha celui-ci de sortir du port, et déroba bientôt la flotte espagnole aux attaques de Navarro et d'André Doria; ce ne fut, il est vrai, qu'après avoir perdu deux galères, et en avoir eu trois autres de si endommagées, qu'il restoit peu d'espérance de les sauver (1). CHAP. CXVII. 1529.

Le vice-roi vint se mettre à couvert de la tempête et de la poursuite de ses ennemis, dans le port de Santo-Stéfano, de l'état de Sienne. Si là il avoit débarqué sa troupe et marché aussitôt sur Rome, il y auroit trouvé peu de résistance, et la cour du pape avoit déjà perdu tout espoir (2). Mais Lannoy, qui arrivoit en Italie, ne savoit pas au juste quel étoit l'état des alliés : il avoit trouvé beaucoup de résistance sur mer, il pouvoit en attendre une égale sur terre; il jugea plus convenable de continuer sa route vers Gaëte, où il débarqua ses troupes. Là, le pape lui envoya le général des Franciscains, pour entrer en traité avec lui; et Lannoy parut fort disposé à écouter des propo-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 414-416. — *Paolo Giovio*, f. 167. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 365. — *Petri Bizarri.* L. XIX, p. 463. — *Uberti Folietæ.* Lib. XII, p. 729. — *Agostino Giustiniani.* L. VI, f. 278. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 320.

(2) Lettre du dataire au nonce en Angleterre; Rome, 7 décembre 1526. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 20.

CHAP. CXVII. sitions. François Guicciardini négocioit d'autre part, au nom du pape, avec le duc de Ferrare; il lui offroit la restitution de Modène et de Reggio, moyennant un payement de deux cent mille ducats, et en même temps le commandement de l'armée de la ligue; mais ces propositions arrivèrent trop tard, et Alfonse d'Este, qui étoit demeuré long-temps incertain entre les deux partis, venoit de traiter avec l'empereur (1).

1526.

Quelque espoir d'une paix générale sembloit luire de nouveau : l'empereur paroissoit se relâcher de ses prétentions, et les alliés étoient rebutés d'efforts qui avoient obtenu jusque alors si peu de succès. Mais quoiqu'on parût d'accord sur plusieurs points, la complication des intérêts et la distance des potentats retardoient et entravoient la négociation. Tandis qu'on demandoit des instructions à Paris, à Madrid et à Londres, pour un traité négocié à Rome, les événemens marchoient avec rapidité; et celui qui avoit obtenu quelque avantage, se hâtoit de retirer les concessions qu'il avoit faites. Ainsi le temps s'écouloit sans qu'on arrivât à aucun résultat; et l'année 1526, qui avoit été signalée par tant de souffrances et de

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. XVII, p. 414. — Lettre du dataire au protonotaire Gambara, nonce en Angleterre. *Lettere de' Principi*. T. II, f. 21.

misères, laissoit, en se terminant, prévoir, pour la suivante, plus de malheurs et de désastres encore (1). CHAP. CXVII. 1526.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVII, p. 421. — Lettre du dataire à l'évêque de Bayeux, pour justifier la conduite du pape. Rome, 17 décembre 1526. *Lett. de' Principi.* T. II, f. 30.

CHAPITRE CXVIII.

Le connétable de Bourbon conduit l'armée impériale vers la Toscane : Clément VII, après avoir obtenu des avantages dans le royaume de Naples, traite avec le vice-roi ; prise et sac de Rome. Florence se remet en liberté.

1527.

CHAP. CXVIII. 1527. L'ITALIE depuis long-temps abandonnée aux ravages des nations barbares, éprouvoit des calamités toujours croissantes. Ses habitans étoient déjà parvenus au plus haut terme de la civilisation ; ils étoient déjà en possession de toute la gloire que les lettres, les arts, les sciences, devoient jamais leur procurer ; ils connoissoient toutes les jouissances que la vie sociale peut promettre, et ils étoient plongés dans un abîme de misères, que les progrès qu'ils avoient faits jusque alors, rendoient plus douloureuses pour eux. Cependant tous les maux précédens étoient peu de chose, à côté de ceux que devoit amener l'année 1527, année de honte pour ceux qui les accablèrent, et de désolation pour eux ; année dans laquelle les fléaux de la peste, de la guerre

et de la famine se combinèrent pour les écraser, CHAP. CXVIII.
et dans laquelle chacun d'eux fut aggravé par 1527.
des circonstances jusque alors inouïes.

Presque toutes les calamités qui frappent les peuples, s'adoucissent en se prolongeant; l'habitude rend les unes supportables; pour d'autres, l'expérience apprend à les prévenir : les efforts combinés de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, rétablissent en peu de temps quelque ordre, là où tout paroissoit d'abord confusion et anarchie. Mais la guerre devient d'autant plus cruelle pour le malheureux pays qui en est le théâtre, qu'elle a duré plus longtemps. Les besoins sont les mêmes, la consommation ne diminue point; mais les provisions sont épuisées et la reproduction a cessé. Les exactions de l'année précédente semblent un titre pour en requérir de semblables, tandis que c'est justement parce qu'on a beaucoup payé qu'il ne reste plus moyen de payer encore. Dans l'esprit des soldats, l'honneur des armes se sépare toujours plus des anciennes notions de justice, de morale, d'humanité. Ceux qui, sortant de la maison paternelle, auroient encore rougi de toute violence non nécessaire, de tout attentat contre la propriété au-delà de ceux que justifient les lois de la guerre, s'accoutument après quelques campagnes à ne reconnoître de législation que la force, à se jouer de la douleur et de la misère des autres, à s'enorgueillir de leur

CHAP. CXVIII. propre insensibilité. Souvent sans que leur
1527. cœur soit corrompu, ils adoptent comme esprit de leur état, l'esprit du plus farouche de leurs compagnons d'armes; l'opinion de leur corps, au lieu d'être un soutien pour leur morale, est un abîme dans lequel toutes les énormités tombent inaperçues. Ils détruisent alors pour détruire; ils maltraitent pour s'amuser à voir souffrir, et leur cœur endurci ne conserve plus aucun de ces sentimens pieux que les leçons de leurs mères y avoient développés.

C'est à cet état de férocité qu'étoient alors arrivés les soldats qui dévoroient l'Italie. Ceux que Bourbon commandoit à Milan, avoient pendant toute une année vécu à discrétion chez de malheureux bourgeois abandonnés à tous leurs mauvais traitemens. Ils les tenoient garottés dans leurs propres maisons, pour leur arracher, par des tortures, tout ce qui pouvoit satisfaire leurs caprices. Ils s'étoient fait un jeu de déshonorer sous leurs yeux leurs femmes et leurs filles. Leurs oreilles s'étoient endurcies aux cris de désespoir de ces infortunés; et quand leur hôte prisonnier s'échappoit de leurs mains pour se précipiter par une fenêtre, ou se jeter dans un puits, afin de finir ses misères, l'avare Castillan s'en consoloit, en pensant qu'apparemment il ne lui restoit plus rien à perdre, et il saisissoit un autre Milanois pour le livrer aux mêmes tortures.

Les Allemands que Frundsberg conduisoit en Italie, s'ils ne s'étoient pas encore souillés par les mêmes cruautés, avoient du moins été tirés de leur patrie par le récit qu'on leur en avoit fait. C'étoit en leur promettant d'abandonner de même à leur discrétion les riches habitans des villes, qu'on les avoit déterminés à former une armée, sans pouvoir leur offrir aucune solde. Ils connoissoient le désordre de leur empereur, et la pauvreté de leur capitaine; mais on leur avoit promis les vins et les femmes de l'Italie, et c'étoit à leurs avides mains à se pourvoir elles-mêmes d'une solde. CHAP. CXVIII. 1527.

Cependant cette solde qu'on ne leur donnoit jamais, leur étoit due : les mois couroient; et la dette reconnue de leurs généraux s'augmentoit sans cesse. Les soldats savoient bien qu'ils ne seroient pas payés, mais ils n'abandonnoient pas pour cela leurs prétentions. Ils s'en faisoient un droit au contraire, pour rejeter absolument le joug de toute discipline. Si un capitaine plus humain vouloit s'interposer en faveur de quelque malheureux habitant, le soldat lui demandoit aussitôt sa solde arriérée : il la demandoit encore si on lui imposoit un service fatigant ou désagréable; si on vouloit le faire sortir d'un cantonnement où il se trouvoit bien. En répondant *payez-moi*, il étoit sûr d'imposer silence à tous ses supérieurs, et il com-

CHAP. CXVIII. mençoit à se rendre aussi redoutable à ses chefs
1526. qu'à ses hôtes.

L'arrivée de Frundsberg faisoit désirer aux généraux impériaux de profiter pour quelque action d'éclat d'une armée aussi considérable qu'étoit la leur, et leur intérêt plus encore que leur compassion leur faisoit désirer de mettre un terme aux souffrances des Milanois. Mais les Espagnols refusèrent de sortir d'une ville où ils s'étoient trouvés si bien ; ils demandoient à grands cris toutes leurs soldes arriérées ; et si l'on ne pouvoit pas les leur donner, ils vouloient que les généraux chassassent de Milan tous les bourgeois qui, disoient-ils, les affamoient, et qu'ils ne laissassent dans la ville que les femmes et les domestiques, pour les nourrir et les servir. En même temps ils se portèrent en foule à piller les églises et les lieux jusque alors respectés (1). Il fallut tout l'art de Bourbon, tout le crédit d'Antonio de Leyva et du marquis de Guasto, pour faire partir l'un après l'autre pour Pavie, les bataillons auxquels on réussissoit à payer cinq mois de soldes échues. Les remises sur Gênes que Charles V avoit envoyées, les tributs arrachés à l'Italie, les sommes empruntées ou exigées sur le crédit de tous les généraux, furent employées à payer ces cinq

(1) *Galeatius Capella*. Lib. VI, f. 71.

mois de solde; et l'avant-dernier jour de janvier, les troupes conduites par Bourbon, passèrent le Pô. Mais en commençant cette expédition, il ne restoit déjà plus rien dans la caisse militaire, ni pour les dépenses nécessaires de la marche, ni pour payer les troupes de Frundsberg, auxquelles celles de Bourbon alloient se réunir (1). CHAP. CXVIII. 1527.

Lorsque les deux corps d'armée eurent fait leur jonction sur les bords de la Trebbia, le duc de Bourbon se trouva avoir sous ses ordres treize ou quatorze mille Allemands, amenés par Fruudsberg, cinq mille Espagnols, deux mille Italiens, cinq cents hommes d'armes, et le double à peu près de chevau-légers (2). La première ville qu'il trouvoit sur sa route étoit Plaisance; il resta une vingtaine de jours dans son voisinage, peut-être espérant que la lâcheté des troupes pontificales lui en ouvriroit les portes; peut-être incertain sur ce qu'il devoit faire. Pendant ce temps, il pressoit Alfonse d'Este, duc de Ferrare, de prouver son attachement à la cause impériale, dans laquelle il venoit de s'engager,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 423. — *Galeatius Capella.* Lib. VI, f. 72. — Lettre du dataire Giberti au comte Filippino Doria; de Rome, 4 février 1527. T. II, *Lett. de Princ.* f. 49. — *Scip. Ammirato.* L. XXX, p. 364.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 365. — *G. Frundsberg Kriegssthaten.* B. V, f. 83.

CHAP. CXVIII. en lui fournissant de l'artillerie et de l'argent.
1527. Alfonse ne craignoit guère moins le voisinage d'une bande aussi redoutable, que s'il avoit été en guerre avec l'empereur. Il s'efforça donc de persuader au connétable de Bourbon, que le seul parti à prendre étoit d'aller en avant, de frapper ses ennemis au centre de leur puissance, ou à Florence ou à Rome, et de nourrir ses troupes dans un pays toujours nouveau. Il lui représenta que lors même qu'il arriveroit à prendre Plaisance, les avantages de cette conquête ne compenseroient point la perte d'argent, d'hommes et de temps qu'il feroit pour s'en rendre maître. Bourbon sentit la justesse de ce conseil, et comme il avoit été accompagné d'un subside payé par le duc de Ferrare, Bourbon, avec cet argent, donna deux écus par homme à chacun des Allemands conduits par Frundsberg; c'étoit le premier payement qu'ils touchoient depuis leur entrée en Italie (1).

Bourbon se mit ensuite en marche suivant la route de Bologne, mais avec une extrême lenteur. Sa situation étoit infiniment dangereuse, car n'ayant point d'argent pour faire venir des vivres, et presque point de cavalerie pour aller

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 423. — Lettre à Nicolo Capponi; de Rome, 7 février 1526. T. II, f. 61, *Lett. de' Princ.* — Lettre de Giberti au card. Trivulzio, du premier mars. *Ibid.* f. 55. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 588. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 384.

en recueillir au loin, il étoit obligé de distri- CHAP. CXVIII.
buer sa troupe sur une très-grande étendue de 1527.
terrain pour qu'elle pût vivre de ce qu'elle trouvoit dans le pays. Mais Bourbon avoit à faire à un général trop lent et trop précautionneux pour avoir à craindre de lui aucune surprise. Le duc d'Urbin après avoir long-temps hésité s'il passeroit le Pô avec l'armée vénitienne, s'étoit arrêté au projet bizarre de tenir toujours le duc de Bourbon entre deux armées qui refuseroient également de combattre. L'une en avant, commandée par le marquis de Saluces, et composée des Français, des Suisses et des soldats de l'Église, devoit reculer à mesure que Bourbon avanceroit, et laisser des garnisons dans toutes les villes sous les murs desquelles il passeroit. L'autre en arrière, que le duc d'Urbin commanderoit, devoit être composée de toutes les troupes vénitiennes, et devoit suivre les Impériaux à trente milles de distance, pour les inquiéter dans leur marche, couper leurs communications, et les empêcher de recevoir des renforts (1).

Un tel projet n'étoit pas fait pour rassurer les pays que menaçoit Bourbon, et particulièrement la Toscane et l'état de Rome (2). Car l'armée du

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 430. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 389.

(2) Nicolo Capponi écrivit au pape pour lui représenter les

CHAP. CXVIII. 1527. marquis de Saluces devoit chaque jour s'affoiblir par les garnisons qu'elle laisseroit, et l'on connoissoit assez le duc d'Urbin et les Vénitiens pour être assuré que le premier ne s'éloigneroit jamais beaucoup des frontières de Venise. Mais le duc d'Urbin persistant dans son système, de ne jamais combattre, pour se conserver la réputation d'invincible, n'étoit pas facile à persuader. D'ailleurs, il attendoit pour lui-même quelque bénéfice de l'effroi de Clément VII et des Florentins; c'étoit pour lui un moyen d'obtenir d'eux la restitution de San-Léo et du comté de Montéfeltro; et il prit prétexte d'une légère fièvre dont il fut atteint le 3 janvier à Parme, pour se faire porter à Casal-Maggiore, puis à Gazzuolo, où il resta jusqu'au milieu de mars, laissant le champ libre aux Impériaux (1).

Pendant que Bourbon s'avançoit lentement vers Bologne, d'autres armées combattoient dans le voisinage de Rome, et Clément VII régloit sur leurs progrès des négociations qui ralentissoient le courage de ses généraux. Le roi de France, qui encourageoit toujours le pape par les promesses

dangers de Florence. La réponse, écrite par un secrétaire de Clément VII, Rome, 7 février, expose le plan de défense du pape. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 48.

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 431. — Lettre de Guicciardini à l'évêque de Bayeux. Parme, 8 janvier. *Lett. de' Princ.* T. I, f. 182.

les plus splendides, ne faisoit cependant jamais arriver à temps ni les soldats, ni les subsides qu'il avoit promis. Renzo de Céri, qui s'étoit acquis beaucoup de crédit dans l'armée française par la défense de Marseille, étoit arrivé le premier décembre de l'année précédente à Savonne avec deux galères françaises, et trois jours après il avoit été suivi par le reste de la flotte française, qu'on avoit dès lors envoyée devant Gênes avec les galères du pape et de l'Église pour recommencer le blocus de cette ville (1). Renzo étoit ensuite arrivé à Rome avec le comte René de Vaudémont, auquel on songeoit à assurer le royaume de Naples, en lui faisant épouser Catherine de Médicis, nièce du pape, depuis si fameuse comme reine de France (2). Le comte de Vaudémont étoit frère du duc de Lorraine; et comme François I[er] abandonnoit ses prétentions à la couronne de Naples, on pensoit à faire revivre dans la maison de Lorraine les anciens droits que lui avoit transmis la maison d'Anjou.

L'arrivée d'un prince français à l'armée destinée contre Naples fit supposer au pape que le roi accompliroit enfin des promesses si souvent répétées, et que les subsides promis, les Suisses,

(1) Lettre du dataire au cardinal Trivulzio. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 22.

(2) *Paolo Paruta.* L. V, p. 378. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 424. — *Bened. Varchi.* Lib. II, p. 49.

CHAP. CXVIII. les gendarmes français, tout arriveroit enfin.
1527. On lui annonçoit en effet que l'argent qu'il attendoit lui seroit incessamment apporté par messire Martin du Bellay, seigneur de Langey, le même qui nous a laissé les meilleurs mémoires français sur cette époque (1). Et dans cette confiance, l'armée de l'Église, sous les ordres du cardinal Agostino Trivulzio, et de Vitello Vitelli, s'organisa à Férentino, tandis que le vice-roi étoit àCeppérano avec celle de Naples (2).

Ce dernier avoit rassemblé environ douze mille hommes; mais sur ce nombre à peine la moitié étoient des troupes de ligne venues avec lui d'Espagne; le reste étoit des milices du royaume de Naples, dont on faisoit peu de cas. Vers la fin de l'année précédente, il les avoit conduites au siége de Frusolone, bourgade qui n'est point entourée de murailles, mais dont la situation est assez forte. Lannoy s'y laissa surprendre le dernier jour de janvier, et fut forcé de regagner avec assez de perte les frontières du royaume de Naples (3).

(1) Lettre du dataire au card. Trivulzio, 8 mars 1527. T. II, *Lett. de' Princ.* f. 58.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 424. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 49.

(3) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 427. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 378. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 589. — *Scipione Am-*

Cet avantage, et les sollicitations et les promesses de l'ambassadeur de France, et les espérances que donnoit Russel, ambassadeur d'Angleterre, déterminèrent Clément VII à tenter la conquête du royaume de Naples. Renzo de Céri, avec six mille hommes, devoit pénétrer dans l'Abruzze, ranimer le parti du comte de Montorio, et s'emparer d'Aquila, qui, en effet, lui ouvrit ses portes : l'armée principale devoit marcher par San-Germano sur Naples, et la flotte alliée, sous les ordres de Piétro Navarro, à qui le pape fit abandonner le blocus de Gênes, devoit menacer les rivages de Campanie (1). CHAP. CXVIII. 1527.

Ces diverses expéditions se commencèrent en même temps au milieu de février avec assez de succès : le vice-roi, inquiet sur ses moyens de défense, se retira à Gaëte, et don Hugues de Moncade à Naples. La flotte pilla Molo di Gaëta, prit Castellamare, Stabbia, Torre del Gréco, Sorrento, et enfin Salerne; Renzo de Céri eut de son côté des succès dans l'Abruzze, où il prit Siciliano et Tagliacozzo (2). Si la guerre avoit été

mirato. L. XXX, p. 365. — Lettre du dataire de Rome, 4 févr. *Lett. de Princ.* T. II, f. 49 v.

(1) Lettre du dataire au comte Filippino Doria, pour rappeler la flotte; Rome, 4 février 1527. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 49 v. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 428.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 429. — *Paolo Paruta.* L. V, f. 379. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 33. — *Fr. Bel-*

CHAP. CXVIII. 1527.

poursuivie avec autant de vigueur qu'elle fut commencée, elle auroit pu avoir une heureuse issue. Mais il suffisoit que les soldats sentissent qu'ils obéissoient à des prélats, pour que leurs prétentions fussent beaucoup plus élevées que celles d'aucune autre troupe, et leurs services beaucoup moindres. Aucune autre armée ne vexoit davantage les pays amis, n'obéissoit moins à ses chefs, n'observoit moins de discipline : aucune ne dépensoit tant de munitions, ne pilloit plus ses propres convois, et n'étoit moins disposée à combattre. Aucune ne se refusoit davantage à toute fatigue et à tout danger, et n'avoit comme elle la prétention de persuader à ses chefs que tout ce qui étoit difficile étoit impossible. D'autre part, le pape ne pouvoit triompher ni de son avarice, ni de son indécision. Rebuté par les dépenses considérables dont il se trouvoit accablé, il laissoit souffrir l'armée principale faute de vivres et de paye : et dès les premiers jours de mars, elle commençoit à se débander. En même temps, il étoit toujours disposé à prêter l'oreille à toutes les propositions d'accommodement qu'on lui faisoit; aussi l'empereur et le vice-roi avoient sans cesse des négociateurs auprès de lui. La flotte s'affoiblissoit

carii. Lib. XIX, p. 590. — Toute la correspondance du dataire avec Trivulzio, légat à cette armée. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 22 et seq.

par les garnisons qu'elle étoit obligée de laisser CHAP. CXVIII.
dans les villes qu'elle avoit prises. Le cardinal 1527.
Trivulzio et Vitelli, manquant de vivres et inquiets de l'indiscipline de leur armée, se retirèrent de San-Germano sur Piperno; et Renzo de Céri, abandonné par une partie de ses soldats, quitta les Abruzzes et revint à Rome; en sorte que dès le milieu de mars, l'expédition de Naples, qui avoit commencé d'une manière si brillante, ne pouvoit plus faire espérer aucun succès (1).

Du côté de la Lombardie, les généraux de l'Église étoient obligés de suivre les plans du duc d'Urbin, encore qu'il ne leur inspirât aucune confiance. Les Espagnols du duc de Bourbon s'étoient mutinés le 17 février, en demandant leur paye; et ils avoient tué leur sergent-major (officier bien plus relevé en grade alors qu'aujourd'hui), parce qu'il cherchoit à les calmer. Bourbon avoit cependant réussi à les ramener à l'obéissance, en leur faisant comprendre qu'ils n'avoient d'autres moyens de trouver de l'argent que de continuer à le suivre. Le 22 février, ils logèrent à San-Donnino, qu'ils pillèrent; et le lendemain, le marquis de Saluces, Guicciardini, et Nicolas Macchiavelli, que sa patrie avoit député auprès du second,

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 430. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 382. — Lettres du dataire, des 13 et 14 mars, au card. Trivulzio. T. II, f. 61, *Lett. de' Princ.*

CHAP. CXVIII. se retirèrent de Parme sur Modène, avec onze
1527. à douze mille hommes, qui formoient l'armée de l'Église (1).

Bourbon suivit l'armée qui reculoit. Comme il avoit traversé l'état de Parme sans entrer dans aucune ville, il traversa encore les territoires de Reggio et de Modène; et déjà il étoit sur le point d'entrer dans l'état de Bologne, lorsque l'armée vénitienne passa le Pô, le 5 mars, pour se trouver derrière lui. Le duc d'Urbin ne rejoignit ses soldats que le 18 mars, après avoir donné au sénat de Venise l'assurance des plus heureux succès. Il se fondoit non point sur la bravoure de son armée, qu'il ne vouloit point mettre à l'épreuve, mais sur les embarras de ses adversaires. En effet, une nouvelle sédition avoit éclaté, le 14 mars, parmi les Allemands de l'armée de Bourbon. Ils avoient voulu le tuer; ils avoient tué un de ses gentilshommes et pillé ses équipages, et le duc ne s'étoit dérobé à eux que par une prompte fuite. Le marquis del Guasto apaisa les séditieux avec quelque argent qu'il se fit donner par le duc de Ferrare. Trois jours après, George Frundsberg fut frappé

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 430. — *Ultima Legazione di Nicolo Macchiavelli, a Franc. Guicciardini.* Huit premières Lettres. T. VII, *Opere*, p. 467-480.—*Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 92-96.

d'apoplexie (1), et abandonna l'armée. On crut CHAP. CXVIII. encore que des soldats qu'il avoit levés par 1527. son seul crédit, et qui ne voyoient se réaliser aucune des promesses qu'on leur avoit faites, se dissiperoient; mais ils demeurèrent attachés à leurs drapeaux (2).

Clément VII éprouvoit avec angoisse tout l'embarras de sa situation. François Ier l'avoit poussé à la guerre par les plus magnifiques promesses; mais il n'en avoit pas accompli une seule. Il n'avoit point envoyé dès le commencement cinq cents lances à l'armée de la ligue, et quarante mille ducats par mois, qu'il s'étoit engagé à fournir. Il n'avoit pas envoyé davantage vingt mille ducats de plus par mois, qu'il avoit promis pour la guerre de Naples. Le pape avoit déjà supporté pendant trois mois tout le fardeau de cette guerre, et le premier payement mensuel n'étoit pas encore achevé. L'argent, qu'on savoit en chemin, n'avançoit point,

(1) Frundsberg fut frappé d'apoplexie comme il haranguoit ses soldats, pour apaiser l'esprit de sédition répandu dans son armée. Le biographe allemand, qui nous a laissé sa Vie, imprimée en 1568, donne peu de détails sur ses premières armes. Buch V, f. 97.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. XVIII, p. 434. — *Macchiavelli Legazioni*. Lettre de Bologne, 18 mars. T. VII; p. 487. — *Scipione Ammirato*. L. XXX, p. 367. — *Fr. Belcarii*. Lib. XIX, p. 591. — *Lett. del Datario al card. Trivulzio. Lett. de' Princ.* T. II, f. 66.

CHAP. CXVIII. et aucune parole donnée n'étoit suivie de son
1527. accomplissement. La flotte française, qui devoit seconder l'entreprise contre Naples, n'étoit jamais complète. Douze galères légères avoient joint celles du pontife, mais elles étoient mal approvisionnées, et sans troupes de débarquement. Parmi les gros vaisseaux qui devoient s'y joindre aussi, les uns ne quittèrent jamais les côtes de Provence, les autres ne passèrent pas Savonne. Entre les alliés du pape, il n'y en avoit aucun qui méritât plus de confiance. Les secours du roi d'Angleterre étoient trop incertains et trop tardifs; les Vénitiens paroissoient ne songer qu'à eux-mêmes; et le duc d'Urbin se refusoit à prendre aucune mesure qui pût sauver les états de Rome ou de Florence. Bourbon étoit déjà tout près des frontières de Toscane. La ville de Sienne étoit zélée pour le parti impérial; celle de Florence, lasse du joug des Médicis, soupiroit après une révolution. Dans le royaume de Naples, il est vrai, la ligue avoit eu d'abord quelques avantages; mais le pape n'avoit plus assez d'argent pour continuer cette guerre désastreuse, et il opposoit un scrupule de conscience, que ses prédécesseurs n'avoient pas connu, à la proposition qu'on lui fit à plusieurs reprises de vendre des chapeaux de cardinaux. Son dataire Giberti répondit, dès le 17 décembre, à l'évêque de Bayeux, que, sans discuter

sur ce qu'il y avoit de honteux dans cette ressource, il s'étoit assuré qu'elle ne seroit point suffisante, et qu'on en tireroit tout au plus cent cinquante mille ducats, qui seroient bientôt dépensés (1). CHAP. CXVIII. 1527.

Dans cette anxiété, Clément VII consentit enfin aux propositions d'accommodement que le vice-roi lui avoit fait faire à plusieurs reprises; et malgré le danger de se séparer de ses alliés, et de se mettre à la discrétion de ses ennemis, il signa, le 15 mars, avec César Féra-Mosca et Serénon, chargés des pouvoirs du vice-roi, une trève de huit mois, pour prix de laquelle il devoit payer aux Impériaux soixante mille ducats, destinés à l'armée du duc de Bourbon. Les conquêtes faites de part et d'autre devoient être restituées, les censures publiées contre les Colonna abolies, le cardinal Pompée rétabli dans sa dignité, et le vice-roi devoit venir à Rome pour garantir mieux le pape contre l'armée du connétable. Si les Vénitiens et le roi de France acceptoient la trève, moyennant laquelle on espéroit négocier un traité de paix, toutes les troupes allemandes devoient

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 436. — *Lett. de' Princ.* T. II, f. 33. — Dans cette lettre, qui est fort longue, le dataire justifie le pape, et accuse le roi de France, montrant de quelle manière il avoit manqué à tous ses engagemens envers les Italiens.

CHAP. CXVIII. être retirées d'Italie; s'ils la refusoient, elles
1527. devoient évacuer seulement l'état de l'Église (1).

Clément VII, abandonné comme il l'avoit été par ses alliés, tandis que l'armée la plus redoutable marchoit contre lui, étoit sans doute pleinement en droit de pourvoir à sa sûreté par un traité séparé. Mais il semble que ni lui, ni le dataire Giberti, son principal conseiller, ni personne de sa cour, n'apprécioit le danger de l'approche de Bourbon; et qu'il avoit été déterminé à traiter, beaucoup plus par l'impatience que lui causoit l'inconduite de ses troupes, et par l'embarras de ses finances, que par la crainte. Dès le premier moment, on avoit douté à Rome que Bourbon voulût accepter la trève signée par le vice-roi; et peu de jours après, l'on apprit en effet qu'il s'y refusoit. Cependant le pape ne voulut voir dans ce refus qu'une bravade militaire ou un stratagème, pour tirer de lui plus d'argent (2). Il auroit dû mieux connoître la troupe désordonnée à laquelle il avoit à faire; ces soldats sans paye, sans obéissance, sans

(1) Lettre du dataire au card. Trivulzio, du 15 mars. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 62. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 436. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 383, 385. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 367. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 73. — *Marco Guazzo Stor. de' suoi temp.* f. 48. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 100.

(2) Lettre de Giberti au card. Trivulzio, du 31 mars 1527. *Lett. de' Princ.* T. II, p. 69 v.

discipline, qui conduisoient leurs généraux, CHAP. CXVIII.
plutôt qu'ils n'étoient conduits par eux. Il avoit 1527.
appris avec l'Italie entière quelle avoit été leur tyrannie à Milan pendant toute une année; il pouvoit savoir que George Frundsberg, animé contre les superstitions de l'Église romaine d'une haine que les controverses religieuses de l'Allemagne paroissent avoir envenimée, portoit dans son sein un cordon doré, qu'il destinoit, disoit-il, à pendre le pape de sa main (1); et qu'une partie de ses soldats avoit été entraînée sous ses étendards par le fanatisme de la réformation autant que par l'amour de la licence militaire. Il savoit que les Espagnols, rendus plus avides par les déprédations qu'on leur avoit permises à Milan, aspiroient à mettre la main sur les richesses de la ville la plus commerçante d'Italie, et qu'ils avoient coutume de jurer *par le sac glorieux de Florence!* (2) Ce fut donc de sa part le comble de l'infatuation que de désarmer au moment où la trève fut signée, d'écrire au cardinal Trivulzio de licencier la plus grande partie de ses soldats, de se réjouir de ce que

(1) *Paolo Giovio Elogi degli Uomini illustri.* L. VI, p. 325. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 362. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 50. — Le biographe allemand nie ce fait, L. V, f. 92; mais ce biographe est catholique, et ne veut rien admettre qui puisse faire tort à son héros.

(2) *Lettere de' Principi.* T. II, f. 47 v. à Nicolo Capponi.

CHAP. CXVIII. ceux de Renzo de Céri s'étoient dissipés d'eux-
1527. mêmes; et de ne garder pour sa défense que cent chevau-légers, et environ deux mille fantassins des bandes noires formées par Jean de Médicis (1).

Le pape et le vice-roi avoient traité de bonne foi, et tous deux accomplirent les conditions auxquelles ils s'étoient engagés; mais Bourbon peut-être ne vouloit pas, et certainement ne pouvoit pas arrêter son armée. Il donnoit cependant à entendre qu'il accepteroit l'armistice, si on lui assuroit une somme d'argent plus considérable, qu'il distribueroit à ses soldats pour leur payer deux mois de solde; et comme les négociations recommençoient à cet effet, durant les huit derniers jours de mars, il fit quelques ouvrages autour de Bologne, comme s'il avoit voulu assiéger cette place. Mais le 31 mars, il déclara à Guicciardini qu'il ne pouvoit pas retenir plus long-temps ses soldats, et il vint loger au Ponte-à-Reno. Un envoyé du vice-roi, qui venoit lui intimer l'ordre d'observer la trève, faillit être tué par les landsknechts, et fut réduit à se dérober à eux par une prompte fuite; et le marquis de Guasto, qui avoit quitté Bourbon pour ne pas désobéir au vice-roi, et

(1) Lettre du 29 mars, de Giberti au card. Trivulzio, pour en donner l'ordre. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 69. — *Fr. Guicciar-*

qui avoit pris la route de Naples, fut banni de CHAP. CXVIII.
l'armée par un jugement militaire (1). 1527.

Cependant les projets de Bourbon paroissoient encore bien difficiles à exécuter : le printemps avoit été fort retardé ; il étoit tombé une quantité prodigieuse de neiges dans les Apennins, que l'armée impériale avoit à traverser pour entrer en Toscane. Elle étoit campée entre Ferrare et Bologne, dans des lieux marécageux, et presque entièrement sous les eaux. Elle n'avoit pu prendre aucune ville, faute d'artillerie et de munitions ; par conséquent elle étoit toujours dépourvue de magasins comme de ressources pécuniaires, et elle vivoit au jour le jour avec ce qu'elle pouvoit trouver dans les campagnes. Si elle avoit à traverser un pays aussi pauvre que l'Apennin, où elle devoit s'attendre à rencontrer quelque résistance, il falloit qu'elle portât des vivres pour plusieurs jours : aussi Bourbon demeura-t-il fort long-temps sur les frontières du Bolonois et de la Romagne, paroissant vouloir prendre tantôt une route, tan-

dini. Lib. XVIII, p. 436. — *Paolo Paruta*. Lib. V, p. 385. — *Ben. Varchi*. L. II, p. 65.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XVIII, p. 437. — *Paolo Paruta*. L. V, p. 388. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 592. — *Macchiavelli Legazioni*. T. VII, p. 480-500.

CHAP. CXVIII. tôt l'autre, menaçant toujours, mais n'avan-
1527. çant point (1).

Les négociations continuoient avec lui, mais elles contribuoient à inspirer de la défiance au duc d'Urbin et au marquis de Saluces, qui, voyant le pape si empressé de les abandonner, étoient à toute heure prêts à se retirer. Le vice-roi lui-même se mit en route pour venir s'aboucher avec Bourbon, dans l'intention de lui offrir, pour satisfaire son armée, outre l'argent promis par le pape, de nouvelles sommes à prendre sur les revenus de Naples, ou sur les contributions extraordinaires des Florentins, qui, exposés les premiers au danger, devoient aussi s'en racheter les premiers. Cependant il n'osoit point se hasarder au milieu de cette soldatesque effrénée, et il s'arrêta à Florence, pour traiter de loin. De son côté, Guicciardini, lieutenant-général de l'Église dans toutes les provinces de Lombardie, sollicitoit le sénat de Venise, le duc d'Urbin et le marquis de Saluces, de faire suivre Bourbon par l'armée alliée; leur représentant qu'encore qu'il fût vrai que le pape avoit l'intention de traiter séparément, c'étoit leur intérêt d'empêcher qu'il ne fût écrasé; car plus sa peur seroit grande, et plus Bourbon ti-

(1) *Macchiavelli Legazioni.* T. VII. Ses Lettres de Bologne et de Forli, jusqu'au 15 avril, p. 480 et suiv. jusqu'à 508.

reroit de lui d'argent, qui seroit tout employé contre la ligue (1). CHAP. CXVIII. 1527.

Avant de s'engager dans les Apennins, Bourbon trompa ses adversaires par de nouvelles négociations ; et tandis que du 15 au 25 avril, il s'avançoit par Meldola, Santa-Sofia et Val-de-Bagno, jusqu'à la piève à Santo-Stéfano, dans le Val d'Arno supérieur, il laissoit signer à Florence, par ses députés auprès du vice-roi, un nouvel accord, en vertu duquel il promettoit de s'éloigner pour une forte somme d'argent. D'autre part Guicciardini, inquiet de sa conduite équivoque, avoit décidé le marquis de Saluces et le duc d'Urbin à passer aussi l'Apennin, et il se trouvoit alors avec eux en Mugello. Les frontières du duché d'Urbin n'étoient pas bien éloignées de l'armée impériale, et ce fut sans doute le motif qui détermina surtout le duc à s'avancer (2).

Mais Guicciardini ne pouvoit réussir à inspirer au pape la même défiance ; plus le danger étoit grand et épouvantable, plus Clément VII

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 438. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 389. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 367. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 593.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 439. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 388. — *Benedetto Varchi.* L. II, p. 66. — *Bernardo Segni stor. Fior.* L. I, p. 4. — Mémoires de messire Martin du Bellay. Liv. III, p. 34. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 100.

CHAP. CXVIII. étoit déterminé à fermer les yeux pour ne pas
1527. le voir. Aussitôt qu'il apprit qu'une nouvelle convention avoit été signée à Florence, il licencia le reste de ses bandes noires, comme si la conservation de ce petit corps avoit pu servir de prétexte à l'armée impériale pour venir l'attaquer à Rome (1). En même temps il renvoya par mer M. de Vaudémont à Marseille, et il parut dès lors se croire en profonde paix.

Néanmoins, peu s'en fallut qu'une révolution imprévue ne sauvât Rome aux dépens de Florence. Tandis que l'armée de la ligue devoit prendre son quartier à l'Ancisa, pour couvrir cette dernière ville, les Florentins, non moins effrayés des soldats qui venoient les défendre que de ceux qui venoient les attaquer, demandèrent des armes à leur gouvernement. Cette demande fut appuyée ouvertement et avec chaleur par les citoyens les plus considérés, tels que Nicolas Capponi, Mattéo Strozzi, et le gonfalonier Louis Guicciardini, frère de l'historien; tandis que les partisans des Médicis, encore qu'ils connussent l'aversion de leurs concitoyens pour le joug qui leur étoit imposé, n'osoient point avouer leur répugnance à satisfaire un désir aussi légitime. Ils promirent que les seize gonfaloniers qui participoient au gouvernement, distribue-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 441. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 391.

roient, le 26 avril, des armes à leurs compagnies : mais comme la foule se pressoit autour du palais pour les recevoir, ils s'effrayèrent de l'ardeur avec laquelle on les demandoit, et manquèrent de parole (1). Pendant ce temps même, les trois cardinaux qui se trouvoient alors à Florence, Cortone, Cybo et Ridolfi, dont les deux derniers y avoient été envoyés par le pape sur la fin de l'année 1526, pour soutenir le crédit du premier, se préparoient à sortir de la ville, avec le jeune Hippolyte de Médicis, pour rendre visite aux généraux de l'armée alliée, à l'Olmo, non loin de Florence : il n'en fallut pas davantage pour que le peuple se figurât que, regardant leurs affaires comme désespérées, ils abandonnoient la ville. Le hasard fit naître ce bruit parmi une populace ignorante; mais la ville entière étoit si lasse du gouvernement des Médicis et de celui des prêtres, chaque citoyen se sentoit si humilié de ce qu'une république couverte de tant de gloire étoit réduite à dépendre d'un enfant et de prélats étrangers, que chacun adoptoit avidement toute espérance de mettre fin à cette tyrannie. Ceux qui ne croyoient pas, feignoient de croire, pour faire naître l'occasion de secouer le joug. Les jeunes gens se précipitèrent vers le palais, en criant *vive le*

CHAP. CXVIII. 1527.

(1) *Bernardo Segni Stor. Fior.* Lib. I, p. 4. — *Comm. di Fil. Nerli.* Lib. VII, p. 146. — *Bened. Varchi.* Lib. II, p. 69.

CHAP. CXVIII. 1527.

peuple et la liberté! La garde ne leur fit presque aucune résistance; les plus graves citoyens s'interposèrent, et lui persuadèrent de céder la place. Les insurgés se présentèrent à la seigneurie, à la tête de laquelle se trouvoit alors Louis Guicciardini, gonfalonier, frère de l'historien. Ils la forcèrent à décréter que tous ceux que les Médicis avoient condamnés pour crimes d'état, seroient rétablis dans leurs honneurs; que le gouvernement seroit constitué comme au temps du gonfalonier Pierre Sodérini, et que les Médicis seroient exilés et déclarés rebelles (1).

Les cardinaux, avec Hippolyte de Médicis, avoient très-imprudemment continué leur route vers l'Olmo, encore qu'ils fussent avertis du tumulte de la place. Ceux qui avoient préparé le soulèvement, à la tête desquels on remarquoit Pierre Salviati, que ses richesses et ses alliances appeloient à tenir le premier rang dans la ville, sentoient bien qu'il falloit s'occuper sans relâche de garder les portes, de se saisir des arsenaux, de faire prêter serment aux soldats; de traiter avec la ligue, pour assurer son appui à la république : mais il leur fut impossible de calmer

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VIII, p. 323, 324. — *Istorie di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 305. — *Comm. di Fil. de' Nerli.* L. VII, p. 148. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 73. — *Pauli Jovii Histor.* L. XXV, p. 15. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 369. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 390.

assez l'ivresse populaire pour obtenir de l'attention et de l'obéissance; et tandis que le peuple étoit encore dans les transports de la joie, eux commençoient déjà à trembler des conséquences d'une insurrection qu'ils ne se sentoient plus maîtres de diriger (1). CHAP. CXVIII. 1527.

Salviati et ses amis avoient bien ordonné qu'on sonnât le tocsin; mais les trois cardinaux étoient déjà de retour avec le duc d'Urbin, le marquis de Saluces et quinze cents fantassins, avant qu'on eût fermé les portes; ils marchèrent aussitôt vers la place, et commencèrent le siége du palais, devenu la citadelle des insurgés. Jamais Florence peut-être n'avoit couru de plus grand danger; car si les Médicis avoient été obligés de faire entrer l'armée alliée dans ses murs, pour se rendre maîtres du siége du gouvernement, ils auroient difficilement pu contenir leurs propres soldats, toujours avides de pillage; et plus difficilement encore pu les opposer ensuite à l'armée de Bourbon qui s'approchoit. Guicciardini, qui sentoit tout le danger que couroit sa patrie, s'interposa entre les deux partis; il s'efforça de les effrayer l'un et l'autre sur les suites de leur obstination, et il les amena à un accord par lequel les insurgés abandonnèrent le palais, et le rendirent aux

(1) *Filippo de' Nerli.* L. VII, p. 149.

CHAP. CXVIII. 1527. Médicis, après avoir obtenu d'eux, en retour, une amnistie complète, mais qui ne fut observée qu'imparfaitement (1).

Le duc d'Urbin prit acte de cette insurrection, qui manifestoit assez les dispositions des Florentins à l'égard du pape, pour demander que cette république s'engageât en son propre nom dans la ligue avec Venise et la France; de sorte qu'elle ne se trouvât plus comprise dans les négociations que Clément VII poursuivoit à l'heure même avec les Impériaux. La seigneurie s'obligea en effet à ne conclure aucune pacification avec l'empereur sans le consentement de tous les confédérés; et les cardinaux lieutenans du pape furent contraints de consentir à ce traité, qui fut signé le 28 avril, dans le palais des Médicis (2). Le duc d'Urbin profita pour lui-même aussi-bien que pour la ligue de sa présence à Florence avec une armée : il ne voulut point partir qu'il ne se fût fait restituer, par la république, le fort château de San-Léo, chef-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 442. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 325. — *Bened. Varchi.* L. II, p. 82; L. III, p. 98. — *Bernardo Segni.* Lib. I, p. 5. — *Filippo de' Nerli.* Lib. VII, p. 150. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 307. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 370. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 17.

(2) *Ben. Varchi. stor. Fior.* L. III, p. 101. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 390.

lieu du comté de Montéfeltro, et la forteresse CHAP. CXVIII.
de Maiuolo. Il les obtint, en quelque sorte, par 1527.
force, sans délibération publique, et sans l'assentiment des conseils, auxquels seuls il appartenoit de donner de tels ordres (1).

L'insurrection de Florence avoit été excitée et calmée en un jour ; elle causa cependant le plus grave préjudice aux alliés ; elle empêcha leur armée de prendre position à l'Ancisa, d'où il auroit été plus facile de surveiller le duc de Bourbon ; elle augmenta la défiance du duc d'Urbin et des Vénitiens, qui, voyant combien l'état de Florence étoit peu assuré, redoutèrent plus que jamais de s'éloigner de leurs propres provinces. Elle fit enfin perdre un temps précieux, dont le duc de Bourbon sut profiter (2).

Celui-ci partit en effet, le 20 avril, du voisinage d'Arezzo, se dirigeant sur Rome, sans artillerie, sans charrois, sans munitions ; il ne se laissa arrêter ni par les pluies, qui, dans cette saison, furent prodigieuses, ni par le manque de vivres. Il reçut des Siennois, alors dévoués à la faction impériale, quelques secours, qui l'aidèrent à continuer sa route ; mais il ne s'arrêta point dans leur état, comme Clément VII

(1) *Bened. Varchi stor. Fior.* Lib. III, p. 102. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 368.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 443. — *Scip. Ammirato.* L. XXX, p. 371.

CHAP. CXVIII. s'y étoit attendu (1). Dans sa marche, il pilla
1527. Aquapendente et San-Lorenzo-alle-Grotte; il fut introduit dans Viterbo, par quelques émigrés de cette ville; il s'empara ensuite de Ronciglione, et il parvint enfin, le 5 mai, devant les murs de Rome, avant que le pape eût voulu se persuader de son départ de Toscane (2).

Clément VII avoit cherché une seconde fois, dans ces derniers momens, à se mettre en défense; il ordonna de nouvelles levées pour remplacer les soldats qu'il avoit si imprudemment licenciés; il vendit trois chapeaux de cardinaux, mais il n'eut pas même le temps d'en retirer l'argent. Il demanda une contribution volontaire aux plus riches habitans de Rome; mais ceux-ci, retenant d'une main avare des biens qui alloient leur échapper, donnèrent à peine quelques écus, lorsqu'il s'agissoit de défendre tout le reste de leur fortune, leur honneur et leur vie (3).

Renzo de Céri, de la maison Orsini, avoit été chargé, par le pape, de la défense de Rome.

(1) *Orlando Malavolti storia di Siena.* P. III, Lib. VII, f. 132.

(2) *Lettera di Filippo Bellucci a Federico Clavario, commissario apostolico*, du 4 mai 1527. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 74. — *Marco Guazzo*, f. 49. — *Georg. von Frundsberg.* V Buch, f. 101.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 445.

Cet homme qui, pendant la guerre de la ligue CHAP. CXVIII.
de Cambray, s'étoit illustré en soutenant le 1527.
siége de Crême, avoit vu depuis diminuer chaque jour sa réputation. Clément VII, en particulier, ne faisoit presque aucun cas de lui; toutefois, par une infatuation qui sembloit l'entraîner à sa perte, il lui accorda, dans cette occasion, la plus grande confiance. Messire du Bellay, qui arriva en poste de Florence, pour avertir le pape de la marche de Bourbon, partagea, avec Renzo de Céri, le soin de pourvoir à la défense de Rome (1). Pour remplacer les anciens soldats qui avoient été tout récemment licenciés, ils enrôlèrent parmi les domestiques des prélats et les boutiquiers de Rome, une troupe sans courage et sans discipline; et ils ajoutèrent quelques ouvrages aux fortifications du côté de Borgo. Ces travaux inspirèrent à Renzo une si grande confiance, qu'il se figura pouvoir opposer la résistance la plus obstinée à l'armée de Bourbon : aussi il écrivit au comte Guido Rangone, qui accouroit pour défendre Rome, avec cinq mille fantassins et un petit corps d'artillerie, qu'il feroit mieux d'aller joindre l'armée de la ligue, puisque la

(1) Mém. de Martin du Bellay. Liv. III, p. 35; mais il est fort court sur tous ces événemens, et les Mémoires français sont en général peu satisfaisans sur tout ce qui se passa après la captivité du roi à Pavie. — *Georg. von Frundsberg*. V Buch, f. 102.

CHAP. CXVIII. capitale avoit tout au plus besoin d'un renfort
1527. de sept ou huit cents arquebusiers (1).

Cette lettre, écrite seulement le 4 mai, n'arrêta point la marche de Guido Rangone, qui aspiroit à la gloire de délivrer la capitale de la chrétienté. Il avoit calculé qu'il devanceroit Bourbon, si celui-ci s'étoit chargé d'un train d'artillerie; qu'il seroit, au contraire, toujours à temps de se joindre aux défenseurs de la ville, si Bourbon n'arrivoit avant lui que pour n'avoir point conduit de canons. Mais, dès le 5 mai, Bourbon parut dans les prés devant Rome, et fit sommer la ville par un trompette. Clément VII, qui dans plusieurs occasions avoit manifesté une timidité excessive, et qui, tout dernièrement encore, avoit voulu s'enfuir, lorsque l'armée napolitaine s'avançoit sur Frusolone, montra cette fois la plus inexplicable assurance. Il renvoya le trompette avec mépris; il ne voulut point permettre de couper les ponts de la ville pour se défendre derrière le Tibre, si le Borgo étoit forcé; et pour ne pas répandre l'alarme, il donna ordre aux gardes des portes d'empêcher qu'on n'emportât aucunes richesses ou aucunes marchandises (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 445. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. V, p. 391. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 103.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 446. — *Lett. de' Principi.* T. II, f. 74, de Rome, 4 mai.

Dès le matin du 6 mai, Bourbon conduisit ses troupes à l'assaut, contre les murailles du Borgo, entre le Janicule et le Vatican. Quel que fût l'éclat dont il étoit entouré, comme général de la plus puissante armée qui fût alors sur pied en Europe, il paroît qu'il sentoit toute la honte aussi-bien que les dangers de sa situation. Prince du sang, et rebelle à son roi; Français, et traître à sa patrie; catholique, et conduisant contre le pape une armée qui en vouloit à la religion même; chevalier, et associé à des brigands, il ne pouvoit se dissimuler à lui-même qu'il méritoit le mépris que lui avoient témoigné les Espagnols, et qu'exprimoient tous ceux qui ne le craignoient pas. Une victoire éclatante pouvoit seule le relever à ses propres yeux ou aux yeux des autres: il vouloit l'obtenir ou mourir au combat; et comme en montant à l'assaut, il s'aperçut que ses fantassins allemands le secondoient froidement, il saisit une échelle, l'appuya lui-même contre le mur, pour les encourager par sa propre intrépidité; et il avoit à peine commencé à monter, lorsqu'il fut atteint dans les reins, d'une balle de mousquet tirée du haut des murs, qui lui traversa le flanc et la cuisse droite. Il sentit aussitôt que le coup étoit mortel; mais il conserva assez de présence d'esprit pour demander à ceux qui l'entouroient, de couvrir

CHAP. CXVIII.
1527.

CHAP. CXVIII. son corps de son manteau, pour que ses soldats
1527. ne s'aperçussent pas de sa chute; et il expira au pied des murs, pendant que l'assaut continuoit (1).

La mort de Bourbon ne put pas être longtemps cachée à ses soldats; mais loin de leur faire perdre courage, elle parut les exciter à la vengeance. Les Suisses de la garde du pape avoient défendu le mur avec une grande valeur; et une batterie placée sur le haut de la colline, qui prenoit de flanc les assiégeans, leur tuoit beaucoup de monde : mais un épais brouillard qui se leva après que le soleil se fut montré sur l'horizon, empêcha les artilleurs de bien diriger leurs pièces. Les Espagnols en profitèrent pour entrer dans la ville par quelques petites maisons contiguës au mur; les Allemands, d'autre part, franchirent les tranchées, et se rendirent aussi maîtres du rempart. Avant d'y réussir, les assaillans avoient eu un millier d'hommes tués; ils en tirèrent une cruelle vengeance sur cette partie de la jeunesse romaine, qui avoit marché sous les ordres de ses Caporioni, et qui se trouvoit resserrée entre les Es-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 446. — *Paolo Giovio Vita del card. Pompeo Colonna*, p. 172. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 37. — *Paolo Paruta.* Lib. V, p. 393. — *Galeatius Capella.* Lib. VII, f. 73. — *Fr. Belcarii.* Lib. XIX, p. 593. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 165. — *Marco Guazzo*, f. 50. — *Georg. von Frundsberg.* B. V, f. 106; B. VI, f. 108.

pagnols et les Allemands. Elle fut massacrée sans pitié; encore que la plupart de ces jeunes gens eussent jeté leurs armes, et demandassent la vie à genoux (1). CHAP. CXVIII. 1527.

Pendant le combat, Clément VII étoit en prières devant l'autel de sa chapelle au Vatican. Lorsque les cris des soldats lui annoncèrent la prise de la ville, il s'enfuit de son palais au château Saint-Ange, par le long corridor qui, élevé sur un double mur, au-dessus des plus hautes maisons, traverse toute la cité léonine, et établit une communication entre le Vatican et la forteresse. L'historien Paul Jove qui suivoit Clément VII, avoit relevé sa longue robe, pour qu'il pût marcher plus vite, et l'avoit couvert de son chapeau et de son manteau violet, de peur que le pape, en traversant le pont qui le laissoit voir à découvert, ne fût reconnu à son rochet blanc, et ajusté par les soldats furieux. De toute la longueur du corridor, Clément VII voyoit au-dessous de lui la fuite misérable des siens, et la poursuite des barbares qui les achevoient à coups de piques et de hallebardes. Sept à huit mille Romains furent massacrés dans cette première journée (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 446. — *Pauli Jovii Epitome histor.* L. XXIV, p. 14. — Ejusdem, *vita di Pompeo Colonna*, p. 172 v.

(2) *Paolo Giovio Vita del card. Pompeo Colonna*, p. 173. — *G. Frundsberg.* B. VI, f. 109.

CHAP. CXVIII. 1527. Après avoir gagné le château, le pape avoit encore le temps de s'enfuir par le pont des Anges, qui étoit sous la protection de son artillerie, de traverser les rues de Rome sous l'escorte de ses chevau-légers, et de se mettre en sûreté. Le souvenir récent de sa captivité au château Saint-Ange, devoit lui faire sentir combien cet asile étoit peu sûr; mais l'effroi dont il étoit glacé l'empêcha d'aller plus loin; il s'y laissa renfermer avec les cardinaux et les prélats de sa suite, et Philippe Serbelloni avec l'Espagnol Mendanez furent chargés de l'y assiéger (1).

L'armée qui se précipitoit dans Rome étoit alors forte de quarante mille hommes; Frundsberg, il est vrai, n'avoit amené que quatorze mille landsknechts, auxquels s'étoient joints en Lombardie six mille Espagnols : mais on y voyoit encore l'infanterie italienne du Calabrois Fabrice Maramaldo, de Sciarra Colonna, et de Louis de Gonzague, surnommé Rodomont. De plus, cette armée avoit recueilli sur sa route une foule de chevau-légers, dont le commandement avoit été donné à Philibert de Châlons, prince d'Orange, et à Ferdinand de Gonzague. Elle s'étoit aussi grossie d'un nombre prodi-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 447. — *Giovio Vita del card. Colonna*, p. 174. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VIII, p. 328. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 595.

gieux de déserteurs de l'armée de la ligue, ou de soldats renvoyés de celle du pape, et de tous les bandits, tous les vagabonds des pays qu'elle traversoit; l'espoir du pillage les attiroit tous sous ses étendards (1). CHAP. CXVIII. 1527.

Le borgo de Rome et le quartier du Vatican avoient été aussitôt saccagés; et dans cette première ivresse de la victoire, la fureur sacrilége des soldats avoit paru moins révoltante, encore qu'ils n'eussent épargné ni les couvens, ni les églises, ni le palais du pape, ni le temple de Saint-Pierre, cathédrale du monde chrétien. Mais les soldats étoient loin de se contenter des richesses trouvées dans ces deux quartiers. Ils prirent également d'assaut celui de Trastévéré, et comme les ponts n'avoient point été coupés, ils se trouvèrent maîtres de Rome, où Louis de Gonzague entra le premier par Ponte-Sisto, à la tête de l'infanterie italienne (2).

Jamais peut-être dans l'histoire de l'univers, une grande capitale n'avoit été abandonnée à un abus plus atroce de la victoire; jamais une puissante armée n'avoit été formée de soldats plus féroces, et n'avoit plus absolument secoué

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 447. — *Paolo Giovio Vita del card. Pompeo Colonna*, f. 173 v.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 447. — *Vita del cardin. Pompeo Colonna*, f. 173 v. — *Georg. von Frundsberg.* B. VI, f. 110.

CHAP. CXVIII. le joug de toute discipline; jamais le souverain
1527. au nom duquel elle combattoit, n'avoit été plus indifférent aux calamités des vaincus. Ce n'étoit point assez de livrer en proie à la rapacité des soldats, la totalité des richesses sacrées et profanes, que la piété des peuples ou leur industrie avoient rassemblées dans la capitale du monde chrétien, les personnes mêmes des malheureux habitans furent également abandonnées à leur caprice et à leur brutalité. Tandis que les femmes de toute condition étoient victimes de leur incontinence, ceux à qui l'on soupçonnoit des richesses cachées ou du crédit, étoient mis à la torture, et on les obligeoit par des tourmens prolongés, à épuiser la bourse des amis qu'ils pouvoient avoir en pays étranger. Beaucoup de prélats moururent dans ces tourmens; beaucoup d'autres, après s'être rachetés, moururent des suites de ces violences, de leur affliction, ou de leur effroi. Les palais de tous les cardinaux furent pillés, sans que les soldats voulussent distinguer les Guelfes d'avec les Gibelins, ou accorder une sauvegarde à ceux qui étoient le plus connus pour leur attachement au parti impérial. Seulement on leur permit quelquefois de se racheter à prix d'argent; et comme les marchands avoient déposé leurs effets chez eux, se figurant qu'ils y seroient en sûreté, ces marchands payèrent souvent des sommes énor-

mes, pour les dérober aux soldats. La marquise de CHAP. CXVIII.
Mantoue racheta son palais au prix de cinquante 1527.
mille ducats, tandis qu'on assure que son fils en retira dix mille pour sa part du pillage. Le cardinal de Sienne après avoir payé sa rançon aux Espagnols, fut fait prisonnier par les Allemands, complétement pillé, battu, et forcé de racheter de nouveau sa seule personne au prix de cinq mille ducats. Les cardinaux de la Minerva et de Ponzetta éprouvèrent un malheur presque semblable. Les prélats allemands ou espagnols ne furent pas plus épargnés par leurs compatriotes que les Italiens. On entendoit retentir dans toutes les maisons, les cris et les lamentations des malheureux exposés à la torture; les places devant toutes les églises étoient jonchées des ornemens d'autel, des reliques, et de toutes les choses sacrées, que les soldats jetoient à la rue, après en avoir arraché l'or et l'argent. Les luthériens allemands joignant le fanatisme religieux à la cupidité, s'efforçoient de montrer leur mépris pour les pompes de l'Eglise romaine, et de profaner ce que respectoient des peuples qu'ils nommoient idolâtres. Cependant, après le premier jour de fureur, dans lequel ils auroient voulu égorger tous ceux qui avoient porté les armes, les Allemands ne tirèrent plus l'épée; ils s'adoucirent même tellement, que leurs prisonniers purent se racheter d'eux à très-bon

CHAP. CXVIII. 1527.

compte. Dès lors ils ne songèrent plus qu'à boire, à ramasser de l'argent, et à détruire les tableaux et les statues qui leur paroissoient des monumens d'idolâtrie. Mais les Espagnols étoient infiniment plus avides et plus cruels ; leur soif de l'or demeuroit toujours aussi ardente, et comme aucune pitié ne touchoit jamais leur cœur, ils multiplioient les tourmens pour forcer leurs prisonniers à découvrir tout ce qu'ils avoient de caché, et ils les prolongeoient sans relâche. Les Italiens, et surtout ceux de l'Abruzze, imitoient les vices des deux nations auxquelles ils se trouvoient associés, et sans les égaler en bravoure, ils cherchoient du moins à leur ressembler par leur cruauté et leur impiété (1).

Le cardinal Pompée Colonna entra à Rome deux jours après la prise de cette ville, pour jouir de l'humiliation de Clément VII. Il y fut suivi par une foule de paysans de ses fiefs, qui peu de temps auparavant avoient été barbarement pillés par ordre du pape, et qui s'en vengèrent en pillant à leur tour les maisons romaines, où ils trouvèrent encore de gros meu-

(1) *Paolo Giovio Vita del card. Pompeo Colonna*, f. 173, 174. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 448. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 329. — *Paolo Paruta.* L. V, p. 393. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 595. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 165. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 37. — Paradin, Histoire de notre temps, p. 204. — Brantome. — *Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. XI, f. 110 v. — *Georgens von Frundsberg.* B. VI, f. 112.

bles, qui n'avoient point tenté l'avidité des soldats. Pompée ressentit néanmoins une profonde douleur, quand il vit la détresse dans laquelle il avoit contribué à précipiter sa patrie: il ouvrit sa maison à tous ceux qui voulurent s'y refugier, il racheta de ses deniers les cardinaux captifs, sans distinction de faction amie ou ennemie, et il conserva la vie à une foule de misérables, qui, ayant tout perdu, auroient dû sans lui périr de faim (1).

Le jour même où l'armée impériale étoit entrée à Rome, le comte Guido Rangone étoit parvenu jusqu'au Ponte-Salario, avec ses chevau-légers et huit cents arquebusiers. Si la ville avoit tenu seulement vingt-quatre heures, il seroit arrivé à temps pour la défendre et la sauver. Lorsqu'il apprit les événemens, il se retira jusqu'à Otricoli, pour se réunir au reste de sa troupe. Le duc d'Urbin et le marquis de Saluces cheminoient beaucoup plus lentement; ils n'étoient partis que le 3 mai de Florence, et le marquis n'arriva que le 11 à Orviéto, d'où il fit pendant la nuit une tentative pour tirer le pape du château Saint-Ange; elle échoua, parce que Frédéric de Bozzolo qui conduisoit le détachement, se blessa en tombant de cheval. Le duc d'Urbin n'arriva à Orviéto que le 16, parce qu'il voulut faire

(1) *Paolo Giovio Vita di Pompeo Colonna*, f. 174.

CHAP. CXVIII. en passant une révolution à Pérouse, d'où il
1527. chassa Gentile Baglioni, partisan des Médicis, pour donner le gouvernement aux fils de ce Jean-Paul Baglioni que Léon X avoit fait mourir (1).

Le duc d'Urbin prétendit qu'ayant fait alors une revue de son armée, il ne s'y trouva plus que dix-sept mille combattans, au lieu de trente mille qu'il devoit en avoir sous les armes. C'en auroit été assez cependant, sous tout autre chef que lui, pour chasser les Impériaux de Rome; car les soldats espagnols et allemands, perdus dans la débauche et l'ivrognerie, n'obéissoient plus à la voix d'aucun de leurs chefs, et ne respectoient nullement Philibert de Châlons, prince d'Orange, qu'ils avoient élu eux-mêmes pour remplacer le connétable de Bourbon. On ne pouvoit les arracher au pillage pour remplir aucun devoir militaire, et lorsqu'une fausse alarme faisoit battre aux champs, on ne voyoit presque personne venir se ranger sous les drapeaux (2).

Mais le duc d'Urbin, fidèle à son système de ne jamais exposer son armée à un combat, n'avoit pas même la pensée d'attaquer les Im-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 449. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 596. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 401.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 449. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. V, p. 394. — *Georg. von Frundsberg.* B. VI, f. 115.

périaux; et il déclaroit qu'il ne songeroit à le CHAP. CXVIII.
faire, qu'autant qu'il pourroit ajouter à son 1527.
armée seize mille Suisses levés avec l'autorisation des cantons; qu'il en faudroit même vingt-quatre mille, si dans cet intervalle de temps l'armée impériale recevoit les secours qu'elle pouvoit aisément tirer du royaume de Naples (1). Aucune pitié pour les malheureux habitans de Rome, ne paroissoit l'émouvoir, et dans le conseil de guerre assemblé à Orviéto, on délibéra seulement sur les moyens de tirer Clément VII du château Saint-Ange, où il étoit assiégé. Cette entreprise ne paroissoit nullement difficile avec une armée aussi nombreuse; les Français la désiroient vivement pour l'honneur de leur roi, et le conseil des Prégadi de Venise avoit donné des ordres pressans à son général, de secourir son allié. Seulement le duc d'Urbin, dont la haine et la rancune contre la maison de Médicis cherchoient avidement des prétextes dans son système timide de tactique, faisoit naître à chaque heure de nouveaux obstacles. Le pape le faisoit solliciter de venir prendre position à la croix de Monte-Mario, situation très-forte, en face du château Saint-Ange, d'où il auroit été

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 451. — Paolo Paruta attribue cette tiédeur à l'un des deux provéditeurs qui suivoient l'armée, Vetturi; tandis que Pisani, son collègue, pressoit de combattre. Lib. VI, p. 401.

CHAP. CXVIII. facile à toute heure de s'entendre avec les assié-
1527. gés par des signaux; mais il ne voulut jamais passer Tre-Capanne. Son approche détermina toutefois Clément VII à refuser de signer des conditions de capitulation, sur lesquelles il étoit presque d'accord. Alors le duc d'Urbin, après avoir rendu aux assiégés une vaine espérance, précisément comme il l'avoit rendue l'année précédente au duc de Milan, s'éloigna de Rome le 1er de juin, et alla camper à Mont-Erosi (1).

Le vice-roi de Naples s'étoit hâté de venir à Rome sur l'invitation même du pape, qui se flattoit de traiter avec lui à de meilleures conditions; bientôt il s'aperçut que l'armée le voyoit de si mauvais œil, qu'il repartit pour Naples. En chemin, il rencontra le marquis de Guasto, Hugues de Moncade et Alarcon, qui lui persuadèrent de retourner sur ses pas, pour conserver quelque autorité sur une armée qui échappoit presque à l'empereur. Il revint en effet, mais on ne lui laissa prendre aucune part aux affaires, ou de la guerre, ou de la paix (2).

La capitulation du pape fut signée le 6 juin, à peu près aux conditions qu'il avoit refusées six jours auparavant. Il s'engageoit à payer à

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 450. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 330. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 402.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 451. — *Bened. Varchi.* L. IV, p. 205. — *Marco Guazzo*, f. 51 v.

l'armée quatre cent mille ducats; cent mille immédiatement, cinquante mille dans vingt jours, deux cent cinquante mille dans deux mois. Jusqu'à l'entier payement des premiers cent cinquante mille ducats, il devoit rester prisonnier au château Saint-Ange, avec les treize cardinaux qui l'y avoient suivi. Ensuite il pourroit passer ou à Naples, ou à Gaëte pour y attendre les ordres de l'empereur. Il s'engageoit à livrer aux troupes impériales les villes de Parme, Plaisance et Modène, et à recevoir garnison dans les châteaux de Saint-Ange, d'Ostie, de Civita-Castellana et de Civita-Vecchia. Il promettoit d'absoudre les Colonna de toutes censures ecclésiastiques, et de donner des ôtages pour l'observation de toutes ces conditions. Après la signature de ce traité, le même capitaine Alarcon, qui avoit été chargé de la garde de François Ier pendant sa captivité, entra au château Saint-Ange avec trois compagnies espagnoles et trois allemandes, pour prendre le pape sous sa garde (1).

La capitulation fut religieusement exécutée dans ce qui dépendoit du pape; mais le gouvernement de l'Église paroissoit dissous par sa cap-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 452. — *Bened. Varchi storia Fior.* Lib. IV, p. 207. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 597. — *Marco Guazzo istoria de' suoi tempi*, f. 51. — *G. von Frundsberg.* Lib. VI, f. 123.

CHAP. CXVIII. tivité, et les places les plus éloignées refusèrent
1527. de lui obéir. Civita-Castellana étoit gardée par les troupes de la ligue; Civita-Vecchia par André Doria, qui la retenoit pour gage de 14,000 écus de solde qui lui étoient dus; Parme et Plaisance, détestant le gouvernement espagnol, ne voulurent pas ouvrir leurs portes au commissaire impérial qui s'y présenta pour en prendre possession. Modène, que défendoit le comte Louis Rangoni, frère de Guido, avec cinq cents fantassins seulement, fut attaquée, au commencement de juin, par le duc de Ferrare avec deux cents lances, six mille fantassins et beaucoup d'artillerie, et fut obligée de capituler le 5 juin (1). Les alliés du pape eux-mêmes voulurent à leur tour profiter de ses disgrâces; les Vénitiens s'emparèrent de Ravenne et de Cervia, qu'ils avoient perdues lors de la ligue de Cambray, et Sigismond Malatesti se rendit maître de la ville et de la citadelle de Rimini, antique principauté de sa famille (2).

Clément VII ne considéroit sa souveraineté dans l'état de l'Église que comme viagère, tandis que la grandeur héréditaire de la maison de Médicis étoit attachée à l'obéissance des Floren-

(1) *Anonimo Padovano presso Muratori Annali d' Italia.* T. X, p. 209.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 453. — *Bened. Varchi.* Lib. IV, p. 229. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 401.

tins. Quoiqu'il n'eût ni enfans, ni parens proches, il tenoit de toute son âme à la perpétuité du pouvoir dans sa maison, et il étoit disposé à faire à l'orgueil de son nom bien plus de sacrifices que Léon X, son cousin. Mais encore qu'il voulût conserver Florence, il avoit peu songé à l'épargner; autant il préféroit le bien de ses héritiers à celui de sa patrie, autant il se préféroit lui-même à ses héritiers; aussi dans les guerres où il entraînoit la république, sans qu'elle y eût aucun intérêt direct, toutes les fois qu'un emprunt étoit nécessaire, qu'une dépense extraordinaire appeloit une contribution de guerre, c'étoit sur les Florentins qu'il en rejetoit le fardeau. Ceux-ci, qui avoient absolument cessé d'avoir une importance politique, qui ne comptoient plus en Europe comme une puissance, qui n'avoient plus un intérêt direct dans les événemens, se voyoient ruinés par l'ambition de la maison de Médicis. Ils avoient dépensé cinq cent mille florins, pour la conquête et la défense du duché d'Urbin; puis au premier danger ils avoient été obligés de rendre au duc la forteresse de San-Léo, et le comté de Monte-Feltro, qui leur avoient été remis en compensation de ces avances (1). Ils avoient encore dépensé cinq cent mille florins dans la

CHAP. CXVIII.

1527.

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VIII, p. 328. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 19.

CHAP. CXVIII. guerre que Léon X entreprit contre la France;
1527. ils en avoient payé trois cent mille aux capitaines impériaux et au vice-roi, pendant l'administration du cardinal Jules de Médicis; et depuis que ce même Jules étoit devenu pape, ils avoient dépensé six cent mille florins pour la guerre qu'il faisoit à l'empereur (1). C'étoit trop de maux à la fois, d'avoir perdu leur liberté et de continuer à porter un fardeau d'impositions qui devoit écraser tout autre qu'un peuple libre. Aussi les Florentins étoient-ils presque unanimes pour veiller le moment où ils pourroient secouer le joug des Médicis.

La prise de Rome et la captivité du pape au château Saint-Ange anéantissoient la puissance de cette maison. Les trois cardinaux que Clément VII avoit établis à Florence comme administrateurs de la république, et tuteurs des deux bâtards, Hippolyte et Alexandre, ne pouvoient en douter. Ils avoient reçu le 11 mai la nouvelle de la catastrophe; ils cherchèrent à la cacher en répandant des bruits tout contraires, mais il y avoit long-temps que le peuple étoit accoutumé à ne leur prêter aucune foi (2).

Tous les hommes les plus respectés de la ville, tous ceux qui descendoient de familles illustrées

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 454.

(2) *Istor. Fior. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 313. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 371.

depuis long-temps, se rendirent auprès de Silvio Passérini, cardinal de Cortone, au palais des Médicis, non plus en habit militaire, comme dans l'insurrection précédente, mais avec le *lucco* et le *capuccio*, habit civil propre aux Florentins, qui donnoit de la gravité à leur démarche; et ils lui demandèrent de rendre pacifiquement à la patrie une liberté qu'il ne pouvoit plus retenir (1). A leur tête on voyoit Nicolas Capponi, le plus zélé parmi les amis de la liberté, et celui qu'on regardoit déjà comme devant organiser le nouveau gouvernement; et avec lui Philippe Strozzi, son beau-frère, qui avoit épousé Clarice de Médicis, sœur de Laurent II et fille de Pierre. Philippe Strozzi avoit été donné pour ôtage par Clément VII à Hugues de Moncade, lors de la première captivité du pape, et de son premier traité avec les Colonna; mais Clément n'avoit voulu ensuite ni exécuter les conditions qu'il avoit signées, ni se donner aucune peine pour faire recouvrer la liberté aux ôtages qu'il avoit livrés. Lorsque Moncade vit combien Strozzi étoit irrité de cet abandon, il le remit en liberté de lui-même, pour ébranler par son moyen le pouvoir du pontife à Florence (2).

Clarice de Médicis, femme de Philippe

(1) *Pauli Jovii Hist.* Lib. XXV, p. 21.

(2) *Bernardo Segni stor. Fior.* L. I, p. 6.

CHAP. CXVIII. Strozzi, partageoit l'irritation de son mari.
1527. Tous deux avoient encore à se plaindre de ce que Clément VII, après avoir promis le chapeau de cardinal à leur fils Pierre, et l'avoir engagé à prendre l'habit ecclésiastique, se refusoit constamment à exécuter sa promesse. Clarice, que son sexe et la parenté des Médicis mettoient à l'abri du ressentiment de ce parti, ne craignoit point de rappeler à tous ceux qui avoient été long-temps dévoués à sa famille, que ce n'étoit pas pour de vrais Médicis qu'ils sacrifioient la liberté de leur patrie, mais pour un de leurs sujets provinciaux, le cardinal de Cortone, et pour deux bâtards, Hippolyte et Alexandre (1).

Le cardinal de Cortone, Silvio Passérini, étoit d'un caractère foible et irrésolu; d'ailleurs il trembloit de perdre dans une révolution son trésor personnel, et il écoutoit difficilement d'autres conseils que ceux de l'avarice. Le cardinal Nicolas Ridolfi, quoique reconnoissant envers la famille de Médicis, à laquelle il devoit la pourpre, étoit cependant attaché à la liberté, et toute sa famille étoit dévouée à cette cause. Onofrio de Montédoglio, commandant de la garnison de Florence, qui avoit environ trois

(1) *Pauli Jovii hist. sui temp.* Lib. XXV, p. 22. — *Bened. Varchi.* Lib. III, p. 109. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 372.

mille hommes sous ses ordres, étoit le seul qui montrât du zèle pour défendre l'autorité des Médicis. Il suffisoit, disoit-il, de répandre quelque argent parmi les soldats, et avec eux on étoit sûr de tenir la ville dans l'obéissance. Mais le trésorier de la communauté s'étoit caché, pour qu'on ne pût pas l'obliger à faire une dépense contraire au salut de sa patrie. Le cardinal de Cortone ne voulut pas mettre la main à son pécule particulier, et le courage de ceux qui vouloient se défendre, disparoissant avec l'argent qui auroit dû les payer, il n'y eut bientôt d'autre parti à prendre que celui de céder (1). Le 16 mai, un accord fut conclu entre les principaux citoyens du parti républicain et le cardinal de Cortone, représentant les Médicis. Celui-ci promit de sortir de Florence avec Hippolyte et Alexandre, tandis qu'en retour on garantit aux Médicis la jouissance de tous leurs biens, et on leur promit une exemption, pendant dix ans, de toute contribution extraordinaire. Il fut convenu en même temps qu'on remettroit en vigueur la constitution qui avoit régi la république jusqu'en 1512 (2).

CHAP. CXVIII. 1527.

(1) *Pauli Jovii.* Lib. XXV, p. 22. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 372. — *Bened. Varchi.* L. III, p. 109.

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. VIII, p. 329. — *Bened. Varchi stor. Fior.* Lib. III, p. 111. — *Comment. di Filippo de' Nerli.* L. VII, p. 151.

CHAP. CXVIII. En effet, le 17 mai, les jeunes Médicis, ac-
1527. compagnés par le cardinal de Cortone, par Philippe Strozzi, et par plusieurs de leurs amis, partirent de Florence sans bruit et sans violence : ils passèrent la première nuit à Poggio à Caiano, magnifique maison de campagne bâtie par Cosme de Médicis. Le lendemain ils allèrent à Pise, dont ils avoient promis de livrer à la seigneurie la forteresse, aussi-bien que celle de Livourne. Ils eurent alors, il est vrai, quelque regret à un accommodement que leurs amis accusoient de foiblesse; et pour ne point être forcés à exécuter leur convention, ils se dérobèrent à ceux qui les accompagnoient, et se retirèrent à Lucques. Les commandans des forteresses ne tardèrent pas néanmoins à les remettre aux commissaires de la république (1).

Cette république venoit de renaître après une longue léthargie. La balie qui avoit été créée par les Médicis, en 1512, et qui dès lors avoit, sous leur direction, gouverné souverainement l'état, convoqua le conseil des Cent, et lui proposa de décréter le rétablissement de la constitution populaire, telle qu'elle existoit en 1512; en sorte

(1) *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 330. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 453. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 318. — *Pauli Jovii histor.* Lib. XXV, p. 22. — *Bened. Varchi.* L. III, p. 119. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 13. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 597.

que la révolution se fit dans les formes requises CHAP. CXVIII. pour les lois, et fut sanctionnée par l'autorité 1527. légitime; après quoi cette balie abdiqua elle-même le pouvoir qui lui avoit été confié (1).

La seigneurie qui siégeoit alors, le conseil des cent, et tous les magistrats, avoient été nommés par les Médicis, et leur étoient pour la plupart complétement dévoués. Mais la ville entière, impatiente de rentrer en jouissance de sa liberté, soupiroit après le jour où elle ne seroit gouvernée que par des citoyens de son choix. Les plus ardens, à la tête desquels on remarquoit Anton Francesco des Albizzi, auroient voulu qu'on chassât à force ouverte du palais le gonfalonier Francesco Antonio Nori, homme absolument vendu aux Médicis, ainsi que toute la seigneurie. Ce ne seroient, disoient-ils, que de justes représailles des violences dont on avoit usé contre le gonfalonier perpétuel, Pierre Sodérini. Mais des citoyens plus sages persuadèrent au peuple d'attendre, et au conseil des cent de rapprocher le jour où le grand-conseil seroit assemblé légitimement. La salle destinée à ce conseil avoit été changée par les Médicis en casernes de soldats. Il falloit démolir les murs intérieurs qu'on y avoit élevés. Toute

(1) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 319. — *Ben. Varchi.* L. III, p. 116. — *Comment. di Fil. de' Nerli.* L. VIII, p. 155. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXX, p. 372.

CHAP. CXVIII. 1527. la jeune noblesse florentine (déjà ce nom remplaçoit le nom plus glorieux de citoyens) mit la main à l'ouvrage. Chacun vouloit avoir contribué à abattre ce monument de la servitude de la patrie. La salle du conseil souverain fut rétablie, fut nettoyée; elle fut arrosée d'eau bénite par les prêtres, et consacrée par une messe solennelle; et le 21 mai l'on put enfin assembler le conseil-général, où l'on compta deux mille deux cents soixante et dix citoyens florentins (1).

Dans ce conseil, les suffrages libres du peuple élurent Nicolas Capponi pour gonfalonier de justice : ses fonctions devoient durer treize mois, et il pouvoit être confirmé au bout de ce terme. Une seigneurie nouvelle fut aussi élue pour demeurer trois mois en fonctions, parce qu'on voulut qu'elle remplaçât, dès le 1er juin, les créatures des Médicis, au lieu d'attendre jusqu'au 1er juillet. Le même grand conseil élut encore les décemvirs de la liberté, et les huit seigneurs de la garde; il forma de nouveau le conseil des quatre-vingts, qui devoit maintenir l'équilibre entre le gouvernement et le peuple. Tous ces magistrats, vrais représentans de leurs concitoyens, furent installés dans leurs

(1) *Jacopo Nardi histor Fior.* Lib. VIII, p. 331. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 321. — *Ben. Varchi.* L. III, p. 125. — *Comment. di Fil. de' Nerli.* L. VIII, p. 159.

fonctions, et le 2 juin, une procession solennelle de tous les membres du gouvernement et de tout le clergé, suivie par la foule des citoyens, alla dans tous les temples rendre grâces à Dieu du recouvrement de la liberté (1). CHAP. CXVIII. 1527.

(1) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXII, p. 323-329. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* Lib. VIII, p. 331. — *Scipione Ammirato.* L. XXX, p. 373. — *Bened. Varchi.* L. III, p. 130. — *Ser Fil. Nerli.* Lib. VIII, p. 161. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 12.

Nicolas Macchiavelli, qui, par ses écrits, avoit contribué à conserver l'amour de la liberté, et qui avoit souffert pour elle, ne jouit point de la restauration du gouvernement républicain. Il mourut le 22 juin 1527, moins d'un mois après son retour de sa dernière légation auprès de Guicciardini et de l'armée de la ligue. Quel que fût le but qu'il s'étoit proposé en écrivant le livre où il a exposé la théorie de la tyrannie, ce but n'avoit pas été mieux entendu de ses contemporains que de la postérité. Ses concitoyens lui reprochoient d'avoir enseigné au duc d'Urbin, dans son Traité du Prince, à enlever aux riches leur fortune, aux pauvres leur honneur, à tous leur liberté. Cette accusation lui fit faire de vains efforts pour retirer de la circulation un livre qui lui faisoit tant d'ennemis. Elle empêcha le peuple de lui rendre l'emploi de secrétaire des Dix de la guerre, qu'il avoit occupé avant 1512. On lui préféra Francesco Tarugi, homme de basse condition, mais de meilleures mœurs que Macchiavel, et non moins que lui attaché à la liberté, dont il n'avoit jamais abandonné la cause. *Benedetto Varchi storia Fiorentina.* L. IV, p. 210. Cette préférence paroît avoir causé à Macchiavel un chagrin amer, qui peut-être hâta sa mort, attribuée à une colique hépatique.

CHAPITRE CXIX.

Lautrec conduit une armée française devant Naples, et bloque cette ville; victoire de sa flotte sur celle des Espagnols; maladie dans son camp; sa mort, et capitulation de son armée. André Doria passe au parti impérial, et change le gouvernement de Gênes.

1527, 1528.

CHAP. CXIX. 1527. Les papes, au quatorzième siècle, pendant leur séjour à Avignon, étoient les seuls, entre les potentats, qui ne craignissent point de s'engager dans des guerres éternelles. Quels que fussent les revers de leurs armées, ils ne pouvoient être atteints par la désolation de leurs peuples, le pillage de leurs villes, et même de leur capitale; ils ne s'apercevoient point, à Avignon, des souffrances intolérables de l'Italie; la clameur publique n'arrivoit point jusqu'à eux, pour les forcer à faire la paix; et il se présentoit toujours autour d'eux des courtisans, des ministres, des flatteurs intéressés, qui, ne pouvant élever leur fortune que par la guerre, s'efforçoient de leur faire croire que l'honneur, la religion, les intérêts de la foi et ceux de

l'Église exigeoient la continuation des hostilités. CHAP. CXIX.
Ce qui, dans le quatorzième siècle, étoit la condition toute particulière de l'Église de Rome, se trouva, au commencement du seizième, être celle de tous les monarques de la chrétienté, à la réserve du pape seul. Depuis que leurs états étoient devenus beaucoup plus considérables, la guerre ne passoit presque jamais leurs frontières, et ne mettoit point leur existence en danger. 1527.

Charles-Quint, à l'âge de vingt-sept ans, avoit déjà fait prisonniers le roi de France, le roi de Navarre et le pape; cependant il ne s'étoit encore jamais mis à la tête d'aucune de ses armées; il ne connoissoit ni l'effroyable spectacle d'un champ de bataille, ni la misère ou la désolation d'une ville prise d'assaut, ni les tourmens prolongés des bourgeois chez lesquels il mettoit une armée en quartiers sans la payer. Ses courtisans avoient grand soin de dérober à l'*invincible Auguste*, des détails qui auroient pu l'affliger : ils l'entretenoient des intérêts de sa gloire; Charles-Quint poursuivoit les projets de son ambition; et lorsque les prodigalités de sa cour, ou le système absurde de ses finances, faisoient manquer l'argent nécessaire aux généraux pour achever une entreprise, chacun se faisoit un devoir de dissimuler les calamités d'une province éloignée, ou de les représenter

CHAP. CXIX. 1527.

comme la conséquence nécessaire d'une politique magnanime. Dans la suite de son règne, Charles-Quint conduisit lui-même ses armées ; alors il sentit mieux la nécessité de la paix, et son ambition fut plus souvent modérée par les circonstances où il se trouva jeté ; mais ses successeurs, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, stationnaires dans les solitudes de l'Escurial, inaccessibles à tous les regards, sourds à toutes les plaintes, à tous les gémissemens, ne purent jamais être détournés de leurs rêves ambitieux, par la crainte ou par la pitié. Parce qu'ils ne virent point la guerre, ils la firent sans relâche ; ils ne connurent point les calamités qu'ils causèrent pendant un siècle entier, ou bien ils ne voulurent jamais y compâtir. On les vit prolonger d'année en année le sac des villes et le ravage des campagnes, pour la possession d'une misérable province, pour une prérogative infructueuse, pour une dispute d'étiquette, ou même par paresse d'esprit, parce qu'ils ne savoient point prendre une décision.

Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, à cette époque, avoit acquis une si grande prépondérance en Europe, étoit bien plus à l'abri encore que les monarques de la maison d'Autriche, des calamités de la guerre ; son peuple n'en connoissoit le fardeau que par l'augmentation de ses dépenses ; et la vanité de Henri VIII étoit

flattée de l'importance militaire qu'il avoit acquise. Il se figuroit, selon l'erreur commune des rois, que quoiqu'il ne parût jamais aux armées, il pouvoit recueillir de la gloire par des batailles livrées en son nom, où il n'avoit donné aucune preuve ni de talent ni de bravoure. CHAP. CXIX. 1527.

Jusqu'à la bataille de Pavie, François I[er] avoit été également sourd aux plaintes des peuples, et insensible à leurs calamités. Il s'étoit glorifié d'avoir mis les rois de France *hors de pages*, c'est-à-dire, de n'avoir plus fait dépendre sa conduite que de ses seules fantaisies, sans écouter les réclamations, ou sans consulter les intérêts de ses sujets. Il n'étoit point dépourvu de sensibilité, et la vue des souffrances qu'il causoit auroit pu le toucher, si son extrême légèreté et son goût pour les plaisirs n'avoient distrait sans cesse son attention de ses devoirs. Pendant que ses armées se dissipoient faute de paye; que ses villes, mal pourvues et mal défendues, étoient emportées d'assaut; que les exactions de ses généraux faisoient prendre en horreur aux Italiens le nom de la France, il prodiguoit à ses maîtresses l'argent de l'état; il dissipoit, dans des fêtes insensées, des trésors qui auroient suffi pour défendre l'indépendance et la gloire nationales. Enfin la captivité avoit tout à coup révélé à Fran-

CHAP. CXIX. çois Ier l'existence du malheur, les dangers de
1527. son royaume, et le besoin que ses peuples avoient de la paix. Dès lors son ancienne confiance en sa fortune avoit cessé : sa gaîté avoit été troublée ; obligé à continuer la guerre, il l'avoit faite sans ardeur, et il désiroit sans cesse, il recherchoit à toute heure une pacification, qui lui rendît ses enfans, et qui fît cesser l'état d'inquiétude et de crainte où il se trouvoit.

Mais une dure expérience peut changer un caractère foible et inconséquent, sans toutefois le réformer. Dans sa prospérité, François Ier entreprenoit la guerre avec légèreté, et la négligeoit ensuite par inconstance ; après avoir ressenti le malheur, il écouta les conseils d'une timidité nouvelle en lui ; il voulut, sur toute chose, ne pas s'exposer ; et en désirant la paix, il ne sut pas voir qu'un des moyens de l'obtenir, c'est de pousser la guerre avec vigueur dans le moment favorable. Il ne se détermina jamais à donner aux Italiens les secours qui les auroient fait indubitablement triompher ; il les laissa écraser avant de se mettre de bonne foi en mouvement, et leurs revers, conséquences de ses lenteurs, lui coûtèrent infiniment plus de sang et d'argent qu'il n'en auroit fallu deux ans plus tôt pour obtenir les plus brillantes victoires. Les chagrins, en abattant son courage, ne détruisirent pas son

goût pour les plaisirs ; l'habitude de la dissipation étoit prise, la distraction lui sembloit d'autant plus nécessaire, qu'il sentoit plus d'inquiétudes ; et une application soutenue étoit un trop rude fardeau pour lui. Ses amours et sa galanterie occupoient autant de place dans sa vie qu'avant sa captivité, et leur influence, dès cette époque, ne fut pas moins funeste. CHAP. CXIX. 1527.

Jamais les calamités de la guerre n'auroient dû faire désirer la paix à tous les souverains, plus qu'après la prise de Rome. L'empereur avoit, il est vrai, fait une conquête inespérée ; mais il l'avoit obtenue avec une armée qu'il étoit depuis long-temps hors d'état de payer, et qui dès lors n'étoit plus à lui. Ses soldats pouvoient achever la ruine de ses ennemis ; mais ils ne reconnoissoient plus ses ordres, ils n'obéissoient plus à ses généraux, ils ne lui donnoient plus aucune garantie pour l'avenir : aussi Charles-Quint se trouvoit, après le pillage de Rome, tout aussi éloigné de l'accomplissement de ses premiers projets, qu'il l'étoit avant la guerre. De leur côté, les alliés avoient éprouvé le peu de foi qu'ils pouvoient réciproquement reposer dans les promesses les uns des autres ; ils avoient vu que chacun d'eux cherchoit à rejeter sur ses associés le fardeau de la guerre, et à se dispenser de remplir les engagemens les plus formels ; ils avoient

CHAP. CXIX. eût préféré que ce fût à Avignon, pour travailler à obtenir la mise en liberté du chef de
1527. l'Église, et empêcher que les actes que la violence pourroit lui arracher pendant sa captivité ne fussent préjudiciables à la chrétienté. Après quelque hésitation, ce fut à Parme que le collége des cardinaux se rassembla, et ce fut de là qu'il traita désormais au nom de l'Église romaine avec les alliés (1).

La peste étoit venue se joindre à tous les fléaux qui avoient jusque alors désolé l'Italie. La misère universelle, la mauvaise nourriture des pauvres, et les souffrances de l'âme, qui se joignoient à celles du corps, avoient préparé le peuple à recevoir la contagion. Elle avoit éclaté dans le nord de l'Italie, et elle avoit ensuite été répandue de ville en ville par des armées licencieuses, qui défioient toute police, et qui refusoient de se soumettre à tout régime sanitaire.

L'effroyable traitement que les Romains avoient éprouvé de la part de l'armée impériale ne les avoit que trop disposés à recevoir la communication de ce fléau. En effet, la peste ne se fut pas plutôt déclarée à Rome, qu'elle y prit un caractère plus redoutable encore que dans le reste de l'Italie. Le marquis de Guasto

(1) Lettre du cardin. Cybo au cardin. Salviati, 27 juill. 1527, et réponse de celui-ci. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 75 v. et seq.

et don Hugues de Moncade avoient amené dans cette ville les troupes auparavant stationnées dans le royaume de Naples; mais bientôt l'indiscipline de leurs soldats les avoit forcés à s'enfuir pour mettre leur vie à couvert. Le prince d'Orange avoit aussi quitté l'armée pour aller à Sienne, sous prétexte de mettre un terme aux séditions qui agitoient cette ville. Le vice-roi de Naples enfin, Charles de Lannoy, qui s'étoit également éloigné, mourut à Averse vers la fin de septembre, comme il retournoit à Naples (1).

CHAP. CXIX. 1527.

Les soldats, demeurés sans chefs, n'en furent que plus redoutables à leurs hôtes. Ce n'étoit pas un pillage de quelques jours auquel cette ville avoit été exposée, il se continuoit pendant des mois; et les mêmes extorsions, les mêmes horreurs qui avoient signalé la première entrée des Impériaux, se renouveloient tous les jours. La crainte de la peste détermina enfin les troupes espagnoles et italiennes à se répandre dans les campagnes autour de Rome, tandis que les Allemands croyoient s'en mettre à l'abri en vivant dans une débauche continuelle. Les Impériaux pillèrent alors Terni et Narni, et forcèrent Spoléte à se racheter par

(1) *Marco Guazzo istor. di suo temp.* f. 53. — *Lettere de' Principi.* T. II, f. 79. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 454. — *Georg. von Frundsberg.* B. VII, f. 127.

CHAP. CXIX. 1527. une contribution, tandis que le duc d'Urbin, qui avec son armée auroit dû couvrir cette province, reculoit toujours dès qu'un parti ennemi s'avançoit (1).

Le pape enfermé au château Saint-Ange avec treize cardinaux, sous la garde d'Alarcon, avoit déjà vu la peste pénétrer dans l'enceinte de cette forteresse, et avoit perdu quelques-uns de ses familiers. Il mettoit toute son espérance dans la générosité de Charles-Quint, qu'il faisoit solliciter. Il avoit évité d'être conduit à Gaëte, comme les lieutenans de l'empereur avoient voulu d'abord le faire; il évita aussi d'être transféré en Espagne, selon le désir secret de Charles-Quint. Cependant sa captivité dans une citadelle où la peste s'étoit introduite, sembloit plus redoutable encore (2).

Ce fut avec une peine infinie qu'il réussit à payer les premiers cent cinquante mille ducats qu'il avoit promis pour sa rançon. Des marchands génois lui en avancèrent une partie, à recouvrer sur les décimes du royaume de Naples, sur la vente du sel à Bénévent, et sur tout ce qu'il pouvoit hypothéquer de plus liquide; mais les Allemands demandoient des sûretés

(1) *Ben. Varchi.* L. III, p. 137. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 458. — *Georg. von Frundsberg.* B. VII, f. 130.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 457. — *Paolo Giovio Vita del card. Colonna*, f. 176.

pour le reste de ce que le pontife leur avoit promis, et il lui étoit impossible, dans sa captivité, de les trouver. Il avoit donné pour ôtages son dataire J. Mathieu Giberti, le cardinal Trivulzio, le cardinal Pisani, et deux de ses parens, Jacob Salviati et Laurent Ridolfi, l'un père, l'autre frère des cardinaux de même nom. Trois fois ces ôtages furent conduits sur la place du Campo di Fiore, à une potence préparée pour eux par les Allemands furieux; le bourreau les y attendoit déjà; mais les mêmes soldats qui menaçoient ces victimes, leur accordoient ensuite un nouveau répit, pour ne pas perdre le seul gage dont ils se crussent assurés. Un jour enfin, après une longue captivité, ces ôtages réussirent à enivrer tous leurs gardiens dans un grand repas. Ils s'échappèrent ensuite à pied, de nuit, et déguisés, et ils arrivèrent jusqu'au camp du duc d'Urbin (1).

CHAP. CXIX. 1527.

La fuite de ces ôtages contribua à rendre les Allemands plus traitables. Le marquis de Guasto revint à Rome pour remettre l'armée en activité; il donnoit deux écus à chaque soldat en les rappelant sous leurs drapeaux; mais la peste et la désertion en avoient tellement diminué le

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. VIII, p. 333. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 18, 21. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 603. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 459. — *Georg. von Frundsberg.* B. VII, f. 136.

CHAP. CXIX. nombre pendant une seule saison, qu'au lieu
1527. de quarante mille qui étoient entrés à Rome avec le duc de Bourbon, il ne s'en trouva plus que dix mille (1). D'autre part, don Francesco Angélio, général des Franciscains, et Verrei de Milhaud, chambellan de Charles-Quint, étoient arrivés à Rome avec de pleins pouvoirs de l'empereur pour négocier avec le pape. Ils avoient commission de le traiter désormais avec respect, mais de se tenir en garde contre son ressentiment, et de ne lui accorder aucune confiance (2). Après de longs débats, ils signèrent enfin avec lui, le 31 octobre, une nouvelle convention, qui lui donnoit un peu plus de temps pour acquitter sa rançon. Clément VII devoit être remis en liberté après avoir encore payé cent douze mille ducats aux troupes impériales. Dans le cours des trois mois suivans, il devoit en payer de plus deux cent trente huit mille; livrer en gage plusieurs fortèresses, donner ses deux neveux, Hippolyte et Alexandre, comme ôtages; accorder les produits de la croisade et d'une décime ecclésiastique en Espagne à l'empereur, et s'engager enfin à demeurer neutre dans la guerre qui alloit éclater, soit dans le

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 459. — *Ben. Varchi.* L. IV, p. 235.

(2) *Bernardo Segni.* L. I, p. 14.

duché de Milan, soit dans le royaume de Naples (1). CHAP. CXIX. 1527.

Mais bien avant que Clément VII eût recouvré sa liberté à ces dures conditions, la guerre que les rois de France et d'Angleterre avoient résolu de porter en Italie avoit commencé. Lautrec, qui n'avoit été nommé par François Ier pour général de son armée qu'avec répugnance, et sur les instances de Henri VIII, et qui n'avoit accepté à son tour qu'avec un regret extrême une commission qui n'étoit pas accompagnée de la faveur de son maître, partit de la cour le 30 juin, pour se rendre à l'armée qui se rassembloit dans l'Astésan. Elle devoit être composée de neuf cents gendarmes, deux cents chevau-légers, et vingt-six mille fantassins, dont six mille landsknechts sous le comte de Vaudémont, six mille Gascons sous le comte Piétro Navarro, quatre mille Français et dix mille Suisses (2). Mais tous ces corps demeurèrent fort au-dessous du complet; les envois d'argent se ralentissoient déjà, et il étoit facile

(1) *Pauli Jovii hist. sui temp.* L. XXV, p. 27. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XVIII, p. 468. — *Bernardo Segni*. L. I, p. 91. — *Ben. Varchi*. L. V, p. 44. — *Fr. Belcarii*. L. XIX, p. 604.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XVIII, p. 465. — Mém. de Martin du Bellay. Liv. III, p. 65. — *Ben. Varchi*. Lib. V, T. II, p. 8. *Bernardo Segni*. L. I, p. 20. — *Fr. Belcarii*. Lib. XIX, p. 598. — *Arnoldi Ferroni*. L. VIII, p. 166. — *Galeatius Capella*. Lib. VII, f. 75.

CHAP. CXIX. de connoître que, par cette ostentation de 1527. grandes forces, François Ier songeoit bien plus à presser les négociations entamées avec la cour de Madrid pour la rançon de ses fils, qu'à frapper lui-même de grands coups. Les Vénitiens, de leur côté, avoient laissé réduire soit leur armée, soit leur flotte, à un tel état de dénuement, qu'il étoit impossible d'en attendre aucun service. Les Florentins seuls, qui, en recouvrant leur liberté, avoient retrouvé tout leur ancien attachement pour la maison de France, fournissoient de bonne foi à l'armée de la ligue les contingens auxquels ils s'étoient obligés (1).

En attendant que son armée fût entièrement assemblée, Lautrec, averti que le comte Louis de Lodrone levoit des contributions dans l'Alexandrin, avec une forte bande de landsknechts, le força, au mois d'août, à se jeter dans le château de Bosco, l'y assiégea, et, au bout de dix jours d'attaques très-vives, le contraignit à se rendre à discrétion (2). Dans le même temps, André Doria, alors amiral de la flotte française,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 466. — *Bened. Varchi.* Lib. IV, p. 236.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 461. — *Pauli Jovii hist. sui temp.* L. XXV, p. 24. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 76. — Mém. de Mart. du Bellay. Liv. III, p. 66. — *Bernardo Segni.* L. I, p. 20. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 407. — *Georgens von Frundsberg.* B. VII, f. 138.

sortit du port de Marseille avec dix-sept galè- CHAP. CXIX.
res, et recommença le blocus de Gênes, qui, 1527.
bien qu'interrompu à plusieurs reprises, avoit déjà réduit cette ville à un extrême dénuement. Il avoit forcé neuf galères impériales, qui portoient aux Génois un grand approvisionnement de blé, à chercher un refuge dans le bassin de Porto-Fino, et il les y retint captives quelque temps; mais un gros temps, en l'éloignant de la côte, leur donna le moyen de lui échapper. Cependant cet événement, qui sembloit mettre Gênes à l'abri des attaques du parti français, eut un effet tout contraire; il enhardit le doge Antoniotto Adorno, et le décida à tenter la fortune des combats. Augustin Spinola, commandant de la garde, après avoir remporté un avantage sur des troupes de débarquement d'André Doria à Porto-Fino, fut envoyé contre César Frégose, qui, détaché par Lautrec, s'étoit avancé avec un corps d'armée jusqu'à San-Pier-d'Aréna. Encouragé par ses précédens succès, il n'hésita pas à lui livrer bataille : il fut battu et fait prisonnier. Les Génois, qui souffroient depuis longtemps pour la cause impériale, ne voulurent pas s'exposer à un nouveau blocus : la faction Frégose prit les armes dans la ville, et fut secondée par tous ceux qui désiroient le repos; deux députés, Ferrari et Lomellini, furent envoyés à César Frégose, pour lui offrir de le re-

CHAP. CXIX. 1527.

cevoir dans la ville, et de mettre la république sous la protection de la France, s'il vouloit s'engager à n'ordonner point de proscription et à n'exercer aucunes vengeances. Antoniotto Adorno lui-même, qui, dès le commencement du tumulte, s'étoit retiré dans le Castelletto, prit part à la négociation, et promit d'évacuer la forteresse; et la révolution s'accomplit ainsi dans les premiers jours du mois d'août, sans effusion de sang, sans désordre, sans violence, par la modération des chefs des deux partis, auxquels le sénat décréta en commun des actions de grâces. Adorno se retira auprès d'Antonio de Leyva à Milan, où il mourut sans enfans peu de mois après, et Théodore Trivulzio, envoyé par Lautrec, fut reconnu comme gouverneur et lieutenant du roi à Gênes (1).

Pendant ce temps, Lautrec avoit formé le siége d'Alexandrie, où le comte Baptiste Lodrone commandoit une garnison allemande. Ce dernier se sentoit affoibli par la captivité de son frère, et du détachement qui avoit été fait prisonnier à Bosco; mais Albéric de Barbiano, comte de Belgioioso, lui amena cinq cents hom-

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 34; L. XXVI, p. 64. — *Galeat. Capella.* L. VII, f. 75. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 461. — Martin du Bellay. L. III, p. 67. — *Bened. Varchi.* L. IV, p. 261. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 600. — *Agostino Giustiniani.* Lib. VI, f. 270. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 410.

mes, dont il déroba aux Français la marche, CHAP. CXIX.
au travers des collines de l'Alexandrin, et la 1527.
ville se défendit jusqu'à ce que Lautrec eût reçu de l'artillerie et des munitions de Venise. Les Impériaux ne capitulèrent que lorsque plusieurs brèches furent ouvertes (1).

Lautrec voulut d'abord laisser une garnison française dans Alexandrie : cette ville lui paroissoit importante pour assurer la communication entre son armée, la Ligurie et la France. Mais François Sforza réclama, contre cette violation des traités, qui signaloit les premiers pas que les François faisoient en Lombardie. Toutes les villes du duché de Milan, à mesure qu'elles seroient soumises, devoient, aux termes de l'alliance, être remises entre ses mains. Les Vénitiens s'interposèrent pour maintenir ses droits, et Lautrec céda. Cependant il étoit facile de reconnoître la défiance qui divisoit déjà les confédérés : les Italiens craignoient que le roi ne voulût garder le Milanez pour lui-même, ou qu'il ne se réservât les moyens de le sacrifier, pour racheter à ce prix ses enfans. Lautrec, de son côté, avoit des ordres secrets de sa cour, de ne point amener les affaires en Lombardie à une prompte décision, de peur que les Vénitiens, n'ayant plus lieu de craindre

(1) *Galeatius Capella.* L. VII, f. 76. — *Pauli Jovii.* L. XXV, p. 24.

CHAP. CXIX. 1527. l'empereur, ne s'intéressassent plus au succès du reste de l'entreprise (1).

Après la soumission d'Alexandrie, Lautrec ayant fait sa jonction avec l'armée vénitienne de Lombardie, s'avança jusqu'à huit milles de Milan. Antonio de Leyva, qui commandoit dans cette ville, ne doutant pas qu'il n'y fût incessamment attaqué, et n'ayant pour se défendre que des forces très-inférieures, rappela en hâte quatre cents fantassins de la garnison de Pavie. C'étoit justement ce qu'avoit voulu Lautrec, qui tourna court sur Pavie le 28 septembre, et ne donna point au renfort qui en étoit sorti le temps d'y rentrer. Louis de Barbiano, comte de Belgioioso, qui commandoit à Pavie, n'avoit plus sous ses ordres que huit cents hommes; il n'en voulut pas moins persister à se défendre. Après quatre jours d'attaques, plusieurs brèches furent ouvertes aux murailles, et Belgioioso céda enfin aux supplications des bourgeois; il offrit alors de capituler, mais il n'étoit déjà plus temps; la ville fut prise d'assaut, et abandonnée à toute la fureur des troupes françaises. Le nom de Pavie leur rappeloit la captivité de leur roi,

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 463. — *Galeatius Capella.* L. VI, f. 76, 78. — *Pauli Jovii hist. sui temp.* L. XXV, p. 27. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 70. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 382. — *Ben. Varchi.* L. V, f. 9. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 601. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 407.

et la destruction de leur armée : officiers et soldats, tous étoient également ardens à se venger; et les malheureux bourgeois, qui n'avoient eu aucune part aux victoires des Impériaux, furent traités avec une rigueur qui égaloit toute la cruauté des Castillans. Ce ne fut qu'après huit jours d'excès de tout genre, que Lautrec rappela ses troupes à la discipline et fit cesser le pillage (1). CHAP. CXIX. 1527.

Après la prise de Pavie, les Vénitiens et le duc de Milan pressoient Lautrec d'achever la conquête de la Lombardie; ils lui représentoient qu'Antonio de Leyva étoit malade, que ses troupes étoient fort diminuées en nombre, qu'elles étoient découragées par les succès récens des Français; mais que si on lui donnoit du temps, Leyva recevroit les renforts levés pour lui en Allemagne, et opposeroit alors une résistance invincible. Lautrec convint que ce plan de campagne seroit plus sage; mais il y opposa les ordres exprès des rois de France et d'Angleterre, qui n'avoient formé son armée que pour délivrer le pape, et il continua sa marche vers le midi de l'Italie (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 462. — Martin du Bellay. L. III, p. 71. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 332. — *Galeat. Capella.* L. VII, f. 77. — *Pauli Jovii.* L. XXV, p. 24. — *Ben. Varchi.* L. V, p. 9. — *Marco Guazzo*, f. 53. — *Bern. Segni.* L. I, p. 20. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 601.

(2) *P. Paruta.* L. VI, p. 409. — *Gal. Capella.* L. VII, f. 78.

CHAP. CXIX. 1527. Lautrec rencontra à Plaisance des ambassadeurs d'Alfonse d'Este, duc de Ferrare, et de Frédéric, marquis de Mantoue, qui, selon le sort des petits princes, venoient se ranger au parti du plus fort; Alfonse d'Este, malgré les secours qu'il avoit tout récemment donnés au duc de Bourbon, fut traité avec partialité par François Ier. Renée de France, fille de Louis XII et belle-sœur du roi, fut promise en mariage à son fils Hercule; elle lui apporta pour dot les duchés de Chartres et de Montargis. Le sacré collége assemblé à Parme sous la présidence du cardinal Cybo, renouvela au nom du pontife captif l'investiture de Ferrare en faveur de la maison d'Este, et renonça à toutes ses prétentions sur Modène. Un chapeau de cardinal fut en même temps promis à Hippolyte, second fils d'Alfonse, et celui-ci en retour s'engagea seulement à fournir à l'armée de la ligue cent hommes d'armes et six mille écus par mois (1).

La république de Florence, de son côté, fut appelée à renouveler son alliance avec la France et les Vénitiens. Le gonfalonier, Nicolas Capponi, voyoit avec peine ses concitoyens prendre parti

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 465. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 73. — *Ben. Varchi.* Lib. V, p. 36. — *Bern. Segni.* L. I, p. 17. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 602. — *Galeatius Capella.* Lib. VII, p. 78. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 416.

dans cette querelle. Il auroit jugé plus prudent de ménager également les deux souverains qui menaçoient l'Italie : Luigi Alamanni, qui avoit déjà acquis une grande réputation comme poète, et qui, depuis sa conjuration contre le cardinal Jules de Médicis, avoit toujours vécu en France, sembloit y avoir reconnu combien peu la république devoit compter sur l'amitié de cette cour; et il avoit vivement exhorté ses concitoyens à s'allier à Charles-Quint plutôt qu'à François I[er]. Mais Florence étoit alors divisée entre le parti des grands et celui du peuple; déjà l'on soupçonnoit les premiers de songer à rappeler les Médicis, et l'on crut que c'étoit pour les favoriser secrètement que Capponi et Alamanni s'opposoient au renouvellement de l'alliance. Tout le parti populaire se déclara vivement pour la France; l'alliance fut renouvelée, et les bandes noires que la république avoit depuis peu de mois prises à son service, et qu'elle avoit portées à cinq mille hommes, sous les ordres d'Horace Baglioni, furent promises à M. de Lautrec (1). Après ces négociations, le renouvellement de la ligue fut publié à Mantoue le 7 décembre; elle devoit comprendre le pape Clément VII, les rois de France et d'Angleterre, les républiques

(1) *Ben. Varchi.* L. IV, p. 212; Lib. V, T. II, p. 12-23. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 341. — *Bern. Segni.* L. I, p. 15.

CHAP. CXIX. de Venise et de Florence; les ducs de Milan et de
1527. Ferrare, et le marquis de Mantoue (1).

Le pape étoit toujours nommé à la tête de la sainte ligue, destinée essentiellement à lui faire recouvrer sa liberté. Cependant à l'époque à peu près où cette ligue étoit de nouveau publiée à Mantoue, il sortoit lui-même de sa longue captivité au château Saint-Ange. Pour rassembler l'argent qu'il avoit promis aux troupes impériales, il avoit été obligé de mettre en vente sept chapeaux de cardinaux et beaucoup d'autres des premières dignités de l'Église romaine; il avoit ouvert aux Impériaux les forteresses qui étoient encore en sa puissance; il avoit donné de nouveaux ôtages pour garantie du reste de sa dette; et le 10 décembre avoit enfin été fixé pour lui ouvrir les portes de sa prison. Alarcon, qui l'avoit eu six mois entiers sous sa garde, s'étoit acquitté de son office avec la plus rigoureuse ponctualité; mais le dernier jour, soit que réellement il se relâchât de sa vigilance, ou qu'il eût des ordres secrets de laisser le pontife se soustraire aux demandes nouvelles que pourroit lui faire l'armée, il le laissa s'échapper. Le pape se présenta le 9 décembre à la porte du château Saint-Ange, comme un exprès envoyé par son

(1) *Pauli Jovii hist. sui temp.* L. XXV, p. 34. — Dumont, Corps diplomatique. T. IV. — *Paolo Paruta histor. Ven.* L. VI, p. 417. — *Rymer. Acta publica.* T. XIV, p. 233.

propre maître-d'hôtel pour lui préparer des loge- CHAP. CXIX.
mens et des vivres. On ne le reconnut point, ou 1527.
l'on feignit de ne point le reconnoître, et on le laissa passer, couvert d'un grand chapeau et d'un manteau grossier. Il sortit également de Rome, à pied, par la porte d'un jardin, puis trouvant en dehors des murs un cheval espagnol qui l'attendoit, il se rendit seul à Orviéto, où étoit alors le camp des alliés (1).

Clément VII, abattu par ses souffrances et par sa longue captivité, désespérant de sa fortune, et renonçant aux vastes projets auxquels il avoit fait d'abord tant de sacrifices, parut, lorsqu'il arriva auprès de ses anciens confédérés à Orviéto, n'avoir d'autre désir que d'observer le traité qu'il venoit de conclure avec les Impériaux, et de rendre la paix à l'Italie. Il supplia les alliés de retirer leur armée de l'état de l'Église, puisque les généraux de Charles-Quint lui avoient promis en retour qu'ils retireroient de leur côté en même temps leur armée de Rome; et cette malheureuse capitale, pillée sans relâche depuis sept mois par une armée barbare, ne

(1) *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 334. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 468. — *Bern. Segni.* Lib. I, p. 21. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 604. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 75. — *Bened. Varchi.* L. V, p. 44. — *Pauli Jovii hist. sui temp.* L. XXV, p. 29. — *Georgens von Frundsberg.* B. VIII, f. 153.

CHAP. CXIX. pouvoit supporter plus long-temps de si cruelles
1528. calamités. Mais lorsqu'au commencement de l'année 1528, les ambassadeurs de France et d'Angleterre se présentèrent à lui et le pressèrent de s'unir à leur ligue; on vit reparoître l'irrésolution, les ruses et la mauvaise foi qui avoient eu pour lui des conséquences si fatales, et il recommença à donner des espérances à tous les partis (1).

Encore que les hostilités se fussent renouvelées long-temps auparavant, ce fut seulement le 21 janvier 1528 que les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Venise se présentèrent à Charles-Quint à Burgos, pour récapituler dans une audience publique les griefs de leurs maîtres, sommer Charles de remettre en liberté le pape et les fils de France, et sur son refus demander leur congé, puisque aucune des propositions de paix qui avoient été débattues pendant l'année précédente n'avoit pu obtenir un agrément mutuel. Les ambassadeurs furent immédiatement suivis par deux hérauts d'armes, qui, au nom des rois de France et d'Angleterre, lui déclarèrent formellement la guerre. Tout cet appareil donné à la rupture des négociations, irrita l'empereur qui, sous prétexte de pourvoir à

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 470. — *Bened. Varchi.* L. VI, p. 98. — *Lett. de' Principi.* T. II, f. 82 et seq. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 418.

la sûreté de ses propres ambassadeurs, fit retenir à trente milles de distance les envoyés de France, de Venise et de Florence, et ne permit point à l'envoyé du duc de Milan de quitter sa cour (1). CHAP. CXIX. 1528.

François Ier, par représailles, fit arrêter Granvelle, ambassadeur de l'empereur, et il obtint ainsi la mise en liberté de ses envoyés; mais ceux-ci, à leur retour, lui rapportèrent que l'empereur l'avoit publiquement accusé d'avoir faussé sa parole; François répondit le 28 mars par un cartel, le défiant à un combat singulier, pour lui prouver qu'il avoit menti en l'accusant: Charles-Quint de son côté répliqua le 24 juin; il accepta le défi, et offrit, pour champ du combat, la place même sur la rivière d'Andaye, où François Ier avoit été échangé contre ses enfans. Ces cartels satisfirent l'animosité des deux princes, sans qu'ils songeassent l'un ou l'autre à venir au combat auquel ils s'étoient provoqués (2).

Lautrec, cependant, au moment où il avoit renoncé à toute espérance de paix, avoit mis son armée en mouvement, pour tenter la con-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 471. — *Bened. Varchi stor. Fior.* L. V, p. 59. — Mém. de messire Martin du Bellay. L. III, p. 43. — *Alfonso de Ulloa.* L. II, f. 113.

(2) Mém. de messire Martin du Bellay. L. II, p. 44-63. — *Bened. Varchi.* L. V, p. 69-76. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 474. — *Fr. Belcarius.* Lib. XIX, p. 606.

CHAP. CXIX. quête du royaume de Naples. Il étoit parti le
1528. 9 janvier, de Bologne, suivant la route de la Romagne et de la Marche, pour entrer dans les Abruzzes; et en effet, il passa le Tronto le 10 février (1). François Ier lui avoit assigné cent trente mille écus par mois, pour l'entretien de son armée; et déjà il avoit laissé s'accumuler un arriéré de deux cent mille écus, lorsque, oubliant qu'il avoit fait perdre le Milanez à ce même Lautrec, pour n'avoir pas fourni les fonds nécessaires aux troupes, il réduisit tout à coup à soixante mille écus la subvention qu'il lui avoit promise, et il le fit en même temps avertir qu'il ne pourroit pas la continuer plus de trois mois (2).

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Lautrec, dont jusque alors les succès avoient dépassé les espérances. Toutes les villes des Abruzzes s'étoient empressées de lui ouvrir leurs portes, et la plupart, le recevant comme un libérateur, lui envoyèrent leurs clefs vingt-cinq ou trente milles à l'avance. Les Vénitiens lui avoient fourni, sous les ordres de Piétro

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 475. — Martin du Bellay. L. III, p. 76. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 56. — *Bern. Segni.* L. I, p. 25. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 420. — *Marco Guazzo*, f. 55.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 478. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 433.

Pésaro et de Camillo Orsini, une armée dont CHAP. CXIX.
les chevau-légers, levés dans les montagnes de 1528.
l'Épire, étoient supérieurs à tous ceux qui faisoient alors le même service en Europe (1). Les Florentins, à qui Lautrec avoit demandé seulement de l'argent, préférèrent fournir leur contingent en hommes ; ils sentoient la nécessité de redevenir militaires pour défendre leur indépendance ; ils avoient pris à leur service les bandes noires, formées presque uniquement de Toscans ; ils en avoient donné le commandement à Orazio, fils de Jean-Paul Baglioni de Pérouse, et cette troupe de quatre mille hommes étoit une des plus braves et des plus redoutées de l'armée française (2).

Si François I[er] avoit profité du zèle des peuples ; s'il avoit, par un seul effort, fourni suffisamment son armée et d'hommes et d'argent, il auroit pu chasser, en une courte campagne, les Impériaux de l'Italie ; mais jamais l'armée de Lautrec, qui, sur le rôle, paroissoit très-considérable, ne fut complète ou près de l'être. Il avoit perdu beaucoup de temps dans la Marche d'Ancône, à attendre tantôt des Suisses, tantôt des Allemands, tantôt des Gascons. Avant

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 36. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 420. — Diverses Lettres d'André Civran, provéditeur des Stradiotes. *In Lett. de' Princ.* T. II, f. 94 et seq.

(2) *Bern. Segni.* L. I, p. 22.

CHAP. CXIX. 1528. que l'un des corps qu'il devoit commander eût rejoint ses drapeaux, un autre avoit déjà achevé le temps de son service : aussi sa marche ne ressembloit-elle nullement à l'impétuosité qui avoit distingué les Français dans leurs premières campagnes d'Italie : il n'avançoit que lentement, il laissoit à ses alliés le temps de se décourager, et bientôt le besoin d'argent lui fit aliéner, par ses extorsions, des peuples qui l'avoient d'abord reçu à bras ouverts (1).

Encore que Lautrec fût entré dans le royaume de Naples, le prince d'Orange eut une peine extrême à tirer de Rome l'armée impériale, pour aller le combattre. Cette soldatesque effrénée ne vouloit point renoncer aux dépouilles et aux voluptés qu'elle trouvoit encore dans la capitale de la chrétienté. Pendant huit mois, aucune sorte de protection n'avoit été assurée ni aux personnes ni aux propriétés ; et comme l'insolence des militaires et la misère des bourgeois croissoient en même temps, les maux de la veille étoient toujours surpassés par ceux qu'amenoit le lendemain. Il falloit donner de l'argent à l'armée, pour la déterminer à obéir de nouveau ; le prince d'Orange en demanda au pape, qui, avec sa cour, étoit toujours à

(1) Lettres de Gio. Batt. Sanga, secrétaire de Clément VII, à Piétro Paolo Crescenzio, son nonce à l'armée de la Ligue. T. II, f. 86 et seq. *Lett. de' Princ.*

Orviéto; et celui-ci, malgré la misère où il étoit réduit, malgré les voeux qu'il faisoit pour la cause de la ligue, malgré la crainte d'offenser les Français, donna encore quarante mille ducats au prince d'Orange, pour qu'il tirât son armée de Rome. En effet, cette armée se remit en campagne le 17 février. Mais, quoique les déserteurs eussent été remplacés dans ses rangs par les brigands qui, de toute l'Italie, s'empressoient de venir partager le pillage de la capitale de la chrétienté, cette armée qui, huit mois auparavant, comptoit au moins quarante mille hommes, se trouva réduite à quinze cents chevaux, quatre mille Espagnols, deux ou trois mille Italiens et cinq mille Allemands : la peste avoit emporté tout le reste (1). CHAP. CXIX. 1528.

Le prince d'Orange et le marquis de Guasto, ayant pris, avec leur armée, la route de la Campanie, passèrent ensuite les montagnes près de Serra Capriola, et descendirent dans la Pouille, où ils établirent leur camp sous les murs de Troia. Lautrec, de son côté, au lieu de se presser de marcher sur Naples, dont la posses-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 479. — *Ben. Varchi.* L. V, p. 52. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XXV, p. 37. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 421. — Lettre de Gio. Batt. Sanga à Pietro Paulo Crescenzio, nonce auprès de Lautrec; de Rome 24 février. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 92. — *Georg. von Frundsberg.* B. VIII, f. 167.

CHAP. CXIX. sion avoit presque toujours été décisive dans
1528. les guerres du royaume, s'étoit arrêté dans la Pouille, pour y percevoir la gabelle sur les moutons voyageurs, qui, dans le mois de mars, rapporte de quatre-vingts à cent mille écus, et qui faisoit alors le revenu principal de la couronne. Il avoit passé ses troupes en revue à San-Sévérino, et il avoit compté environ trente mille hommes sous ses ordres. Il s'étoit ensuite rendu à Lucéria, où l'attendoit Piétro Navarro; et les deux armées, française et impériale, s'étoient enfin trouvées en présence. Les bords d'un ruisseau qui coule entre Lucéria et Troia, furent attaqués et défendus par plusieurs belles escarmouches de cavalerie; mais avec peu d'effusion de sang, parce que les fusiliers n'avoient pas de part au combat (1).

Lautrec offrit à plusieurs reprises la bataille au prince d'Orange, pendant sept jours qu'ils restèrent en présence; mais les Impériaux ne voulurent pas l'accepter. D'autre part, Lautrec n'osa point tenter de les forcer dans leurs logemens, parce qu'il ne regardoit pas son infanterie comme assez ferme pour un pareil combat. Il attendoit encore les quatre mille

(1) *Pauli Jovii Hist.* Lib. XXV, p. 37. — *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 479. — *Marco Guazzo*, f. 54 v. — Mém. de Mart. du Bellay. L. III, p. 79. — *Bened. Varchi.* Lib. VI, p. 100. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 432.

hommes des bandes noires à la solde des Florentins, que lui amenoit Horace Baglioni. Dès que le prince d'Orange apprit leur approche, les regardant lui-même comme la meilleure infanterie qui fît alors la guerre en Italie, il jugea convenable de faire sa retraite sur Naples: il profita d'un brouillard épais pour sortir de son camp, le 21 mars, en y laissant des feux allumés pour tromper les Français; et tandis qu'il suivoit les gorges de Crévalcuore, pour rentrer en Campanie, il laissa à Melphi, Sergiani Caraccioli, prince de cette ville, avec sa compagnie de gendarmes, deux bataillons espagnols et quatre italiens, pour arrêter les Français (1). CHAP. CXIX. 1528.

Lautrec, ayant reconnu la fuite des ennemis, et étant entré dans Troia, où il trouva qu'il leur restoit encore beaucoup de vivres, assembla un conseil de guerre pour délibérer sur les opérations futures. Guido Rangoni, René de Vaudémont, Valério Orsini, et presque tous les capitaines représentoient qu'il n'y avoit plus aucun avantage à demeurer en Pouille, où la douane des moutons n'avoit pas rendu, à cause

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XVIII, p. 480. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 39. — *Marco Guazzo*, f. 55. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 434. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 83. — *Georg. von Frundsberg. Kriegsthaten.* Buch VIII, f. 158.

CHAP. CXIX. 1528. de la guerre, plus de la moitié de ce qu'on en attendoit; qu'en suivant de près le prince d'Orange, au contraire, on avoit tout lieu de se flatter qu'on atteindroit cette armée encore encombrée de tout le butin dont elle s'étoit chargée à Rome; qu'en l'attaquant dans sa marche, on étoit presque sûr de la détruire, d'autant plus que le prince d'Orange étoit ouvertement brouillé avec Hugues de Moncade, qui avoit succédé à la vice-royauté de Naples, et qu'il n'en obtiendroit aucun secours. Mais Piétro Navarro, qui, ainsi que Lautrec, aimoit à ouvrir un avis contraire à celui de tous les autres, et mettoit ensuite tout son orgueil à le soutenir avec obstination, insista pour que l'armée ne laissât aucun lieu fort derrière elle, et surtout pour qu'elle s'assurât de Melphi, place d'armes de Sergiani Caraccioli, un des plus puissans et des plus valeureux entre les barons du parti impérial. Son avis l'emporta; Melphi fut attaquée par Piétro Navarro, avec les bandes noires et l'infanterie gasconne; après deux assauts très-meurtriers, la ville fut prise le 23 mars, et le château se rendit peu après à discrétion; les soldats, furieux de la perte qu'ils avoient faites, ne voulurent accorder aucun quartier: à la réserve du prince de Melphi lui-même, et d'un petit nombre de ses officiers, tout le reste des prisonniers fut massacré, et le

nombre des morts, dans la ville ou le château, CHAP. CXIX.
passa trois mille (1). 1528.

Le retard causé par le siége de Melphi eut les plus funestes conséquences pour l'armée française. Le prince d'Orange put faire sa retraite sur Naples sans aucune perte; il eut tout le loisir de calmer un soulèvement de ses soldats espagnols, qui lui demandoient leurs soldes arriérées, et de prendre ses mesures pour la défense de Naples. Il y distribua son armée dans la ville même, malgré les instances du marquis de Guasto, qui vouloit épargner à ses concitoyens la réception d'hôtes aussi redoutables, et faire tracer leur camp dans un lieu fort, au dehors des murs. Pendant ce temps, Lautrec soumettoit Barletta, Vénosa, Ascoli, et toutes les villes de la Pouille, à la réserve de Manfrédonia; et Giovanni Moro, qui commandoit la flotte vénitienne en l'absence de l'amiral Piétro Lando, parcourant, sur ses galères, les côtes de la terre de Bari et de la terre d'Otrante, avoit déjà reçu la capitulation de Monopoli et de Trani, et assiégeoit le château de Brindes, après avoir pris la ville. Trois autres villes encore avoient été promises aux Vénitiens par les conditions de la

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXV, p. 39. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 381. — *Bern. Segni.* Lib. I, p. 26. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 84. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 101. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 610. — *Marco Guazzo*, f. 55.

CHAP. CXIX. 1528. ligue ; savoir, Otrante, Pulignano et Molo ; et dans toutes trois, les peuples manifestoient hautement leur désir de retourner sous la domination vénitienne. Malheureusement, le provéditeur des stradiotes, André Civran, le plus brave et le plus actif des capitaines vénitiens, fut atteint, au siége de Manfrédonia, d'une maladie dont il mourut ; et bientôt après, la flotte vénitienne fut rappelée par Lautrec devant Naples, pour y seconder son armée (1).

Lautrec, vers le milieu d'avril, avoit quitté la Pouille pour s'approcher de Naples. Il avoit reçu les capitulations de Capoue, de Nola, d'Acerra, d'Aversa, et de toutes les principales villes de la terre de Labour : il n'avançoit cependant qu'avec une extrême lenteur, à cause des pluies excessives qui avoient inondé le pays, et de la difficulté de pourvoir de vivres une armée aussi nombreuse que la sienne ; car il avoit eu la négligence d'y laisser rassembler deux fois plus de valets, et de gens de métiers suivant l'armée, que de soldats. Enfin, l'avant-dernier jour d'avril il arriva en vue de Naples, et le 1er mai il traça son camp sur le Poggio Réale (2).

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 484. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 435. — *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 41. — Lettres du nonce P. P. Crescenzio au secrétaire du pape, J. B. Sanga. *Lett. de' Princ.* T. II, f. 96 et seq.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 485. — *Pauli Jovii.*

Naples étoit alors estimée une ville très-forte, CHAP. CXIX.
et les montagnes sur lesquelles s'étendoient ses 1528.
remparts étoient d'une défense facile : elle avoit dans ses murs une armée bien plutôt qu'une garnison ; les soldats avoient vieilli sous les armes, et les officiers étoient les plus habiles de l'Europe dans l'art militaire. On croyoit que la ville n'étoit point suffisamment approvisionnée ; mais la plupart des habitans s'étoient retirés à Ischia, à Capri, et dans les îles voisines ; de sorte que leurs provisions étoient restées aux soldats. Lautrec, au lieu d'ouvrir ses batteries contre Naples, et de profiter, pour une attaque hardie, de l'impétuosité française, qu'il avoit, il est vrai, déjà laissé refroidir, résolut d'affamer la ville par un blocus. En vain on lui représenta qu'il ne réussiroit jamais à fermer absolument la mer aux assiégés ; que son armée ne seroit guère moins exposée à manquer de vivres que celle des ennemis, et que, dès le commencement des chaleurs, l'air de la campagne de Naples deviendroit fatal à ses soldats : Lautrec se faisoit un point d'honneur de tout juger par lui-même, et de ne point écouter de conseil. Il comptoit si fort sur les besoins des assiégés, qu'il interdit d'abord à ses soldats de

L. XXV, p. 41. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 86. — *Ben. Varchi*. L. VI, p. 102. — *Bern. Segni*. L. I, p. 27. — *Georg. von Frundsberg*. B. VIII, f. 159.

CHAP. CXIX. 1528. se laisser engager dans aucune escarmouche : mais bientôt il fut obligé de révoquer cet ordre; l'oisiveté et l'ennui faisant perdre à ses troupes et le courage et la santé (1).

Les deux armées recommencèrent donc à se livrer presque chaque jour de petits combats, qui devinrent souvent d'autant plus meurtriers, que l'infanterie légère, armée de carabines, se mêloit à la cavalerie, et que les Espagnols d'une part, les Toscans des bandes noires de l'autre, étoient de fort habiles tireurs. Cependant l'armée qui défendoit Naples, accoutumée à Rome à l'abus de la victoire et à l'oubli de toute discipline, opprimoit cruellement les Napolitains. Ceux-ci s'échappoient de la ville toutes les fois qu'ils pouvoient le faire, et se réfugioient à Caprée, à Ischia, à Procida, ou sur le promontoire de Sorrento. La plupart des fugitifs, croyant la victoire des Français assurée, ou languissant de secouer le joug cruel des Espagnols, passoient de là au camp de Lautrec, et s'empressoient de prêter serment de fidélité au roi de France. Vincent Caraffa en donna l'exemple, et il fut bientôt suivi par Caraccioli, comte de Murcone; par Ferdinand Pandoni, Frédéric Gaétani et François d'Aquino. Sergiani Caraccioli lui-même, qui avoit été

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 486. — Mémoires de Mart. du Bellay. L. III, p. 88. — *Bernardo Segni*, Lib. II, p. 59.

fait prisonnier à Melphi, dont il étoit prince, CHAP. CXIX.
n'ayant pu obtenir que le prince d'Orange s'oc- 1528.
cupât de le racheter, se déclara pour le parti Angevin, et reçut de Lautrec un commandement (1).

Les assiégés éprouvoient déjà de grandes privations; quoique les blés ne leur manquassent point, tous leurs moulins étoient aux mains de leurs ennemis, et ils étoient obligés de broyer eux-mêmes leur froment. Le vin, qu'ils avoient prodigué dans les premiers jours du siége, commençoit aussi à leur manquer : les landsknechts visitoient toutes les caves des particuliers pour en trouver, et leur insolence alla jusqu'à piller celle du marquis de Guasto, un de leurs généraux (2). Dans les provinces, la fortune paroissoit favorable aux Français. Simon Thébaldi, Romain, envoyé en Calabre par Lautrec, avoit soulevé toute cette province pour le parti d'Anjou; les Abruzzes étoient en entier entre les mains des Français, et la plus grande partie de la Pouille obéissoit aux Vénitiens. D'autre part, les Français avoient déjà un grand nombre de malades dans leur camp; ce fut aussi pour eux une perte douloureuse que celle d'Horace Baglioni, colonel des bandes noires, tué, le 22

(1) *Pauli Jovii*. Lib. XXV, p. 42. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 102. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XIX, p. 490.

(2) *Pauli Jovii Hist.* L. XXV, p. 42.

CHAP. CXIX. mai, dans une escarmouche peu importante. Il
1528. fut remplacé par le comte Hugues de Pépoli (1).

Lautrec avoit compté que le port de Naples seroit entièrement fermé aux assiégés par les flottes de France et de Venise : mais André Doria, amiral de la flotte française, mécontent depuis long-temps de la conduite des généraux à son égard, et de celle de la cour de France envers sa patrie, n'avoit pas voulu servir lui-même, et il s'étoit fait remplacer par son neveu Philippino Doria, dans le commandement des huit galères génoises qu'il avoit envoyées devant Naples. Pierre Lando de son côté, l'amiral vénitien, ne pouvoit se résoudre à abandonner le siége du château de Brindes, et les conquêtes qu'il faisoit en Pouille pour sa république : néanmoins, comme il en avoit reçu l'ordre positif dès la fin de mai, les assiégeans commencèrent à attendre, et les assiégés à craindre son arrivée. Don Hugues de Moncade se flatta de pouvoir le prévenir, de surprendre, dans le golfe de Salerne, Philippino Doria, avant qu'il eût été joint par la flotte vénitienne; de l'attaquer à l'abordage avec ses vieilles bandes espagnoles, et de se rendre maître de ses huit

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 490. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVI, p. 48. — *Marco Guazzo*, f. 62. — *Bern. Segni.* Lib. II, p. 42. — *Fr. Belcarii.* Lib. XX, p. 613. — *Lettere de' Principi.* L. II, f. 109.

galères, malgré la supériorité des marins génois CHAP. CXIX.
pour la manœuvre. Il avoit, dans le port de 1528.
Naples, six galères, quatre fustes et deux brigantins; il y fit monter mille arquebusiers espagnols, l'élite de toute son armée; il s'embarqua lui-même avec presque tous les capitaines, et tous les hommes de marque qui se trouvoient avec lui à Naples, et il se fit suivre par un grand nombre de bateaux de pêcheurs, qu'il chargea aussi de soldats. Il avoit espéré trouver les galères de Doria sans garnison; mais celui-ci avoit été averti de son dessein, et avoit eu le temps de demander à Lautrec trois cents arquebusiers, qu'il avoit répartis sur ses vaisseaux (1).

Philippino Doria, lorsque les Impériaux vinrent le trouver, croisoit dans le golfe de Salerne, le long du rivage d'Amalfi, et en face du petit promontoire nommé Capo d'Orco. Il n'évita point le combat; mais avant de rencontrer l'ennemi, il détacha trois de ses galères, sous les ordres de Nicolas Lomellino, pour prendre le vent à quelque distance, et revenir ensuite au milieu de la bataille frapper les Impériaux dans

(1) *Franc. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 487. — *Pauli Jovii.* Lib. XXV, p. 43. — Martin du Bellay. L. III, p. 90. — *Bened. Varchi.* L. VI, p. 115. — *Bern. Segni.* Lib. II, p. 40. — *Marco Guazzo*, f. 58 v. Il y a contradiction sur la date de cet événement. Je l'ai rectifiée par les *Lettere de' Principi.* T. II, f. 100 v. et seq. — *Pauli Folietæ continuat. Ann. Genuens.* Lib. XII, p. 733.

les flancs et par-derrière, avec toute l'impétuosité du mouvement qu'elles auroient acquis.

Le marquis de Guasto et Hugues de Moncade, partis le 28 mai au matin de Posilippe, avoient voulu animer leurs soldats à ce genre de combat nouveau pour eux, en leur faisant trouver un repas préparé à l'île de Caprée; dans le même lieu, ils leur firent entendre un sermon d'un ermite espagnol, qui les exhortoit à combattre vaillamment pour délivrer les nombreux captifs de leur nation, que Doria tenoit à la chaîne dans ses galères. C'est à ce double retard que l'amiral génois dut l'avantage d'être averti de l'attaque qu'on préparoit contre lui. Il ne restoit que trois heures de jour, lorsque les Espagnols découvrirent les cinq galères que Philippino avoit gardées. Les deux vaisseaux amiraux s'engagèrent réciproquement; mais Doria s'empressa de tirer le premier pour se couvrir de sa propre fumée, tandis que dès la première décharge il tua quarante hommes sur la galère ennemie qu'il voyoit à découvert. Les Génois, accoutumés au service de mer, savoient se courber en combattant, et demeurer cachés derrière les pavois; les Espagnols au contraire sentoient leur infériorité jusqu'à ce qu'ils pussent venir à l'abordage, que leurs ennemis évitoient. Ils n'avoient point de huniers, et ils étoient fort incommodés par le feu de leurs adversaires qui

partoit du haut des mâts. Toutefois deux ga- CHAP. CXIX.
lères génoises, attaquées par trois impériales, 1528.
étoient fort maltraitées, et sur le point de se rendre, lorsque celles de Lomellini, détachées pour prendre le vent, revinrent à pleines voiles frapper la flotte de Moncade. Le grand mât du vaisseau que montoit ce dernier fut fracassé dans le choc; lui-même fut blessé au bras; et tandis qu'il continuoit à exhorter ses soldats, il fut tué par les pierres et les feux d'artifice qu'on lui jetoit des huniers. A la fin du combat, son vaisseau fut coulé à fond. La galère que montoit César Fiéramosca sombra également. Ce fut le moment que prit Philippino Doria pour détacher tous les esclaves barbaresques qu'il avoit à la chaîne, et les exhorter à mériter la liberté qu'il leur rendoit, en se vengeant des Espagnols, leurs plus cruels ennemis. Il joignit alors l'abordage, qu'il avoit auparavant évité. Les Barbaresques à moitié nus se précipitèrent le sabre à la main sur les vaisseaux espagnols. Ceux du marquis de Guasto et d'Ascanio Colonna étoient déjà tout en feu, leurs rames brisées, leur équipage ou soulevé ou détruit, lorsqu'ils prirent le parti de se rendre. Les fustes furent également capturées; deux galères impériales fort maltraitées s'enfuirent. Le prince d'Orange fit pendre à son arrivée le capitaine de l'une des deux en punition de ce désastre; l'autre, effrayé de cet

CHAP. CXIX. 1528.

acte de cruauté, retourna sur ses pas, et rendit sa galère à Philippino Doria (1).

La flotte impériale étoit détruite; le vice-roi Moncade avoit été tué, et les Maures entourant son cadavre, lui demandoient avec un rire féroce, s'il comptoit toujours faire une seconde descente en Afrique, et y renouveler ses effroyables cruautés. César Fiéramosca et don Pédro Urias avoient aussi été tués avec environ mille fantassins. Le marquis de Guasto, Ascagno Colonna, François Hijar, Philippe Cerbellion, Jean Caietan, Sernon, demeurèrent prisonniers; et le lendemain même, l'historien Paul Jove, qui avoit vu le combat des rivages de l'île d'Ischia, alla au nom de la marquise de Guasto leur porter quelque argent et quelque consolation, sur la galère de Philippino Doria. Celui-ci les envoya ensuite à son oncle André, devant Gênes, avec les trois galères qu'il avoit prises (2).

Peu de temps après cette victoire, qui sem-

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XXV, p. 46, 47. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 488. — *Bened. Varchi.* Lib. VI, p. 417. — *Marco Guazzo*, f. 59, 60. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 91. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 611. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 169. — *Bern. Segni.* L. II, p. 40. — *Agostino Giustiniani.* L. VI, f. 280.

(2) *Pauli Jovii Hist.* Lib. XXV, p. 46. — *Lettere de' Principi*, de Viterbe, 3 et 8 juin. Recommandations en faveur des prisonniers. T. II, f. 101 et seq.

bloit assurer la réussite des entreprises de Lautrec, l'amiral vénitien Piétro Lando arriva, le 10 juin, dans le golfe de Naples avec vingt-deux galères, qui pendant quelque temps ôtèrent aux assiégés toute possibilité de recevoir par mer des secours (1). Cependant les Impériaux avoient encore une cavalerie légère très-considérable; Lautrec n'en avoit presque aucune; et loin de vouloir en solder, comme on le lui proposoit, il permit à la gendarmerie qui faisoit son service, de prendre ses quartiers à Capoue, à Averse et à Nola. Le prince d'Orange, demeuré seul chargé du commandement à Naples, en profita pour harceler sans cesse les assiégeans, et faire entrer à plusieurs reprises des vivres dans la ville. L'infanterie légère des bandes noires, qui avoit combattu d'abord avec beaucoup de zèle dans les escarmouches, se voyant constamment sacrifiée, parce qu'il ne se présentoit point de chevaux pour la couvrir dans ses retraites, se dégoûta de combats toujours désavantageux. Mais plus on insistoit auprès de Lautrec, pour que celui-ci employât à solder des chevau-légers l'argent qu'il avoit reçu de France, plus Lautrec se blessoit de ce qu'on osoit lui don-

(1) *Franc. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 496. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 47. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 440.

CHAP. CXIX. 1528. ner des conseils, et s'obstinoit à ne pas les suivre (1).

Déjà l'on ne livroit plus autour de Naples de combats importans, mais les assiégeans comme les assiégés luttoient avec la faim et avec la maladie. Les derniers étoient condamnés à de dures privations; la peste s'étoit manifestée dans la ville, et plusieurs corps de fantassins allemands et de chevau-légers traitoient secrètement avec Lautrec pour passer dans le camp français. Dans ce camp, d'autre part les maladies se multiplioient d'une manière effrayante; les sapeurs étoient tellement réduits en nombre, que les tranchées ne pouvoient s'achever; Lautrec n'avoit ni ouvriers pour y travailler, ni soldats pour les garder lorsqu'elles seroient terminées. Ces tranchées, en interrompant le cours des eaux, en avoient fait répandre beaucoup dans la campagne, qui demeuroient stagnantes, et qui augmentoient la corruption de l'air. Au reste, la campagne qui entoure Naples est toujours meurtrière dès que les chaleurs de l'été ont commencé, et une armée ne pourroit aujourd'hui y séjourner pendant les mois qu'y passa Lautrec, sans être frappée, comme la

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 490. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 50.

sienne, de fièvres pestilentielles. Celles-ci commençoient par une enflure aux jambes, qui s'étendoit ensuite à tout le corps, et le malade mouroit tourmenté par une soif cruelle. Parmi les premières victimes de ce fleau, on compta le nonce du pape auprès de l'armée de la ligue, Pierre-Paul Crescenzio, et Luigi Pisani, provéditeur vénitien, qui moururent tous deux le 15 juin. Dès lors chaque jour fut marqué par les funérailles de quelqu'un des chefs; et cependant ce ne fut qu'à dater du 15 juillet que l'épidémie parvint à son comble (1). CHAP. CXIX. 1528.

L'empereur et le roi de France, avertis de la prolongation du siége de Naples, et sollicités chacun de leur côté d'envoyer des secours à leur armée, résolurent en effet l'un et l'autre de faire passer de nouvelles troupes en Italie. Le premier fit choix pour cette expédition de Henri-le-Jeune, duc de Brunswick; le second de François de Bourbon, comte de Saint-Paul. Brunswick devoit amener des renforts à Antonio de Leyva, et après avoir assuré la supériorité aux Impériaux en Lombardie, s'avancer vers l'Italie méridionale, pour forcer M. de Lautrec à lever le siége de Naples. Saint-Paul

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 497. — *Pauli Jovii hist. sui temp.* L. XXVI, p. 51. — *Bern. Segni.* L. II, p. 42. — *Marco Guazzo Storia de' suoi tempi*, f. 61 v. — *Georg. von Frundsberg.* B. VIII, f. 180.

CHAP. CXIX. 1528. au contraire devoit lui disputer le passage, chasser Antonio de Leyva de Milan, et après avoir exclu les Impériaux de Lombardie, joindre Lautrec, pour achever avec lui la conquête du royaume de Naples (1).

Le duc de Brunswick, avec l'assistance de Ferdinand, roi de Hongrie, frère de l'empereur, fut prêt le premier. Il partit de Trente le 10 mai, avec six cents chevaux et dix mille fantassins. Il passa l'Adige et s'avança jusqu'en Lombardie, sans que le duc d'Urbin, général des Vénitiens, s'approchât jamais assez de lui pour s'exposer à une escarmouche. Celui-ci avoit déclaré au sénat de Venise que quelque supériorité de nombre qu'on pût lui assurer, sa cavalerie ne tiendroit point contre la gendarmerie allemande, ni son infanterie contre les landsknechts; mais selon sa tactique ordinaire, il avoit gardé les villes et les lieux forts, et laissé aux ultramontains le temps d'épuiser leur furie (2).

Les Allemands qu'amenoit le duc de Bruns-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 492. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 81. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 75. — Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 104.

(2) *Pauli Jovii Hist.* Lib. XXVI, p. 73. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 437. — *Lett. de' Princ.* T. II, f. 102 et seq. Lettre du duc d'Urbin au commandant de Bergame; de Brescia, 21 juin. — *G. Frundsberg.* B. VIII, f. 164.

wick, avoient quitté leur pays dans l'espérance d'un pillage semblable à celui qui avoit enrichi leurs compatriotes l'année précédente; et lorsqu'ils trouvèrent les plaines de la Lombardie ruinées par une guerre désastreuse, les bourgades désolées par la famine et la peste, les villes non moins défendues contre eux par leurs amis que par leurs ennemis, ils se dégoûtèrent d'un service fatigant où ils n'étoient point payés. Aucun argent n'arrivoit aux armées impériales, ni d'Espagne, ni d'Allemagne; et Antonio de Leyva qui avoit d'abord engagé le duc de Brunswick à assiéger Lodi, voyant que ce siége n'avoit pas de succès, prenoit à tâche de le décourager, pour n'avoir pas d'associés en Lombardie, ou pour le commandement ou pour le pillage. Brunswick se vengea de cette contrariété, en se signalant par une cruauté sans égale; il ne se contentoit pas de livrer tout au pillage, il faisoit encore passer au fil de l'épée tous les hommes qui tomboient entre ses mains; il brûloit tous les bâtimens isolés, et il vouloit que son passage fût marqué par une entière désolation. Pour justifier ces atrocités, il prétendoit que les Italiens étoient tous des rebelles à l'autorité impériale, et il disoit qu'il venoit détruire ceux que ses prédécesseurs n'avoient pu corriger. Le duc d'Urbin usa de représailles sur ses prisonniers allemands; le 13 juillet, les landsknechts

CHAP. CXIX.
1528.

CHAP. CXIX. 1528. se mutinèrent, et peu après le duc de Brunswick reprit, par Como, le chemin de l'Allemagne, avec les foibles restes d'une armée dont la plus grande partie avoit deserté, ou avoit passé sous les drapeaux d'Antonio de Leyva (1).

Ce dernier continuoit à maintenir par la terreur Milan dans l'obéissance. Abandonné par l'empereur, sans argent, pour payer ses soldats, il s'étoit emparé de tous les vivres qui se trouvoient dans la ville, de tous ceux qui venoient de la campagne, et s'en étant assuré le monopole, il les vendoit à trois ou quatre fois leur prix. Les pauvres, ruinés par trois années d'extorsions, qui succédoient à vingt ans de guerre, mouroient de faim dans les rues, sans pouvoir acheter leur pain au prix qu'y mettoit l'avarice du général; les riches, prisonniers des soldats logés chez eux, étoient soumis à tous les genres d'outrages, et souvent à la torture, toutes les

(1) *Pauli Jovii.* Lib. XXVI, p. 74. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 122. — *Bern. Segni.* Lib. II, p. 41. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 493. — *Marco Guazzo*, f. 57. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 614. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 82. — *Georg. von Frundsberg Krie.* B. VIII, f. 165. — Le vieux général d'infanterie, George de Frundsberg, demeuré malade à Ferrare, profita de l'expédition du duc de Brunswick en Italie, pour retourner par Milan en Allemagne. Mais il n'y avoit que huit jours qu'il étoit rentré dans son château de Mindelheym, lorsqu'il y mourut, accablé de dettes qu'il avoit contractées au service de l'empereur. *Kriegsthaten.* B. VIII. f. 168.

fois qu'ils tardoient à satisfaire à quelqu'un de CHAP. CXIX.
leurs caprices. Des gardes arrêtoient aux portes 1528.
tous ceux qui auroient voulu s'échapper de la ville. Lorsque ensuite les Milanois passoient par-dessus les murs, ou qu'ils se déroboient aux soldats par un déguisement, leurs biens étoient confisqués, et des listes imprimées en annonçoient la vente dans tous les carrefours (1).

L'armée que M. de Saint-Paul conduisoit en Lombardie, pour délivrer cette province du joug des Espagnols, devoit être composée de cinq cents hommes d'armes, et de cinq cents chevau-légers commandés par le seigneur de Boisy, de six mille aventuriers sous la charge du seigneur de Lorges, et de trois ou quatre mille landsknechts qu'amenoit le sieur de Montejean. Mais François Ier laissa dissiper avec sa négligence ordinaire, l'argent destiné à cette expédition; les corps n'étoient point complétés, et n'arrivoient que lentement et successivement au lieu du rendez-vous; et le comte de Saint-Paul étoit encore occupé à passer les Alpes, lorsqu'il apprit que le duc de Brunswick étoit retourné en Allemagne, faute d'argent (2). Les

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 483. — *Galeatius Capella.* L. VII, f. 81. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 81. — *Bern. Segni.* L. II, p. 48. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 336.

(2) Mém. de du Bellay. L. III, p. 104. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 448. — *Lett. de' Principi.* T. II, f. 166 et seq.

CHAP. CXIX. 1528. Français s'étoient laissé enlever par surprise la ville de Pavie, conquête de M. de Lautrec; le comte de Saint-Paul l'attaqua de nouveau avec le duc d'Urbin, et vers la fin de la campagne, il la reprit d'assaut (1); mais il paroissoit suffisamment occupé à disputer à Antonio de Leyva les forteresses de Lombardie, et il n'y avoit guère d'apparence qu'il pût marcher vers le royaume de Naples, où M. de Lautrec l'appeloit en vain, et soupiroit après son arrivée.

Malgré les souffrances de ce dernier, qui s'accroissoient rapidement, il n'étoit pas encore facile de prévoir laquelle de l'armée de Lautrec, ou de celle du prince d'Orange, succomberoit la première, à la peste et à la famine, contre lesquelles toutes deux avoient à lutter; lorsqu'une défection éclatante, occasionnée par la mauvaise politique de François Ier, décida du sort de l'armée française. André Doria qui s'étoit acquis la réputation du premier marin de son siècle, et qui servant dès sa jeunesse à la solde des étrangers, avoit créé une flotte qu'il ne tenoit point de sa patrie, se plaignoit depuis long-temps de la jalousie et des intrigues des ministres du roi de France. Il avoit été associé à Renzo de Céri, dans une expédition destinée d'abord contre la Sicile, puis contre la Sar-

(1) Mémoires de du Bellay. L. III, p. 105. — *Ben. Varchi*, L. VII, p. 175. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVI, p. 79.

daigne, qui avoit échoué par leur mésintelligence (1). Il avoit fait prisonnier le prince d'Orange, dès le temps de l'expédition de Bourbon en Provence; mais la riche rançon de ce prisonnier lui avoit été retenue par le roi; des arrérages considérables lui étoient dus pour la solde de ses galères, et ne lui étoient point payés; enfin François de La Rochefoucault, seigneur de Barbesieux, venoit d'être nommé amiral des mers du Levant, à son préjudice (2). CHAP. CXIX. 1528.

Mais ces offenses purement personnelles n'étoient encore que le moindre des motifs qui aliénoient André Doria du parti de la France. Quoique ce grand homme n'eût presque jamais vécu dans sa patrie, il étoit tendrement attaché à sa liberté et à sa prospérité. Le sac de Gênes, par l'armée impériale, lui avoit inspiré une grande aversion contre les Espagnols. Dès lors, toutes les fois qu'il en faisoit prisonniers, il refusoit d'en recevoir la rançon à quelque prix que ce fût, et il les mettoit tous à la chaîne pour ramer sur ses galères : il ne commença à mettre cette aversion en oubli, que lorsque le

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XVIII, p. 477. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 68. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 95.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 498. — Du Bellay. L. III, p. 95. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 150. — *Pauli Jovii.* L. XXVI, p. 69. — *Bern. Segni.* L. II, p. 43. — *Fr. Belcarii.* L. XIX, p. 608 et 618. — *Lett. de' Princip.* T. II, f. 109.

CHAP. CXIX. mépris de François I[er] pour les priviléges des
1528. Génois, pour leur capitulation, et même pour leur prospérité privée, lui fit sentir la nécessité de venger les offenses les plus récentes, fût-ce même avec l'aide de ceux qui avoient infligé les plus anciennes. Le roi ne vouloit considérer Gênes que comme une province de son royaume, et non comme une république qui s'étoit volontairement confiée à sa protection; il regardoit tous les priviléges des peuples, tous les droits des citoyens, toutes les limitations de son autorité, comme autant d'offenses faites à sa majesté royale; et il se plaisoit à donner des ordres qui humiliassent l'esprit rebelle des Génois. Dans cette vue, il se proposa de transporter à Savonne, autant qu'il dépendroit de lui, tout le commerce de Gênes. Il augmenta les fortifications de cette ville, il voulut qu'elle relevât immédiatement de la couronne; il y transféra la gabelle du sel; et bien qu'il eût formé ces projets dans le temps où Savonne lui étoit restée fidèle, tandis que Gênes avoit passé sous la domination impériale, il ne voulut point les altérer après avoir recouvré cette capitale. Les Génois ne doutoient point que l'exécution de ces projets n'amenât la ruine complète de leur ville; ils s'adressèrent à leur illustre concitoyen pour obtenir ses secours, et André Doria leur promit, « que ce qu'il pourroit faire pour son

» pays, avec son honneur, il le feroit (1) ». CHAP. CXIX.

L'engagement de Doria avec le roi de France 1528.
expiroit à la fin de juin de l'année 1528. Avant de consentir à le renouveler, il envoya un gentilhomme à François Ier, pour lui demander justice, soit sur la rançon et les arrérages qui lui étoient dus, soit sur les priviléges de sa patrie ; pendant ce temps il demeura à Gênes dans l'inaction, donnant ordre à son neveu Philippino, de se relâcher de la sévérité du blocus de Naples. Lautrec, qui comprit que Doria songeoit à se détacher de l'alliance de France, et qui en fut encore averti par Clément VII, sentit quel prodigieux préjudice il en résulteroit pour son armée. Il dépêcha donc Guillaume du Bellay au roi, pour le supplier de retenir Doria à son service. Du Bellay en passant à Gênes, visita Doria avec lequel il étoit lié d'amitié, et écouta ses propositions ; il chercha ensuite à les faire valoir auprès du roi ; mais le chancelier Duprat s'opposa à ce qu'elles fussent acceptées. Barbesieux fut dépêché à Gênes, pour y prendre le commandement de la flotte d'André, se saisir de ses galères, aussi-bien que de celles du roi, et même, s'il le pouvoit, s'assurer de sa personne. André Doria n'attendit point à Gênes l'homme qu'on envoyoit pour le rempla-

(1) Mémoires de Martin du Bellay. Liv. III, p. 95. — *Pauli Jovii.* T. XXVI, p. 70. — *Agostino Giustiniani.* L. VI, f. 280.

CHAP. CXIX. 1528. cer; il se retira avec sa flotte à Lérici; il déclara à Barbesieux qui vint l'y trouver, qu'il savoit de quels ordres celui-ci étoit porteur; que cependant il lui rendroit les galères du roi, mais que pour les siennes, elles étoient sa propriété, « qu'il n'en devoit compte à personne, » et qu'il en feroit à sa volonté (1) ».

Pendant ce temps, André Doria traitoit aussi avec les prisonniers que son neveu avoit faits devant Naples, et surtout avec le marquis de Guasto, qui cherchoit à l'engager au service de l'empereur. Par son entremise, il envoya le 20 juillet, en Espagne, un secrétaire chargé d'exposer les conditions moyennant lesquelles il passeroit au service impérial, avec douze galères, pour un traitement annuel de soixante mille ducats. Il demandoit que Gênes fût remise en liberté, et se gouvernât désormais en république indépendante; que Savonne, et toutes les villes de la Ligurie, lui fussent de nouveau soumises; que l'empereur pardonnât, à lui et à tous les siens, toutes les offenses commises contre sa couronne; et que, pour chaque captif espagnol qu'il lui demanderoit de relâ-

(1) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. III, p. 97. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 499. — *Ben. Varchi.* Lib. VI, p. 153. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 70. — *Pauli Folietæ hist. Genuensis.* Lib. XII, p. 734. — *Petri Bizarri.* L. XX, p. 475.

cher, il lui en fournît un autre également robuste et également propre à la rame (1). Toutes ces conditions furent acceptées avec empressement; et la flotte génoise, qui dès le 4 juillet avoit quitté la baie de Naples, passa au service impérial (2). CHAP. CXIX. 1528.

Il est de l'intérêt de ceux qui disposent de tous les honneurs et de toutes les récompenses, de faire considérer la constance dans l'obéissance militaire comme le premier des devoirs d'un soldat, et de dissimuler que tous les engagemens étant réciproques, la violation du contrat de la part de celui qui commande, dégage de son serment celui qui avoit promis d'obéir. La postérité a été juste envers André Doria : elle n'a vu dans sa conduite que son héroïsme, et elle ne l'a point accusé d'avoir manqué de foi à François I[er]. Ses contemporains furent quelquefois plus sévères, et le héros génois, qui avoit passé sa vie au milieu des soldats, ne pouvoit lui-même dédaigner les préjugés militaires. Le Florentin Luigi Alamanni, non moins distingué comme patriote que comme poète, dit un jour à André Doria : « Sans doute votre en» treprise a été grande et généreuse; mais elle

(1) Lettre de Gio. Batt. Sanga à Gio. della Stuffa, nonce auprès de Lautrec. Viterbe, août 1528. *Lettere de' Princ.* T. II, f. 110.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 500.

CHAP. CXIX. » seroit plus généreuse et plus illustre encore,
1528. » si elle n'étoit entourée de je ne sais quelle » ombre, qui en altère la splendeur ». André Doria soupira, il resta muet quelques momens; puis il reprit : « Un homme peut s'estimer heu» reux quand il réussit à faire une belle action, » encore que les moyens ne soient pas entière» ment beaux. Je sais que vous-même, et d'au» tres, pouvez m'accuser de ce qu'ayant tou» jours servi les Français, et m'étant élevé par » les faveurs de leur roi, je l'ai abandonné lors» qu'il avoit le plus grand besoin de moi, et je » me suis donné à ses ennemis. Mais si le monde » savoit combien est grand l'amour que j'ai » pour ma patrie, il m'excuseroit d'avoir em» ployé un moyen qui m'expose moi-même à » quelques inculpations, lorsque je ne pouvois » autrement la sauver ou procurer sa grandeur. » Je ne raconterai point que le roi François Ier » me retenoit ma solde, et n'exécutoit pas la » promesse qu'il m'avoit faite de rendre Sa» vonne à ma patrie. De tels motifs ne suffi» roient point pour ébranler un homme d'hon» neur dans son antique foi; mais ce qui de» voit suffire, c'étoit la certitude que j'avois ac» quise que le roi ne rendroit jamais à Gênes » sa liberté, que jamais il ne consentiroit à en » retirer son gouverneur, à remettre aux ci» toyens leur forteresse. Puisque j'ai obtenu

» heureusement l'une et l'autre choses en lui CHAP. CXIX.
» retirant ma foi, tout homme équitable doit 1528.
» trouver que je puis présenter mon action au
» grand jour, et ne pas craindre qu'aucune om-
» bre en altère la splendeur » (1).

La flotte vénitienne de Piétro Lando étoit si mal équipée, elle portoit si peu de soldats, et de si mauvais marins, qu'elle auroit difficilement suffi à fermer le port de Naples aux petits vaisseaux de Sicile, après le départ de Philippino Doria : mais d'ailleurs, elle s'en éloigna le 15 juillet, pour aller se pourvoir de vivres en Calabre, et elle n'en revint qu'au commencement d'août. Barbesieux, il est vrai, arriva le 18 juillet avec la flotte française; mais il n'amenoit à Lautrec que huit cents fantassins, et une troupe de jeunes gentilshommes qui vouloient faire à Naples leurs premières armes. La somme d'argent qu'il apportoit étoit aussi fort inférieure à celle que le roi avoit promise à Lautrec. Cependant Barbesieux, ayant débarqué sa petite troupe avec l'argent qu'elle portoit, celle-ci s'avança jusqu'à Nola : arrivé là, le prince de Navarre, qui la conduisoit, se trouva trop foible pour aller plus avant; il envoya demander une escorte à Lautrec. En effet, comme il se rendoit

(1) Bernardo Ségni, qui rapporte cette conversation, la tenoit de la bouche de Luigi Alamanni lui-même. *Histor. Fiorentina.* L. II, p. 52.

CHAP. CXIX. au camp après l'avoir reçue, il fut attaqué par
1528. une sortie des Impériaux si vigoureuse, que le seigneur de Candalles et le comte Hugues de Pépoli, qui avoient conduit l'escorte, furent tous deux faits prisonniers, et que deux cents des nouveaux venus furent tués. L'argent arriva, il est vrai, en sûreté dans le camp : Pépoli fut échangé; mais Candalles mourut de ses blessures (1).

Jusque alors Lautrec avoit soutenu le courage de l'armée française par la fermeté de son caractère : mais à son tour il fut frappé par la fièvre contagieuse, dans le temps même où Vaudémont étoit presque arrivé à l'article de la mort. Sous le poids même de cette maladie, Lautrec opposa toujours la constance inébranlable de son caractère à tous les maux dont il étoit frappé. Il destina l'argent qu'il venoit de recevoir de France à faire en Italie des levées de fantassins et de chevau-légers : Renzo de Céri partit pour les rassembler en Abbruzze, tandis que les Florentins envoyoient deux mille hommes de renfort pour remplir les vides qu'avoit faits cette campagne dans les bandes noires. Mais il étoit déjà trop tard pour prendre ce parti : Lautrec,

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 501. — Martin du Bellay. L. III, p. 160. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 52. — *Bern. Segni.* Lib. II, p. 43. — Mém. de Blaise de Montluc. L. I, p. 71, T. XXII.

bloqué à son tour dans son camp par l'armée qu'il avoit si long-temps assiégée, perdoit tous les jours des fourrageurs, des convois et des bagages. Les vivres qu'il faisoit venir tomboient presque tous entre les mains de l'ennemi; et tandis que ses soldats, exténués par la fatigue et la maladie, étoient encore privés de pain, toutes choses abondoient à Naples, et les Allemands ne songeoient plus à déserter (1). CHAP. CXIX. 1528.

Vers la fin de juillet, la maladie répandue dans le camp français prit un caractère beaucoup plus effrayant. De vingt-cinq mille hommes qui s'y trouvoient un mois auparavant, il n'en restoit pas, le 2 août, quatre mille en état de tenir leurs armes, et de huit cents gendarmes il n'en restoit pas cent. Piétro Navarro, Vaudémont, Camille Trivulzio, et les deux mestres-de-camp, étoient malades; Lautrec, qu'on croyoit guéri, avoit eu une rechute; tous les ambassadeurs, tous leurs secrétaires, tous les hommes de quelque distinction, à la réserve du marquis de Saluces et du comte Guido Rangoni, étoient atteints par la contagion. Les fantassins souffroient en même temps de la faim et de la soif; toutes les citernes étoient mises à sec, et les soldats ne pouvoient puiser l'eau à Poggio-

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. III, p. 106. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XIX, p. 502. — *Bened. Varchi*. Lib. VI, p. 158.

CHAP. CXIX. Réale qu'au prix d'un combat, que, dans leur
1528. état de foiblesse, ils redoutoient de livrer. L'étendue du camp étoit beaucoup trop grande, proportionnellement au nombre de ses défenseurs ; elle forçoit à les épuiser par des factions sans cesse répétées. Renzo de Céri, immédiatement avant son départ pour l'Abbruzze, avoit sollicité Lautrec de changer de campement, ou de mettre ses troupes en quartier dans les villes de Campanie ; en lui faisant remarquer que des eaux croupissoient de toutes parts autour de lui, et qu'un gazon épais avoit crû jusque dans les tentes des soldats ; mais Lautrec, avec une obstination invincible, déclara qu'il préféroit mourir sur la place plutôt que de donner ce triomphe aux ennemis (1). Il mettoit également son point d'honneur à ne pas resserrer ses logemens, et tout malade qu'il étoit, il se faisoit porter de poste en poste, pour s'assurer que ses ordres fussent exécutés, et surveiller les corps-de-gardes qu'il avoit établis. Sa constitution ne put résister long-temps à une telle fatigue ; il mourut dans la nuit du 15 au 16 août ; et comme sa vertu et sa constance avoient fait jusque alors le plus ferme appui de l'armée, sa mort acheva de lui enlever toute espérance de salut (2).

(1) *Pauli Jovii*, L. XXVI, p. 53. — *Bern. Segni*, L. II, p. 42.
(2) *Fr. Guicciardini*. L. XIX, p. 502. — Martin du Bellay.

Le comte de Vaudémont étoit mort aussi, et le marquis de Saluces prit le commandement de l'armée française; mais ni ses talens ni sa réputation ne le mettoient en mesure de porter un si pesant fardeau. D'ailleurs, les difficultés augmentoient chaque jour; André Doria étoit arrivé à Gaëte avec douze galères à la solde de l'empereur, et il avoit forcé la flotte française à s'éloigner. Maramaldo, Ferdinand de Gonzague, et d'autres chefs impériaux, cessant de se renfermer dans la ville, attaquoient et surprenoient des détachemens français à Capoue, à Nola, à Averse, et coupoient presque toute communication entre l'armée et les villes encore dévouées à la France; la seule espérance des Français reposoit sur Renzo de Céri, qui étoit alors à Aquila, et dont Saluces pressoit l'arrivée, non plus pour prendre Naples, mais pour faire lui-même sa retraite avec sûreté (1).

Cette retraite étoit devenue indispensable, et le marquis de Saluces résolut de profiter d'une pluie violente, accompagnée de tonnerres, qui tomba dans la nuit du 29 août, pour la dérober aux ennemis. Il se mit, avec Guido Rangoni,

L. III, p. 107. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 156. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVI, p. 55. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 618.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 503. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XXVI, p. 56. — Mém. de Martin du Bellay. L. III, p. 108.

CHAP. CXIX. à la tête de l'avant-garde, et confia la bataille à
1528. Piétro Navarro, tandis que Pompéran, Camille Trivulzio et Nègre Pelisse commandoient l'arrière-garde; tous les canons de rempart furent laissés en batteries, tous les plus lourds bagages furent abandonnés, et l'appel des tambours et des trompettes fut interdit; mais les Français avoient encore fait peu de chemin, lorsque la pluie cessa et que le jour commença à luire. La cavalerie impériale, avertie du départ des Français, s'élança aussitôt toute entière à leur poursuite. La bande noire des Toscans accueillit les ennemis avec une décharge de toute sa mousqueterie; toutefois comme elle marchoit dans un chemin creux où elle ne pouvoit point s'étendre, la cavalerie, revenant à la charge, réussit aisément à enfoncer les derniers rangs, et à jeter le désordre dans toute la colonne. La résistance ne pouvoit être longue; les soldats malades avoient à peine la force de soulever leurs mousquets ou leurs épées; renversés au premier choc, ils demandoient et obtenoient facilement la vie. C'est alors que Piétro Navarro, qui s'efforçoit de s'enfuir sur une petite mule, fut pris dans un sentier détourné. L'avant-garde cependant étoit arrivée devant Averse; mais la porte étroite qu'on lui avoit ouverte étoit à chaque instant encombrée, et il se passa trois heures entières, avant que tous les fuyards, entassés

dans le fossé, fussent entrés dans la ville (1). CHAP. CXIX.

L'arrivée des Français à Averse ne mettoit 1528.
point un terme à leurs malheurs : ils repoussèrent, il est vrai, l'attaque irrégulière de la cavalerie, qui les avoit poursuivis jusque-là; mais le prince d'Orange s'approcha avec son infanterie et les canons mêmes abandonnés par les Français dans leur camp. Bientôt il eut ouvert une brèche, en même temps que le marquis de Saluces fut blessé au genou par un éclat de pierre, et emporté chez lui dans un état cruel de souffrance. Pour surcroît de malheur, Capoue, première ville que devoit traverser l'armée en continuant sa retraite, ouvrit ses portes à Fabrice Maramaldo. On avoit évacué sur cette ville la plupart des malades de l'armée. Le comte Hugues Pépoli y commandoit; mais il étoit lui-même mourant. Les habitans persuadèrent à la garnison de faire une sortie pour recueillir du bétail, et ils profitèrent de l'absence de presque tous les hommes valides, pour introduire dans leurs murs Fabrice Maramaldo et ses Calabrois : ceux-ci dépouillèrent, avec la plus extrême barbarie, les malades dans leur lit, et Hugues de Pépoli, qui étoit mort à l'heure même, sur son cercueil. Les habitans

(1) *Pauli Jovii Hist.* Lib. XXVI, p. 57, 58. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 504. — *Bern. Segni.* Lib. II, p. 45. — *Georg. von Frundsberg.* B. VIII, f. 161.

CHAP. CXIX. 1528. d'Averse, apprenant cet événement, qui ne laissoit plus aux Français d'espérance, supplièrent le marquis de Saluces de leur épargner l'horreur d'un assaut; et celui-ci, déjà vaincu par la douleur de sa blessure, donna au comte Rangoni commission de passer au camp ennemi pour capituler (1).

La capitulation d'Averse portoit que le marquis de Saluces ouvriroit aux Impériaux cette ville avec sa forteresse; qu'il leur abandonneroit son artillerie, ses munitions, ses drapeaux, ses armes, ses chevaux et ses bagages; qu'il demeureroit lui-même prisonnier avec tous les capitaines de l'armée : mais que tous les soldats, tant ceux qui étoient enfermés dans Averse, que ceux qui avoient été pris auparavant, seroient renvoyés en France, après s'être engagés à ne pas servir de six mois contre l'empereur. Le marquis de Saluces promit de faire son possible pour que toutes les garnisons françaises du royaume de Naples acceptassent la même capitulation. Le comte Guido Rangoni fut seul exempté de la captivité par le prince d'Orange, en récompense de ce qu'il avoit négocié ce traité (2).

(1) *Pauli Jovii Histor.* Lib. XXVI, p. 59. — *Bern. Segni.* L. II, p. 44. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 170.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 504. — Martin du Bellay. L. III, p. 109. — *Ben. Varchi.* L. VI, p. 167. — *Fr. Belcarii.* Lib. XX, p. 619.

Ainsi, l'une des plus belles armées que la France eût encore mise sur pied périt toute entière par le fer, la maladie ou la captivité. Les Espagnols, avec une froide cruauté, enfermèrent les prisonniers, presque tous malades, dans les étables royales de la Madeleine. Le prince d'Orange permit au sénat de Naples de leur fournir des alimens; mais ce fut le seul soin qu'il consentit à prendre d'eux. Les malheureux, entassés les uns sur les autres dans la fange, et au milieu des cadavres, périrent bien plus rapidement encore qu'ils ne faisoient dans le camp. Presque aucun ne put retourner dans sa patrie; tandis que leurs souffrances communiquèrent à Naples une peste effroyable, qui continua à ravager cette ville long-temps encore après eux (1). CHAP. CXIX. 1528.

La capitulation d'Averse mit aussi un terme à l'existence des bandes noires, corps presque uniquement composé de Toscans, qu'avoit formé Jean de Médicis, et qui tenoit le premier rang dans l'infanterie légère de toute l'Europe. Les bandes noires s'étoient, il est vrai, rendues plus redoutables encore aux citoyens des pays où elles faisoient la guerre, qu'à leurs ennemis, par leur cruauté et leurs voleries. Orazio Baglioni, le chef que la république florentine leur

(1) *Pauli Jovii Histor.* L. XXVI, p. 61.

CHAP. CXIX. 1528.

avoit donné, étoit mort devant Naples; Hugues de Pépoli, qui lui avoit succédé, étoit mort à Capoue; Jean-Baptiste Sodérini et Marco del Néro, les deux commissaires florentins qui les accompagnoient, moururent dans les prisons de Naples. Aucun chef ne restoit plus pour prendre soin de ce corps, qui le premier avoit fait rejaillir quelque gloire militaire sur les Florentins. Beaucoup de soldats étoient prisonniers, d'autres morts, d'autres malades; le reste se débanda, et ne se réunit plus jamais (1).

Le marquis de Saluces ne tarda pas à mourir en prison; et comme le chagrin se joignoit à la maladie pour l'accabler, on crut qu'il avoit hâté volontairement sa mort. Piétro Navarro fut conduit à Naples, dans cette même forteresse qu'il avoit prise aux Français du temps du grand capitaine, et il y fut enfermé dans la même prison où le roi d'Espagne l'avoit oublié trois ans. On écrivit à Madrid pour savoir comment il devoit être traité. Charles-Quint ordonna de lui faire trancher la tête, comme à un rebelle; mais le gouverneur du château, François Hijar, eut pitié de ce vieillard illustre, qui, de la condition de palefrenier du cardinal d'Aragon, s'étoit élevé par tant de hauts faits et tant de talens à tant de gloire. Pour qu'il ne

(1) *Bened. Varchi.* L. VI, p. 159. — *Bern. Segni.* Lib. II, p. 45.

périt point par la main du bourreau, Hijar vint lui-même l'étrangler dans sa prison, ou, selon d'autres, il le fit étouffer sous des couvertures (1). CHAP. CXIX. 1528.

La capitulation de l'armée française à Averse ne mit point un terme immédiat aux calamités du royaume de Naples. Le prince d'Orange, qui commandoit les restes de ces bandes formées au brigandage et à la cruauté par le sac de Rome, étoit toujours laissé sans argent par l'empereur, et ce n'étoit que par la terreur, les confiscations et les supplices, qu'il pouvoit remplir de nouveau son trésor. Ses soldats qui avoient pillé Averse, au moment où les Français lui avoient remis cette ville, lui demandoient encore la paye de huit mois de leur solde. Le prince d'Orange n'avoit pour les satisfaire que les confiscations des biens des seigneurs qui avoient suivi le parti d'Anjou : il fit couper la tête, à Naples, sur la place du Marché, à Frédéric Caiétan, fils du duc de Trajetto; à Henri Pandone, duc de Goviano, fils d'une fille de Ferdinand-l'Ancien, roi de Naples; et à quatre autres des premiers seigneurs napolitains (2). Chacune des villes du royaume fut

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XXVI, p. 61. — *Bened. Varchi.* L. VI, p. 158. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. II, f. 115 v.

(2) *Pauli Jovii.* Lib. XXVI, p. 75. — *Bened. Varchi.* L. VII, p. 166. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 511.

CHAP. CXIX. ensanglantée par de semblables exécutions. 1528. Après qu'elles eurent frappé d'effroi les partisans de la France, le prince d'Orange entra en traité avec eux, et leur vendit leur grâce pour une somme d'argent proportionnée à leur fortune. Plusieurs cependant, plutôt que de se soumettre à des maîtres aussi cruels et aussi avides, préférèrent continuer la guerre, et furent encore secondés quelque temps par les Français et les Vénitiens. Frédéric Caraffa, le prince de Melphi et le duc de Gravina, poursuivirent leurs ravages dans la Pouille; et le Romain Simon Tébaldi eut quelques succès en Calabre (1). Mais ce brigandage doit être considéré comme le commencement de cet état de violence et d'anarchie qui se prolongea dans le royaume de Naples pendant toute la durée de la domination espagnole, plutôt que comme une guerre régulière. C'est au gouvernement avide, oppressif, perfide et cruel des vice-rois, qu'il faut atribuer l'impossibilité qu'on éprouve encore aujourd'hui d'établir aucune justice, aucune police, aucune sûreté dans des provinces si favorisées par la nature.

André Doria avoit contribué avec sa flotte à la ruine de l'armée française; mais aussitôt que

(1) *Franc. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 511. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVI, p. 77. — *Marco Guazzo*, f. 62 v. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. VI, p. 450.

la capitulation d'Averse rendit son service inutile à Naples, il fit voile vers Gênes pour recueillir le prix qu'il avoit mis à son changement de parti, et affranchir sa patrie. La peste régnoit alors à Gênes; et Théodore Trivulzio, qui y commandoit pour François I[er], n'ayant sous ses ordres qu'une très-foible garnison, avoit demandé vainement un renfort de deux mille hommes; ceux-ci n'avoient point voulu s'avancer, de crainte de la contagion; et Trivulzio se voyant abandonné, se retira au Castelletto. Mais il comptoit pour la défense de Gênes sur la flotte de M. de Barbesieux, qui venoit d'arriver dans le port avec quelques compagnies françaises, embarquées au camp devant Naples après la déroute de l'armée. Ce fut en vain; lorsque André Doria se présenta devant Gênes, le 12 septembre, avec treize galères, Barbesieux se retira avec toute sa flotte dans le port de Savonne. Doria n'avoit que cinq cents hommes de débarquement : il les mit de nuit sur des chaloupes, et les envoya vers la ville sous les ordres de son neveu Philippino et de Christophe Palavicini. Les Génois, auxquels il avoit eu soin de faire connoître son traité avec l'empereur, trouvèrent encore, malgré la peste, assez de vigueur pour prendre les armes, seconder son débarquement, repousser tous les Français dans

CHAP. CXIX.

1528.

CHAP. CXIX. 1528. le château, et se rendre maîtres de toutes les fortifications de la ville (1).

Théodore Trivulzio, étonné de la foiblesse des ennemis auxquels il venoit de céder, s'adressa au comte de Saint-Paul, qui commandoit alors l'armée française en Lombardie, et qui venoit de reprendre Pavie; il lui demanda trois mille hommes seulement, avec lesquels il se faisoit fort de soumettre de nouveau Gênes au roi de France. Mais le duc d'Urbin ne voulut point prendre part à cette expédition; et Saint-Paul, retardé par lui, ne put arriver à Gavi que le 1er octobre, avec cent lances et deux mille fantassins. Il étoit déjà trop tard, les passages de la montagne étoient défendus, et Saint-Paul ne réussit pas même à introduire des secours dans le château. Il se retira après avoir donné commission à son lieutenant Montejean, de conduire trois cents hommes à Savonne, pour en renforcer la garnison. Montejean ne fut pas plus heureux que lui, et ne put point pénétrer jusqu'à Savonne. Les Génois, conduits par Doria, pressoient le siége et de Sa-

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 506. — *Pauli Jovii Hist.* L. XXVI, p. 71. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 112. — *Ben. Varchi.* L. VII, p. 170. — *Bern. Segni.* L. II, p. 47. — *Agostino Giustiniani.* Lib. VI, f. 282. C'est la fin de cette Chronique génoise contemporaine. — *Paulo Folieta.* Lib. XII, p. 735.

vonne et du Castelletto. La première de ces places capitula le 21 octobre; la seconde, peu de jours après; et les Génois, pour assurer leur liberté, et satisfaire leur jalousie, se hâtèrent de détruire la forteresse du Castelletto qui les commandoit, et de combler le port de Savonne dont ils avoient tant redouté la rivalité (1). CHAP. CXIX. 1528.

(1) *Franc. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 508. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVI, p. 72. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 114. — *Ben. Varchi.* L. VII, p. 178. — *Fr. Belcarii.* Lib. XX, p. 620. — *Galeatius Capella.* Lib. VIII, f. 87. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 451. — *Lett. de' Principi.* T. II, f. 133. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 170. — *Bern. Segni.* L. II, p. 47. — *Petri Bizarri.* Lib. XX, p. 475. — *Pauli Folietæ. Continuat. hist. Genuens. Uberti ejus fratris.* Lib. XII, p. 742. C'est là que se termine cette histoire.

CHAPITRE CXX.

Nouvelles constitutions des républiques de Gênes et de Florence. L'indépendance italienne est sacrifiée par Clément VII et François Ier, dans les traités de Barcelonne et de Cambray. Couronnement de Charles-Quint à Bologne, et asservissement de l'Italie.

1528 — 1530.

CHAP. CXX. A peu près à l'époque où l'Italie alloit perdre son indépendance, on avoit vu renaître deux de ses plus anciennes républiques. Florence et Gênes, sans se laisser décourager par les calamités effroyables qui accabloient toute la contrée, s'efforçoient de réformer leur constitution. La peste éclaircissoit leur population, la famine épuisoit leurs ressources, la guerre menaçoit à chaque instant leur existence même, au moment où, se dérobant toutes deux à la tyrannie qui les avoit long-temps opprimées, elles cherchoient à se garantir du retour des mêmes malheurs, par la combinaison de lois nouvelles. Mais dans l'état de misère auquel l'Italie avoit été réduite, par des guerres si longues et si désastreuses, ses forces ne lui suf-

fisoient plus pour assurer par elle-même sa destinée; et les petits états dont elle étoit composée, pouvoient moins encore garantir, par leurs propres efforts, leur existence ou leur indépendance. Ils devoient succomber ou se maintenir, selon le sort de leurs alliés, plutôt que le leur; et si Florence et Gênes n'eurent point la même destinée, ce fut parce que l'une des deux cités avoit suivi le parti impérial, l'autre le parti français, et non point parce que la constitution de l'une étoit supérieure à celle de l'autre.

Avant même que Doria se fût présenté devant Gênes, les chefs des différens partis, qui s'étoient si long-temps combattus dans cette république, et qui, victimes de leurs divisions, se trouvoient tous réduits à une égale servitude, avoient senti qu'ils ne pouvoient plus trouver leur salut que dans une réconciliation sincère. Ils avoient eu des conférences entre eux; ils y avoient appelé tous les hommes qui, dans Gênes, avoient la réputation d'entendre les lois ou les affaires de l'état. Tous y avoient apporté le désir de la concorde, tous s'étoient montrés prêts à l'acheter par de grands sacrifices. Théodore Trivulzio, alors lieutenant du roi de France à Gênes, n'avoit montré aucune défiance de ces réunions : leur but avoué, de travailler à la pacification universelle, paroissoit légitime, dans une cité divisée en tant de

CHAP. CXX. citoyen s'étoit rangé dans quelqu'une de ces divisions; chacun se trouvoit grièvement offensé
1528. dans les prérogatives ou dans l'honneur de sa faction; il étoit peut-être par lui-même indifférent à la chose qui devoit le blesser, mais s'il n'en avoit pas témoigné de ressentiment, on l'auroit cru dépourvu d'honneur et de courage. C'étoit donc le plus souvent l'imagination, c'étoit un fatal préjugé, et non des offenses réelles, qui avoient soulevé, à tant de reprises, ce peuple fougueux, et qui l'avoient précipité de révolutions en révolutions. Aussi les réformateurs se crurent-ils obligés de changer bien plutôt les noms que les choses. S'ils pouvoient supprimer ceux des anciennes factions, ceux mêmes des anciennes familles, qui étoient un gage de l'attachement de chaque famille à chaque faction, ils se croyoient assurés d'éteindre avec eux des passions qui n'avoient point d'aliment réel, et que le préjugé seul avoit entretenues.

De tout temps les familles puissantes avoient été dans l'usage, à Gênes, d'augmenter encore leur puissance, en adoptant d'autres familles moins riches, moins illustres, ou moins nombreuses, auxquelles elles communiquoient leur nom et leurs armes, qu'elles prenoient ainsi l'engagement de protéger, et qui, en retour, s'associoient à toutes leurs querelles. Les maisons dans lesquelles on entroit ainsi par adoption,

étoient nommées des *alberghi* (auberges), et il y avoit peu de maisons illustres qui ne se fussent ainsi recrutées à l'aide de quelque famille étrangère. Cet usage prépara au nouveau règlement par lequel les douze réformateurs réorganisèrent la république (1). CHAP. CXX. 1528.

Ils supprimèrent, avant tout, la loi qui réservoit les magistratures plus éminentes aux citoyens de l'ordre populaire et aux Gibelins : ils voulurent que tous les anciens Génois contribuables et propriétaires fussent considérés comme égaux en droit ; pour se conformer à la vanité croissante du siècle, au lieu de les appeler citoyens ; ils les nommèrent gentilshommes. Afin d'assurer davantage encore l'égalité entre eux, ils voulurent que tous ces gentilshommes fussent classés dans un petit nombre de familles ; ils déclarèrent que toutes les familles qui avoient alors six maisons ouvertes à Gênes, seroient considérées comme des alberghi, à la réserve seulement des Adorni et des Frégosi, dont ils vouloient supprimer les noms, comme rappelant trop de guerres civiles. Les autres, qui réunissoient cette condition, se trouvèrent au nombre de vingt-huit (2). Ils les

(1) *Petri Bizarri Sentinatis dissertatio de Reip. Genuens. statu et administ. in Grævii Thesauro.* T. I, P. II, p. 1453.

(2) Les noms de ces vingt-huit Alberghi furent : Auria (Doria), Calvi, Catani, Centurioni, Cibo, Cicada, Fieschi, Franchi,

CHAP. CXX. obligèrent à adopter tout le reste des citoyens
1528. Génois qui pouvoient participer aux honneurs de l'état; de telle sorte cependant qu'ils mêlèrent et confondirent tout ce qui avoit été auparavant un sujet de distinction; ils firent entrer des Guelfes dans les maisons anciennement gibelines, et des Gibelins dans les guelfes; ils voulurent que dans chaque albergo on trouvât des nobles et des plébéiens, des hommes attachés auparavant au parti Adorni et d'autres au parti Frégosi; ils réveillèrent en même temps la vanité de chacune, en la liant à son nouveau nom de famille, et ils réussirent si bien que ceux que la loi avoit associés ensemble, commencèrent dès lors à se regarder comme parens (1).

Cette division singulière de toute la république en vingt-huit familles dura quarante-huit ans. Elle avoit mis un terme aux anciennes divisions; mais elle en laissa éclater d'autres, entre ce qu'on nomma l'ancienne et la nouvelle noblesse, et entre ces deux classes qui gouvernoient, et le peuple, qui étoit exclu du

Fornari, Gentili, Grimaldi, Grilli, Giustiniani, Imperiali, Interiani, Lercari, Lomellini, Marini, Negri, Negroni, Palavicini, Pinelli, Promontori, Spinola, Salvaghi, Sauli, Vivaldi, Ususmari.

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. XIX, p. 508. — *Bened. Varchi*. L. VII, p. 180.

gouvernement. Pour apaiser cette dissension, qui avoit dégénéré en guerre civile, le pape, l'empereur et le roi d'Espagne, auxquels les Génois avoient déféré l'office de médiateurs, crurent devoir défaire l'ouvrage qui s'étoit fait au temps de Doria. Par la loi qu'ils publièrent le 17 mars 1576, les noms des alberghi furent supprimés, et chaque ancienne famille fut invitée à reprendre son ancien nom (1). CHAP. CXX. 1528.

Tous les gentilshommes génois, admis à participer aux honneurs de l'état, durent à leur tour avoir entrée au sénat, en qui résidoit la puissance souveraine. Ce sénat, en 1528, fut formé de quatre cents membres, qui se renouveloient par tour, et qui ne siégeoient qu'une année. Lorsque ensuite l'aristocratie devint plus étroite, on trouva plus juste et plus convenable d'appeler à la fois au sénat tous les gentilshommes qui avoient droit à la souveraineté. Ils étoient alors réduits au nombre de sept cents environ, et ils entrèrent au grand conseil dès qu'ils eurent accompli vingt-deux ans (2).

C'étoit à ce premier sénat ou grand conseil

(1) La loi est rapportée *in Grævii Thesauro Rer. Ital.* T. I, P. II, p. 1471.

(2) *Hieronymi de Marinis de Reipubl. Genuensis gubernatione.* Cap. II. *In Grævii Thesauro.* T. I, P. II, p. 1422, vers l'an 1657.

CHAP. CXX. qu'appartenoit l'élection d'un autre sénat composé de cent membres, qui fut plus tard porté à deux cents, et qui étoit renouvelé tous les ans. Le premier nommoit encore le doge, les huit conseillers de la seigneurie, et les huit procurateurs de la commune, dont l'office étoit bisannuel, et qui formoient entre eux le gouvernement. La nouvelle constitution, en supprimant les distinctions de naissance, ouvroit à André Doria l'accès à la dignité ducale, autrefois fermé aux gentilshommes; et en effet la reconnoissance publique paroissoit la lui destiner. Mais ce généreux citoyen croyoit essentiel de conserver à sa patrie la protection de Charles-Quint, en continuant à le servir et à commander ses flottes. Un tel emploi étoit incompatible avec la représentation de la souveraineté. Doria refusa donc la couronne ducale; et ce fut sur son refus seulement que les fonctions du doge furent réduites à deux ans, et que ses prérogatives furent limitées. Le premier qui en fut revêtu fut Uberto Lazario Catani. On voulut que des huit seigneurs qui formoient son conseil plus intime, il y en eût deux qui par tour résidassent dans le palais avec lui; on accorda aussi à tous ceux qui dorénavant auroient été doges, le droit de prendre place dans le conseil des procureurs de la commune. Enfin, on voulut que cinq censeurs suprêmes

1528.

ou syndics conservassent une sorte d'inspection CHAP. CXX.
sur toutes les magistratures, la marche constitutionnelle de toutes les autorités, et leurs rapports entre elles. André Doria fut le premier de ces syndics; et par une exception qui lui étoit personnelle, on voulut que cette place lui fût conférée pour la vie. Ses collègues ne devoient demeurer que quatre ans en fonctions (1). 1528.

La constitution de Gênes, telle qu'elle venoit d'être réformée, étoit purement aristocratique. Elle établissoit l'égalité, mais seulement entre les nobles; elle limitoit à un nombre, proportionnellement assez petit, d'individus et de familles une souveraineté qui s'étendoit non-seulement sur une très-grande ville, mais sur les deux rivières, et toute la province de Ligurie. Le peuple génois, sans influence sur la caste qui s'étoit attribué le droit de le gouverner, ne pouvoit nullement se regarder comme représenté. Les longues habitudes d'une démocratie, l'opinion publique, et le respect pour d'anciens souvenirs, empêchèrent, il est vrai,

(1) *Bened. Varchi. stor. Fior.* L. VII, p. 181. — *Petri Bizarri dissert. de Reip. Genuens. admin. Thesaur. Ital.* T. I, P. II, p. 1453 et seq. — *Continuat. Uberti Folietæ a Paulo fratre.* Lib. XII, p. 741. — *Jacobi Bonfadii Annales Genuens.* L. I, p. 1341, *in Grævii Thesauro*, T. I, P. II. — *Filippo Casoni Annali di Genova.* T. II, Lib. III, p. 45 et seq.

CHAP. CXX. l'aristocratie génoise de devenir aussi exclusive
1528. que celle de Venise ou de Lucques. Jusqu'à la fin de la république, on introduisit fréquemment dans le conseil, et même avec une sorte de régularité, des hommes nouveaux, et de la ville et des rivières (1). On les associoit ainsi aux prérogatives des gouvernans, mais on ne donnoit point en eux des défenseurs au peuple. D'ailleurs les familles anciennes, ou s'éteignoient tout-à-fait, ou produisoient un moindre nombre de sujets; le cercle où tous les pouvoirs étoient enfermés devenoit chaque jour plus étroit, et la république, en vieillissant, s'éloignoit toujours plus de cette liberté, dont elle maintenoit encore le nom.

La constitution florentine de son côté participoit de cet esprit d'aristocratie que l'orgueil enfante, et qui ne tarde pas à s'introduire dans les familles mêmes qui se sont illustrées en fondant la liberté. Le premier sentiment qui avoit dirigé les Florentins dans l'organisation de leur ancienne république, avoit été le désir de faire concourir toutes les volontés, comme

(1) La loi *permettoit* au sénat d'admettre chaque année sept habitans de la ville, et trois des rivières, au corps de la noblesse; pourvu qu'il limitât son choix à ceux qui, par leur naissance, leurs mœurs, et les services rendus à l'état, pouvoient être estimés déjà égaux aux nobles. *Filippo Casoni Annal. di Genova.* T. II, L. III, p. 46.

toutes les forces, à la défense de l'état et à son administration. A mesure cependant que la liberté rendoit la ville plus prospérante, le commerce, les manufactures, le sentiment seul de la sécurité, faisoient paroître dans la république des hommes nouveaux, qui venoient s'y établir de la campagne, ou s'y réfugier des états voisins, ou qui s'élevoient du sein des classes tout-à-fait pauvres, dont l'existence étoit presque ignorée. Les anciens citoyens n'avoient pas cessé d'être jaloux de ceux qui venoient ainsi partager leurs prérogatives; et le maintien des droits exclusifs à la souveraineté, que les uns prétendoient, que les autres ne vouloient pas admettre, avoit été la cause de plusieurs dissensions.

CHAP. CXX. 1528.

Lorsque la république fut de nouveau constituée en 1527, le principe de limiter le droit de cité à ceux qui le tenoient par héritage de leurs aïeux fut reconnu par tous les partis. On ne regarda comme citoyens florentins que ceux qui purent prouver que leurs ancêtres avoient été admis aux trois offices majeurs, de la seigneurie, du collége, et des bons-hommes. On ne tint même aucun compte de cette admission, si elle avoit été accordée par le gouvernement des Médicis, de 1512 à 1527, parce qu'on assura que pendant cet espace de temps plusieurs hommes nouveaux avoient obtenu l'en-

CHAP. CXX. 1528. trée dans les colléges pour de l'argent, tandis qu'aucun n'avoit été habilité aux emplois par le scrutin d'une magistrature libre (1). Ainsi, au nom de la démocratie et de la liberté, les Florentins prononcèrent une exclusion sévère contre tous ceux qui n'appartenoient pas à une classe assez peu nombreuse. En effet, les habitans du territoire florentin n'avoient aucune part à la souveraineté, qui étoit réservée aux seuls citoyens de la ville. Parmi ceux-ci, on ne tenoit encore aucun compte de ceux qui ne payoient pas les impositions directes, et qu'on désignoit par le nom de *non sopportanti*. Quant à ceux qui étoient inscrits dans les livres de la communauté, et qui payoient la décime, lorsqu'ils arrivoient à l'âge de vingt-quatre ans, avant lequel ils ne pouvoient entrer au grand conseil, ils devoient prouver que le nom de leur père ou de leur aïeul avoit été mis dans les bourses, d'où l'on tiroit au sort les trois magistratures suprêmes, et ensuite ils devoient être approuvés par la seigneurie au scrutin secret; ce qui leur donnoit le rang de *statuali*, ou citoyens actifs. Tous les citoyens étoient enfin partagés entre les quatorze métiers inférieurs et les sept supérieurs. Les premiers, ou *le arti minori*, avoient en partage le quart des

(1) *Giovanni Cambi hist. Fior.* T. XXIII, p. 1.

honneurs publics, et *le arti maggiori* les trois quarts; mais cette division, qui paroissoit inégale, étoit favorable aux métiers inférieurs. Il ne restoit plus qu'un petit nombre d'anciens citoyens immatriculés dans les arts inférieurs; et s'ils avoient été mis sur le même niveau que les autres, ils n'auroient pas obtenu ce quart des emplois qui leur étoit assuré (1).

CHAP. CXI. 1528.

Tandis que la population de l'état florentin n'étoit pas fort inférieure à un million d'habitans; on ne voyoit jamais siéger plus de deux mille cinq cents citoyens dans le grand conseil; cette assemblée ne représentoit point le reste de la nation, elle étoit vraiment souveraine en son propre droit plutôt qu'au nom du peuple: néanmoins il suffisoit que le pouvoir fût exercé par un corps aussi nombreux, pour intéresser la nation toute entière à ses délibérations, et donner aux Florentins les avantages d'un gouvernement populaire.

Mais tous les membres du grand conseil ne goûtoient pas également cette popularité. On y distinguoit deux partis: à la tête du premier, ou de celui des grands, se trouvoit le gonfalonier Nicolas Capponi. Ces hommes enivrés d'orgueil par leurs fortunes colossales, par la pompe dont ils étoient entourés dans leurs palais, par

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VIII, p. 336.

CHAP. CXX. les emplois éminens qu'ils avoient obtenus dans
1528. l'Église, les chapeaux de cardinaux, les évêchés ou les gouvernemens de provinces dont leurs fils ou leurs frères étoient décorés, dédaignoient de reconnoître leurs égaux parmi la masse des citoyens florentins, et s'efforçoient de rapprocher la république de la constitution oligarchique de Venise, alors l'objet de l'admiration de tous. A la tête de la faction populaire opposée à celle-ci, se trouvoit Baldassar Carducci, docteur en droit, qui jouissoit d'une grande réputation, et qui, ayant été exilé par les Médicis, avoit fixé pendant quelque temps sa résidence à Padoue, où le pape Clément VII l'avoit fait arrêter. Malgré son âge très-avancé, Carducci se faisoit encore remarquer par l'impétuosité de son caractère et son animosité contre Capponi et tous les grands, autant que par ses talens (1). Ce fut un triomphe pour le parti aristocratique, que de lui avoir fait décerner l'ambassade de France qui l'éloignoit de sa faction. Il y mourut durant sa légation, pendant le siége de Florence (2).

Dans le même parti extrême, on distinguoit encore Dante de Castiglione, qui, bien plus ennemi des Médicis que de l'aristocratie, s'effor-

(1) *Bened. Varchi.* L. III, p. 170-176. — *Bern. Segni.* L. I, p. 14, 29. — *Filippo de' Nerli.* L. VIII, p. 162.

(2) *Filippo de' Nerli.* L. VIII, p. 177.

çoit d'ouvrir entre eux et sa patrie une telle brèche, qu'elle ne pût jamais se refermer. Un jour, avec une troupe d'hommes masqués, mais qu'on avoit reconnus sous leur masque, il entra de vive force dans le temple de l'Annonciation, l'un des plus riches de Florence, il y renversa avec ses compagnons les statues de Laurent et de Julien de Médicis, de Léon X et de Clément VII. Ces forcenés les brisèrent avec outrage; ils arrachèrent ensuite les armes des Médicis des églises de Saint-Laurent, de Saint-Marc et de Saint-Gallo, édifiées ou restaurées par cette famille; ils regardoient ces emblèmes comme des monumens d'une servitude qu'ils vouloient effacer; ils méprisoient la politique de Nicolas Capponi, qui craignoit de pousser à bout Clément VII; et encore qu'ils fussent connus, le gouvernement n'osa point les punir de cette violation de l'ordre public (1).

CHAP. CXX.

1528.

Nicolas Capponi étoit vraiment attaché à la liberté; mais son caractère doux, avec quelque mélange de foiblesse, le portoit à ménager le pape, et les hommes qui avoient été puissans sous le gouvernement des Médicis, tels que François Guicciardini, François Vettori et Mattéo Strozzi : il auroit voulu que la république en secouant leur joug, leur conservât encore

(1) *Bernardo Segni hist. Fior.* L. I, p. 19.

CHAP. CXX. des égards, et ne provoquât point leur ressentiment; et il avoit ainsi fortifié son parti de tous ceux qui étoient secrètement attachés aux Médicis, ou qui craignoient les vengeances du peuple. Il comptoit également parmi ses adhérens une autre classe d'hommes qui n'avoient aucun rapport avec les précédens; c'étoient les anciens *piagnoni*, ou les sectateurs du frère Jérôme Savonarola. Capponi avoit été lui-même un des disciples de ce moine, et il n'avoit pas interrompu ses pratiques de dévotion exagérée, même sous le précédent gouvernement, qui étoit peu favorable aux bigots. Les partisans des Médicis, qu'on nommoit *Palleschi* ou *bigi*, avoient conservé long-temps l'aversion la plus décidée pour les fauteurs de Savonarola, qu'ils appeloient *piagnoni* et hypocrites; mais un intérêt commun les réunit sous les étendards de Capponi, et ils reconnurent bientôt l'alliance secrète qui attache les uns aux autres les partisans du despotisme, ceux de l'aristocratie et ceux de la superstition.

1528.

Les calamités qui frappèrent Florence pendant la première année du gouvernement de Capponi, contribuèrent tout ensemble à augmenter son crédit, et à développer en lui l'enthousiasme religieux. La peste avoit été apportée de Rome à Florence dès l'année 1522, par un homme du peuple qui s'étoit dérobé aux gardes de santé.

Quoiqu'elle fût bornée alors à un petit nombre de rues, qu'on sépara soigneusement d'avec les autres, l'effroi fut extrême dans toute la ville, et la plupart des citoyens riches cherchèrent un refuge ou dans leurs maisons de campagne, ou dans les pays lointains. La peste suspendue pendant les grandes chaleurs, reparut l'année suivante après des prédications où un grand concours de peuple s'étoit trouvé réuni. Elle se renouvela en 1527, mais avec bien plus de violence encore, à la suite de la procession qui avoit été ordonnée pour le recouvrement de la liberté. Dans l'intervalle, elle n'avoit jamais entièrement cessé, et pendant les six ans que durèrent ses ravages, on estima qu'elle avoit emporté soixante mille personnes dans Florence, et à peu près autant dans son territoire (1). CHAP. CXX. 1528.

L'émigration qui avoit été très-grande dans la première année, ne s'étoit pas renouvelée dans les suivantes: les uns s'étoient accoutumés au danger; les autres ne se trouvoient plus assez riches pour supporter de si grandes dépenses. Mais en 1527, lorsqu'on vit, dès le commencement de juillet, mourir environ deux cents personnes par jour à Florence, qu'il en mourut trois et quatre cents par jour pendant le mois

(1) *Bened. Varchi.* Lib. VII, T. II, p. 203-215. — *Bern. Segni.* Liv. I, p. 19. Il porte la mortalité à 250,000 personnes dans l'état florentin.

CHAP. CXX. 1528. d'août, et pendant trois jours de suite plus de cinq cents; l'effroi contraignit tous les gens aisés à s'enfuir de nouveau (1). Il devint impossible de rassembler ou les conseils ou les colléges de la seigneurie, et toutes les résolutions demeurèrent invalides pour n'avoir pas été sanctionnées par un nombre suffisant de suffrages. La seigneurie pour sortir de cet état d'anarchie fit sommer de se rendre à leur poste au grand conseil, tous les membres du conseil des Quatre-Vingts, et tous les citoyens revêtus de quelque magistrature. Elle vouloit se faire autoriser à négliger, pendant le temps de la peste, les formes ordinaires de la législation. Mais cette assemblée se composa à peine de quatre-vingts-dix citoyens qui, dispersés dans l'immense salle du conseil, se tenoient aussi loin qu'ils pouvoient les uns des autres, pour éviter toute communication. Des amis, des parens, qui, depuis le commencement de la maladie, avoient vécu dans la réclusion, se revoyoient pour la première fois dans cette salle. Ils apprenoient les uns des autres la mort de ceux qui leur avoient été les plus chers, et l'on entendoit partir des soupirs et des sanglots de chacun de ces bancs presque déserts. L'autorité, demandée par le gonfalonier, lui fut volontiers accordée par cette assemblée, et

(1) *Bened. Varchi.* Lib. VII, p. 212.

la seigneurie administra dès lors la république, tant que dura la peste, sans consulter les conseils. La veille de la fête de l'Assomption, la maladie parut considérablement diminuée, et elle avoit presque absolument cessé à la fête de la Toussaint (1). CHAP. CXX. 1528.

Il n'y avoit pas long-temps que la peste avoit terminé ses ravages, lorsque dans une des premières séances du grand conseil, le 9 février 1528, Nicolas Capponi s'anima en parlant des châtimens de Dieu et de ses compassions; il harangua presque dans les mêmes termes qu'employoit autrefois le père Savonarola dans la chaire, et il termina son discours en se jetant à genoux, et implorant à haute voix la miséricorde de Dieu. Le conseil fut entraîné par son exemple, et répéta aussi à genoux le cri de miséricorde; il décréta ensuite, sur la proposition de Capponi, que le Christ seroit déclaré roi perpétuel de Florence, et il fit placer sur la porte principale du palais public une inscription qui constatoit cette nomination. Mais ceux mêmes qui n'osoient pas s'opposer à Capponi, dans ses extases religieuses, de peur de se faire soupçonner d'impiété, le tournoient ensuite en ridicule, ou l'accusoient d'hypocrisie dès qu'ils étoient dispersés (2).

(1) *Jacopo Nardi Hist. Fior.* Lib. VIII, p. 339. — *Comment. di Filippo Nerli.* Lib. VIII, p. 168.

(2) *Bened. Varchi*, T. II, Lib. V, p. 63. — *Jac. Nardi.*

CHAP. CXI. Malgré l'éloignement que ressentoient pour
1528. Capponi les amis les plus ardens de la liberté, il fut confirmé, le 10 juin 1528, pour exercer une seconde année l'office de gonfalonier, et cette élection fut vue en général avec plaisir par le peuple, qui reconnoissoit, dans le chef de l'état, de la modération, du désintéressement, et de l'amour pour le bien public (1). Pendant son administration, il avoit cherché à porter la réforme dans trois des branches les plus importantes du gouvernement, la justice, les finances et la guerre; et il avoit réussi tout au moins à rendre plus tolérables des institutions auparavant fort vicieuses.

On avoit jusque alors éprouvé que les délits politiques n'étoient jamais jugés à Florence avec impartialité; et quoique la connoissance en eût été attribuée alternativement au podestat, à la seigneurie, aux huit de balie et au grand-conseil, les sentences n'avoient jamais été que le triomphe d'un parti sur l'autre: une loi fut portée, au mois de juin, pour attribuer la connoissance par appel, de tous les délits politiques et militaires, à un tribunal nouveau nommé *la quarantie*. On le composa de quarante membres

L. VIII, p. 340. — *Filippo de' Nerli.* Lib. VIII, p. 170. — *Bern. Segni.* L. I, p. 31. — *G. Cambi.* T. XXIII, p. 5.

(1) *Bened. Varchi.* Lib. VI, p. 133. — *Bern. Segni.* Lib. I, p. 31. — *Filippo de' Nerli.* Lib. VIII, p. 171.

tirés au sort, pour chaque cas particulier, dans le conseil des quatre-vingts, et on y trouva l'avantage d'avoir des juges nommés originairement par le peuple, que les délinquans ne connoissoient pas d'avance. La loi qui établissoit la quarantie assuroit en même temps la prompte décision des causes portées devant elle (1). CHAP. CXX. 1528.

La manière d'asseoir les impositions avoit été de tout temps presque absolument arbitraire, et il étoit peut-être impossible d'éviter entièrement cet inconvénient dans une république mercantile, où le plus pesant fardeau devoit porter sur les profits du commerce, et où toute déclaration de fortune, en ébranlant le crédit des marchands, auroit été fort odieuse. L'impôt territorial reposoit sur un cadastre fait avec beaucoup de soin. Les impôts indirects, de leur nature, sont en apparence volontaires, et n'altèrent point la liberté; mais l'impôt direct sur la fortune mobilière, ou sur les profits inconnus du commerce, étoit celui qu'il étoit le plus difficile de régler; il étoit réservé pour les besoins urgens et les subventions extraordinaires. Le grand-conseil, après avoir décrété la somme qu'on lèveroit de cette manière, nommoit vingt citoyens, auxquels il imposoit l'obligation de répartir la somme fixée entre tous les contri-

(1) *Bened. Varchi.* Lib. IV, T. I, p. 191. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 337. — *Bern. Segni.* L. I, p. 25.

CHAP. CXX. 1528. buables. Il exigeoit, sous des peines sévères, que leur opération fût achevée dans un nombre de jours déterminé, et il établissoit un *minimum* et un *maximum* pour chaque cote de contribution. Ces commissaires faisoient leur travail chacun séparément, et remettoient ensuite aux moines de quelque couvent désigné par un décret public, chacun un rôle des contribuables, avec la somme qu'ils lui avoient arbitrairement imposée. Les moines, pour déterminer la contribution d'un citoyen, réunissoient les vingt propositions des commissaires à son égard ; ils écartoient d'abord les six plus fortes et les six plus foibles, comme ayant pu être suggérées par la haine ou par la faveur, puis ils additionnoient les huit moyennes, et divisoient la somme par huit. Ils étoient sous le serment du secret pour tout ce travail ; et après l'avoir terminé, ils en brûloient tous les matériaux (1).

Enfin, la troisième réforme apportée par ce gouvernement aux lois de Florence, étoit destinée à donner à la république des habitudes plus militaires : celle-ci étoit moins que les autres l'ouvrage du gonfalonier. Nicolas Capponi, soit en raison de son caractère pacifique et de son âge, soit par économie, s'étoit opposé à ce qu'on augmentât les fortifications de Flo-

(1) *Commentari di Filippo de' Nerli.* Lib. VIII, p. 165.

rence, et à ce qu'on adoptât le plan dispendieux qu'avoit suivi Clément VII lorsqu'il étoit encore cardinal. Il répétoit souvent qu'une petite armée ne seroit pas assez puissante pour prendre Florence, et qu'une grande ne pourroit pas subsister assez long-temps dans le pays pour entreprendre le siége de la capitale (1). Mais il ne put résister entièrement à l'ardeur militaire qui s'étoit emparée de la nation. Une troupe de trois cents jeunes gens, des premières familles, s'étoit formée volontairement pour la garde du palais; elle étoit composée des partisans les plus ardens de la liberté, auxquels Capponi se rendit bientôt suspect par ses ménagemens pour les Médicis. Le gonfalonier, qui s'étoit long-temps opposé à ce qu'on armât le peuple florentin, finit par en faire lui-même la proposition, pour se donner un appui contre la garde du palais. Cette proposition passa en loi le 6 novembre 1528 (2).

La garde urbaine devoit être composée de quatre mille citoyens, âgés de dix-huit à quarante-cinq ans, tous issus des familles qui avoient droit de siéger au grand conseil. Cette garde étoit partagée en seize compagnies, sous les ordres des seize gonfaloniers qui formoient le

(1) *Jacopo Nardi*. Lib. VIII, p. 335. — *Bened. Varchi*, Lib. VII, T. II, p. 188.

(2) *Bened. Varchi*. Lib. VII, p. 190. — *Bern. Segni*. Lib. II, p. 36.

CHAP. CXX. 1528. collége de la seigneurie. Elle prêta serment de fidélité à la république, au milieu d'un peuple orgueilleux de recevoir de nouveau des armes, et elle reconnut pour chef Stéfano Colonna de Palestrina, qui fut chargé de l'organiser. La richesse de ses habits et de ses équipages lui inspiroient une confiance en elle-même nouvelle pour des Florentins. Après sa création, le conseil décida enfin, contre l'avis du gonfalonier, de terminer les fortifications de Florence; mais, pour employer moins de monde à les garder, on en diminua le circuit. Michel-Ange Buonarotti ne dédaigna point d'en donner le plan, après avoir consulté des militaires distingués; et le premier des artistes consacra son génie au premier des arts, celui de la défense de la patrie (1).

Mais tandis que la république se préparoit avec tant d'ardeur à défendre sa liberté, elle se trouvoit, par une circonstance singulière, engagée dans une même ligue avec le prince qu'elle devoit le plus craindre. Le but principal de son alliance avec François Ier, Henri VIII et la république de Venise, étoit de forcer Charles-Quint à remettre Clément VII en liberté; et cependant Clément VII étoit l'homme que les Florentins redoutoient le plus. Dès le moment de

(1) *Jacopo Nardi Hist. Fior.* L. VIII, p. 337, 338.

la révolution, en 1527, les Florentins auroient pu être tentés de s'attacher à l'alliance de l'empereur, qui, dans ce moment, tenoit prisonnier le pape leur ennemi, et qui montroit un si grand acharnement contre la maison de Médicis : mais ils conservoient pour la nation française la plus tendre affection ; ils avoient pu la comparer aux Allemands, aux Espagnols, aux Suisses, qui avoient si long-temps combattu en Italie, et ils l'avoient toujours trouvée humaine, loyale et généreuse. C'étoit en vain que leurs politiques, Macchiavelli, Guicciardini, Vettori et Capponi, leur avoient représenté qu'ils ne devoient pas confondre la nation avec son chef ; qu'autant celle-ci étoit en général brave et fidèle, autant son gouvernement se jouoit sans scrupule de sa foi, comme ils l'avoient éprouvé eux-mêmes dans la guerre de Pise, dans celle de la ligue de Cambrai, et dans les négociations avec l'Espagne. Les manières et les discours chevalercsques de François Ier rendoient tous ces avertissemens inutiles. Les Florentins avoient mis en lui toute leur confiance (1) : ils s'étoient dépouillés du nécessaire pour lui payer des subsides et recruter son armée à Naples, tandis qu'eux-mêmes étoient accablés par la peste et

CHAP. CXX.

1528.

(1) *Bernardo Segni*. Lib. I, p. 14. — *Bened. Varchi*. L. III, p. 150, et Lib. V, p. 11. — *Jacopo Nardi*. Lib. VIII, p. 341.

CHAP. CXX. 1528. par la famine. Leurs bandes noires, qu'ils lui avoient envoyées, avoient été long-temps le nerf de cette armée ; elles avoient été entièrement dissipées à son service. Lorsqu'ils apprirent le désastre de Lautrec devant Naples, et ensuite la révolution de Gênes, leur douleur et leur effroi furent extrêmes. Cependant ils crurent impossible qu'un héros pour lequel ils s'étoient sacrifiés les abandonnât : l'événement fit voir que Macchiavelli, Capponi et Alamanni avoient mieux connu le roi que ne faisoit le peuple.

Luigi Alamanni étoit ami d'André Doria ; il avoit vu avec joie un gouvernement libre établi à Gênes, et lui qui avoit été proscrit pour avoir conjuré contre Clément VII, alors cardinal de Médicis, ne devoit pas être suspect de partialité pour ce pontife. D'autre part, André Doria désiroit vivement sauver la liberté florentine ; il s'inquiétoit profondément pour sa patrie de la jalousie des états despotiques, et il apprécioit tous les dangers que courroit Gênes, si elle survivoit presque seule aux républiques détruites de l'Italie. Il fit sentir à Alamanni, combien les François conservoient peu de chances de demeurer victorieux, combien surtout les Florentins couroient de risques d'être abandonnés par François Ier, aux premières ouvertures de paix. Il l'avertit en confidence que Clément VII consen-

toit à se réconcilier avec l'empereur, si Florence lui étoit cédée en récompense, tandis que Charles-Quint n'attendoit, pour donner son consentement, que de savoir si les Florentins ne lui feroient aucune offre. Luigi Alamanni, sur ces premières ouvertures, fut envoyé par la seigneurie, à Barcelonne. Il en revint en hâte pour annoncer au gouvernement, que s'il vouloit prévenir la signature du traité du pape, il n'avoit pas un moment à perdre; que toutefois André Doria promettoit encore, en raison de son crédit auprès de l'empereur, de faire garantir la liberté et la sûreté de la république, pourvu qu'elle se hâtât de traiter. Plusieurs délibérations et consultations secrètes, soit entre les membres du gouvernement, soit avec les hommes d'état qui n'étoient pas actuellement en place, furent tenues à cette occasion; enfin le gonfalonier soumit la délibération à la seigneurie, aux Dix de la guerre, et à ce qu'on nommoit la *prattica secreta*, dont il désignoit lui-même les membres, pour lui servir de conseillers. Anton-Francesco Albizzi exposa dans un discours écrit, les avantages de la réconciliation avec l'empereur; on n'écouta sa lecture qu'avec impatience. Thomas Soderini, en lui répondant, réveilla l'ancien amour des Florentins pour la France, et entraîna tous les suffrages; en sorte que la négociation fut rompue,

CHAP. CXX.

1528.

CHAP. CXX. et qu'Alamanni lui-même crut plus prudent de
1528. s'éloigner (1).

Depuis la rupture du traité de Madrid, François Ier n'avoit jamais eu de plus ardent désir que de renouer les négociations, pour retirer ses enfans de captivité. Il s'étoit livré quelque temps à l'espérance d'y réussir par les victoires de Lautrec; mais bientôt il avoit retenu à ce général les fonds qu'il lui avoit promis, et il avoit causé ainsi la ruine de son armée. Sa négligence et ses dissipations avoient été la cause première du désastre des Français devant Naples; mais ce désastre acheva à son tour de le jeter dans le découragement, et de le disposer à accepter tous les partis qui pourroient rétablir une paix dont il sentoit si fort le besoin.

Il ne restoit plus au roi d'autre armée en Italie que celle de François de Bourbon, comte de Saint-Paul; celle-ci étoit bien plus foible qu'on ne l'avoit annoncé, et composée de plus mauvaises troupes qu'aucune des précédentes : le roi lui envoyoit moins d'argent qu'il ne lui en avoit promis, et comme Bourbon étoit prodigue et négligent; il s'approprioit une partie de cet argent, et laissoit voler le reste à ses subalternes. Il se brouilla avec le duc d'Urbin, qui, de son côté, se refusoit à toute action un

(1) *Bernardo Segni Hist. Fior.* L. II, p. 52-56.

peu hasardeuse. Il ne sut ni secourir Gênes, ni assiéger Milan, quoique Antonio de Leyva n'eut plus qu'un très-petit nombre de soldats. Il échoua dans une tentative peu honorable pour enlever André Doria à sa maison de campagne (1). Il ne réussit pas mieux à empêcher deux mille Espagnols, de ceux que leur extrême dénuement faisoit nommer *Bisogni*, de se rendre à Milan, encore qu'ils eussent débarqué à Gênes, sans habits, sans souliers, sans armes, sans paye et sans vivres; et tous ses exploits se bornèrent à la prise des trois châteaux de Serravalle, Sant-Angelo, et Mortara (2). 1528.

La campagne de 1529 avoit commencé, et les Milanois s'étoient trouvés exposés à un redoublement d'oppression, parce que les deux mille *Bisogni* étoient arrivés à Milan au mois d'avril, et qu'il avoit fallu les pourvoir de tout. Souvent ils arrêtoient en plein jour les citoyens dans les rues, pour se faire donner leurs habits, leurs souliers, leurs chapeaux; et lorsqu'on en portoit des plaintes à Antonio de Leyva, il n'y répondoit que par des plaisanteries (3). Pendant 1529.

(1) *Bern. Segni.* Lib. II, p. 48. — *Pauli Jovii Hist. sui temporis.* Lib. XXVI, p. 79. — *Jacobi Bonfadii Ann. Genuens.* Lib. I, p. 1344. — *Galeatius Capella.* Lib. VIII, p. 689.

(2) *Bened. Varchi.* Lib. VIII, p. 287.

(3) *Galeatius Capella.* L. VIII, f. 89.

CHAP. CXX. ce temps Saint-Paul avoit joint son armée à celle
1529. du duc d'Urbin et à celle de François Sforza; mais toutes trois s'étoient trouvées beaucoup plus foibles que les généraux ne l'avoient annoncé; tous les cadres étoient incomplets, et chaque corps ne comptoit pas la moitié des hommes qu'il auroit dû avoir. Après être demeurés quelque temps près de Milan, pour couper les vivres à cette grande ville, les trois généraux sentirent la nécessité de se séparer; ils partirent de Marignan, les Vénitiens pour Cassano, le duc de Milan pour Pavie, et le comte de Saint-Paul pour Landriano (1).

Le comte de Saint-Paul étoit arrivé le samedi soir 19 juin, à Landriano; cette bourgade bâtie à douze milles de Milan, et à une moindre distance de Pavie, est traversée par un bras de l'Olona, qui d'ordinaire contient fort peu d'eau; mais des pluies violentes grossirent tellement la rivière, qu'il devint impossible de faire passer l'artillerie. Saint-Paul y séjourna tout le dimanche, et Antonio de Leyva, qui en fut averti à Milan, résolut de l'y surprendre. Le lundi matin 21 juin, comme Saint-Paul avoit déjà fait partir son avant-garde sous les ordres de Guido Rangoni, et qu'il s'occupoit à faire passer son artillerie, avec environ quinze cents lands-

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XXVI, p. 81. — *Galeatius Capella.* Lib. VIII, f. 90.

knechts et un petit corps de gendarmerie qui lui étoient restés, il fut attaqué à l'improviste par Antonio de Leyva qui, absolument perclu de la goutte, étoit obligé de se faire porter au combat, par quatre hommes, sur une chaise. La gendarmerie française fit une résistance honorable, les landsknechts se battirent fort mal; Saint-Paul fut enfin fait prisonnier avec Jean-Jérôme de Castiglione, Claude Rangoni, Lignac, Carbon, et plusieurs autres hommes de marque. Après ce dernier échec l'armée française se dissipa, et presque tous les soldats retournèrent en France (1). CHAP. CXX. 1529.

Pendant ce temps la paix se négocioit à Cambrai. Dès le mois de mai, Charles-Quint et François Ier étoient convenus d'envoyer dans cette ville, l'un sa tante, et l'autre sa mère. La première, Marguerite d'Autriche, duchesse douairière de Savoie, sœur du père de l'empereur, étoit gouvernante des Pays-Bas; la seconde, Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, avoit de tout temps eu le plus grand crédit sur son fils, qui lui avoit donné

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XXVI, p. 82. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 521. — *Galeatius Capella.* Lib. VIII, f. 91. — Mém. de du Bellay. L. III, p. 117-121. — *Bern. Segni.* L. III, p. 74. — *Jac. Nardi.* Lib. VIII, p. 348. — *Bened. Varchi.* L. VIII, p. 289. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 625. — *P. Paruta.* Lib. VI, p. 481.

CHAP. CXX. le titre de régente. Ces deux femmes, qui con-
1529. noissoient tous les secrets de leur cour, qui disposoient de l'entière confiance des souverains qu'elles représentoient, qui étoient unies par un lien de parenté, qui avoient toutes deux beaucoup d'esprit, d'habileté, et d'habitude des affaires, résolurent d'écarter absolument de leur négociation toutes les formes qui retardent celles des diplomates. Elles se réunirent à Cambrai, le 7 juillet; elles se logèrent dans deux maisons contiguës, entre lesquelles elles ouvrirent une communication; elles eurent tous les jours des conférences sans témoins; et elles travaillèrent à la pacification des deux empires, avec une activité constante, et un secret impénétrable (1).

Cependant il importoit à François Ier de se présenter toujours à Charles-Quint, comme le chef d'une ligue puissante, et de faire entrer dans la balance tout le poids de ses alliés d'Italie; aussi ne cessa-t-il, pendant tout le cours de la négociation, de leur donner les assurances les plus positives, qu'il défendroit leurs intérêts avec autant de zèle que les siens propres. Il promit à diverses reprises, et même avec serment, à Baldassar Carducci, ambassadeur flo-

(1) Mémoires de du Bellay. L. III, p. 122. — *Bened. Varchi.* Lib. IX, T. III, p. 6. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 524. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 347. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 626.

rentin, et à plusieurs de ses compatriotes, de ne jamais abandonner la république, et de ne signer jamais aucun traité sans l'y comprendre (1). Il assura en même temps qu'il étoit prêt à renouveler la guerre, et à entrer lui-même en Italie, si l'intérêt de ses alliés le demandoit; il annonçoit même qu'il conduiroit avec lui deux mille quatre cents lances, mille chevau-légers et vingt mille fantassins, et il pressoit ses alliés, les Vénitiens, les Florentins, le duc de Milan et le duc de Ferrare, de lui promettre, de leur côté, mille chevau-légers et vingt mille fantassins. Il suivoit ces négociations avec d'autant plus d'ardeur, qu'il songeoit moins à exécuter ses promesses; et il cherchoit par une étude constante à confirmer la confiance que ses alliés reposoient déjà dans la franchise et la loyauté de son caractère (2).

CHAP. CXX. 1529.

Mais tandis qu'il s'efforçoit ainsi de tromper ses alliés, Clément VII, par une politique toute semblable, cherchoit à le tromper lui-même. Il vouloit pareillement se faire acheter à un haut prix par l'empereur, en se montrant à lui, appuyé de tout le crédit de la sainte ligue; et au moment même où il donnoit aux états qui

(1) *Bened. Varchi stor. Fiorent.* Lib. VIII, T. II, p. 224; L. IX, T. III, p. 4 et 5.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 519. — *Bened. Varchi.* Lib. IX, p. 4. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 486.

CHAP. CXX. s'étoient armés pour sa délivrance, les assurances les plus précises de sa reconnoissance et
1529. de sa fidélité, il marchandoit avec Charles-Quint sur le prix pour lequel il les abandonneroit (1).

Clément VII se trouvoit associé dans la sainte ligue, à des états contre lesquels il ne conservoit guère moins de ressentiment que contre Charles-Quint; ou plutôt l'idée de la puissance presque irrésistible de celui-ci, avoit presque absolument suspendu sa rancune, tandis qu'il ne pouvoit pardonner à des états plus foibles des offenses bien plus légères. Au moment de sa captivité, les Vénitiens s'étoient emparés de Ravenne et de Cervia, sous prétexte de les garder pour le saint-siége; mais depuis ils avoient refusé de rendre ces deux villes, et quelques instances que leur eût adressé Clément VII, soit par lui-même, soit par le roi de France, de quelques menaces qu'il les eût accompagnées, les deux villes étoient toujours occupées par des garnisons vénitiennes (2). Le duc de Ferrare étoit rentré en possession à main armée de Reggio, Modène et Rubbiéra; le saint-siége n'avoit d'autre droit sur ces villes que ceux

(1) *Lettere de' Principi.* T. II, f. 151 et seq.

(2) *Paolo Paruta hist. Venez.* Lib. VI, p. 456. — *Lett. de' Princ.* T. II, f. 165 et passim. Lettre du pape à François Ier, du 9 juillet 1528, f. 105.

que pouvoit lui donner l'occupation violente CHAP. CXX.
qui en avoit été faite par Jules II, puis par 1529.
Léon X. Cependant Clément VII regardoit la reprise de ces villes par la maison d'Este, comme une usurpation; il s'adressoit alternativement à tous les souverains, pour qu'ils les fissent rendre au saint-siége, et il s'étonnoit de la protection que le duc Alfonse trouvoit en eux, après avoir recouvré ses états (1). Mais ceux contre lesquels le pape ressentoit le plus de rancune étoient encore les Florentins. Il ne pouvoit leur pardonner ni le rétablissement de leur liberté, ni l'expulsion de sa famille, ni le renversement de ses statues, ni la persécution de ses partisans; il reclamoit auprès d'eux pour que sa nièce Catherine de Médicis, fille de Laurent, duc d'Urbin, lui fût rendue; et malgré l'entremise de la France, il n'avoit pas encore réussi à se la faire livrer (2). Aussi depuis qu'il avoit recouvré sa liberté, n'avoit-il voulu par aucun acte public s'écarter de la neutralité, encore qu'il déclarât aux Français, que son seul motif pour ne pas se joindre ouvertement à la ligue, étoit l'état de misère et d'épuisement où il se trouvoit réduit (3).

(1) *Lettere de' Principi.* T. II passim. et special. f. 184.

(2) *Idem.* T. II, f. 167.

(3) *Risposta data a M. di Longavalle a nome di papa Clemente. Lett. de' Princ.* T. II, f. 85.

CHAP. CXX. Charles-Quint, de son côté, encore qu'il prît
1529. avec ses ennemis le ton d'un conquérant, désiroit secrètement terminer une guerre qui épuisoit ses finances, et qui, en réduisant ses peuples au désespoir, pouvoit enfin rendre leur mécontentement dangereux pour lui-même. D'ailleurs il étoit alarmé des progrès de la réforme en Allemagne, et de ceux des Turcs en Hongrie. Il ne pouvoit compter qu'un bonheur aussi inouï que le sien se soutînt sans interruption. Ses troupes dépourvues d'argent, d'armes et de munitions, et souvent très-mal disciplinées, avoient triomphé de peuples nombreux, riches et aguerris; mais dans une nouvelle lutte, elles pouvoient être vaincues à leur tour. Aussi Charles-Quint désiroit détacher de la ligue quelqu'un des membres qui la composoient, assuré que, dès que la chaîne seroit rompue, chacun craindroit pour soi-même, et seroit prêt à abandonner ses alliés. Il mettoit surtout beaucoup de prix à regagner le pape. Il vouloit effacer ainsi le scandale de sa captivité à Rome, et après lui avoir appris tout ce qu'il pouvoit craindre, il croyoit le moment venu de l'attacher à lui par des bienfaits.

Dans cette disposition, Charles-Quint accorda à Clément VII vaincu, dépouillé, et échappé récemment de prison, des conditions que celui-ci auroit à peine pu prétendre, si dans toute la

guerre il n'avoit remporté que des victoires. La négociation commencée à Rome, par l'ambassadeur de l'empereur Mussétola, fut terminée en Espagne, par le nonce du pape, Nicolas de Schomberg, archevêque de Capoue; et le traité de réconciliation qui établissoit entre le pape et l'empereur une paix et une alliance perpétuelles fut signé à Barcelonne, le 20 juin 1529 (1). CHAP. CXX. 1529.

Par le traité de Barcelonne, Clément VII promettoit à Charles V la couronne impériale, que celui-ci se disposoit à venir prendre en Italie; il lui accordoit l'investiture du royaume de Naples, sans autre tribut que celui d'une haquenée blanche, et la permission de lever des contributions sur le clergé de ses états. Les engagemens de Charles V étoient beaucoup plus variés, ils regardoient le saint-siége, la maison de Médicis, et le duché de Milan. Au premier, l'empereur promettoit de faire rendre Ravenne et Cervia par les Vénitiens; Modène, Reggio et Rubbiéra, par le duc de Ferrare. La maison de Médicis n'étoit plus représentée que par le bâtard Alexandre, car le pape atteint, au commencement de l'année 1529, d'une maladie qu'on avoit cru mortelle, pour ne pas laisser ses neveux sans appui dans le monde, avoit donné le 10 janvier, le chapeau

(1) *Ben. Varchi.* L. VIII, p. 291. — *Pauli Jovii.* L. XXVII, p. 84. — *Bern. Segni.* L. III, p. 70. — *Lettere de' Princ.* T. II, f. 178, sur la mission de l'archevêque de Capoue.

CHAP. CXX. 1529. de cardinal à Hippolyte qu'il avoit toujours préféré, et qu'il avoit compté marier à sa pupille, l'héritière de Vespasien Colonna (1). Charles V promit de remettre Florence sous le pouvoir de la maison de Médicis, et de marier sa fille naturelle Marguerite à Alexandre, que le pape destinoit à gouverner cette république. Enfin, l'empereur promit de remettre à un juge non suspect, la décision du sort de François Sforza et du duché de Milan (2).

La nouvelle du traité de Barcelonne portée à Cambrai, y hâta la conclusion du traité des Dames, car c'est ainsi qu'on appela celui que négocioient Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche. Elles signèrent de leur côté, le 5 août 1529, la convention qui devoit rendre la paix à l'Europe. Mais quelle que fût la défiance qu'avoit pu exciter la politique des cours, l'Europe n'étoit point encore préparée au scandaleux dénouement de toutes les intrigues qui, pendant trente-huit ans, avoient occupé le cabinet de France. Par le traité de Cambrai, Fran-

(1) *Ben. Varchi.* L. VIII, p. 219. — *Fil. de' Nerli.* L. VIII, p. 169. — *Bern. Segni.* L. II, p. 49. — Lettre de G. B. Sanga à Baldassar Castiglione, nonce en Espagne, du 10 février 1529. T. II, *Lett. de' Princ.* f. 154 v.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 521. — *Pauli Jovii* L. XXVII, p. 85. — *Ben. Varchi.* Lib. VIII, p. 292-294. — *Bern. Segni.* Lib. III, p. 71. — *Jacopo Nardi.* L. VIII, p. 342, 347.

çois I[er] sacrifioit tous ses alliés, sans les re- CHAP. CXX.
commander seulement à la merci de l'empereur, 1529.
auquel il les livroit. Il abandonna ceux qui s'étoient armés pendant sa captivité; qui avoient fait trembler les Impériaux après leur victoire à Pavie, qui l'auroient tiré lui-même de prison, sans sa précipitation à passer en Espagne; qui dès lors avoient combattu avec constance pour lui, et lui avoient sacrifié leurs trésors, leurs soldats, leurs provinces. Il ne stipula rien pour Florence qui, à sa sollicitation, avoit provoqué la colère de Charles-Quint, et avoit refusé à plusieurs reprises des offres avantageuses de neutralité; rien pour Venise, qui depuis le commencement de son règne avoit été la fidèle alliée de la France, et envers laquelle il avoit contracté tout dernièrement encore des engagemens plus formels. Les Vénitiens et les Florentins se trouvoient cependant nommés dans le traité, mais pour en être exclus par une indigne supercherie. Un des articles portoit : « Item ledit » seigneur roy très-chrestien, procurera que la » communalté de Florence s'appointe avec l'em» pereur, dedans quatre mois, à compter de la date » de la ratification de ce présent traité, et ayant ce » fait, seront compris au présent traité, et non » autrement ». Un autre nommoit les Vénitiens, pour les obliger à évacuer toutes les places du royaume de Naples, avant l'expiration de six

CHAP. CXX. semaines (1). Mais les prétentions sur lesquelles
1529. ils devoient s'accorder, les sacrifices qu'ils devoient faire, ou les juges de leurs débats, n'étoient point indiqués; ces alliés étoient abandonnés entièrement à la volonté arbitraire de l'empereur, et jusqu'à ce que celui-ci leur eût accordé la paix, ils étoient exclus du traité.

De même, le roi de France ne stipuloit rien pour le duc de Milan, auquel il avoit garanti ses états par le traité de la dernière alliance; rien pour le duc de Ferrare, auquel il avoit donné en mariage, comme gage d'une amitié indissoluble, sa belle-sœur, fille de son prédécesseur; rien pour les barons romains, et surtout pour les Orsini, qui, par leur zèle actif et leurs services multipliés, avoient compromis leur existence pour la France; rien pour les Frégosi, à Gênes, qui, heureusement, trouvèrent plus de reconnoissance auprès de la république de Venise; rien pour le parti d'Anjou, dans tout le royaume de Naples, qui, excité par le souvenir d'une ancienne loyauté, avoit pris les armes pour le seconder, et se trouvoit désormais repoussé vers les échafauds : au contraire, François prit l'engagement honteux de ne donner aucun asile dans ses états à ceux qui auroient porté les armes contre Charles-Quint, se privant ainsi de

(1) *Bened. Varchi stor. Fior.* L. IX, p. 10. — *Rymer, Acta publica.* T. XIV, p. 335 et 340.

la possibilité d'accorder quelques secours à ceux qu'il avoit entraînés à leur ruine (1). CHAP. CXX. 1529.

Cet abandon de tous les alliés de la France étoit d'autant plus scandaleux, que, dans le même traité, Charles-Quint donnoit un exemple tout contraire. Il ne négligea les intérêts d'aucun de ceux qui s'étoient sacrifiés pour lui. L'article 35 rétablissoit les héritiers du duc Charles de Bourbon dans tous ses biens, comme s'il n'étoit pas sorti de France; les articles suivans portoient le maintien ou le rétablissement des droits et intérêts du comte de Pont-de-Vaux, du prince d'Orange, de la duchesse de Vendôme, du comte de Gavre, du marquis d'Arschott, de tous ceux enfin qui, par zèle pour l'empereur, avoient compromis leurs droits ou leur fortune en France (2). Il est vrai que François ne tint aucun compte des engagemens qu'il venoit de prendre, et aussitôt que ses fils lui furent rendus, il séquestra de nouveau les biens de tous les rebelles français (3).

Par le sacrifice de ses alliés, de ses engage-

(1) *Benedetto Varchi.* L. IX, T. III, p. 11. — *Fr. Guicciardini.* L. XIX, p. 523. — *Bernardo Segni.* L. III, p. 73. — *Fil. de' Nerli.* L. VIII, p. 185. — *Jacopo Nardi.* Lib. VIII, p. 346. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 491. — *Rymer, Acta.* T. XIV, p. 336.

(2) Histoire de la Diplomatie française. L. III, p. 358.

(3) *Bened. Varchi.* Lib. IX, p. 11.

CHAP. CXX. mens et de son honneur, François Ier avoit obtenu de grands adoucissemens au traité de Madrid : il ne restituoit plus à Charles-Quint le duché de Bourgogne, l'Auxerrois, le Mâconnois, Bar-sur-Seine, la vicomté d'Auxonne, et le ressort de Saint-Laurent, comme il s'y étoit engagé pour recouvrer sa liberté. Il renonçoit seulement à tout droit de suzeraineté sur les provinces de Flandre qui restoient à l'empereur, de même qu'à toute prétention sur tous les états d'Italie, d'où il s'engageoit à retirer ses troupes avant l'expiration de six semaines; et en retour ses enfans lui étoient rendus pour une rançon de deux millions d'écus, et son mariage avec Éléonore, sœur de l'empereur, et reine douairière de Portugal, devoit être accompli selon les conditions stipulées au traité de Madrid (1).

1529.

Ce traité, le plus fatal peut-être à l'honneur de la France qu'aucun de ses monarques ait signé, fut publié, le 5 août, dans l'église de Cambrai. Peu de jours auparavant, et lorsque tous les articles étoient déjà convenus, François Ier

(1) Histoire de la Diplomatie française. Liv. III, p. 355-359. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. III, p. 122. — *Bened. Varchi.* Lib. IX, p. 8. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 492. — *Arnoldi Ferroni.* L. VIII, p. 174. — *Galeatius Capella.* L. VIII, f. 93. — Le traité est textuellement dans Rymer *Acta publica.* T. XIV, p. 326-344.

avoit protesté aux ambassadeurs des alliés qu'il ne les abandonneroit jamais, et il avoit refusé aux Florentins le consentement que son prédécesseur leur avoit accordé en 1512, de faire une paix particulière avec l'empereur, permission que leur ambassadeur sollicitoit de nouveau (1). Le roi, qui, pendant la négociation, s'étoit avancé jusqu'à Compiègne, vint à Cambrai pour voir Marguerite, aussitôt après la signature des articles; mais comme il ne pouvoit soutenir les regards des ambassadeurs qu'il avoit trompés, il leur refusa quelque temps une audience sous divers prétextes. Lorsque enfin il se crut obligé de recevoir Baldassar Carducci, ambassadeur des Florentins, il lui représenta le traité de Cambrai comme un stratagème nécessaire pour recouvrer ses enfans; il protesta que ses dispositions n'étoient point changées, et que quelque engagement qu'il eût été obligé de prendre, il seroit toujours également prêt à assister les Florentins, qu'il encouragea à faire une vigoureuse résistance (2).

CHAP. CXX. 1529.

Charles-Quint n'avoit pas attendu la signature du traité de Cambrai pour s'acheminer vers l'Italie. Il avoit mandé André Doria à

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 524. — *Bened. Varchi.* L. IX, p. 4.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 525. — *Ben. Varchi.* L. IX, p. 14. — *Fil. de' Nerli.* L. IX, p. 185.

CHAP. CXX. Barcelonne, pour monter sur ses galères; il
1529. l'avoit comblé de plus d'honneurs qu'aucun monarque n'en eût encore accordé à aucun citoyen; il l'avoit fait couvrir devant lui, et il l'avoit investi de la principauté de Melphi (1), confisquée sur Sergiani Caraccioli. Aussitôt qu'il eut conclu son arrangement avec le pape, il monta en effet à Barcelonne, le 29 juillet, sur la flotte génoise, lorsqu'il regardoit déjà la paix avec la France comme assurée (2). La traversée fut pénible, et il n'arriva que le 12 août à Gênes, où il reçut les articles de la paix de Cambrai. Il s'y trouvoit à la tête d'une armée rassemblée à dessein pour mettre cette paix à exécution. Deux mille Espagnols étoient arrivés avant lui à Gênes; il amenoit sur sa flotte mille chevaux et neuf mille fantassins, et il devoit être joint, en Lombardie, par le capitaine Félix de Wirtemberg, qui lui amenoit huit mille landsknechts. En même temps, le prince d'Orange rassembloit, à l'Aquila, les restes de l'armée qui avoit pris Rome et défendu Naples. On y voyoit trois mille Allemands, autrefois enrôlés sous le connétable de Bourbon et George

(1) *Ben. Varchi.* Lib. IX, p. 23. — *Jacobi Bonfadii Ann. Genuens.* L. II, p. 1349. — *Bern. Segni* L. III, p. 76.

(2) *Franc. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 526. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVII, p. 93. — *Jacobi Bonfadii.* L. II, p. 1349. — *Fr. Belcarii.* L. XX, p. 627.

Frundsberg, et quatre mille Italiens qui servoient sans paye, sous les ordres de Fabrice Maramaldo de Calabre. Une petite armée espagnole, composée des restes des vieilles bandes qui avoient échappé à ces campagnes meurtrières, faisoit, avec peu d'apparence de succès, sous le marquis de Guasto, le siége de Monopoli en Pouille, et tenoit tête aux Vénitiens, qui avoient eu dans cette province plusieurs avantages (1).

Charles-Quint étoit entré en Italie avec l'intention d'user de tous les droits que lui avoit donnés la victoire et l'abandon de François Ier; et son armée étoit assez nombreuse et assez aguerrie pour qu'il dût lui paroître facile d'accomplir tous ses projets. Cependant les alliés d'Italie, quoique abandonnés par le roi de France, ne paroissoient pas avoir perdu tout courage. Les Florentins envoyèrent à Gênes des ambassadeurs à Charles; mais ils refusoient obstinément de traiter avec Clément VII. L'armée des Vénitiens n'avoit point encore été entamée; Malatesta Baglioni arrêtoit, devant Pérouse, celle du prince d'Orange; et l'évêque de Tarbes, ambassadeur de France, exhortoit toujours les alliés à la résistance, même après la publication de la paix, en leur annonçant les secours d'une

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 525. — *Bened. Varchi.* L. IX, p. 24. — *Petri Bizarri.* L. XX, p. 479. — *Paolo Paruta.* L. VI, p. 489. — *Lett. de' Princ.* T. II, f. 160.

CHAP. CXX. 1529. puissante armée française, qu'il prétendoit être déjà en marche (1).

L'attention de Charles-Quint étoit d'ailleurs détournée par le danger pressant de son frère et de tout l'empire d'Allemagne. Soliman, avec une armée qu'on portoit à cent cinquante mille hommes, avoit envahi et ravagé la Hongrie toute entière, et le 13 septembre il étoit venu mettre le siége devant Vienne. La trahison de son visir ou l'habileté de Ferdinand le forcèrent, il est vrai, à le lever le 16 octobre; mais ce superbe monarque, en se retirant indigné, menaçoit encore, et la terreur qu'inspiroit son retour étoit proportionnée à la violence de son ressentiment. D'ailleurs, l'Allemagne, divisée par les querelles de religion, voyoit l'esprit d'indépendance s'accroître avec les progrès de la réforme; et l'empereur sentoit le besoin d'y fixer pour quelque temps sa résidence, s'il vouloit rétablir l'autorité impériale; enfin, il éprouvoit lui-même cette pénurie qu'il avoit si souvent laissé éprouver à ses généraux. Il avoit épuisé toutes ses ressources pour l'équipement de sa flotte et le transport de son armée, et dès le commencement de la campagne il se trouvoit sans argent. Cependant il répugnoit à faire exercer sous ses yeux les effroyables exactions par lesquelles Antonio

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 527. — *Bened. Varchi stor. Fior.* T. III. L. IX, p. 14

de Leyva, Bourbon et le prince d'Orange avoient si long-temps maintenu leurs armées (1). CHAP. CXX. 1529.

Par tous ces motifs réunis, Charles-Quint s'imposa, en traitant avec les états d'Italie, une modération qu'on n'avoit point attendue de lui, et qui n'étoit pas en effet dans son caractère. Les seuls auxquels il ne voulut accorder aucune indulgence furent les Florentins, non qu'il eût contre eux aucun motif particulier de ressentiment, mais parce qu'il croyoit avantageux de satisfaire pleinement Clément VII, et qu'il saisissoit avec empressement l'occasion d'ôter aux peuples l'exemple toujours dangereux d'un état que la liberté faisoit prospérer (2).

Il étoit parti de Gênes pour Plaisance le 30 août, et les ambassadeurs florentins qui l'y avoient suivi, n'ayant point, comme il l'avoit exigé d'eux, obtenu de pleins pouvoirs pour traiter avec le pape, ne furent pas admis à son audience (3).

(1) *Bened. Varchi.* Lib. X, p. 235. — *Pauli Jovii Hist. sui temporis.* L. XXVII, p. 92. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* L. II, f. 117. — *Jo. Sleidani Comment. de Statu relig. et Reip.* Lib. VI, f. 102.

(2) Instruction à l'évêque de Vaison, nonce auprès de l'empereur, sur la manière dont celui-ci devoit traiter les états italiens; Rome, 25 août 1529. *Lettere de' Principi.* T. II, f. 181.

(3) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 528. — *Jac. Nardi.*

CHAP. CXX. Antonio de Leyva cependant continuoit la
1529. guerre contre le duc de Milan; et le marquis de Mantoue, qui avoit obtenu à prix d'argent de rentrer dans l'alliance impériale, avoit été mis à la tête d'une armée qui devoit attaquer les Vénitiens. Ces deux guerres, il est vrai, ne se poursuivoient qu'avec beaucoup de mollesse. Le duc de Milan et les Vénitiens, qui tous deux cherchoient à traiter avec l'empereur, craignoient de l'aigrir en poursuivant leurs avantages. Les derniers avoient renoncé à l'attaque de Brindes, et avoient retiré leur flotte à Corfou, évitant tout engagement. Le premier avoit laissé surprendre Pavie, qu'Annibal Picinardo, son gouverneur, avoit vendue en trahison à Antonio de Leyva; mais il espéroit encore pouvoir défendre Crémone et Lodi, et tous deux s'étoient engagés à ne point traiter séparément l'un d'avec l'autre (1).

Clément VII et Charles-Quint étoient convenus d'avoir une entrevue à Bologne. Le premier s'y rendit à la fin d'octobre, pour recevoir son hôte illustre (2). Celui-ci, sur les instantes

Lib. VIII, p. 348. — *Bern. Segni.* Lib. III, p. 75. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVII, p. 95.

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 529. — *Bern. Segni.* Lib. III, p. 90. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVII, p. 96. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 490. — *Galeatius Capella.* L. VIII, p. 94.

(2) *Bened. Varchi Stor. Fior.* L. X, p. 202. — *Pauli Jovii*

sollicitations d'Alfonse, duc de Ferrare, traversa les duchés de Modène et de Reggio pour se rendre de Plaisance à Bologne. Il fut reçu sur la frontière par Alfonse, qui depuis long-temps négocioit pour rentrer en grâce avec lui, et qui ne le quittant plus pendant plusieurs jours, réussit enfin à se rendre Charles favorable. L'empereur fit ensuite son entrée à Bologne le 5 novembre, et le reste de l'année fut consacré aux négociations qui devoient fixer le sort de l'Italie (1). CHAP. CXX. 1529.

Le pape n'avoit point cessé de protéger François-Marie Sforza, et il n'avoit pas même voulu écouter quelques propositions qui lui avoient été faites, d'établir la maison de Médicis à Milan plutôt qu'à Florence (2). Il obtint pour Sforza un sauf-conduit, moyennant lequel celui-ci se rendit à Bologne le 22 novembre. A son arrivée, le délabrement de sa santé fit bientôt reconnoître qu'il n'avoit pas de longues années à vivre, et que Charles-Quint ne couroit aucun risque en le traitant favorablement, puisqu'à

Lib. XXVII, p. 100. Lettre du pape à l'empereur, de Bologne, 27 octobre. *Lett. de' Princ*, T. II, f. 186.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIX, p. 536. — *Bened. Varchi*. L. X, p. 252. — *Bern. Segni*. L. III, p. 92. — *Pauli Jovii*. Lib. XXVII, p. 100. — *Fr. Belcarii*. L. XX, p. 608. — *Galeatius Capella*. Lib. VIII, p. 94. — *Paolo Paruta*. Lib. VI, p. 495. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este*, p. 152.

(2) *Benedetto Varchi*. L. X, p. 251.

CHAP. CXX. 1529. sa mort sa famille seroit éteinte, et que le duché de Milan retourneroit à l'empereur. Après un mois de négociations, dont le pape se fit le médiateur, son traité de paix et celui des Vénitiens furent signés le même jour, 23 décembre 1529 (1).

François Sforza fut rétabli dans le duché de Milan, et il en reçut l'investiture impériale; ou plutôt celle qu'il avoit reçue plusieurs années auparavant fut confirmée. Mais il détacha de ce duché le comté de Pavie, qu'il remit à Antonio de Leyva, et dont ce général devoit conserver la souveraineté durant sa vie. Il laissa encore entre les mains de l'empereur la ville de Como et le château de Milan en gage, et comme sûreté des payemens qu'il promettoit d'accomplir dans l'année suivante. En effet, avant l'expiration de cette année, il promettoit de payer à l'empereur quatre cent mille ducats pour prix de cette investiture; et pendant les dix années suivantes, il devoit en payer encore cinquante mille chaque année; faisant en tout la somme de neuf cent mille ducats, pour laquelle Charles-Quint lui vendoit son rétablissement dans l'héritage de ses pères. Mais pour retirer une

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 537. — *Bened. Varchi.* Lib. X, p. 256. — *Bern. Segni.* Lib. III, p. 94. — *Pauli Jovii.* Lib. XXVII, p. 103. — *Galeatius Capella.* Lib. VIII, f. 94. — *Paolo Paruta.* Lib. VI, p. 500.

somme aussi énorme d'un malheureux pays, dévasté pendant trente ans par des guerres atroces, par la famine et par la peste, il falloit appesantir la main sur les contribuables, et recourir à de cruelles exactions. CHAP. CXX. 1529.

Aussi, les Milanois ne trouvèrent-ils point sous François Sforza le repos et la prospérité après lesquels ils soupiroient. Pendant le peu d'années qu'ils passèrent encore sous son gouvernement, ils purent à peine cicatriser les plaies profondes que la guerre leur avoit faites, et ils regrettèrent souvent le prix excessif auquel ils payoient le retour de leur prince (1). Charles V, pour l'attacher à sa maison, lui avoit fait épouser sa nièce Christierne, fille du roi de Danemarck. Cette princesse arriva à Milan au mois d'avril 1534. Mais ce mariage inspiroit peu de confiance aux princes ou aux peuples voisins. La santé de François Sforza étoit déjà tellement délabrée, qu'on ne pouvoit s'attendre à le voir jouir d'une longue vie, ou laisser après lui des enfans. En effet, il mourut le 24 octobre 1535, sans postérité, appelant par son testament l'empereur à lui succéder (2).

Les Vénitiens, pour obtenir la paix, resti-

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 537. — *Bern. Segni.* L. III, p. 94. — *Galeatius Capella.* L. VIII, f. 96 et ultimus.

(2) *Paolo Paruta.* L. VII, p. 559. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. IV, p. 300. — *Muratori Annal. ad ann.*

CHAP. CXX. 1529. tuèrent au pape les villes de Ravenne et de Cervia, et à l'empereur les ports sur l'Adriatique qu'ils avoient conquis dans la Pouille. Ils exigèrent toutefois un pardon absolu en faveur de tous ceux qui les avoient servis, et qui retournoient sous leurs anciens souverains. Ils accordèrent de leur côté le pardon d'une partie de leurs exilés, et ils firent une pension sur leurs biens à ceux dont ils ne voulurent pas permettre le retour. Les Vénitiens promirent de plus de payer à certains termes les deux cent mille ducats qu'ils restoient devoir à l'empereur, et d'en ajouter cent mille comme prix de la paix. Ils firent recevoir le duc d'Urbin leur général, sous la protection de l'empereur. Enfin, ils s'engagèrent à garantir les possessions de Charles en Italie et du duc de Milan, mais contre les princes chrétiens seulement, ne voulant signer aucun traité qui pût les entraîner dans une guerre contre les Turcs (1).

Le traité de paix d'Alfonse, duc de Ferrare, fut plus difficile à conclure que les précédens; le pape avoit fait dans les deux autres les fonctions de médiateur, tandis que c'étoit lui qui mettoit obstacle à ce dernier. Il s'étoit opposé long-temps à ce qu'Alfonse vînt

(1) *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. VI, p. 505. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIX, p. 538. — *Ben. Varchi.* L. X, p. 257. — *Pauli Jovii Hist.* L. XXVII, p. 104.

à Bologne, et il ne consentit qu'avec peine à lui accorder un sauf-conduit, le 20 mars 1530. Dès lors, Alfonse traita ses affaires en personne; mais il avoit à défendre, contre le pape, la totalité de ses états. Clément VII réclamoit, pour le saint-siége, Modène et Reggio, que ses prédécesseurs avoient conquis; et Ferrare, qu'il prétendoit qu'Alfonse avoit mérité de perdre, pour avoir fait la guerre au pape, son suzerain. Charles-Quint ne désiroit point donner tant de puissance à l'état de l'Église; il comptoit bien davantage sur l'obéissance à l'Empire d'un duc de Ferrare, que sur celle d'un pape futur; seulement il vouloit accommoder ce différend avant de quitter l'Italie, pour n'y laisser derrière lui aucune semence de guerre; il pressoit en conséquence Alfonse de le prendre pour arbitre de tous ses intérêts. Alfonse, qui connoissoit le traité de Barcelonne, par lequel l'empereur s'étoit engagé à faire restituer au saint-siége Modène, Reggio et Rubbièra, trembloit d'y consentir; Clément VII ne redoutoit guère moins de soumettre à l'examen des jurisconsultes les droits complétement imaginaires du saint-siége sur Modène et sur Reggio. Pour l'y engager, Charles-Quint lui promit secrètement, qu'après l'examen des droits réciproques, si les jurisconsultes prononçoient en faveur du saint-siége, il publieroit et feroit exécuter leur sentence; mais

CHAP. CXX.

1530.

CHAP. CXX. 1530. qu'au contraire, si le bon droit se trouvoit du côté de la maison d'Este, la sentence ne seroit jamais prononcée, et qu'au terme du compromis, chacun rentreroit dans ses droits. Après cette convention inique, le pape et le duc de Ferrare se soumirent à l'arbitrage de la chambre impériale, par un compromis, signé le 20 mars, et les terres contestées furent remises en dépôt entre les mains de l'empereur (1).

Charles-Quint, qui secrètement avoit rendu sa faveur à Alfonse d'Este, lui en donna une première marque dès le 25 mars, en lui accordant l'investiture de la ville et du comté de Carpi, qu'il confisquoit sur Alberto Pio, en punition de son attachement à la France. Il est vrai qu'Alfonse paya soixante mille ducats comptant pour cette faveur, et en promit encore quarante mille à un terme éloigné. Les droits respectifs de l'Empire, du saint-siége et de la maison d'Este, furent ensuite examinés dans de nombreux écrits par les jurisconsultes. Ceux-ci conclurent que les villes de Modène, Reggio et Rubbièra n'avoient point été comprises dans la donation de l'exarchat de Ravenne, faite aux pontifes par Pepin ou Charlemagne; et par conséquent, qu'elles étoient toujours du do-

(1) *Ben. Varchi.* T. IV, L. XI, p. 58. — *Muratori Annali d'Italia ad ann.* — *Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este*, p. 134.

maine de l'Empire. Ainsi, plutôt que de recon- CHAP. CXX.
noître ou les droits des peuples à être gouver- 1530.
nés pour leur plus grand avantage, ou ceux des traités, ou ceux que donne la possession, on recouroit à une transaction apocryphe dans un siècle barbare, sans tenir compte de sept siècles de révolutions successives. Charles-Quint, étant à Cologne le 21 décembre 1530, prononça sa sentence arbitrale en faveur de la maison d'Este: le pape réussit seulement à en empêcher la publication jusqu'au 21 avril 1531. Par elle, le saint-siége étoit tenu de conférer au duc Alfonse l'investiture de Ferrare, moyennant cent mille ducats d'or, payés à la chambre apostolique; tandis que la chambre impériale, qui, de son côté, s'étoit fait richement payer, accorda au même duc l'investiture de Modène, Reggio et Rubbièra, comme fiefs de l'Empire (1).

Le duc d'Urbin avoit à Bologne été présenté à l'empereur et au pape par les ambassadeurs vénitiens, et il avoit été bien reçu de l'un et de l'autre (2). Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, avoit été des premiers parmi les petits princes à faire sa paix avec l'empereur;

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XX, p. 549. — *Bened. Varchi.* T. IV, L. XII, p. 349. — *Muratori Annali d'Italia.* T. X, p. 242. — *P. Jovii Hist.* L. XXVIII, p. 137. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 137.

(2) *Pauli Jovii hist. sui temp.* Lib. XXVII, p. 140.

CHAP. CXX. il lui préparoit une réception brillante dans sa
1530. capitale, et en retour il obtint de lui, le 25 mars, un diplôme par lequel le marquisat de Mantoue étoit érigé en duché (1). Le duc Charles III de Savoie, et le marquis Boniface de Montferrat, se rendirent aussi en personne à Bologne, pour faire leur cour au monarque qui étoit devenu le seul arbitre de l'Italie. Le premier étoit beau-frère de l'empereur; sa femme Béatrix, comme l'impératrice, étoit fille du roi de Portugal. Il étoit en même temps oncle de François Ier, car Louise d'Angoulême, mère du roi, étoit sa sœur. Cette double parenté avoit contribué, sans doute, à le faire respecter par les deux concurrens pendant les guerres qui jusqu'alors avoient ravagé l'Italie. Ses états avoient beaucoup souffert du passage continuel des armées; cependant ils avoient toujours été considérés comme neutres; mais Louise, duchesse d'Angoulême, mourut l'année suivante. Charles III, perdant sa protectrice à la cour de France, crut plus prudent de s'attacher sans partage à l'empereur qu'il voyoit tout puissant; et ce changement dans sa politique transporta dans ses états les guerres qui se renouvelèrent bientôt entre les deux rivaux (2).

(1) *Ben. Varchi.* L. XI, p. 59. — *P. Jovii.* L. XXVII, p. 110.

(2) *Pauli Jovii Hist.* Lib. XXVII, p. 110. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. IV, p. 140.

La république de Gênes étoit alors en haute faveur auprès de l'empereur, et son libérateur André Doria avoit reçu de nouvelles distinctions du monarque. En Toscane, deux autres républiques, Sienne et Lucques, conservoient obscurément leur indépendance : elles étoient depuis long-temps dévouées au parti Gibelin, et se considéroient comme feudataires de l'Empire; elles avoient constamment fourni des subsides aux armées impériales, et la seule faveur qu'elles demandassent en retour étoit d'être oubliées; en effet, leurs rapports avec les autres états, au premier aspect, ne parurent point changés; mais l'affermissement du pouvoir impérial en Italie les faisoit décheoir chaque jour davantage du rang et de l'importance d'états indépendans.

1530.

La seule république de Florence n'étoit point comprise dans cette pacification universelle; Charles-Quint avoit promis au pape de la lui sacrifier : c'étoit sur son territoire qu'il réunissoit toutes les armées qu'il retiroit successivement des diverses provinces auxquelles il rendoit la paix. Tous ces hommes nourris dans le sang et les crimes, qui pendant trente ans avoient dépouillé sans pitié, et accablé de douleurs toutes les parties de l'Italie, se rassembloient en Toscane. Mais Charles-Quint préféroit n'être pas témoin de l'extermination de ce

peuple industrieux et spirituel, qui avoit tant contribué aux progrès des lettres, des arts et des sciences, et qui n'avoit pas démérité de lui. Il s'étoit lié les mains avec le pape, il s'étoit engagé à être sans pitié envers les Florentins; mais il ne vouloit pas demeurer à portée d'entendre leurs prières, lorsqu'il leur refuseroit toute compassion; et ce motif se joignit à tous ceux qui le pressoient déjà de partir pour l'Allemagne.

Charles-Quint s'étoit proposé de recevoir en Italie les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire. Selon l'antique usage, il auroit dû ceindre la première à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise, et la seconde à Rome, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Mais il est probable qu'il désiroit peu voir ces deux villes, qui avoient été si barbarement traitées par ses généraux; il prétexta des lettres de son frère Ferdinand, roi de Hongrie, qui le pressoient de passer en Allemagne; et il obtint du pape que l'un et l'autre couronnement se fît à Bologne. Les deux cérémonies eurent donc lieu, la première, le 22 février, dans la chapelle du palais pontifical; la seconde, le 24 mars, dans la cathédrale de San-Pétronio. Depuis quatre-vingts ans l'Italie n'avoit point vu couronner d'empereur, et elle n'en a plus vu dès cette époque. Tout contribua donc à rendre cette cérémonie

imposante, et le faste et la pompe qui y furent CHAP. CXX.
déployés, et le rang des personnages qui s'em- 1530.
pressèrent à cette occasion de faire leur cour à l'empereur, et la terreur qu'inspiroient les légions victorieuses dont il étoit entouré, et la gloire militaire de leurs chefs (1).

Mais le couronnement de Charles-Quint à Bologne est plus remarquable encore, comme l'ère de la nouvelle puissance à laquelle l'empereur s'étoit élevé, et de l'asservissement complet de l'Italie. Ni Charlemagne, ni le premier Othon n'avoient obtenu dans toute la gloire de leurs conquêtes un pouvoir aussi illimité sur l'Italie que celui qu'exerçoit alors Charles-Quint. Ils étoient contenus par les prérogatives de l'Église, par les priviléges des princes et par les libertés des villes : et quelque étendues que fussent leurs prétentions, ils rencontroient partout la barrière devant laquelle ils devoient s'arrêter. Mais au moment où Charles-Quint fut couronné, il n'y avoit plus d'Italie indépendante; et le peuple, qui avoit si long-temps occupé l'histoire par ses hauts faits, ses vertus, ses talens et sa politique, avoit cessé d'exister comme nation. Au midi les deux royaumes de

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XX, p. 541. — *Pauli Jovii Hist.* Lib. XXVII, p. 105. — *Bern. Segni.* L. IV, p. 107. — *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXIII, p. 51. — *Paolo Paruta.* L. VII, p. 510. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. II, f. 119.

CHAP. CXX. 1530. Sicile et de Naples reconnoissoient la souveraineté immédiate de Charles-Quint. L'état de l'Église qui venoit ensuite avec ses petits princes feudataires, avoit été tellement dompté par les victoires de l'armée impériale, que le pape avoit perdu toute confiance en ses propres forces, et toute idée de résistance; la Toscane, envahie par les armées de Charles, alloit être convertie en principauté feudataire de l'empire. Les ducs de Ferrare, de Mantoue, de Milan, de Savoie, et le marquis de Montferrat n'existoient que sous le bon plaisir de l'empereur, et dans les derniers mois ils venoient de reconnoître et de resserrer toutes leurs chaînes. La république de Gênes, libre seulement dans l'enceinte de ses murs, s'étoit, pour ses relations extérieures, complétement assujettie à la politique espagnole. Celle de Venise avoit échappé en tremblant aux dangers qui la menaçoient, mais elle sentoit son épuisement; elle calculoit sa foiblesse, mieux que ne faisoient ses voisins, et elle se prescrivoit déjà cette conduite timide et précautionneuse, par laquelle elle sauva son existence pendant près de trois siècles encore, en renonçant à l'influence qu'elle avoit jusqu'alors exercée sur l'Europe. D'une extrémité jusqu'à l'autre de l'Italie, le pouvoir de l'empereur étoit illimité. Celui qui auroit encouru son ressentiment, celui qui auroit osé dans ses discours, dans ses

écrits, juger avec liberté ou ses actions, ou celles de ses généraux et de ses ministres, n'auroit trouvé d'asile contre son redoutable courroux, ni à la cour des princes ni dans le sein des républiques. Tous les Italiens trembloient et obéissoient, et lorsque Charles-Quint repartit pour l'Allemagne au commencement d'avril 1530, il n'avoit plus lieu de concevoir aucune inquiétude sur les provinces sujettes qu'il laissoit derrière lui (1).

CHAP. CXX. 1530.

(1) *Bened. Varchi stor. Fior.* T. III, L. IX, p. 8; T. IV, L. XI, p. 60. — *Bern. Segni.* Lib. IV, p. 115. — *Petri Bizarri.* L. XX, p. 489. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. III, f. 121. — *Paolo Paruta. hist. Ven.* Lib. VII, p. 511.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME QUINZIÈME.

CHAPITRE CXIV. *Élection et pontificat d'Adrien VI; défaite des Français à la Bicoque; convention de Crémone, d'après laquelle ils évacuent l'Italie; les Vénitiens se détachent de la France; entrée de Bonnivet en Lombardie; mort d'Adrien VI.* 1521 — 1523. . . . . *p.* 1

Le sort de l'Italie étoit décidé par une guerre entre les étrangers. 1
Foiblesse des puissances d'Italie, comparées aux quatre monarchies qui disposoient alors de l'Europe 2
Augmentation de la puissance territoriale des papes . . . 3
Léon X, en demeurant neutre, auroit augmenté sa puissance, et protégé ses compatriotes . . . . *ib.*
Son inconsidération compromit la puissance temporelle et spirituelle de l'Église 4

An

1517-1521. Commencemens de la réformation, auxquels il donne peu d'attention . . . . *ib.*
— La réformation n'excite en Italie que de l'inquiétude, et pas de curiosité 5
— La foi religieuse étoit complète, mais la religion n'occupoit point les esprits 6
— Prodigalité de Léon X, qui l'auroit mis dans un grand embarras, s'il avoit vécu 7

An
1521. L'armée de Lombardie, abandonnée par l'Église, se dissout.......................... p. 8
— M. de Lautrec ne sait ou ne peut pas profiter de la foiblesse de ses adversaires............ ib.
— Soulèvemens dans les états de l'Église. François-Marie de la Rovère recouvre le duché d'Urbin.. 9
1522. 5 janvier. Les Baglioni sont reçus de nouveau à Pérugia.......................... ib.
— Révolutions à Camérino, à Todi, et tentative sur Sienne.......................... 10
— Le duc de Ferrare recouvre tout ce qu'il avoit perdu.......................... 11
1521. 26 décembre. Ouverture du conclave; crédit du cardinal Jules de Médicis.................. 12
— Rivalité de Pompée Colonna, qui empêche son élection.......................... 13
1522. 9 janvier. Élection inattendue d'Adrien Florent, qui se fait nommer Adrien VI............. ib.
— Gouvernement de l'Église pendant l'absence du pape.......................... 15
— 21 janv. Le cardinal de Médicis revient à Florence.......................... ib.
— Il flatte la société des jardins Rucellai de l'espoir de rendre la liberté à sa patrie............. 16
— N'ayant plus rien à craindre des Français, il jette le masque.......................... 17
— 7 juillet. Il fait périr deux républicains florentins, pour une conspiration contre lui, et il en exile d'autres.......................... 18
— Dissipations de François Ier, qui font échouer ses entreprises sur la Lombardie............... 19
— Funestes conséquences de ce qu'il appeloit avoir

An

mis les rois hors de pages................ *p.* 19

1522. Funestes conséquences de sa défiance des communes, qui prive la France d'une infanterie nationale.......................... 20

— 1er mars. Lautrec passe l'Adda, et s'approche de Milan.............................. 21

— Activité de Prosper Colonna et des généraux impériaux, pour défendre Milan.............. *ib.*

— Mort de M. A. Colonna et de Camille Trivulzio. 23

— Lautrec prend Novarre, et échoue devant Pavie. *ib.*

— Les Suisses de son armée exigent qu'il se rapproche d'Arona......................... 24

— Les deux armées souffrent également du retard des soldes.......................... *ib.*

— Les Suisses demandent à grands cris leur congé ou la bataille......................... 25

— Créquy, seigneur de Pontdormy, va reconnoître Prosper Colonna à la Bicoque............. 26

— Les Suisses, malgré son rapport, forcent Lautrec a livrer bataille....................... *ib.*

— 29 avril. Dispositions de Lautree pour la bataille de la Bicoque.......................... 27

— Les Suisses attaquent, avant que les autres corps soient arrivés en ligne................... 28

— Les Suisses, qui attaquent de front les batteries, sont repoussés, après avoir perdu trois mille hommes.............................. 29

— Les maréchaux de Foix et de Lautrec sont aussi repoussés............................. 30

— Les Suisses se retirent dans leur pays, et Lautrec se rend à la cour........................ 31

— Justification de Lautrec, à qui Louise de Savoie

An

avoit intercepté les subsides que le roi lui avoit destinés........................ *p.* 32

1522. Surprise de Lodi, et reddition de Pizzighettone aux Impériaux........................ 33

— 26 mai. Convention de Crémone, par laquelle Lescuns promet d'évacuer la Lombardie..... 34

— 6 juillet. La convention est exécutée, et les Français se retirent........................ *ib.*

— Prosper Colonna marche sur Gênes, pour en chasser Octavien Frégose................ 35

— 30 mai. Gênes est surprise et pillée par les Espagnols........................ *ib.*

— Le duc de Longueville, arrivé jusqu'à Villeneuve d'Asti, se retire........................ 36

— Oppression de l'Italie par l'armée impériale..... 37

— Les états indépendans soumis à des contributions arbitraires........................ 38

— Les Italiens attendent impatiemment l'arrivée du pape........................ *ib.*

— 29 août. Adrien VI arrive à Rome après avoir évité la rencontre de Charles-Quint......... 39

— Savoir et vertus monastiques d'Adrien VI...... *ib.*

— Les Romains voient en lui un barbare, ennemi des arts et des lettres................ 40

— Projets de réforme d'Adrien VI, également préjudiciables aux Romains................ *ib.*

— Peste à Rome et à Florence, répandue par la négligence d'Adrien VI................ 41

— 25 décembre. Soliman-le-Magnifique se rend maître de Rhodes........................ *ib.*

1523. Adrien VI réconcilie à l'Église les ducs d'Urbin et de Ferrare........................ 42

An
1523. Le cardinal Sodérini, ministre du pape, penche pour la France. . . . . *p.* 43
— Disgrâce de Sodérini, qui repousse le pape dans le parti impérial. 44
— 14 avril. Le château de Milan se rend à Prosper Colonna. 45
— La république de Venise sollicitée de renoncer à l'alliance de France. . . . . *ib.*
— Les Vénitiens ne veulent point risquer d'être entraînés dans une guerre avec les Turcs. 46
— Fin de juillet. Leur alliance avec l'empereur, son frère, et François Sforza. 47
— Conditions de cette nouvelle alliance. 48
— 3 août. Confédération du pape, de l'empereur, du roi d'Angleterre, de l'archiduc d'Autriche, de Milan, Florence, Gênes, Sienne et Lucques. 49
— 25 août. Tentative de Boniface Visconti pour assassiner le duc de Milan. 50
— Révolte de Valence, qui est reprise par Antonio de Leyva. 51
— Puissante armée, rassemblée par François Ier, pour attaquer l'Italie. 52
— Ressentiment secret du connétable de Bourbon contre lui. 53
— Conspiration de Bourbon contre l'existence même de la France. 54
— Bourbon trompe le roi, et s'enfuit de Moulins à Besançon. 55
— Grand nombre de gentilshommes engagés dans la conjuration de Bourbon. 56
— François Ier renonce à conduire son armée, et en donne le commandement à l'amiral Bonnivet. . 57

An
1523. Prosper Colonna, chargé de la défense de l'Italie, malade de corps et d'esprit. . . . . p. 57
— Timidité et délais affectés du duc d'Urbin, général des Vénitiens. 58
— Foiblesse de l'armée impériale, qui veut garder le Tésin. 59
— 14 septembre. L'armée française passe le Tésin pour marcher sur Milan. . . . . ib.
— Le pape Adrien VI meurt le même jour, après une courte maladie. 60
— Les Romains considèrent sa mort comme une délivrance. 61

CHAPITRE CXV. *Élection de Clément VII. Campagne désastreuse des Français en Italie, sous l'amiral Bonnivet; campagne plus désastreuse encore de François Ier; il est fait prisonnier à la bataille de Pavie.* 1523—1525. . . . . p. 62

An
1523. Loyauté du pape Adrien VI. 62
— Elle le rend intolérant en religion; sa conduite envers Luther. 63
— Sa sévérité envers les *marrani*, Juifs et Maures convertis. 64
— Il livroit aux cardinaux les affaires séculières, sans prendre confiance en eux. . . . . *ibid.*
— 1er octobre. Trente-six cardinaux entrent au conclave. 65
— Concurrens divers qui se mettent sur les rangs. *ibid.*
— Partage du sacré collége entre Jules de Médicis et Pompée Colonna. 66

An

1523. Pompée Colonna, pour éviter le cardinal Orsini, se réunit à Médicis . . . . p. 67
— 18 novembre. Élection de Jules de Médicis sous le nom de Clément VII . . . . ibid.
— Confiance des Romains et des gens de lettres dans Clément VII 68
— 29 septembre. Alfonse d'Este s'empare de Reggio; mais il pose les armes après l'élection de Clément VII 69
— Clément envoie à Florence les bâtards Hippolyte et Alexandre, avec le cardinal de Cortone pour gouverner la république 70
— 14 sept. L'amiral Bonnivet passe le Tésin, et commence la campagne en Lombardie 72
— Bonnivet perd trois jours sur les bords du Tésin, et donne à Colonna le temps de fortifier Milan. 73
— 20 sept. Bonnivet s'avance sous les murs de Milan, et il fait occuper Lodi, Monza et Caravaggio 74
— Plusieurs petits échecs forcent Bonnivet à réunir de nouveau toutes ses troupes 75
— 27 novembre. Bonnivet est forcé de se retirer à Biagrasso 76
— Admirables talens de Prosper Colonna pour la guerre défensive 77
— 30 décembre. Il meurt après une maladie de huit mois 78
1524. Bonnivet renvoie une partie de son infanterie . . ibid.
— Le connétable de Bourbon arrive à Milan avec 6000 landsknechts 79
— Février. Bayard se laisse surprendre à Robecco. 80
— 2 mars. Pescaire fait passer le Tésin à l'armée

An

impériale, pour se placer derrière les Français....... *p.* 81

1524. Bonnivet s'enferme à Novarre, et les Impériaux cherchent à l'entourer....... 82

— Renforts qui arrivent à Bonnivet, de France, de Suisse, et des Grisons....... *ibid.*

— Jean de Médicis force les Grisons à s'en retourner dans leur pays....... 83

— Les Milanois prennent Biagrasso, mais ils y gagnent la peste....... 84

— Bonnivet se détermine à aller joindre les Suisses qui étoient venus jusqu'à Gattinara pour le délivrer....... *ibid.*

— Commencement de mai. Bonnivet conduit de nuit son armée de Novarre à Romagnano sur la Sésia....... 85

— Il passe la Sésia, mais il est blessé, et Vandenesse tué....... 86

— Il confie le commandement à Bayard, qui est tué....... 87

— Il achève sa retraite par Ivrée, le val d'Aoste et le Saint-Bernard....... 88

— Les Français livrent Alexandrie et Lodi, et évacuent l'Italie....... 89

— Vœux des Italiens après la victoire, et leur mécontentement des ministres de l'empereur....... *ibid.*

— Bourbon presse Charles V et Henri VIII d'attaquer la France....... 90

— Juillet. Bourbon et Pescaire entrent en Provence avec 16,000 hommes....... 91

— Siége de Marseille, défendu en partie par des Italiens....... 93

An
1524. Septembre. Bourbon et Pescaire lèvent le siége de Marseille, et se retirent précipitamment. *p.* 94
— François Ier, au lieu de poursuivre les fuyards, veut les précéder en Lombardie........... 95
— François Ier, comme Bonnivet, ne savoit point l'art de la guerre..................... 96
— 26 octobre. Les Français entrent à Milan comme les Impériaux en sortent.................. 98
— Désordre de l'armée impériale, qui se retire à Lodi.................................... *ibid.*
— François Ier ne la poursuit pas, d'après une notion bizarre de l'honneur de sa couronne.... 99
— 28 octobre. François Ier commence le siége de Pavie................................. 100
— Il essaie de détourner les eaux du Tésin, mais les pluies détruisent ses ouvrages.......... 102
— Les alliés de l'empereur commencent à se détacher de lui............................ 103
— Clément VII envoie son dataire à François Ier, pour négocier avec lui.................. 104
— Le pape et le sénat de Venise s'engagent à la neutralité.............................. 105
— François Ier envoie le duc d'Albany avec une armée contre Naples..................... 106
— Pescaire s'oppose à ce qu'on renvoie aucunes troupes impériales pour défendre Naples.... 107
— Albany ramène à l'alliance française le duc de Ferrare, Lucques et Sienne.............. 108
— 4 décembre. Jean de Médicis, avec la bande noire, passe au parti français.............. *ibid.*
1525. Janvier. Bourbon ramène d'Allemagne 12,000 landsknechts............................ 109

An
1525. Détresse des Impériaux, faute d'argent; expédiens de Leyva à Pavie. . . . . p. 110
— L'armée de Pescaire n'a pas assez d'argent pour se mettre en campagne. 111
— Pescaire obtient de ses soldats la promesse de servir encore un mois sans solde. 112
— 25 janv. L'armée impériale se met en marche vers Pavie. 113
— Tous les généraux conseillent au roi de lever le siége. . . . . ibid.
— Bonnivet lui persuade de demeurer dans ses lignes. 114
— François Ier resserre ses logemens, et les fortifie. 115
— Position des Français entre le parc de Mirebel et le Tésin. 116
— 30 janv. Pescaire prend d'assaut le fort de Sant-Angélo. 117
— Échecs du marquis de Saluces, et de Jean-Louis Palavicino. . . . . ibid.
— Jean-Jacques Médicis, en attaquant Chiavenna, force les Ligues à rappeler six mille Grisons de l'armée du roi. 118
— 3 février. L'armée impériale se loge à un mille de la française. . . . . ibid.
— Pescaire cherche par des escarmouches à engager une affaire générale. 119
— 20 févr. Jean de Médicis blessé se fait transporter à Plaisance. 120
— Pescaire se propose d'entrer dans le parc, et de marcher sur Mirebel. 121
— 25 févr. Son armée entre dans le parc deux heures avant jour. . . . . ibid.

An

1525. Le roi, en voyant passer les Impériaux devant lui, engage la bataille.................. *p.* 122
— Les Français, au commencement du combat, ont l'avantage.......................... 123
— La gendarmerie est mise en désordre par les arquebusiers espagnols.................. 124
— Les Suisses prennent la fuite, et les landsknechts sont massacrés........................ 125
— Le roi est fait prisonnier, ses plus grands seigneurs se font tuer...................... 126
— Perte des Français en tués et prisonniers...... 127
— Les restes de leur armée évacuent le Milanez... 128

CHAPITRE CXVI. *Inquiétude et dangers des puissances de l'Italie : projet de ligue entre elles pour défendre leur indépendance ; Pescaire s'y associe, les trahit ensuite, et dépouille le duc de Milan de ses états. François Ier recouvre sa liberté par le traité de Madrid.* 1525, 1526.......................... *p.* 129

An

1525. Les puissances italiennes se sentent à la merci du vainqueur de Pavie...................... 129
— Armée des Vénitiens sous le duc d'Urbin...... 130
— Affoiblissement de la république de Venise.... *ibid.*
— Rapports et différences entre le gouvernement de l'Église et celui de Venise.................. 131
— Incapacité des prêtres pour l'administration... 132
— Ruine rapide de tous les états soumis à l'Église. 133
— Difficultés où les prodigalités de Léon X avoient mis Clément VII.......................... 134
— Économie sordide et mal entendue de Clé-

An

ment VII. . . . . *p.* 134

1525. Haine du peuple romain pour Clément VII. . . . 135

— Mécontentement des Florentins, et regrets pour la perte de leur liberté. 136

— Regrets du pape et des Vénitiens d'avoir fait dépendre leur sort d'un homme, non d'une nation. 137

— La bataille de Pavie n'avoit presque coûté à la France que la captivité du roi. . . . . *ibid.*

— Un roi cesse d'être souverain du moment qu'il est prisonnier. 138

— L'armée impériale hors d'état de poursuivre ses avantages. 139

— La pénurie constante de l'empereur; conséquence des désordres de son administration. 140

— François I[er] regarde la cause de la France comme perdue, une fois qu'il est prisonnier. 141

— Le duc d'Albany se retire dans les fiefs des Orsini. 142

— Les Vénitiens proposent une ligue à Clément VII, pour la défense de l'indépendance italienne. . 143

— Il écoute de préférence les propositions des généraux impériaux. 144

— 1[er] avril. Il signe à Rome un traité entre l'empereur, le duc de Milan, les Florentins et l'Église. 145

— Effroyables contributions levées par les généraux impériaux sur les états d'Italie. 146

— Après avoir reçu l'argent du pape, les généraux impériaux refusent d'exécuter le traité fait avec lui. . . . . *ibid.*

— Humilité hypocrite de Charles V au moment de sa victoire. 147

An

1525. Propositions exorbitantes qu'il fait faire à François Ier. . . . . *p.* 148

— Il aliène le cardinal Wolsey, et avec lui le roi d'Angleterre. 149

— Le duc d'Albany s'embarque à Civittà-Vecchia avec les restes de son armée. . . . . *ibid.*

— 7 juin. Lannoy persuade à François Ier de s'embarquer pour l'Espagne, à l'insu de Pescaire et du duc de Bourbon. 150

— François, dans son empressement de recouvrer sa liberté, offre de sacrifier l'Italie à l'empereur. 152

— Les Italiens invitent la France à une ligue, pour forcer Charles à remettre François en liberté. 153

— Oppression de François Sforza, sous les ministres impériaux. 154

— François Sforza et son chancelier Moroni entrent dans la ligue italienne. 155

— Moroni tente d'engager le marquis de Pescaire dans la même ligue. . . . . *ibid.*

— Il lui offre au nom de la ligue de lui assurer la couronne de Naples. 156

— Projet de Moroni, communiqué à Pescaire, pour surprendre l'armée impériale. 157

— Pescaire fait consulter des théologiens sur ses scrupules. 158

— Négociations de la cour de Rome avec Henri VIII d'Angleterre. 159

— 1er juillet. Négociations de l'évêque de Véruli avec les Suisses. 160

— 24 juin. Promesse de la régente de France, de seconder les Italiens dans leurs efforts pour

An

défendre leur indépendance............*p.* 161

1525. La duchesse d'Alençon compromet les projets des Italiens, dont elle avoit connoissance.... 162

— Pescaire se détermine à trahir les alliés qui vouloient le faire roi de Naples............... 163

— Août. François Sforza reçoit l'investiture du duché de Milan à des conditions très-onéreuses........................... 165

— Maladie de François Sforza, qui retarde les mesures des alliés...................... *ibid.*

— Maladie de François I[er] à Madrid, qui ranime ses négociations avec l'empereur........... 166

— 14 octobre. Pescaire lève le masque, et fait arrêter Moroni au château de Novarre....... 167

— Pescaire se fait livrer toutes les forteresses du duc de Milan......................... 168

— Il entoure le château de Milan de tranchées, et en commence le siége.................... 169

— Le sénat de Venise refuse de traiter avec l'empereur, tant que le duché de Milan seroit occupé par les Impériaux.................. 170

— 14 novembre. Mépris témoigné par les Castillans au connétable de Bourbon............... 171

— Horreur des Italiens pour le marquis de Pescaire.............................. *ibid.*

— 30 nov. Mort de Pescaire à Milan............ 172

— Conditions de la ligue projetée entre la France, l'Angleterre, et les princes italiens......... 173

— Irrésolution de Clément VII avant de la signer. 174

— Opposition entre Nicolas de Schomberg, et le dataire Giberti...................... *ibid.*

— Nouvelles propositions de l'empereur au pape,

An

qui retardent la conclusion de la ligue.... p. 175
1525. Il consent à un délai de deux mois avant de prendre d'engagement.................... 176
— Ambition démesurée de Charles V en traitant avec la France.......................... 177
1526. 14 janvier. Traité de Madrid, sacrifices imposés à François Ier.......................... 178
— 18 mars. François est remis en liberté, et échangé contre ses deux fils.................... 180

CHAPITRE CXVII. *Ligue des Italiens pour défendre leur indépendance. Ils sont abandonnés par la France, et mal servis par le duc d'Urbin; cruautés des Impériaux en Lombardie. Clément VII, surpris au Vatican par les Colonna, est forcé de consentir à une trève qu'il n'observe pas.* 1526......... p. 181

An

1526. Tous les Italiens soupiroient après l'expulsion des barbares.......................... 181
— Cruautés des ultramontains dans toutes les provinces de l'Italie.......................... 182
— Les Italiens, n'espérant point la paix, désiroient du moins une guerre nationale............ 183
— Insurrections fréquentes dans le Milanez...... 184
— Épuisement de Charles V, et embarras de ses affaires.................................. 185
— Les rois de France et d'Angleterre prêts à seconder les Italiens.......................... 186
— L'esprit militaire manquoit à la nation italienne. *ibid.*
— Le courage d'esprit manquoit aussi aux gouvernemens italiens.......................... 187

An
1526. Le pape et les Vénitiens envoient des ambassadeurs à François Ier.................. *p.* 188
— François Ier leur déclare qu'il ne se croit pas lié par le traité de Madrid.................. 189
— Son courage et son ambition étoient cependant domptés par le malheur.................. 190
— 22 mai. François Ier s'allie à Clément VII, aux Vénitiens et à François Sforza, pour la liberté de l'Italie.................. 191
— Insurrection à Milan, et convention entre les Espagnols et le peuple.................. 192
— Juin. Les troupes de Venise et de l'Église s'avancent sur l'Adda et le Pô en même temps que les alliés ordonnent des levées de Suisses.... 193
— Lenteur et subterfuges de François Ier, qui négocie avec l'empereur.................. 194
— Hugues de Moncade cherche vainement à détacher Clément VII de la France.................. 195
— Le duc d'Urbin, chef de l'armée de la ligue; son caractère, et son système timide de guerre.. 196
— Retard des Suisses attendus à l'armée du pape. 197
— 17 juin. Les généraux espagnols excitent à dessein un soulèvement à Milan, pour avoir occasion de punir le peuple.................. 198
— Vexations intolérables des Impériaux à Lodi... 199
— Louis Vistarini, pour s'en délivrer, ouvre cette ville à l'armée de la ligue.................. *ibid.*
— 26 juin. L'armée de l'Église se joint à celle du duc d'Urbin, et ses chefs le pressent de marcher sur Milan.................. 200
— 7 juillet. Escarmouche du duc d'Urbin aux portes de Milan.................. 202

An
1526. 8 juillet. Il se retire précipitamment, et pendant la nuit. . . . . *p.* 203
— 8 juillet. Le même jour la ligue est publiée en France, à Rome et à Venise. . . . . *ibid.*
— Commencement de défiances et de mécontentemens entre les alliés. 204
— Détresse des Milanois, et leur oppression effroyable sous les Espagnols. 205
— Les Milanois implorent la protection du duc de Bourbon, arrivé d'Espagne. 206
— Bourbon les trompe, et prend leur argent sur sa parole, qu'il fausse. 207
— 17 juillet. Le duc de Milan fait sortir 300 bouches inutiles du château. 208
— 22 juillet. Le duc d'Urbin vient asseoir son camp à deux milles de Milan. 209
— 24 juillet. François Sforza est réduit à capituler par le manque absolu de vivres. 210
— Le duc de Milan vient joindre les alliés, et est mis en possession de Lodi. . . . . *ibid.*
— Le pape veut changer le gouvernement de Sienne, dévoué à l'empereur. 211
— 17 juin. Armée pontificale et florentine devant Sienne. . . . . *ibid.*
— 25 juillet. Cette armée est mise en déroute par une sortie de quatre cents soldats. 212
— Mauvaise politique du duc d'Urbin en temporisant. 213
— Les Italiens se défient du roi de France; envoi de J.-B. Sanga, nonce apostolique, auprès de lui. 214
— La lenteur du roi de France tenoit à sa nonchalance et à son goût pour les plaisirs. 215

An
1526. Flotte espagnole armée à Carthagène pour porter des troupes en Italie.................. *p.* 216
— Le duc d'Urbin sollicité d'attaquer Gênes par terre, en même temps que la flotte de la ligue l'attaquoit par mer.................... 217
— 6 août, 23 septembre. Il assiége et prend Crémone.............................. *ibid.*
— 29 août. Pierre Navarro commence le siége de Gênes avec la flotte de la ligue............ 218
— 22 août. Le pape se réconcilie avec les Colonna, signe avec eux un traité de paix, et licencie ses gens de guerre..................... 219
— Pompée Colonna n'avoit signé ce traité que pour surprendre le pape.................... *ibid.*
— 20 septembre. Pompée Colonna, avec huit mille hommes, entre dans Rome par la porte de Saint-Jean de Latran...................... 220
— Les Romains refusent de s'armer pour défendre le pape............................... 221
— Le Vatican et le temple de Saint-Pierre pillés par les Colonna...................... *ibid.*
— Clément VII, réfugié au château Saint-Ange, traite avec H. de Moncade............... 222
— Le pape s'engage à une trève de quatre mois... 223
— 7 octobre. Guicciardini, avec les troupes du pape, quitte l'armée de la ligue, et se retire de l'autre côté du Pô.................. *ibid.*
— 31 oct. Le duc d'Urbin quitte son camp de Crémone pour se rapprocher de Milan......... 224
— George Frundsberg met les Allemands en mouvement pour secourir l'armée impériale à Milan................................ 225

An
1526. Novembre. Il entre en Italie avec treize mille landsknechts . . . . p. 226
— 24 nov. Jean de Médicis blessé mortellement près de Borgoforte 227
— Projet de Macchiavel de faire combattre Jean de Médicis pour l'indépendance italienne avec une compagnie d'aventure 228
— 28 nov. Frundsberg passe le Pô, et remonte le long de sa rive droite 229
— Bourbon vend la liberté à Moroni, et en fait son conseiller 230
— Tous les villages des Colonna ravagés par l'armée du pape 231
— La flotte du vice-roi passe devant Gênes, et combat celle de Navarro 232
— Lannoy débarque ses troupes à Gaëte, et entre en traité avec le pape 233
— Négociations délusoires par lesquelles se termine l'année 234

CHAPITRE CXVIII. *Le connétable de Bourbon conduit l'armée impériale vers la Toscane : Clément VII, après avoir obtenu des avantages dans le royaume de Naples, traite avec le vice-roi ; prise et sac de Rome. Florence se remet en liberté.* 1527 . . . . p. 236

An
1527. Les progrès des Italiens dans la civilisation augmentoient leurs souffrances sous le joug de leurs oppresseurs 236
— La guerre devient d'autant plus cruelle qu'elle a duré plus long-temps 237

An

1527. Férocité des soldats commandés par Bourbon.. 238
— La demande des soldes arriérées autorisoit tous leurs excès.......................... 239
— Difficulté qu'éprouve Bourbon à tirer ses troupes de Milan, et à leur faire passer le Pô....... 240
— 30 janvier. La garnison de Milan passe le Pô, et se réunit à Frundsberg..................... 241
— Séjour de l'armée de Bourbon devant Plaisance, et conseils du duc de Ferrare.............. *ibid.*
— 20 février. Bourbon se remet en marche sur la route de Bologne......................... 242
— Projet du duc d'Urbin de tenir Bourbon entre deux armées.......................... 243
— 3 janvier, 18 mars. Le duc d'Urbin s'absente de son armée sous prétexte de maladie........ 244
— Renzo de Céri et le comte de Vaudémont déterminent le pape à attaquer le royaume de Naples.................................... 245
— 31 janvier. Lannoy est surpris et mis en déroute à Frusolone par l'armée du pape........... 246
— 15 février. Succès de l'armée et de la flotte de la ligue dans le royaume de Naples.......... 247
— Indiscipline dans l'armée de l'Église........... 248
— Avarice et embarras de finances de Clément VII. *ibid.*
— 15 mars. L'expédition contre Naples est abandonnée.................................... 249
— 17 février. Soulèvement dans l'armée du duc de Bourbon, qu'il ramène à l'obéissance...... *ibid.*
— 5 mars. L'armée vénitienne passe le Pô pour suivre Bourbon............................. 250
— 14 mars. Nouvelle sédition des Impériaux apaisée par l'argent du duc de Ferrare............ *ibid.*

An

1527. Dépenses prodigieuses auxquelles Clément VII avoit forcé les Florentins.............. *p.* 283
— 12 mai. La nouvelle de la prise de Rome arrive à Florence.............................. 284
— 16 mai. Les grands citoyens de Florence somment le cardinal de Cortone de rendre à la république sa liberté..................... *ibid.*
— Philippe Strozzi et sa femme, Clarice de Médicis, se joignent au parti de la liberté........... 285
— Le cardinal de Cortone capitule avec le parti républicain.......................... 286
— 17 mai. Les Médicis sortent de Florence....... 287
— La balie rétablit la constitution populaire, et abdique ses pouvoirs................... 288
— 21 mai. Le grand-conseil s'assemble de nouveau, et élit des magistrats populaires........... 290
— Mort de Nicolas Macchiavelli............... 291

CHAPITRE CXIX. *Lautrec conduit une armée française devant Naples, et bloque cette ville; victoire de sa flotte sur celle des Espagnols; maladie dans son camp; sa mort, et capitulation de son armée. André Doria passe au parti impérial, et change le gouvernement de Gênes.* 1527, 1528.............. *p.* 292

An

1527. Les rois, au seizième siècle, ne voyoient pas plus les guerres où ils s'engageoient que les papes au quatorzième.................. 292
— Charles-Quint ne connoissoit point la désolation qu'il avoit causée dans les provinces et en Italie.............................. 293

An

1527. Henri VIII ne prenoit part à la guerre qu'en fournissant des contributions............ *p.* 294

— François Ier, jusqu'à la bataille de Pavie, avoit été également sourd aux plaintes des peuples. 295

— Le malheur avoit changé son caractère sans le réformer.............................. 296

— La paix également désirable pour l'empereur et pour les alliés........................ 297

— 2 août. Charles-Quint cherche à se justifier du sac de Rome et de la captivité du pape..... 298

— 18 août. Traité d'Amiens, entre François Ier et Henri VIII, pour forcer l'empereur à mettre en liberté le pape et les fils de France....... *ibid.*

— Les cardinaux, demeurés libres, s'assemblent à Parme, pour traiter de la mise en liberté de leur chef.............................. 299

— La peste éclate en Italie, et afflige surtout la ville de Rome.......................... 300

— Fin de septembre. Mort de Charles de Lannoy : l'armée impériale demeure à Rome sans chef.. 301

— Cette armée se répand dans la campagne de Rome et l'Ombrie.................... *ibid.*

— La peste s'introduit au château Saint-Ange, parmi la garde du pape................. 302

— Ses otages maltraités et menacés réussissent à s'échapper........................... 303

— 31 octobre. Nouvelle convention avec le pape, qui lui donne quelque répit pour payer sa rançon.............................. 304

— 30 juin. Lautrec part de la cour de France pour se mettre à la tête de la nouvelle armée d'Italie.............................. 305

An

1527. Août. Lautrec prend le château de Bosco dans l'Alexandrin........................*p.* 306
— André Doria recommence avec sa flotte le blocus de Gênes.......................... 307
— Commencement d'août. Gênes se soumet au roi de France.......................... *ibid.*
— Lautrec s'empare d'Alexandrie, et remet cette ville au duc de Milan.................. 308
— 28 septembre. Lautrec trompe Ant. de Leyva, et attaque Pavie....................... 310
— 1[er] octobre. Prise et sac de Pavie par les Français. *ibid.*
— Lautrec se refuse à achever la conquête de la Lombardie, et s'achemine vers le midi de l'Italie.............................. 311
— Réconciliation du duc de Ferrare avec la France. Son fils épouse Renée, fille de Louis XII.... 312
— La république de Florence resserre son alliance avec la France......................... *ibid.*
— 7 décembre. Renouvellement de la ligue à Mantoue.............................. 313
— 9 déc. Le pape s'échappe du château Saint-Ange, la veille du jour où il devoit être remis en liberté.............................. 314

1528. Janvier. Clément VII reçoit à Orviéto les ambassadeurs de France et d'Angleterre, et il donne des espérances à tous les partis...... 315
— 21 janv. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre déclarent à Burgos la guerre à Charles-Quint, et sont arrêtés.................. 316
— 28 mars, 24 juin. Cartels mutuels entre le roi de France et l'empereur................. 317
— 10 février. Lautrec passe le Tronto, et entre

An

dans les Abruzzes ... p. 318

1528. Succès de Lautrec, aidé par les Vénitiens et les Florentins, dans les Abruzzes ... ibid.

— L'armée de Lautrec demeure incomplète, et le roi ne lui envoie pas l'argent qu'il lui avoit promis ... 319

— 17 févr. Le prince d'Orange tire l'armée impériale de Rome, avec l'argent que lui envoie le pape ... 320

— Mi-mars. Les deux armées en présence entre Troia et Lucéria ... 321

— 21 mars. Le prince d'Orange fait sa retraite de Troia sur Naples ... 322

— Piétro Navarro s'oppose à ce qu'on le poursuive avant d'avoir pris Melphi ... 323

— 23 mars. Prise et sac de Melphi par les Français. 324

— Conquêtes de Lautrec et des Vénitiens en Pouille. 325

— Mi-avril. Lautrec entre dans la terre de Labour, et soumet plusieurs villes ... 326

— 1er mai. Il trace son camp devant Naples, au Poggio-Reale ... ibid.

— Lautrec se résout à attaquer Naples par un blocus ... 327

— Un grand nombre de Napolitains embrasse le parti français ... 328

— Les assiégés éprouvent le besoin de vins et de farines ... 329

— 22 mai. Horace Baglioni, colonel des bandes noires, est tué. Hugues de Pepoli le remplace ... ibid.

— Hugues de Moncade veut surprendre la flotte génoise, qui croisoit devant Naples ... 330

An
1528. 28 mai. Bataille navale devant Capo d'Orco, dans le golfe de Salerne................*p.* 331
— Destruction de la flotte impériale par Filippino Doria.............................. 332
— 10 juin. L'amiral vénitien Piétro Lando arrive devant Naples......................... 334
— Maladies parmi les assiégeans et les assiégés.... 335
— 15 juin. Mort du nonce du pape et du provéditeur vénitien......................... 337
— Le roi de France et l'empereur préparent des secours pour leurs armées d'Italie......... *ibid.*
— 10 mai. Le duc de Brunswick part de Trente, et entre en Lombardie avec dix mille landsknechts.............................. 338
— Juillet. Après d'effroyables cruautés, son armée se dissipe, et il retourne en Allemagne..... 339
— Oppression intolérable des Milanois, sous Antonio de Leyva........................... 340
— Août. Saint-Paul entre en Lombardie avec environ dix mille hommes.................. 341
— Septembre. Il reprend d'assaut Pavie, que les Français avoient laissé surprendre......... 342
— Mécontentement d'André Doria dans ses rapports avec la France.................... *ibid.*
— Mépris de François Ier pour les priviléges des Génois.............................. 343
— 30 juin. L'engagement de Doria avec la France finit, et il ne veut pas le renouveler........ 345
— Juillet. André Doria se retire à Lérici avec ses galères, pendant que Barbesieux prend le commandement de celles de France........ *ibid.*
— 20 juillet. Doria offre ses services à l'empereur,

An

moyennant qu'il assure la liberté de sa patrie.......................... *p.* 346
1528. Sentiment de Doria sur sa propre défection.... 347
— 18 juillet. Barbesieux arrive devant Naples avec la flotte française........................ 349
— Lautrec tombe malade : il envoie Renzo de Céri faire pour lui des levées dans l'Abruzze.... 350
— 2 août. Foiblesse extrême à laquelle la maladie réduit l'armée française.................. 351
— 16 août. Mort de Lautrec ; le marquis de Saluces prend le commandement de l'armée française. 352
— 29 août. Le marquis de Saluces veut faire retraite sur Aversé.......................... 353
— La moitié de l'armée est mise en déroute par la cavalerie impériale........................ 354
— 30 août. Le prince d'Orange attaque les Français retirés dans Aversé....................... 355
— Capoue ouvre ses portes à Fabrice Maramaldo et aux Calabrois.......................... *ibid.*
— Le marquis de Saluces capitule Averse pour les restes de l'armée........................ 356
— Les Espagnols laissent perir les prisonniers français dans les étables de la Madelaine........ 357
— Les bandes noires détruites par le siége de Naples et la capitulation d'Averse.............. *ibid.*
— Mort du marquis de Saluces et de Piétro Navarro................................... 358
— Supplices ordonnés par le prince d'Orange à Naples, et dans les provinces............. 359
— La guerre se continue quelque temps encore en Pouille et en Calabre...................... 360
— André Doria, avec sa flotte, fait voile vers

An

Gênes, pour remettre sa patrie en liberté. p. 360
1528. 12 septembre. Les troupes de Doria sont reçues dans Gênes, et la révolution s'accomplit sans effusion de sang........................ 361
— 21 octobre. Le Castelletto et Savonne se rendent aux Génois, qui rasent le premier, et comblent le port de la seconde................ 362

CHAPITRE CXX. *Nouvelles constitutions des républiques de Gênes et de Florence. L'indépendance italienne est sacrifiée par Clément VII et François Ier, dans les traités de Barcelonne et de Cambrai. Couronnement de Charles-Quint à Bologne, et asservissement de l'Italie.* 1528–1530..............*p.* 364

Les constitutions nouvelles de Florence et de Gênes furent tracées au milieu de cruelles calamités..... 364
Les douze réformateurs de Gênes chargés de pacifier la ville et de réconcilier les partis............... 365

An

1528. Le sénat leur confie le soin de refondre la constitution................................ 366
— André Doria refuse la souveraineté de Gênes offerte par Charles V...................... *ibid.*
— Le point d'honneur génois associé à des noms qui perpétuoient les haines................ 367
— Adoption d'une famille par une autre, pratiquée à Gênes sous le nom d'Alberghi............ 368
— Les réformateurs déclarent tous les citoyens actifs génois, gentilshommes et égaux en droits.................................. 369
— Ils les distribuent dans vingt-huit Alberghi ou

An

familles adoptives. . . . . *p.* 370
1528. La division des Génois, en Alberghi, fut supprimée par la loi de médiation du 17 mars 1576, après quarante-huit ans de durée. . . . . *ibid.*
— Grand conseil des gentilshommes génois, corps électoral. 371
— Formation du sénat annuel du doge et de la seigneurie. 372
— La constitution de Gênes purement aristocratique. 373
— Cette aristocratie étoit cependant moins exclusive que celle de Venise. 374
— La constitution florentine, de son côté, penche vers l'aristocratie. . . . . *ibid.*
— Le droit de cité limité à ceux qui le tenoient par héritage de leurs ancêtres. 375
— Division des habitans de l'état en plusieurs classes, dont une seule étoit souveraine. 376
— Deux mille cinq cents citoyens gouvernoient un million de sujets, mais du moins avec des formes populaires. 377
— Nicolas Capponi, avec les grands, veut resserrer l'oligarchie. . . . . *ibid.*
— Baldassar Carducci s'oppose à lui à la tête du parti populaire. 378
— Dante de Castiglione brise les statues et les armes des Médicis. . . . . *ibid.*
— Nicolas Capponi réunit la faction Médicis, ou *Palleschi*, aux disciples de Savonarola, ou *Piagnoni*. 379
1522–1527. Peste à Florence. 380
1527. Août. Il devient impossible de rassembler le

An

grand-conseil.......................... *p.* 382

1528. 9 février. Nicolas Capponi fait déclarer Jésus-Christ, roi perpétuel de Florence.......... 383

— 10 juin. Capponi, confirmé gonfalonier pour une autre année.......................... 384

— Formation de la quarantie pour les jugemens politiques.......................... *ibid.*

— L'impôt direct, sur la fortune mobilière, réglé par vingt commissaires.................. 385

— Formation de la garde du palais de trois cents jeunes gens.......................... 386

— 6 novembre. Formation de la garde urbaine de quatre mille citoyens.................. 387

— Attachement des Florentins à la nation française, qui les fait persister dans la sainte ligue..... 388

— Négociations d'André Doria avec Luigi Alamanni, pour réconcilier Florence avec l'empereur.......................... 390

— Les Florentins rejettent ses propositions....... 391

— Désordre de l'armée de Bourbon, comte de Saint-Paul, en Lombardie.................. 392

1529. Saint-Paul, avec les ducs d'Urbin et de Milan, s'approche de Milan, mais se trouve trop foible pour l'attaquer.................. 393

— 21 juin. Saint-Paul, surpris à Landriano, et fait prisonnier par Antonio de Leyva....... 394

— 7 juillet. Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche se réunissent à Cambrai pour négocier la paix.......................... 395

— François I[er] s'efforce de persuader aux alliés qu'il défendra leurs intérêts.................. 396

— Clément VII s'efforce de même de tromper Fran-

An

çois Ier . . . . *p*. 397

1529. Irritation de Clément VII contre les Vénitiens, le duc de Ferrare, et les Florentins 398

— Les progrès des Turcs, et ceux des protestans, en Allemagne, font désirer la paix à Charles-Quint 400

— 20 juin. Traité de paix et d'alliance de Barcelonne, entre l'empereur et le pape 401

— 10 janvier. Hippolyte de Médicis nommé cardinal; Alexandre est désigné pour chef de la maison de Médicis . . . . *ibid.*

— 5 août. Traité de Cambrai ou des dames, entre François Ier et Charles V 402

— François Ier abandonne les Florentins et les Vénitiens à toute la vengeance de l'empereur . . . 403

— Il sacrifie de même les ducs de Milan et de Ferrare, les Orsini et les Frégosi, et tous les partisans de la maison d'Anjou, dans le royaume de Naples 404

— Charles V, dans ce traité, garantit au contraire les intérêts de tous ses alliés 405

— Par le sacrifice de ses alliés, François Ier obtient des conditions plus avantageuses pour lui-même . . . . *ibid.*

— François Ier cherche jusqu'au bout à tromper les Florentins 406

— Charles V mande à Barcelonne André Doria, pour passer sur ses galères en Italie 407

— 29 juillet. Charles V s'embarque à Barcelonne, et débarque le 12 août à Gênes 408

— Armée nombreuse de l'empereur, destinée à mettre en exécution le traité de paix 409

An
1529. Les alliés font bonne contenance, pour traiter avec lui les armes à la main. . . . . *p.* 409
— La guerre de Hongrie et son propre épuisement déterminent Charles V à traiter avec eux. . . . 410
— Il exclut les seuls Florentins de la pacification. . 411
— Les alliés évitent tout combat avec l'empereur, en continuant à se défendre. 412
— 5 novembre. Entrevue du pape et de l'empereur à Bologne. . . . . *ibid.*
— 22 nov. François Sforza se rend aussi à Bologne pour traiter. 413
— 23 décembre. Traité de paix de Charles avec Sforza, et conditions onéreuses auxquelles il lui rend le duché de Milan. 414
1529–1535. Règne malheureux de François Sforza, et sa mort sans enfans. 415
1529. 23 déc. Traité de paix de l'empereur avec les Vénitiens. . . . . *ibid.*
1530. 2 mars. Alfonse d'Este se rend aussi à Bologne pour traiter. 416
— 21 mars. Le pape et le duc de Ferrare se soumettent à l'arbitrage de la chambre impériale. 417
1531. 21 avril. Sentence de Charles V, qui assure à la maison d'Este, Ferrare, comme fief de l'Église, et Modène et Reggio, comme fiefs de l'empire. 418
1530. 25 mars. Le marquisat de Mantoue changé en duché, en faveur de Frédéric de Gonzague. . 419
— Le duc Charles III de Savoie s'attache uniquement à l'empereur. 420
— Les républiques de Gênes, Sienne et Lucques, se soumettent à une dépendance absolue de l'empereur. 421

An

1530. Toutes les armées de Charles V, en évacuant le reste de l'Italie, se réunissent autour de Florence... p. 421

— 22 février, 24 mars. Charles reçoit à Bologne, des mains du pape, les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire... 422

— Le pouvoir de Charles V fut dès cette époque plus absolu en Italie que ne l'avoit été celui de Charlemagne ou d'Othon... 423

— Les Italiens avoient cessé d'exister comme nation indépendante... 424

— Avril. Charles V part pour l'Allemagne, en laissant l'Italie asservie... 425

FIN DE LA TABLE.

